

Saint-Joachim

la première paroisse catholique d'Edmonton

1899 – 1999

Gracieuseté du "Comité Historique de la paroisse St-Joachim d'Edmonton.

• 1899 – 1999
Saint-Joachim,
la première paroisse
catholique d'Edmonton •

1899-1999
Saint-Joachim,
la première paroisse catholique d'Edmonton

France Levasseur-Ouimet Ph.D.

En souvenir du 100e anniversaire de la quatrième église de la paroisse Saint-Joachim

Mise en page : Paragraphics Incorporated (Graphic Designers)
Édition : France Levasseur-Ouimet
Impression et couverture : Pierre Brault
Impression : M P M Communications

Cet ouvrage a été publié grâce à la généreuse contribution de la Alberta Historical Resources Foundation et du Partenariat du Millénaire du Gouvernement du Canada.

Données de catalogage avant publication (Canada)

Levasseur-Ouimet, France
Saint-Joachim, la première paroisse catholique d'Edmonton : 1899-1999

"En souvenir du 100e anniversaire de la quatrième église de Saint-Joachim"

Comprend des références bibliographiques.

ISBN 2-9804958-1-6

1. Paroisse Saint-Joachim (Edmonton, Alb.)-Histoire.
2. Edmonton (Alb.)-Histoire.
3. Canadiens français-Alberta-Edmonton-Histoire. I. Titre.

FC3696.6.S24L481999 971.23'34 C99-901114-6
F1079.5.E3L481999

Le générique masculin est utilisé sans aucune discrimination.

Dépôt légal : quatrième trimestre 1999
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

• *1899 – 1999* *Saint-Joachim, la première paroisse catholique d'Edmonton* •

France Levasseur-Ouimet, Ph.D.

En souvenir du 100e anniversaire de la quatrième église de la paroisse Saint-Joachim



• *Remerciements* •

J'ai eu le très grand plaisir de travailler avec bon nombre de personnes qui m'ont, chacune d'elles, apporté un appui particulier et je tiens à souligner leur contribution.

Je veux d'abord remercier les gens de Saint-Joachim qui sont d'une gentillesse sans bornes. Je dis aussi un merci spécial aux paroissiens qui m'ont prêté de si belles photos. Mais surtout je veux remercier les membres du Comité du 100e et du 160e anniversaires qui m'ont "accompagnée," pour ainsi dire, pendant toute la recherche et la rédaction : Sr Dolorèse Déry, m.o., Mme Frances Lefebvre, M. Jacques Baril, M. Paul Desjardins, Mme Thérèse Desjardins, M. Claude Préfontaine, Mme Germaine Dupont et Mme Claire Bernier, la coordonnatrice. Ces gens m'ont apporté des photos, ils m'ont témoigné leur confiance et ils m'ont donné le goût de travailler encore plus fort pour raconter la si belle histoire de leur paroisse.

Un merci bien spécial à Sr Déry pour sa collaboration, ses photos, ses textes, ses documents et la magnifique visite guidée de l'église Saint-Joachim pour ma fille, Marie-Josée. Merci aussi d'avoir lu "la brique" alors que le travail n'était pas encore terminé.

Merci à Jean Patenaude pour sa précieuse collaboration. C'est vrai que le travail va plus vite à deux. Merci aussi à Pierre Brault.

J'ai aussi beaucoup apprécié le travail de Mme Yolande Labbé, mon aide-recherchiste. C'est une femme capable de trouver tout ce qu'on lui demande. Je remercie aussi Mme Cécile L'Abbé ainsi que les Religieuses du Précieux-Sang.

Merci à Élise Déry non seulement d'avoir partagé avec moi ses documents, fort précieux, mais aussi de m'avoir aidé à mieux comprendre cette magnifique communauté de Saint-Joachim.

Mme Claude Roberto et son équipe des Archives provinciales de l'Alberta m'ont aussi facilité les choses et je les remercie bien sincèrement.

Je remercie aussi de façon particulière les membres de ma famille pour leur patience, leur compréhension et leur encouragement. Je leur ai volé bien des heures pour pouvoir tenir promesse et compléter deux livres en vingt mois.

Sommaire

• Préface •

"La semence a levé" (Mtt 13)

Voilà ce que dit la bannière que la paroisse Saint-Joachim a préparée pour marquer le 125e anniversaire de l'établissement du diocèse par Mgr Grandin. La parole est tirée de l'évangile mais c'est Sr Dolorèse Déry, l'agente pastorale de la paroisse, qui a eu l'idée de l'utiliser.

Oui, la semence a levé et cela à cause des nombreux ouvriers qui sont à l'oeuvre au sein de la paroisse Saint-Joachim depuis 160 ans. Les centaines d'heures données pour le plus grand bien d'une communauté et d'une paroisse, voilà la terre dans laquelle la semence s'est enracinée. Les centaines d'heures de prière et d'apostolat, voilà la lumière et la chaleur qui l'ont fait mûrir. Les centaines de voix qui se sont faites entendre à l'intérieur de l'église Saint-Joachim, voilà ceux et celles qui l'ont moissonnée. Oui, la semence a levé et c'est toute la communauté francophone et catholique d'Edmonton qui en a profité.

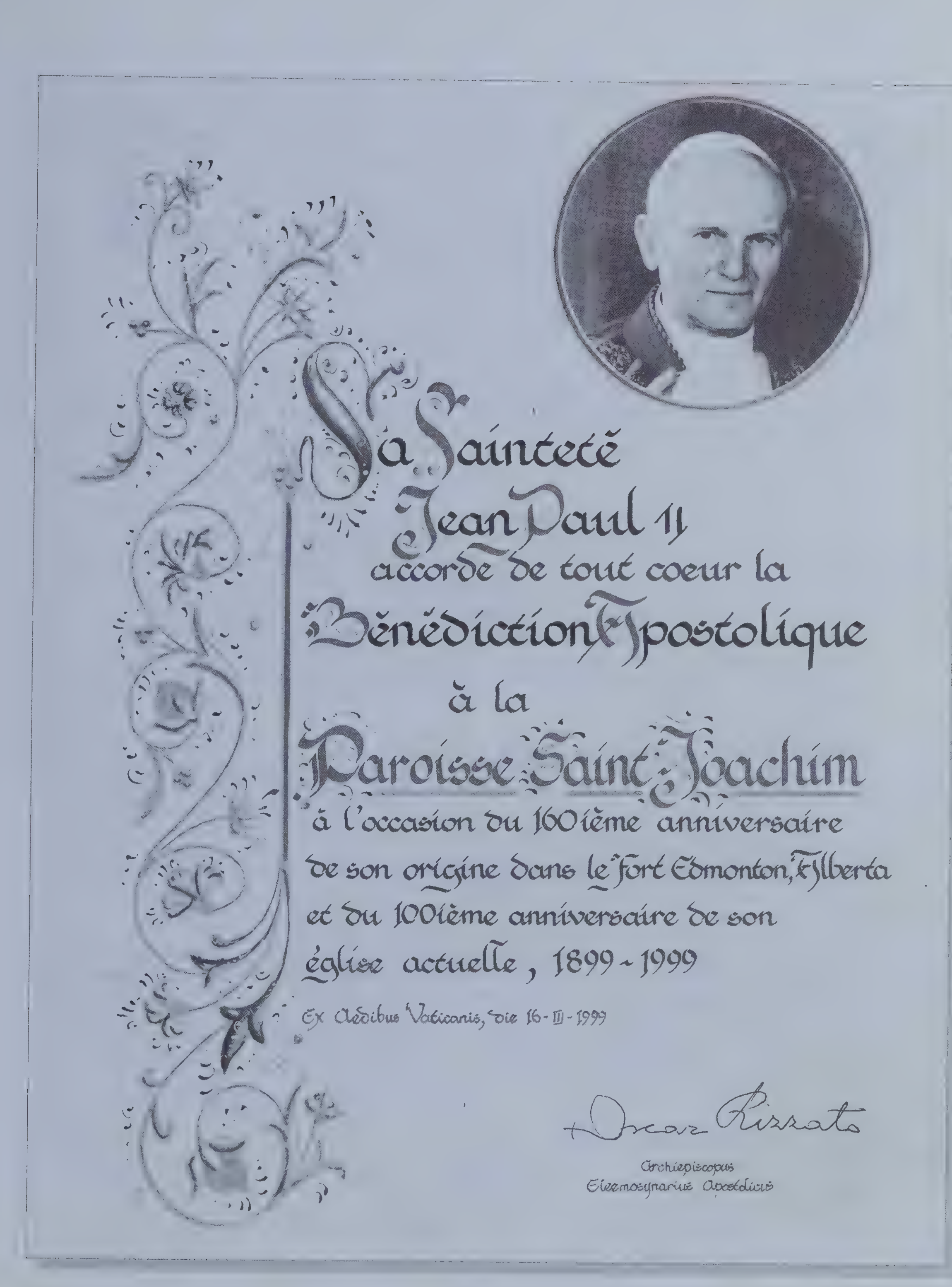
Les paroissiens, les pères Oblats, les religieux et les religieuses de Saint-Joachim ont vécu une magnifique histoire. Plus que ça, les gens de Saint-Joachim ont semé une manière d'être, des valeurs, des croyances, une façon de se voir, de se vouloir et de vivre, tout ce que les chercheurs appellent la culture. Dans notre façon de voir les choses, pour les francophones et les catholiques d'Edmonton, tout a commencé là.

Perdre cette histoire c'est perdre le début de soi-même. C'est ne pas connaître sa communauté d'appartenance. C'est ignorer le nom de son village natal.

Il va falloir apprendre à se raconter.

France Levasseur-Ouimet, Ph.D.
Edmonton, Alberta
le 2 juillet 1999

Messages



Sa Sainteté

Jean Paul II

accorde de tout coeur la

Bénédiction Apostolique

à la

Paroisse Saint-Joachim

à l'occasion du 160ième anniversaire de son origine dans le Fort Edmonton, Alberta et du 100ième anniversaire de son église actuelle, 1899 - 1999

Ex Aedibus Vaticanis, die 16 - III - 1999

Oscar Rizzato

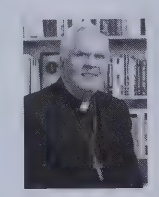
Archiepiscopus

Eleemosynarius Apostolicus



Office of the Archbishop

8421 - 101ST AVENUE
EDMONTON, ALBERTA
T6A 0L1



PH. (403) 469-1010
FAX. (403) 465-3003

Chers paroissiens et paroissiennes de la Paroisse Saint-Joachim,

La belle expression latine *Gaudete cum gaudentibus* - Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent - convient très bien à vos célébrations.

Toute l'Eglise d'Edmonton, de même que l'Eglise du Canada entier, se rejouit avec vous pour célébrer des événements historiques de grande importance. Est-il possible d'imaginer à Edmonton la présence de quoique ce soit qui existe depuis cent ans! Il est encore plus étonnant de savoir que nous possédons une paroisse à Edmonton - la toute première paroisse catholique - qui a été fondée en 1839. Bien sûr, il faut célébrer cet événement et remercier Dieu pour sa gracieuse générosité à l'égard des premiers pionniers et de ceux qui les ont suivis jusqu'à maintenant. Dieu est demeuré fidèle.

Songeons à la foi solide et profonde des pionniers. Qui peut imaginer toutes les difficultés qu'ils ont dû affronter? L'héritage de foi qu'ils ont légué à une petite communauté catholique fut comme le grain de sénevé qui a grandi et qui est devenu un arbre gigantesque aux branches nombreuses et fertiles produisant des fruits abondants à travers la région. Nous avons une grande dette de reconnaissance envers ces chrétiens et chrétiennes de première heure!

L'église actuelle, un édifice unique en son genre dans la ville, a fait bon accueil aux nouveaux venus en Alberta provenant de diverses communautés de l'Est du pays. En réalité, durant de nombreuses années, la vie ecclésiastique de notre Archidiocèse se retrouvait sous les ailes de Saint-Joachim - les hôpitaux, le séminaire, les couvents, etc. L'histoire de la Paroisse Saint-Joachim, à bien des égards, est la même que l'histoire de l'Archidiocèse.

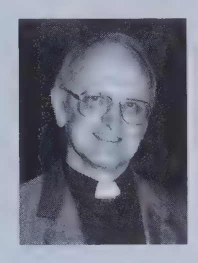
Nous devons beaucoup de gratitude aux pionniers. Aux Oblats de Marie Immaculée, au clergé diocésain, aux diverses communautés de religieuses, aux paroissiens et paroissiennes qui ont oeuvré avec dévouement au cours des années, nous offrons nos remerciements les plus sincères. Puisse le Seigneur dans sa bonté leur accorder une récompense appropriée!

Tout au long des années, les paroissiens et paroissiennes de Saint-Joachim ont dû s'ajuster aux circonstances qui imposaient des changements . Ils continuent de le faire aujourd'hui avec la même foi et la même espérance. C'est l'Esprit de Dieu qui inspire le peuple de Dieu à demeurer fidèle à son fondateur, Jésus-Christ.

Puisse le même Esprit guider la Paroisse Saint-Joachim durant le nouveau millénaire. Louange au Nom de Jésus!

J. N. MacNeil
Archevêque d'Edmonton

Edmonton, le 4 juin 1999



St. Joachim

Pendant plus d'un demi-siècle, St. Joachim était la seule église catholique à Edmonton. Avec l'arrivée de nouveaux immigrants (de 1900 à 1914, Edmonton passe de 3,000 à 72,000 habitants), elle devînt Eglise-mère de plusieurs autres églises qui ouvrirent leurs portes à la population catholique naissante: St. Antoine sur la rive sud, l'Immaculée Conception dans l'est de la ville, la Cathédrale St. Joseph, et St. Anne à Jasper Place....

Le 24 septembre, 1899 on inscrivait le sigle 'OMI 1999' sur la première pierre de la nouvelle église St. Joachim que Mgr. Grandin bénissait le 8 décembre de la même année. Les pionniers, pleins de courage et d'espoir 'bâtirent des hôpitaux, des écoles, des couvents et leurs foyers autour de l'église pour former une agglomération d'institutions religieuses catholiques telle qu'on en trouve rarement dans nos villes de l'Ouest canadien'. (F. Thibault, 1959)

A l'aube de ce millénaire ou non seulement ses pierres mais aussi ses pasteurs oblats et ses fidèles ressentent le poid de l' âge, cette jolie église devient-elle symbole d'un passé glorieux ou gage d'un avenir plein de promesses?

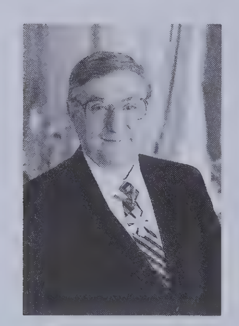
'Je suis venu apporter le feu sur la terre et comme je voudrais que déjà il fût allumé!', dit Jésus. (Lc, 12, 49). Tel le gardien du feu, le *grieshog* dans la langue gaélique de nos amis irlandais, qui devait soigneusement garder les braises enfouies dans la cendre durant la nuit pour raviver à nouveau le feu du matin, nous portons dans nos coeurs toujours jeunes, la promesse des 'cieux nouveaux et d'une terre nouvelle' (Rev. 21,1). Nous vivons un temps d'attente semblable au temps de gestion de la Vierge féconde annonçant la naissance de ce monde nouveau né de l'Esprit.

Autrefois entreprise fortement inspirée par les Oblats, aujourd'hui c'est tout le peuple des baptisés qui se met en marche. C'est l'accomplissement des paroles du prophète Joel : 'En ces jours là... je répandrai mon Esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront, vos anciens auront des songes, vos jeunes gens, des visions' (3,1) Se souvenant des paroles de Pierre: 'Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis....'(1P 2,4) pour proclamer la bonne nouvelle en Jésus Christ et continuer son oeuvre d'amour. Il faudrait aujourd'hui inscrire sur la faîte de l'Eglise St. Joachim: 'Peuple de Dieu, 1999'. L'avenir est à vous!

Camille Piché, o.m.i., provincial



THE GOVERNOR GENERAL
LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL



RIDEAU HALL
OTTAWA

J'ai le plaisir de transmettre mes cordiales salutations et toutes mes félicitations aux paroissiens et paroissiennes de Saint-Joachim qui célèbrent le 160e anniversaire de fondation de leur paroisse et le 100e anniversaire de la bénédiction de leur église actuelle.

Les pionniers qui se sont installés à l'intérieur du Fort Edmonton en 1859 pour y fonder la première paroisse catholique étaient animés d'une grande détermination et de fortes convictions religieuses. Ils avaient quitté leur terre natale pour s'établir dans un territoire vierge qui ne deviendra la province de l'Alberta qu'en 1905. Ils aspiraient à une vie meilleure et voulaient assurer le bien-être de leurs enfants. Ils y sont parvenus par leur travail acharné, leur vaillance, leur esprit d'entraide et leur ténacité. Vous poursuivez aujourd'hui l'oeuvre de ces bâtisseurs et je suis certain que vous saurez à votre tour transmettre ces valeurs à vos enfants et petits-enfants. D'autre part, depuis un siècle, votre église est l'endroit privilégié où vous exprimez collectivement votre foi. Aujourd'hui comme hier, elle est aussi au centre de la vie communautaire de la paroisse puisque c'est ici que se sont tissés des liens de solidarité que vous vous efforcez de préserver.

Je souhaite que la célébration de ce double anniversaire contribue à resserrer les liens déjà étroits qui vous unissent et stimule votre confiance en l'avenir de votre communauté.

Roméo LeBlanc

Roméo LeBlanc

Mai 1999





PRIME MINISTER · PREMIER MINISTRE

C'est avec grand plaisir que j'adresse mes cordiales salutations à tous les fidèles de la paroisse Saint-Joachim, dont on célèbre le 160e anniversaire cette année.

On ne saurait passer un tel anniversaire sous silence, car l'Église joue un rôle important dans l'épanouissement de la collectivité. Tant au plan social qu'au plan spirituel, elle sert de point de rassemblement à un grand nombre de personnes venant de différents horizons. Cet anniversaire évoque une belle page d'histoire religieuse et ravive avec beaucoup d'émotion le souvenir des grands moments qui ont marqué les 160 années de la première paroisse catholique à Edmonton. C'est aussi une merveilleuse occasion de rendre hommage aux prêtres, aux religieux et aux laïcs qui se sont dévoués sans compter au service de la communauté.

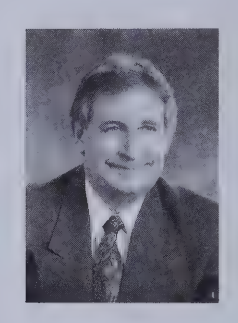
Je vous félicite et offre à tous et à toutes mes meilleurs voeux pour l'avenir.

Jean Chrétien

OTTAWA
1999



THE PREMIER OF ALBERTA



MESSAGE FROM PREMIER RALPH KLEIN

It is a great honour for me to convey sincere congratulations to you, as the St. Joachim Catholic Parish of Edmonton marks two historical events this year.

I understand your parish, the first Catholic parish founded in Fort Edmonton, is commemorating its 160th year, as well as its 100th anniversary since the opening of the present Church.

You have given spiritual leadership to the Edmonton community for many decades, and it is a great pleasure to wish you a joyous celebration of these historical milestones.

As you look to the new millennium, may the St. Joachim Catholic Parish continue to be a spiritual beacon to your parishioners and community for many years to come.

Best wishes for a memorable anniversary year!

Ralph Klein

September 1999

Legislature Building, Edmonton, Alberta, Canada T5K 2B7 Telephone (403) 427-2251 Fax (403) 427-1349



Minister of Justice
and Attorney General of Canada



Ministre de la Justice
et Procureure générale du Canada

The Honourable/L'honorable A. Anne McLellan

Ottawa, Canada K1A 0H8

MESSAGE DE L'HONORABLE ANNE McLELLAN

En tant que votre députée d'Edmonton Ouest, j'ai le plaisir de vous offrir mes félicitations pour le double anniversaire que vous célébrez en 1999. La paroisse Saint-Joachim a contribué pour beaucoup au développement de la vie spirituelle et du tissu social de notre ville.

Au moment où les premiers missionnaires Catholiques sont arrivés à Fort Edmonton il y a de cela 160 ans, on leur demandait de célébrer des mariages et des baptêmes. Ces rituels ont permis de créer un ordre civil et social à la frontière et ont jeté les fondations d'une collectivité caractérisée par des traditions et des valeurs familiales solides. Les familles composant la paroisse Saint-Joachim qui sont venues s'établir dans leurs nouvelles demeures à Edmonton, étaient issues d'une culture française riche et vivante. En 1899, on a béni l'église Saint-Joachim, où les paroissiens ont pu célébrer la messe et recevoir la communion en français pendant les cent prochaines années.

Il est encourageant de voir que cent ans plus tard la paroisse Saint-Joachim est toujours vivante et florissante. À travers l'histoire, les traditions culturelles ont évolué et ont emprunté les unes aux autres. À Edmonton, nous sommes chanceux que l'héritage des premiers colons canadiens-français soit toujours aussi solide et vivant dans notre vie et notre culture.

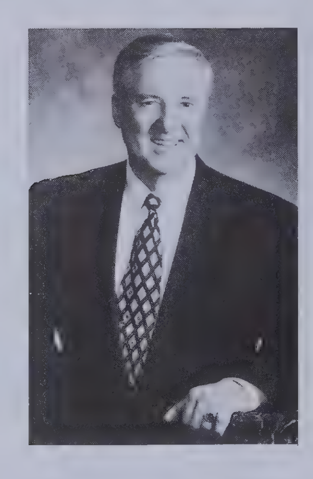
La collectivité d'Edmonton a pu profiter de nombreuses initiatives qui ont eu pour point de départ la paroisse Saint-Joachim. La première école a été créée à Fort Edmonton en 1862, l'Hôpital Général a été inauguré par les Sœurs Grises en 1895, et après l'année 1901, quelques nouvelles paroisses se sont ajoutées pour répondre aux besoins de la population grandissante de la ville.

Pendant 160 ans, vous vous êtes entraidés en même temps que vous avez rendu service à la collectivité. À l'aube du deuxième millénaire, les gens vont continuer de rechercher la communion spirituelle et se tourner vers la religion pour donner un sens à leur vie. Je vous remercie de l'espoir et du soutien que vous offrez à tous les habitants d'Edmonton, ce qui fait de nous une collectivité plus riche et plus solide.

A. Anne McLellan

Canada





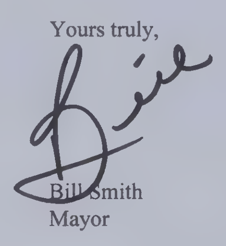
MESSAGE FROM THE MAYOR

On behalf of City Council and the people of Edmonton, congratulations to the St. Joachim Catholic Parish of Edmonton on the 160th anniversary since your original parish was established and on the 100th anniversary of the opening of your present church.

Edmonton is a vibrant and caring city, in large part, because of the spiritual strength of our local churches. The religious community, made up of people who care deeply about their neighbourhoods, is crucial to a healthy city, adding quality and purpose to our existence.

Best wishes for a memorable and meaningful celebration.

Yours truly,



Bill Smith
Mayor







Paroisse Saint-Joachim
9928 - 110 rue
Edmonton, Alberta
T5K 1J3
Tél.: (403) 482-3233

A l'aube de l'An 2000 le Saint Père nous invite à la conversion et à la réconciliation, pour être des témoins de l'amour inconditionnel de Dieu Notre Père.
Nous sommes appelés à être une nation sainte, un peuple racheté, une race choisie, un sacerdoce royal. Nous sommes un peuple qui témoigne les merveilles de Dieu accomplies dans la Pâque de Jésus-Christ. Nous sommes appelés à partager sa vie réssuscitée dans le mystère pascal que nous célébrons à Pâques et à chaque dimanche de l'année.

L'église Saint-Joachim, depuis cent ans, a servi au culte et à la louange. Elle demeure le signe de la présence de Dieu au milieu de son peuple.

Sincères félicitations à tous les paroissiens et paroissiennes à l'occasion de vos fêtes.

Sincères remerciements à tous,

Hector Ferland omi

Hector Ferland, omi.



Les Missionnaires Oblates de Saint-Boniface
Missionary Oblate Sisters



Quel beau projet communautaire pour célébrer le grand jubilé de l'an deux mille que de mettre par écris et en images l'histoire de la première paroisse catholique d'Edmonton, et de la célébrer.

Cette histoire est parsemée du signe victorieux de Jésus-Christ; la croix. Dès son origine dans le Fort Edmonton une grande croix fut érigée pour marquer l'arrivée de l'Eglise catholique dans cette région. Dans les foyers et les institutions le crucifix occupait la place d'honneur. La croix des missionnaires précédait leurs oeuvres. Et à la fine pointe du clocher de l'église la croix dominait le voisinage.

Cette croix nous rappelle que la foi, la langue et la culture font partie intégrante de la vie. Et l'église, ce monumant historique que nous ont laissé les artistes du temps, a été construite pour annoncer et célébrer Jésus-Christ, "hier, aujourd'hui, et à jamais"

Aux générations passées nous exprimons toute notre admiration et notre gratitude pour le riche patrimoine qu'elles nous ont légué. Et pour nous, à l'aube d'une ère nouvelle, gardons ce dépot et ajustons nos voiles pour être dans le vent nouveau de l'Esprit-Saint. Avec une nouvelle espérance continuons notre histoire sainte.

A tous les paroissiens, nos amis et nos visiteurs, meilleurs voeux à l'occasion de nos fêtes jubilaires.

Dolorèse Déry m.o.
Dolorèse Déry m.o.
Administration et Pastorale



À l'occasion du 100e de l'église actuelle de Saint-Joachim et du 160e de la fondation de la paroisse dans le Fort Edmonton, j'ai l'honneur de présider le comité organisateur des festivités qui se dérouleront toute l'année 1999 et plus particulièrement à l'automne.

J'ai accepté les responsabilités de coordonner ces fêtes avec une certaine appréhension, mais avec l'équipe formidable qui ne ménage ni son temps, ni son énergie pour aider, je suis assurée du succès de nos fêtes, de nos projets, spécialement le livre historique et de notre vidéo-souvenir.

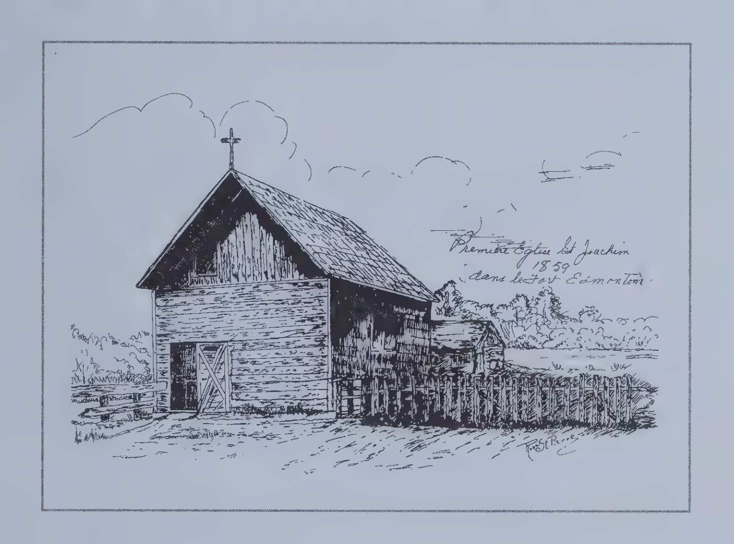
J'aimerais remercier toutes les personnes qui ont consacré temps et énergie pour aider au succès de nos projets et activités. Merci à tous ceux et celles qui ont contribué à l'élaboration de ce livre historique et du vidéo-souvenir que nous vous présentons avec fierté et que nous laissons en héritage à nos descendants.

Puisse cet événement évoquer de beaux souvenirs en chacun de nous afin que ceux-ci nous motivent à poursuivre dans l'harmonie la destinée de cette belle et chaleureuse paroisse de Saint-Joachim.

En tournant les pages de ce livre, sachez savourer pleinement notre magnifique vie passée et actuelle.

Claire Bernier
Coordonnatrice du Comité d'organisation
de la fête centenaire de la paroisse
Saint-Joachim

• L'histoire •


Première Église St Joachim
1859
dans le Fort Edmonton


Eglise Saint Joachim



• *Introduction* •

Le 8 décembre 1899, la quatrième église de la paroisse Saint-Joachim accueille ses nombreux fidèles pour la première fois. Voilà ce qu'on célèbre cent ans plus tard. C'est un moment historique de la plus grande importance pour tous les Albertains car la paroisse Saint-Joachim est le berceau de la communauté catholique et francophone d'Edmonton.

La très belle histoire de Saint-Joachim a commencé dans le fort Edmonton, le principal entrepôt de la Compagnie de la baie d'Hudson en terre albertaine. Par la suite, quatre églises porteront le nom de Saint-Joachim. Et bien que dans le présent ouvrage on veuille surtout raconter les cent ans d'histoire de la quatrième église, on ne peut passer sous silence les premières années de vie, ce que certains historiens ont appelé les prémices de l'oeuvre de Saint-Joachim.

Cent ans d'histoire, cela représente tout un ensemble de circonstances, de petits et de grands événements, qui ont mené à des gestes courageux et audacieux posés par des gens animés d'une foi qui, en fait, a pu transporter des montagnes et changer le cours de l'histoire.

Mais, pour bien raconter la très belle histoire des cent années de vie de la quatrième église de la paroisse Saint-Joachim, ce qui constitue l'essentiel de nos propos, il faut d'abord prendre le temps de la situer dans son contexte historique et de rappeler tout ce qui a mené à la construction de la quatrième église. Cela signifie qu'il faut d'abord résumer brièvement les soixante premières années de vie de la paroisse Saint-Joachim.

Pour démontrer la véritable richesse des cent soixante ans d'histoire de la paroisse Saint-Joachim, il faut parler des prêtres, des religieux, des religieuses et des laïcs qui ont créé cette histoire par leur dévouement, leur

vision et leur foi; il faut parler des transformations physiques apportées à l'église afin de mieux réaliser les buts que l'on s'était donnés; il faut parler des nombreux organismes qui ont été mis sur pied pour vivre le plus pleinement possible la foi qui animait les gens de Saint-Joachim. Et parce qu'elles sont des moments de joie dans la vie de la paroisse Saint-Joachim, il faut parler des grandes fêtes et des célébrations spéciales tout comme il faut parler des changements profonds qui ont marqué la vie de la paroisse suite à Vatican II.

Et parce que cette paroisse se situe au coeur même d'une communauté francophone, largement catholique à l'époque, d'une communauté en lutte constante pour sa survie et son développement, il faut parler des liens qui ont toujours existé entre la paroisse et la communauté francophone qu'elle dessert. Il faut retracer pas à pas l'évolution des écoles, des hôpitaux et des autres paroisses qui sont venus prolonger l'oeuvre de Saint-Joachim et qui sont, en somme, l'expression de la vision que s'étaient donnée les gens de l'époque. Et dans tout cela, que de travail, que de difficultés rencontrées et surmontées, que de rêves réalisés. Voilà ce que nous voulons raconter dans les pages qui suivent.

• De 1838 à 1890 •

Les débuts

. . . il y avait une fois

Pour bien raconter une histoire, il faut commencer au début. Ainsi, pour raconter l'histoire de la paroisse Saint-Joachim, cela signifie qu'il faut d'abord raconter l'arrivée des missionnaires catholiques en terre albertaine. La première fois qu'un prêtre catholique franchit le seuil du fort Edmonton fut le 6 septembre 1838.

> M. François Blanchet, grand vicaire de Québec, et son compagnon M. Modeste Demers qui se rendaient au delà des Montages de Roches pour fonder la mission du Pacifique, s'y arrêtèrent plusieurs jours. Ils y baptisèrent trente-quatre enfants et cinq adultes et y bénirent trois mariages. Le dimanche suivant, 9 septembre, ils chantèrent messe et vêpres pendant lesquelles ils firent deux longues instructions.
>
> Le lendemain, jour du départ, ils firent la bénédiction d'une grande croix qu'ils plantèrent à l'emplacement du Parlement actuel, en signe de prise de possession du territoire d'Edmonton au nom du Christ.
>
> Telles furent les prémices de la paroisse Saint-Joachim. (Le Chevalier, 1948, 9)

. . . le fort Edmonton

Dans ses débuts, l'histoire de la paroisse Saint-Joachim est intimement liée à l'histoire du fort Edmonton dont l'établissèment remonte à 1795. À ce

moment-là, la région était sous la seule juridiction de la Compagnie de la baie d'Hudson "qui selon sa charte de 1670 détenait le monopole du commerce des fourrures." (Hart, 1981, 3)

On connaît bien la concurrence acharnée qui se développe par la suite entre la Compagnie de la baie d'Hudson et les marchands de fourrures indépendants. En 1779, ces derniers s'unissent pour former la Compagnie du Nord-Ouest et la guerre entre les deux camps continue. À certains moments les conflits seront acerbes et violents, malheureusement. Et pour plusieurs années, les deux compagnies rivales marchent dans l'ombre l'une de l'autre, le geste de l'une appelant la riposte de l'autre.

En 1792, la Compagnie du Nord-Ouest construit le fort George, le premier poste à être construit sur la Saskatchewan-Nord "le territoire actuel de l'Alberta." (Hart, 1981, 4) C'est près de ce qu'on appelle aujourd'hui Elk Point.

En 1795, Angus Shaw de la Compagnie du Nord-Ouest fait construire le fort Augustus "à environ un mille en amont du confluent des rivières Saskatchewan-Nord et Sturgeon." (Hart, 1981, 4) La même année, William Tomison de la Compagnie de la baie d'Hudson entreprend la construction du premier fort Edmonton.

En 1802, les deux compagnies s'établissent

> sur le site actuel de la centrale électrique d'Edmonton puis, en 1810, à White Earth, près de Smoky Lake. En 1812, elles retournèrent dans les environs de la centrale, où elles demeurèrent jusqu'en 1820, date à laquelle elles s'établirent juste au bas de l'endroit où est maintenant l'hôtel du gouvernement provincial. (Hart, 1981, 4)

L'année 1821 marque la fin de la rivalité car la Compagnie de la baie d'Hudson absorbe la Compagnie du Nord-Ouest et les employés de la Compagnie du Nord-Ouest viennent s'ajouter au personnel du poste de la Compagnie de la baie d'Hudson. Le fort Augustus cède la place au fort Edmonton construit en 1825 par John Rowand, un irlandais catholique et un ancien employé de la Compagnie du Nord-Ouest.

Rowand administre le fort avec une main de fer et on le décrit comme étant un homme autoritaire et quelque peu colérique. Cependant, lorsqu'on

demandera au père Lacombe ce qu'il pense de John Rowand, le père répondra : "Ah! He was a grand little man!." (Bérubé, 1986, 51)

. . . les employés canadiens-français

Qui sont les employés de la Compagnie de la baie d'Hudson et comment cette question est-elle reliée à l'histoire de la paroisse Saint-Joachim?

On sait que dans ses débuts, la Compagnie de la baie d'Hudson recrute son personnel en Angleterre, en Écosse et dans les îles Orkney. Cependant, la Compagnie du Nord-Ouest embauche, de préférence, les Canadiens français à cause de

> l'habileté, de la hardiesse, de l'intrépidité et de l'endurance dont ces voyageurs faisaient preuve lors des longs et périlleux voyages en canots qu'ils faisaient pour transporter les marchandises de traite vers les pays d'en haut ou pour rapporter les fourrures à Montréal. En plus, les Canadiens français n'avaient pas leur pareil dans ce commerce pour obtenir la faveur des Indiens. Leur grande facilité d'apprendre les langues indiennes, leurs aptitudes, comme chasseurs et comme guides, et leur disposition à épouser des femmes indiennes étaient autant de facteurs qui leur attiraient l'affection de nombreuses tribus indiennes. (Hart, 1981, 5)

À compter de 1804, la Compagnie de la baie d'Hudson a, elle aussi, de plus en plus recours à des employés canadiens-français. En 1821, au moment de la fusion des deux compagnies, la Compagnie de la baie d'Hudson recrute plusieurs "hommes libres," c'est-à-dire les employés canadiens-français dont le contrat avec la Compagnie du Nord-Ouest est terminé. Elle recrute aussi plusieurs Métis francophones faisant en sorte que le français soit la langue du commerce au fort Edmonton jusqu'au milieu du XIXième siècle. Selon George Heath MacDonald, l'auteur du livre *Fort Augustus-Edmonton*, publié en 1954 et cité dans l'oeuvre de Guy Lacombe en 1993, la langue d'usage au fort Edmonton était le français;

> la langue utilisée dans le commerce des fourrures jusqu'en 1840 tout au moins, était surtout le français du Québec qui avait d'ailleurs été la langue d'usage dans les forts Edmonton et Augustus (qui avaient précédé). (Lacombe, 1993, 18)

À compter de 1821, le nombre de Métis employés par la compagnie augmente peu à peu. En 1833, le poste doit assurer "le soutien de 117 Métis : 18 hommes, 28 femmes et 71 enfants." (Hart, 1981, 8) Par la suite et pour diverses raisons, le nombre de Canadiens français et Métis diminue pour se chiffrer à 80 en 1845-1846. Mais comme les réductions de personnel touchent à tous les échelons, la prédominance canadienne-française demeure intacte.

. . . l'Église dans l'Ouest

Le rôle de l'Église catholique dans l'Ouest n'est pas le résultat d'une espèce de génération spontanée. Les racines de l'apostolat de l'Église remontent jusqu'en Nouvelle-France.

En 1674, Mgr de Montmorency Laval est nommé évêque titulaire de Québec et sa juridiction couvre tout le territoire français en Amérique. Or, Mgr Laval compte parmi ses responsabilités premières le travail d'évangélisation de tous les habitants de cet immense territoire. L'Église insistera alors qu'un membre du clergé fasse partie des expéditions en territoire inconnu. Et cela comprend les expéditions qui se dirigent vers l'Ouest, entre autres, les expéditions du sieur de La Vérendrye dans les "Pays d'en-haut."

> Le premier représentant de l'Église venu sur les Plaines de l'Ouest fut le Père Jésuite Charles-Michel Mesaiger ou Messager. En 1732, il accompagnait La Vérendrye. Son successeur, le Père Jean-Pierre Aulneau s.j., fut massacré par des Sioux en 1736. Le troisième, le Père Coquart, s.j., en 1742, s'installa au Fort de la Reine (Portage-la-Prairie) et le Père Lamorènerie, s.j., le remplaça pour peu de temps au début des années 1750. (Drouin, 1965, 45)

Par la suite, l'Ouest reste plus de 65 ans sans revoir un prêtre. Mais la présence sur le territoire de la Compagnie de la baie d'Hudson et de celle du Nord-Ouest fait en sorte "qu'environ 2 000 catholiques canadiens-français et métis habitent l'Ouest." (Drouin, 1965, 45) En 1815, Mgr Plessis, alors vicaire général de Québec, communique avec la Compagnie du Nord-Ouest et obtient d'elle que l'abbé Pierre-Antoine Tabeau fasse une tournée d'inspection en 1816. Il se rendra jusqu'au lac "La Pluie".

Le 9 mai 1818, les abbés Joseph-Norbert Provencher et Sévère-Joseph Dumoulin et le séminariste Guillaume Étienne Edge partent de Montréal avec les voyageurs de la Compagnie de la baie d'Hudson et arrivent à la Rivière-Rouge le 16 juillet. Provencher porte le titre de vicaire général. En

1820, Provencher retourne à Québec où une grande surprise l'attend. À son insu, Mgr Plessis a obtenu un décret de Rome nommant Provencher évêque et son coadjuteur. Il aurait préféré autre chose. "Mgr Plessis aurait voulu que l'Ouest fut érigé en diocèse indépendant du sien mais le gouvernement anglais refusait, depuis la conquête, la multiplication des diocèses." (Drouin, 1965, 46) Cette situation va changer avec le temps.

Devenu le premier évêque du nouveau diocèse de Saint-Boniface en 1844, c'est donc Mgr Provencher qui hérite de cet immense territoire plus vaste que l'Europe. Malheureusement, il ne peut jamais compter sur l'appui de plus que deux ou trois prêtres à la fois, "quatre au maximum, chaque arrivée marquant, pour ainsi dire, le départ d'un ancien!" (Philippot, 1964, 35)

En dépit de tout, Mgr Provencher espère toujours envoyer un représentant de l'Église dans la région de la vallée de la Saskatchewan. C'est dans ce contexte que se situe la visite des abbés Blanchet et Demers au fort Edmonton en 1838 et les tous débuts de la si belle histoire de Saint-Joachim.

. . . au fort Edmonton

Se rendant à la côte du Pacifique, les abbés Blanchet et Demers traversent les Plaines plantant une croix à chaque arrêt. Ils passent à le Pas, puis au fort Carleton. Du fort Pitt, ils voyagent jusqu'au fort des Prairies (Edmonton). Ils passent par le lac Manitou-Sakahigan où la mission du lac Sainte-Anne verra le jour et au lac Jasper où ils rencontrent un Canadien français du nom de Piché venu du Québec il y a 40 ans. Piché avait épousé une femme crise, Magdeline Opitaskewis, et ils avaient eu quatre fils. Le vieux Piché et ses nombreux descendants demandent aux abbés de baptiser et de célébrer plusieurs mariages.

Rendus de l'autre côté des montagnes, les abbés s'empressent de rapporter à Mgr Provencher le désir des Indiens et des Métis d'avoir des prêtres parmi eux.

> La visite de deux fils du chef Piché à St-Boniface et la nouvelle que trois ministres protestants, dont Rundle, sont à l'oeuvre depuis 1840 décident Mgr Provencher d'envoyer l'abbé Thibault faire une randonnée d'exploration vers l'Ouest. (Drouin, 1965, 47)

Cela fait bien l'affaire de Rowand, le bourgeois du fort. Lors de la visite des abbés Blanchet et Demers au fort Edmonton, Rowand a remarqué que la présence de prêtres catholiques aide à pacifier les habitants du fort qui

n'acceptent pas toujours facilement le contrôle autocratique que Rowand veut y imposer. Puisqu'il est au fort Garry à l'été de 1841 alors que les fils de Piché viennent y plaider leur cause, Rowand est en mesure d'appuyer discrètement le projet.

Venu dans le but d'étudier l'opportunité d'un établissement au fort Edmonton, le père Thibault arrive à Edmonton le 19 juin 1842. À l'automne, Thibault est de retour à Saint-Boniface et il rapporte avec lui "une pétition signée par un grand nombre de Métis et d'Indiens et adressée au gouverneur de la Compagnie de la baie d'Hudson." (Hart, 1981, 10) Ils demandent un prêtre. Satisfait des résultats de ce premier voyage, Provencher renvoie le père Thibault le printemps suivant, cette fois pour établir une mission permanente en Alberta.

Malheureusement, Rowand n'aime pas beaucoup le père Thibault.

> De nature gênée, Thibault préfère ne pas s'établir au fort des Prairies où règne l'irascible Rowand. Il se transporte sur les rives du lac Manitou-Sakahigan, qu'il "baptise" Sainte-Anne, là où aboutit la route de la passe Tête-Jaune et hors de portée des Pieds-Noirs. Canadiens français, Métis et Indiens, établis là depuis environ 1820, sont fiers de posséder leur pasteur. (Drouin, 1965, 47)

En août 1844, l'abbé Joseph Bourassa vient lui prêter main-forte. Quant au fort Edmonton, les abbés Thibault et Bourassa y font de fréquentes visites depuis le lac Sainte-Anne. Mais en 1852, l'abbé Thibault retourne à Saint-Boniface "usé par ses labeurs missionnaires. Entre 1842 et 1850, il avait en effet administré 1660 baptêmes et bénit 135 mariages." (Hart, 1981, 11) L'abbé Bourassa le rejoint en 1853.

. . . les pères Oblats

Le manque de missionnaires pour ouvrir de nouvelles missions dans l'Ouest est un grand problème pour Mgr Provencher. Lors d'une visite en Europe, il cherche à convaincre les Jésuites d'accepter de participer à cet apostolat mais ils refusent. Mgr Provencher décide alors de se tourner vers une communauté religieuse qui est arrivée au Canada depuis 1841 : les Oblats de Marie-Immaculée. Le fondateur de la communauté, Mgr de Mazenod, accepte d'envoyer ses prêtres dans les missions de l'Ouest car ces gens sont parmi les plus pauvres du monde, lui a dit Provencher, sachant avoir trouvé là un

argument irréfutable. Mgr Provencher a enfin trouvé la solution à ce qui avait semblé être un problème insoluble.

Ainsi en 1845, la "communauté religieuse française, les Oblats de Marie-Immaculée, accepta de venir en aide aux quelques prêtres séculiers qui étaient dispersés dans les Prairies." (Hart, 1981, 9-10) Le 25 août 1845, le père Pierre Aubert et le frère scolastique Alexandre-Antonin Taché des Oblats de Marie-Immaculée, débarquent à l'évêché de Saint-Boniface. Quel chance pour l'Ouest car leur contribution au développement de la province de l'Alberta et de tout l'Ouest est inestimable. Aussi, c'est dans leur dévouement que s'enracine la belle histoire de la paroisse Saint-Joachim.

. . . le père Albert Lacombe

Albert Lacombe est ordonné prêtre à Saint-Hyacinthe le 13 juin 1849. Prêté par Mgr Bourget de Montréal à Mgr Provencher depuis 1849, il se rend alors à Pembina à la demande de l'abbé A. Belcourt, un missionnaire de la rivière Rouge. Puis en octobre 1851, l'abbé Lacombe retourne à Montréal avec l'idée d'entrer chez les Oblats. Mais on a tant besoin de missionnaires dans l'Ouest qu'il se laisse persuader de remettre à plus tard son noviciat et de venir plutôt s'occuper des missions de l'Alberta.

Il arrive donc à Edmonton le 17 septembre 1852 et c'est à ce moment que le fort Edmonton voit Albert Lacombe pour la première fois, "dans la splendeur du soleil couchant" dit le père Aristide Philippot, omi. (Philippot, 1964, 37) Le père Lacombe n'a que 22 ans.

> Car depuis des jours on faisait le guet, au fort, pour apercevoir la petite flotte, et, à la première vue des bateaux contournant le cap verdoyant de la rivière, du côté de l'est, la nouvelle allait être criée dans la cour et courir de maison en maison. Un garçon de service allait vite hisser le drapeau au haut du mât; un autre, préparer les canons pour le salut; et les habitants du fort descendre en courant au bord de la rivière, car c'était le plus grand événement de l'année à Edmonton [. . .]
>
> Enfin les voici au débarcadère : en tête est la barge sur laquelle se tiennent Rowand et le père Lacombe, le drapeau de la compagnie flottant sur la proue; [. . .]
>
> Les canons tonnent dans les bastions au moment où le facteur en chef met le pied sur le rivage, et les échos répètent le son multiplié de la mousqueterie indienne [. . .]

> Le jeune missionnaire qui le suit devient lui-même un objet de vive curiosité de la part de la multitude qu'il examine de son côté avec un vif intérêt et à laquelle il rend de chaudes poignées de mains. Les hommes des barges rejoignent en hâte leurs parents et amis et racontent les nouvelles des forts éloignés, tandis que dans le doux rayonnement du soleil couchant une grande sérénité descend sur ce petit peuple perdu dans la forêt. (d'Armor dans *L.S.*, 8 nov. 1933, 3)

Après une courte visite au lac Sainte-Anne le père Lacombe retourne à Edmonton House où il passe l'hiver de 1852-1853 "s'adonnant à l'apprentissage de la langue crise." (Hart, 1981, 12) Voilà comment il décrit la population du fort Edmonton durant ce premier hiver : "quelques Canadiens français, mariés à des Métisses [. . .] quelques familles métisses, quelques rares écossais et anglais, tous engagés au service de la compagnie." (Hart, 1981, 12)

Au printemps de 1853, le père Lacombe quitte le fort Edmonton pour la Mission du lac Sainte-Anne. En 1855, le père René Rémas, à qui on avait demandé de fonder la mission du Lac-la-Biche, quelques années auparavant, vient le rejoindre de façon permanente permettant ainsi à l'abbé Lacombe de poursuivre son noviciat oblat. C'est en septembre 1856 que l'abbé Lacombe devient le père Lacombe, omi.

. . . la maison-chapelle du fort Edmonton

Depuis 1853, les pères Lacombe et Rémas assurent la desserte du fort Edmonton depuis la mission du lac Sainte-Anne. Au fort, il n'y a encore ni chapelle, ni église. Le facteur en chef du poste, John Rowand, a bien voulu donner au père Lacombe une petite demeure adjacente au chemin principal et située dans l'enceinte du fort. Cette petite bâtisse sert de maison-chapelle, un pied-à-terre pour les missionnaires lors de leurs visites à la mission Saint-Joachim. Mais les Offices du dimanche et des fêtes "avaient lieu ordinairement dans la grande salle de la résidence du "bourgeois," désignée sous le nom de Big House." (St-J., 1959, 10)

. . . la première visite épiscopale

C'est en 1854 que le fort Edmonton reçoit la première visite épiscopale. Mgr Alexandre Taché, nommé coadjuteur de Mgr Provencher en 1850, arrive au fort vers le 20 mars. C'est à ce moment que Mgr Taché et le père Lacombe décident ensemble du nom de Saint-Joachim pour la mission du fort.

Et que se passe-t-il à la mission Saint-Joachim à cette époque-là? “Dans ses mémoires publiés en 1866 sous le titre ‘Vingt années de Missions’, Mgr Taché mentionne qu’il trouva, à Saint-Joachim, M. Lacombe et quelques chrétiens fervents. Il eut le bonheur de confirmer dix-sept personnes le jour de l’Annonciation, le 25 mars 1854.” (St-J., 1959, 10) Le 27, il partait pour le lac Ste-Anne en carriole. Mgr Taché visitera la mission Saint-Joachim à nouveau le 19 décembre 1860 et le 3 décembre 1864. Mais à ce moment-là, la première église de Saint-Joachim est déjà une réalité.

. . . la première église de Saint-Joachim

M. William Sinclair succède à M. Rowand décédé au printemps de 1854. Le père Lacombe s’empresse de lui demander de bâtir une petite maison-chapelle à l’intérieur du fort. Sinclair sera rapidement remplacé par William Christie qui commence la construction de la première église en 1857 aux frais de l’honorable Compagnie de la baie d’Hudson. Il s’agit “d’une jolie petite église, à laquelle était adjointe une résidence commode pour les pères. Église et maison furent données en toute propriété par M. Christie au père Lacombe.” (St-J., 1959, 10) Mais le geste n’est pas complètement désintéressé car en plus de vouloir faire plaisir à son ami le père Lacombe, M. Christie espère avoir trouvé le moyen d’exercer une certaine influence pacifique sur les Indiens.


La première église Saint-Joachim. (APA)

> In 1857, as a special favour to his friend Father Lacombe, he started to build a little chapel for his use. This friendly gesture he set on foot with both eyes open. With one of them he saw the pleasure it would give the good Father, but with the other he saw the Blackfeet, whom he noted were coming to respect the priest whose friendly overtures to them might ease the tension of Blackfeet visits. . . Recently, when a mysterious illness fell upon their camps, these mighty plainsmen had sent for the missionary, and he had gone among them. Though helpless to stem the

> tide of an epidemic of scarlet fever . . . he nevertheless extended the hand of sympathy in their time of need [. . .] W.J. Christie's chapel would be a good investment. (Drouin, 1981, 16)

Quels que soient les motifs de Christie, le père Lacombe accepte volontiers cette petite église en cadeau. Les archives de la Compagnie de la baie d'Hudson, contiennent le journal du fort Edmonton où se trouvent consignés, jour par jour, les progrès de cette construction de l'église. À la date du 20 novembre 1859, on note ce commentaire de M. Christie :

> Mr Lacombe had service today in a room in the Big House; he has quite a large congregation, in fact rather too numerous to be congregating in our Dwelling House. This makes me the more anxious to have his chapel finished as soon as possible. (Le Chevalier, s.d., 3)

Et le 8 décembre, M. Christie écrit : "Today was a holy day with the Catholics and I offered them the day to be observed religiously, but, being desirous of finishing the chapel before Christmas Eve, they preferred to work; so all hands worked." (Le Chevalier, s.d., 4)

En date du 24 décembre 1859, on retrouve le commentaire suivant : "The French Chapel completed today and all ready for Mass tonight." (St.-J., 1959, 10). L'année 1959 marque donc le centenaire de cette première église Saint-Joachim.

. . . la première école

Pendant les prochaines quinze années, jusqu'en 1876, cette première chapelle demeure au service des catholiques du fort Edmonton. Et elle a plusieurs fonctions; cette petite maison-chapelle sert aussi d'école.

L'année 1862 marque l'ouverture de la première école au fort Edmonton. C'est le père Lacombe qui a réussi à obtenir les services du frère Constantin Scollen, natif de l'Irlande. Mais le projet ne se réalise pas tout seul. Le 15 septembre 1862, Lacombe écrit à Mgr Taché :

> Le frère Scollen n'a pas encore commencé l'école ici. Le bourgeois Christie qui craint le gouverneur Dallas, m'a refusé de lui donner pension. Quoique tout le monde désire beaucoup l'école, personne ne s'empresse guère de m'aider. Dans quelques jours j'espère, tout sera arrangé. (St.-J., 1959, 10)

C'est en effet le cas car deux mois plus tard, Lacombe rapporte que : "Le frère Scollen fait toujours l'école au fort et il réussit bien. Il prend pension chez James Cunningham et je puis vous assurer qu'il est très bien traité." (St-J., 1959, 10)

Les premiers élèves sont les enfants des employés de la Compagnie de la baie d'Hudson. "Les enfants d'origine anglaise, écossaise, française et métisse y frayaient ensemble en toute liberté." (Hart, 1981, 13) Outre l'anglais et un peu de français, Mgr Taché a demandé qu'on enseigne le catéchisme, le chant d'église et la manière de servir la messe.

Malheureusement, en dépit de plusieurs années de succès, l'école doit fermer ses portes en 1868. Le fort Edmonton commence à perdre son importance originale et plusieurs familles métisses ont déménagé à Saint-Albert puisqu'on n'a plus besoin de leur service. Et puis, il y a eu une grande disette dans la région et le maître du fort, ne pouvant plus nourrir tout ceux qui travaillent pour lui, s'est vu dans l'obligation de renvoyer plusieurs familles. C'est pour ces raisons et sans doute pour bien d'autres que l'école de la mission Saint-Joachim ferme ses portes et le frère Scollen quitte le fort pour aller demeurer à la mission de Saint-Albert.

La deuxième église

. . . plusieurs événements marquants

Évidemment les temps changent. Plusieurs événements marquants se produisent pendant cette période, chacun ayant un effet particulier sur la région et ses habitants. Lentement, la vie du fort Edmonton et de la communauté environnante se transforme.

D'abord, au début de 1861, Mgr Taché en compagnie du père Lacombe décident du site de la nouvelle mission de Saint-Albert, sur les bords de la rivière Sturgeon.

> Un facteur déterminant de ce choix fut qu'il serait plus facile de desservir la mission de Saint-Joachim depuis cet endroit. De 1861 à 1883, Saint-Joachim fut donc desservie de Saint-Albert où, en 1871, Mgr Vital Grandin, o.m.i., premier évêque de Saint-Albert, établit son siège épiscopal. (Hart, 1981, 12-13)

Peu à peu, Saint-Albert va devenir le centre des activités missionnaires catholiques en Alberta et en Saskatchewan. Nommé supérieur des Oblats

pour la région en 1868, Mgr Grandin choisit de s'établir à Saint-Albert qu'il juge être beaucoup plus central et plus accessible. Les Soeurs grises de Montréal qui étaient venues s'établir au lac Sainte-Anne en 1859 déménagent à Saint-Albert en 1863. Quelques années plus tard, le 22 septembre 1871, Saint-Albert devient le centre du nouveau diocèse qui porte le même nom et Mgr Grandin en est le premier évêque. Le nouveau diocèse comprend la Saskatchewan, l'Alberta et le territoire du Nord-Ouest. En 1889, le diocèse de Saint-Albert sera divisé et Mgr Pascal, omi, deviendra vicaire apostolique de Prince-Albert.

En plus de la disette de 1867, il y a la malheureuse épidémie de 1869-1870 qui vient ravager toute la région. La mission de Saint-Albert va jouer un rôle important pendant cet événement.

> At the beginning of July 1870, small-pox of the very worst description was spread throughout some 500 miles of territory, appearing almost simultaneously at the Hudson Bay Company's posts from Rocky Mountain House to Carlton.
>
> At the mission of Saint-Albert the epidemic assumed a most malignant form. Out of a total population numbering 900 souls, 600 caught the disease and 311 death had occurred. All the priests and the brothers were at the side of the sick and the dying, the bishop not excepted. Some of them were struck but none died. Fort Edmonton, though the gates were shut to the trade, was not spared by the epidemic. (Le Chevalier, s.d., 5)

Le fort Edmonton est de moins en moins le centre vital de la région et la communauté d'Edmonton commence lentement à se développer de manière indépendante. De plus, la composition de cette même communauté commence à changer.

> By 1875-76, important changes were rapidly taking place. Besides the fact that detachments of the North West Mounted Police were stationed at Fort Saskatchewan and in the new hamlet of Edmonton, Treaty #6 with the Crees was in the offing and there was also talk of another one with the Blackfoot. (Drouin, 1981, 21)

De plus en plus de colons se sentent alors libres de s'installer à l'extérieur du fort sur le terrain à l'est de l'établissement.

. . . Saint-Joachim doit déménager

Tous ces changements ne seront pas sans effets. Et parmi les plus importants il faut inclure le déménagement de l'église de Saint-Joachim jusqu'alors située dans le fort Edmonton. Certains rapportent que l'invitation à déménager aurait été faite en douceur.



Mgr Grandin, omi, et le père Lacombe, omi. (APA)

> In consequence, the officer succeeding Mr. Christie in charge of the Fort, decided to thank the Oblate Fathers for the services which they had rendered in the past, but for which there was no further need, and they were then invited to transfer their church outside the Fort and beyond the lands reserved by their Company. (Legal, 1914, 25)
>
> As a consequence, Richard Hardisty, whose wife was Rev. John McDougall's sister and who had, in 1872 succeeded William Christie as Chief Factor, requested Bishop Grandin to remove St. Joachim Chapel from within the Fort enclosure. (Drouin, 1981, 21)

Pour d'autres, le déménagement de la chapelle et de la résidence du missionnaire de Saint-Joachim n'était pas le résultat d'une simple invitation, mais plutôt celui d'un ordre remis par le gouverneur de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson à Mgr Vital Grandin, omi, évêque de Saint-Albert le 20 juillet 1876, ordre qu'il fallait exécuter le plus tôt possible. "Le père Lacombe voulut aussi prendre une terre pour la mission dans le voisinage d'Edmonton; mais on y mit opposition, si bien que, quand il nous fallut sortir du fort, nous dûmes transporter notre église à un demi-mille des habitations." (Grandin dans *L'O. can.*, 21 déc. 1899, 3)

Bien qu'il soit facile de rappeler le côté sombre de cet événement, il est aussi important d'en souligner les aspects plus positifs. La présence de l'église Saint-Joachim en dehors du fort était aussi une indication que l'Église catholique allait prendre une part active dans la vie de la communauté qui se développait à l'époque.

> De plus, l'église constituait un noyau autour duquel les francophones qui arrivaient à Edmonton pouvaient s'établir. Elle servait aussi de point de ralliement des activités religieuses et sociales de la population francophone. (Hart, 1981, 15)

En effet, c'est ce que révèlent les cent ans et plus de vie de la paroisse Saint-Joachim par la suite. Plus qu'un endroit dédié au culte, Saint-Joachim sera le coeur même d'une communauté aux prises avec sa propre survie. Mais cela ne se produira pas tout de suite. Les débuts sont lents.

. . . le don de M. Groat

Comme tous les terrains du voisinage du fort appartenaient à la Compagnie de la baie d'Hudson, ce qu'on appelle aujourd'hui, la réserve de la Compagnie, il fallait que la mission de Saint-Joachim s'installe ailleurs. Heureusement, M. Malcolm Groat va gracieusement offrir treize acres de son terrain à Mgr Grandin. Selon le père Drouin, Groat aurait aussi offert neuf acres de terrain à l'Église anglicane et cela au même moment.

Groat occupait un large territoire situé juste à l'extérieur de la réserve de la baie d'Hudson : " [. . .] a scotch Methodist [. . .] who had squatted upon a large expanse of land which he had calculated would be just outside the three thousand acres claimed by the HBC as its Reserve." (Drouin, 1981, 21)

Plus tard dans l'histoire, notamment le 28 février 1998, Janet Angus de Rosedale B.C, l'arrière-petite-fille de Malcolm Groat, écrivait à la paroisse de Saint-Joachim afin de s'enquérir sur l'existence de lettres, de documents et d'informations ayant trait au don de ce morceau de terrain à Mgr Grandin. "Somewhere in the Church records dating back to this date there should be information to this effet [. . .] I am looking for a certified stamped or original document that has anything about this transaction." (Angus, 28 fév. 1998)

Dans une lettre en date du 18 mars 1998, l'archiviste Cécile Dupuis indiquait à Sr Dolorèse Déry, l'administratrice de la paroisse Saint-Joachim, que les recherches de documents officiels marquant le transfert de terrain de Malcolm Groat à Mgr Grandin n'avaient pas eu tous les résultats espérés. Ayant eu lieu en 1876, le transfert de terrain n'aurait pu être enregistré puisque le Land Titles Office d'Edmonton ouvre seulement ses portes 20 ans plus tard. On a, par contre, trouvé deux documents intéressants : une carte de la région d'Edmonton en date de 1882, avec le terrain en question indiqué en rouge et une page du journal de Mgr Grandin à la date du 12 juin 1876.

> Lundi 12 juin. — Je me prépare encore une fois à partir pour Bow-River. J'écris à cette fin au capitaine Denis. Je vais au fort avec le Père Supérieur, nous faisons visite à Monsieur Hardisty (jeune), à la dame de l'aîné, nous prenons le thé chez Monsieur Groat et faisons un contrat avec lui par lequel il nous donne quatre arpents de terre pour une mission

et une école. Le soir longue visite du Frère Guillard. (Dupuis, 18 mars 1998)

. . . la deuxième église Saint-Joachim

La deuxième église de Saint-Joachim a de modestes débuts. Les deux bâtisses, l'église et la résidence du missionnaire, situées dans l'enceinte du fort Edmonton sont démolies à compter du 11 octobre 1876 et le bois est transporté sur le terrain de M Groat, environ deux milles à l'ouest du fort. Dans un premier temps, on se contente de reconstruire sur le nouveau site un bâtiment

> de 20 x 30 pieds pour servir à la fois de résidence et de chapelle. Le bois de la première chapelle fut mis en échafaudage, près de cette maison, en attendant que les Frères de la Mission de St-Albert puissent être libres pour achever l'église dans le cours de l'été 1877. (St.-J.,1959, 11)

La desserte de la mission de Saint-Joachim dans le fort avait été assurée par les pères de Saint-Albert qui se voyaient obligés d'y faire des séjours de plus en plus fréquents et prolongés. Suite au déménagement de 1876, certains documents historiques indiquent que c'est le père Blanchet qui est responsable de la "nouvelle" mission.

> The Rev. Fr. Blanchet was put in special charge of the services there, and for some years he took up his residence at St. Albert but came thither to stay for days and sometimes weeks together. (Legal, 1914, 25)

. . . des voisins intéressants

Sur le même terrain que la nouvelle église, il y avait aussi une cabane occupée par des voisins qui avaient le don de ne pas passer inaperçus.

> On the Catholic property also stood a shack from which a rambunctious Métis family had to be evicted and which was then rented to a young American adventurer who set up a small store in it. Therein he also undertook the publishing of some weekly telegraphic news which he distributed gratis to his customers. From these humble beginnings Frank Oliver became, in time, the proprietor and editor of "The Edmonton Bulletin." (Drouin, 1981, 21)

Voilà encore une preuve irréfutable que l'histoire de Saint-Joachim est intimement reliée à l'histoire non seulement d'Edmonton mais de toute la province et du pays lui-même car Oliver deviendra, par la suite, ministre de l'Intérieur dans le gouvernement fédéral de Wilfrid Laurier. Il aurait eu, selon le père Drouin, l'appui des pères Oblats. On rapporte qu'un jour Oliver aurait dit au père Leduc :

> You priests, you are at times quite incomprehensible. For years you live in paltry sheds; your churches and your chapels are wretched affairs. You allow other religious denominations to leave you behind, and then all of a sudden you set to work to build real cathedrals, houses, convents, schools and hospitals which carry you to the very top of progress, all abreast with the times. (Drouin, 1981, 22)

. . . les débuts sont difficiles

Mais la "nouvelle" église Saint-Joachim n'a pas encore atteint ce genre de succès. Bénie le 14 janvier 1877, par le père Henri Grandin, la deuxième église de Saint-Joachim n'accueille que vingt personnes le 4 février 1877. Évidemment un exemple ne fait pas la règle. Mais c'est tout de même vrai que la région subit parfois des coups durs et que cela fait ralentir le développement de tous les aspects de la vie communautaire. Par exemple, on ne peut que s'imaginer l'impact de la grande famine de 1880 sur la région.

> Then came a general famine caused by the complete disappearance of buffaloes [. . .] On July 31, the Saint-Albert hunters returned without fresh or dry meat, starved and poorer than when they departed. The state of affairs was made worst because of the destruction of the whole crop and garden vegetables by a hail storm which lasted half an hour. Edmonton and Saint-Albert were crowded with starving Indians [. . .] (Le Chevalier, s.d., 5)

. . . le premier curé résident

La paroisse Saint-Joachim se développe, quoique lentement, et la nomination d'un premier curé résident en est la preuve. Le 1er octobre 1883, le neveu de Mgr Grandin, le père Henri Grandin, vient "s'installer en permanence dans la maison-chapelle située sur la propriété Groat en compagnie du frère scolastique Zéphyrin Lizée, omi, qui devait y achever ses études et apprendre

le Cris." (St.-J., 1959, 11) Bien que le père Henri Grandin soit reconnu comme ayant été le premier curé résident de Saint-Joachim, il est important de souligner qu'il avait été précédé par le père Scollen. Mais celui-ci fut rapidement remplacé suite à une violente attaque du choléra.


Le père Henri Grandin, omi. (APA)

. . . la vie à l'extérieur du fort

La nouvelle église n'est pas le seul édifice construit à l'extérieur du fort et du terrain réservé à la Compagnie de la baie d'Hudson. Il y a aussi quelques cabanes qui appartiennent aux chercheurs d'or qui espèrent trouver fortune dans la rivière Saskatchewan.

> Puis, dans les années qui suivirent 1870, s'étaient ajoutés quelques autres bâtiments, entre autres la mission de McDougall, construite en 1871, l'hôtel de Donald Ross, érigé au bas de la même côte en 1876, et les maisons de quelques individus qui, à l'instar de Malcolm Groat, désiraient demeurer en dehors du fort. (Hart, 1981,16)

Même un regard rapide sur la carte d'Edmonton de 1882 qui démontre l'emplacement de la deuxième église Saint-Joachim sur le terrain de Groat, nous permet de récupérer plusieurs noms francophones tels que celui de Laurence Garneau, un Métis francophone qui possédait alors le terrain appelé aujourd'hui le district Garneau près de la U of A. On y remarque aussi les noms de G. Gagnon, P. Ouellette et C. Ouellette qui s'étaient établis en dehors de la réserve de la Compagnie de la baie d'Hudson.

. . . le chemin de fer va-t-il passer à Edmonton?

Déjà en 1880, le passage du chemin de fer était une question chaudement débattue entre Calgary et Edmonton. La compagnie du Canadien Pacifique allait-elle choisir de passer d'abord par le Sud ou par le Nord pour se rendre au Pacifique. C'est Calgary qui l'emporte et à partir de 1883, on dit que Calgary se développe un peu au détriment d'Edmonton. Mais ce n'est plus qu'une question de temps pour que le chemin de fer se rende aussi à Edmonton ce qui va se produire en 1891 alors que le train s'arrête enfin à Edmonton-Sud, "une communauté séparée de 505


Le traversier de John Walter. (APA)

habitants. Pour traverser la rivière North Saskatchewan et se rendre à Edmonton, il fallait alors utiliser le traversier de John Walter." (Pagé, 1998, 23)

L'arrivée du chemin de fer à Calgary au début des années 1880 laissait entrevoir une époque de grande prospérité pour toute la province. En 1882, la Compagnie de la baie d'Hudson fait alors arpenter une partie de son immense domaine pour en mettre les lots sur le marché, à savoir la partie située au sud de l'avenue Jasper jusqu'à la rivière. La partie située au nord de l'avenue Jasper ne sera subdivisée et vendue qu'en 1912.

Par mesure de prudence, Mgr Grandin fit l'acquisition de tout un bloc de terrain à proximité du fort. "In 1883, Bishop Grandin hurried to purchase à whole block from the HBC as soon as its Reserve had been subdivided into lots. This block was located between 110 and 111 Streets and 99 and 100 Avenue (Victoria)." (Drouin, 1981, 22)

> Après le transfert du pays au Canada, les étrangers commencèrent à venir dans ce Nord-Ouest; la plus grande partie de ces immigrants étaient protestants et anglais. En peu d'année, ces étrangers formèrent la majorité de la population d'Edmonton où toutes les sectes étaient bienvenues mais d'où les catholiques étaient exilés. Enfin nous pûmes acheter un morceau de terre de la Compagnie, le block où s'élève aujourd'hui le couvent et le pensionnat des Fidèles Compagnes de Jésus, l'église de St. Joachim livrée au culte hier par nous même, et enfin le presbytère. (Grandin dans *L'O. can.*, 21 déc. 1899, 3)

. . . de nouveaux francophones arrivent dans la région

Bon nombre de Canadiens français venus du Québec arrivent dans la région pendant cette période;

> quelques-uns d'entre eux réussirent plutôt bien dans cette jeune colonie dont la vie économique ne faisait que commencer. La plupart de ceux-ci appartenaient à la classe moyenne et ils étaient attirés surtout par deux sortes d'activités, la construction et la vente au détail. Xavier Saint-Jean fut probablement le premier de ce groupe qui vint du Québec à Edmonton aux environs de 1880. En 1881, il commença à faire de la réclame dans l'*Edmonton Bulletin*, que Frank Oliver venait de lancer. Il s'y présentait comme un ébéniste possédant sa propre fabrique de meubles, située [. . .] sur la rue Main. (Hart, 1981, 16)

Par la suite, Saint-Jean va devenir propriétaire de plusieurs édifices dont l'hôtel Canada à Edmonton (le Queen's). Mais il n'est pas le seul à avoir du succès. D'autres Canadien français arrivés à Edmonton à la même époque vont bien réussir aussi, Stanislas LaRue par exemple. Arrivé en 1883, il s'associe à J.H. Picard pour ouvrir le magasin général LaRue et Picard l'une des entreprises canadiennes-françaises qui réussit le mieux.

. . . l'insurrection de 1885

Mais le progrès ne touche pas la vie de tous de la même façon. Selon l'historien Hart, les Métis et les Indiens de la région se trouvent dans une situation quasi désespérée. "C'est ce qui fit éclater la rébellion, le 27 mars 1885." (Hart, 1981, 17) Bien que certains francophones d'Edmonton furent directement engagés dans les activités militaires de la rébellion, de manière générale, les Indiens et les Métis du district d'Edmonton demeurent en paix. Il y a toutefois des moments où la panique règne. Beaucoup de gens se réfugient alors derrière les palissades du vieux fort. Plus encore se rendent à la mission de Saint-Albert auprès de Mgr Grandin. Dans la petite mission de Saint-Joachim, le père Grandin refuse de quitter son église où il se sent en sûreté.

La troisième église

. . . la troisième église de Saint-Joachim

On se souvient du fait que Mgr Grandin avait fait l'acquisition de tout un bloc de terrain à proximité du fort. Or il devient de plus en plus évident qu'il faut songer à y bâtir une nouvelle église.



La troisième église Saint-Joachim. (APA)

Le 1er juin 1886, le Père Henri Grandin revint de Saint-Albert avec le Frère Patrick Bowes, o.m.i. chargé de dresser sur le terrain acquis près du Fort, le plan d'une église de fortes dimensions. Le 5 juillet, le bois nécessaire arriva par la rivière de la scierie Saint-Christophe, située à quelques milles de Saint-Albert. (St.-J., 1959, 11)

Le 22 août, jour de la fête de Saint-Joachim, le père Joseph Lestanc, administrateur du diocèse, bénit la nouvelle église en présence des pères Grandin, Lizée, Quévillon et Blais et de toute la population catholique d'Edmonton. Cette nouvelle église construite de bois fait face à la 111[e] rue à l'ouest de l'église actuelle.

. . . d'autres paroissiens arrivent à Edmonton

À compter de 1885, les Métis disparaissent peu à peu d'Edmonton. Il y a pour cela plusieurs raisons, la disparition du bison, le point central de l'économie métisse, n'étant pas la moindre. La voie ferrée joue aussi un rôle puisque l'on aura de moins en moins besoin des Métis pour assurer le transport de marchandises. La défaite essuyée lors de la rébellion est aussi un facteur clé. "La désespérance qui s'ensuivit en amena plusieurs à vendre, souvent simplement pour de l'alcool ou pour des chevaux, les certificats accordés par le gouvernement et leur donnant droit à une terre." (Hart, 1981, 20) La disparition des Métis est alors liée "de façon indissoluble aux changements radicaux, tant dans le domaine social que dans le domaine économique, que connut le Nord-Ouest entre 1870 et 1885." (Hart, 1981, 19)

Mais une autre tendance est aussi à l'oeuvre à la même époque. Il s'agit de "l'arrivée incessante à Edmonton de Canadiens français du Québec." (Hart, 1981, 20) Georges Roy, par exemple, arrive à Edmonton le 8 septembre 1886 où il devient agent des terres. En 1889, un autre Canadien français le rejoint au Bureau des terres, Jules Royal, fils de Joseph Royal le cinquième lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest. Joseph-Henri Picard arrive à Edmonton le 14 juillet 1887. Il faut aussi ajouter à ces noms ceux de Raphaël Duplessis (1887) et de J.-N. Pomerleau (1885) et de combien d'autres encore.

. . . il faut une école

Maintenant qu'il y a une nouvelle église, on a le temps de penser à l'établissement d'une école qui viendrait, elle aussi, servir les intérêts des catholiques francophones d'Edmonton. "Déjà le R.P. Lizée avait fait la classe pendant quelques mois, avant l'ouverture de la nouvelle église. Et dès le mois de juin 1886, M. Saint-Cyr se chargea de tenir une classe régulière." (St.-J., 1959, 11) Mais certains événements font en sorte qu'une solution plus permanente s'avère nécessaire.

Au tout début, les territoires qui composaient l'Ouest du Canada avaient été confiés par charte à la Compagnie de la baie d'Hudson et ce n'est qu'en 1870 que cette compagnie remet au gouvernement canadien l'administration politique de ce vaste territoire. Le Manitoba devient alors une province et le reste du territoire est administré par le Conseil des Territoires du Nord-Ouest établi en 1875. Le siège est à Regina.

Or, ni la Rupert's Land Act de 1868 ni la Loi des territoires du Nord-Ouest de 1875 n'incluent des provisions ayant trait au bilinguisme bien qu'un amendement à cet effet soit apporté à la Loi des territoires du Nord-Ouest en 1877. Cependant, la loi de 1875 permet l'établissement d'un système scolaire catholique séparé à même les fonds publics.

> The provision for confessional schools was not unrelated to the question of language, however, since French was the predominant language of instruction in the Catholic schools. The fact that both languages were used in the schools is reflected in an early ordinance establishing a board of education : Ordinance No. 5 of 1884, s. 15, also provided that "notices may be either printed or written and must be in both the French and English language." (Aunger, 1989, 215)

. . . le district scolaire catholique séparé

En octobre 1888, les catholiques d'Edmonton font parvenir une pétition au conseil de l'Éducation à Regina. On veut former le district scolaire catholique séparé No 7. La demande est accordée et cela marque le début, en 1889, de la première école sous la juridiction d'une commission d'école séparée.

"Dès que la requête fut acceptée, on procéda à l'élection d'un conseil scolaire. Georges Roy en fut le premier président, Luke Kelly, le premier trésorier et Antonio Prince, le premier secrétaire." (Hart, 1981, 23) En 1911, ce premier district



M. Georges Roy et sa famille. (APA)

scolaire sera remplacé par le District de l'école séparée d'Edmonton-nord qui est appelé, lui aussi, à disparaître lorsqu'il est absorbé par les autres districts d'école séparée en 1913.

En juin 1939, alors que l'on célèbre le cinquantenaire des Écoles catholiques d'Edmonton, *La Survivance* publie un très long article qui rapporte, dans les détails, les débuts de cette première commission scolaire formée en 1888.

> Les procès-verbaux des premières assemblées des commissions des écoles mentionnent les intéressants détails suivants lors de l'organisation de la première école : on demandait la somme de 1,00 $ par mois aux parents non-contribuables; [. . .] Un rapport financier des débuts montre que le "Conseil d'administration" possédait des valeurs réelles évaluées à 8 295,00 $; les recettes totales de l'année s'élevèrent à 1 760,69 $ dont 255,97 $ provenant des impôts et 184,22 $ des contributions des élèves, et la balance reçue en octrois gouvernementaux. (*L.S.*, 21 juin 1939)

Pendant une bonne partie de la période allant de 1893 à 1905, le Conseil d'administration a, à sa tête, le jeune avocat N.D. Beck qui devient plus tard l'hon. juge Beck. En 1898 et 1899, J. H. Gariépy et J.H. Picard sont élus commissaires. En 1903, M. Lucien Dubuc qui deviendra aussi le juge Dubuc et président de l'ACFA de 1932-1934 est nommé secrétaire de la commission scolaire et occupe cette position jusqu'en 1905 alors qu'il est remplacé par le R.P. E. Tessier.

. . . les Fidèles compagnes de Jésus

La demande d'une commission scolaire étant faite, il faut maintenant songer à trouver des enseignants. Or, en juillet 1883, Mgr Grandin avait obtenu les services de quelques religieuses de la congrégation des Fidèles compagnes de Jésus pour les écoles de Prince-Albert et de St-Laurent-de-Grandin près de Batoche en Saskatchewan.

> The Sisters of the Congregation of the Faithful Companions of Jesus had been founded in France in 1820 by the venerable Madame de Bonnault d'Houet. In a few years they had acquired a great reputation for learning and for ability in the art of teaching. In France, in Spain, in Italy and especially in England they were directing primary schools, boarding schools, academies and houses of higher education with the greatest success.

> It was to these, that the Bishop of St. Albert appealed. The appeal was favorably received. (Legal, 1914, 27)

Mais les conditions n'étant pas très favorables à Prince-Albert et près de Batoche, particulièrement pendant l'insurrection des Métis, les religieuses déménagent à Calgary. Si Calgary avait des religieuses pourquoi pas Edmonton?

> The Rev. Mothers promised to undertake the direction of the Catholic School and to open a boarding school for girls and young ladies with a special course preparatory to taking diplomas. The prospects were not very bright, indeed, but the Bishop had said. "It is to your devotedness and spirit of sacrifice that I appeal."
>
> "Then," answered the Very Rev. Mother de Bengy, then the Superioress General of the Institute, "If it is a sacrifice that you require from us we will make it. (Legal, 1914, 27)

En effet, cinq religieuses de Calgary arrivent à Edmonton le 12 octobre 1888 après un voyage de quatre jours en charrette.

> On Thursday morning, October 4th toward 9 a.m., after saying goodbye to our dear ones, we (five) started on our way for Edmonton. . . We were accompanied by a long trail of Red River wagons. We had to be content to make a little more than twenty miles a day. . . We camped for the night on the open prairie, as at that time there was scarcely any houses between Calgary and Edmonton. . .
>
> At 5:30 p.m. we reached the south bank of the River Saskatchewan which flows through Edmonton. Having crossed the river safely (on the scow) and nearing the Catholic Mission, we could see some children (Metis) peeping at us through the bushes, but as soon as we made our appearance these little Metis would run and hide. . . This was October 12, 1888. (Halpin, 1981, 1)

Leur couvent n'étant pas bâti, le père Grandin leur cède sa résidence. Ce premier édifice construit pour les Oblats n'est qu'un modeste bâtiment de 30 pieds par 24, à deux étages et pouvant accueillir environ 15 élèves. L'école, nous dit soeur Halpin, était rattachée au côté gauche de l'église et avait été construite par le frère Bowes, omi.

. . . les premières institutrices

Les premières institutrices sont les soeurs Teresa Coghlan et Anna O'Neil, toutes deux membres des Fidèles compagnes de Jésus.

Dans son article *A Brief Account of the Sisters, Faithful Companions of Jesus in Edmonton, Alberta*, Sr Pat Halpin, fcj., indique que selon les annales de la congrégation, les douze religieuses suivantes habitent Edmonton en 1889 : mère Anna O'Neill, mère Teresa Coghlan, mère Delphine Bouquet, soeur Lucy McLaughlin, soeur Bernard Keelan, mère Julia Stack, mère Josephine Plante, mère Gertrude Bond, soeur Magdalen Walmsley, soeur Mary Ellen Hoolan, mère Ursula Swales et soeur Josephine Cormyn. En 1894, les enseigantes sont les soeurs Gertrude Waring, Julia Stack et Teresa Coghlan. En 1898, soeur S. McKinon (mère Antoinette) vient s'ajouter à l'équipe. En 1939, cette dernière est devenue la directrice de l'école Grandin.

Le 2 novembre 1888, 23 élèves se présentent à l'école. Mais à Noël de la même année, l'oeuvre regroupe déjà 35 élèves. "The Sisters taught all the required subjects both in English and in French, but added music, art and needle-work." (Drouin, 1981, 23)

Et les résultats sont excellents. Les commentaires du sous-ministre de l'Intérieur du Canada, A.M. Burgess, en sont la preuve.

> I have great pleasure in stating that in the course of examinations which the children of this school have undergone today, I have found them very advanced if one takes into consideration that the school has existed less than a year. The system of teaching followed therein appears excellent and progress of the pupils in all branches satisfactory. (Halpin, 1981, 2)

. . . un nouveau curé à Saint-Joachim



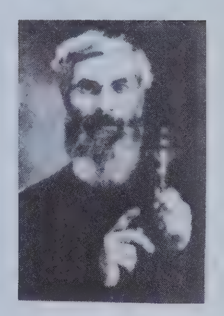
Le père Valentin Végreville, omi. (APA)

Le 8 mai 1889, le père Grandin quitte Edmonton pour devenir supérieur de la mission et du district du Lac-la-Biche. Pendant quelques mois, c'est le père Valentin Végreville, omi, qui a la responsabilité de la paroisse.

Le 10 janvier 1890, le père Léon Fouquet, un vétéran des missions de la Colombie-Britannique, est nommé curé de Saint-Joachim. Cinq jours plus tard, le 15 janvier 1890, le père Fouquet fait sa première entrée dans le journal de Saint-Joachim d'Edmonton.

> Le père Mérer avec son "guide" et le f. Landry arrivent vers 10h1/2. A.M. par un froid passablement intense, mettent leurs 4 chevaux à

l'écurie, vont en ville. Le père Végreville rentre à la maison remet les clefs et les comptes au père Fouquet qui prend charge de la mission; ils sont seuls à dîner au couvent; à 12 1/2 A.P., les voyageurs arrivent pour dîner, dînent et vers 2 h1/2 le père Mérer et son "guide" prennent le chemin du lac Lasselle, le père Végreville qu'était venu chercher le f. Landry prend celui de St-Albert. (Fouquet, 1890, 1)


Le père Léon Fouquet, omi. (Photo : G. Dupont)

Le père Fouquet sera curé de Saint-Joachim de janvier 1890 à juillet 1894. Le journal de Saint-Joachim, rédigé par le père Fouquet pendant cette période, semble indiquer que la vie de la paroisse est généralement calme et paisible.

Il y a bien, de temps en temps, quelques petits incidents malheureux comme la grippe du mois de janvier 1890, genre d'épidémie qui laisse derrière elle plusieurs victimes dans la paroisse. Il est même question de fermer l'école. Le dimanche 19 janvier 1890 le père Fouquet écrit :

> Beaucoup de gens malades par l'épidémie et peu à la messe, le père qui est aussi attaqué par l'épidémie a pu chanter et prêcher comme à l'ordinaire. MM. Roy, Prince et autres d'accord avec le père ont pensé qu'il valait mieux tenir l'école ouverte du moment que l'épidémie ne faisait pas fermer les autres écoles. (Fouquet, 1890, 1)


La route de Saint-Albert en 1895. (APA)

Mais le 20 janvier, la moitié des religieuses enseignantes sont attaquées et il n'y a plus que quelques rares enfants à l'école. La situation ne sera résolue qu'à la fin janvier.

Mais à part ça, la vie continue doucement; on oserait même dire agréablement. Le père Fouquet s'occupe d'enseigner le catéchisme, il visite les malades et il administre les sacrements. Le 20 juillet 1890, par exemple, six filles et quatre garçons de la paroisse font leur Première Communion.

Il y a aussi la messe quotidienne où l'on remarque plus souvent qu'autrement la présence de quatre ou cinq personnes de la ville en plus des religieuses et des filles du couvent. On célèbre la Bénédiction du Saint Sacrement et le vendredi 8 mars 1890, plus de 30 personnes assistent au Chemin de la Croix. Et puis le dimanche, on chante une grand'messe et très souvent on prêche en anglais et en français. Le père Végreville vient aussi assez régulièrement prêcher en cris.

Le 17 mars, lors de la fête de Saint-Patrice, on chante une messe pour l'Irlande et pour les Irlandais et on fait de même à la Saint-Jean-Baptiste

pour les Canadiens français. Les fêtes religieuses se succèdent : le dimanche des Rameaux, la Semaine Sainte, la fête de Noël. Le 25 décembre 1890, le père Fouquet écrit : "La Messe de Minuit n'a pas été troublée cette année-ci; sur la demande du prêtre, deux hommes de la police ont été envoyés pour empêcher les voyous de venir troubler les fidèles." (Fouquet, 1890)

Plusieurs pères visitent la paroisse alors qu'ils sont en route pour d'autres missions : le père Grandin (devenu supérieur de la mission et du district du Lac-la-Biche), le père Valentin Végreville, le père Lestanc, le père Mérer, le père Rémas, de nombreux frères etc.

Mgr Grandin est aussi de passage à plusieurs reprises. Il est parfois en route pour Calgary et parfois il revient de voyage dans l'Est. Lors de sa visite du 10 novembre 1890, par exemple, le père Fouquet note dans son journal que Mgr Grandin est accompagné de M. le curé Morin venant du siège de l'Immigration et de la colonisation de Montréal. Il est intéressant de noter que le père Morin parle aussi de sa visite du 10 novembre dans son propre journal. C'est son premier voyage dans l'Ouest et sa première visite à Saint-Joachim.

> Lundi 10 nov. — Départ à 6 heures. Nous traversons Buggy Plain, terrains bas, boueux, mauvais chemins. Dîner près d'un petit krik à 20 miles d'Edmonton. Départ à 2 heures. Traverse de la rivière Terre-Blanche; arrivons à Edmonton à 5 hrs; traversons en chaloupe, et faisons l'accolade au Père Fouquet, à la mission catholique, à 6 hrs [. . .] (Trottier, 1984, 20)

Bien que la paroisse Saint-Joachim semble vivre une petite vie bien sereine, il ne faut pas en conclure qu'il ne se passe rien dans la communauté. En somme Saint-Joachim est un genre de petit îlot de paix situé dans une mer d'événements qui se succèdent à grande vitesse et qui vont, comme l'histoire nous le démontre bien par la suite, transformer le visage d'Edmonton.

Inévitablement, Saint-Joachim ne pourra échapper à tous les changements qui s'annoncent et la paroisse va subir, elle aussi, plusieurs transformations importantes. D'abord parce que le nombre des fidèles augmente rapidement, il faut voir à la construction d'une église assez grande pour accomoder tout le monde. Mais les nouveaux paroissiens n'étant pas tous des francophones, le rôle même de la paroisse Saint-Joachim va changer. Si la paroisse avait été jusqu'alors la "principale base institutionnelle de l'identité française à Edmonton," (Hart, 1981, 32) à compter de 1890 elle devra, pour pouvoir maintenir l'identité française, se faire aider par d'autres organismes.

• De 1890 à 1900 •

Le contexte social, politique et économique

. . . l'importance du contexte social, politique et économique au début des années 1890

Le début des années 1890 marque une époque fort intéressante pour Edmonton et la région. Les événements se précipitent et la population augmente à vue d'oeil. Toutefois, bien que le nombre des habitants francophones augmente aussi, proportionnellement, les francophones sont en perte de vitesse et cela a des effets troublants. Ainsi, pour les francophones, le début des années 1890 marque l'époque de la perte de droits fondamentaux en matière de langue et d'éducation.

De par son histoire, Saint-Joachim se situe au coeur même de cette jeune ville en pleine ébullition. Et dans la lutte que mènent les francophones pour protéger leur identité et récupérer leurs droits, Saint-Joachim sera un des instruments les plus puissants.

Parce que l'histoire de Saint-Joachim est intimement liée à tout ce qui se passe à Edmonton et dans la région, il devient plus facile de comprendre la vie que mènent les paroissiens de Saint-Joachim si l'on comprend bien le contexte général dans lequel se situe la paroisse. Ainsi, si l'on veut raconter toute l'histoire de Saint-Joachim, il faut aussi parler de questions politiques, économiques et sociales, aussi difficiles soient-elles à cerner rapidement et simplement. Quel est donc le contexte social, politique et économique à l'époque où la communauté catholique d'Edmonton se prépare à bâtir la quatrième église de Saint-Joachim?

. . . Edmonton est une ville en pleine croissance

En 1895, la population d'Edmonton "était de 1 165 âmes et de 2 626 en 1900. Anderson's Directory (genre de bottin téléphonique de l'époque) donne une population de 2 750 pour l'année 1898." (Pagé, 1998, 22) Incorporé en 1892, Edmonton devient alors le "Town of Edmonton" et peut maintenant élire un maire, (un dénommé Matt McCauley) des conseillers municipaux et imposer des taxes.

Edmonton offre à l'époque la plupart des services publics que l'on retrouve dans les plus grandes villes. Par exemple, grâce à Alex Taylor, le village d'Edmonton possède le téléphone.

> La Telephone Central Agency était située au second étage de la bâtisse Gariépy, propriété de Joseph-Hormidas Gariépy, où se trouve aujourd'hui l'édifice de la banque Toronto-Dominion, au coin nord-ouest de la 100e rue et de l'avenue Jasper [. . .] Il y avait même une ligne téléphonique entre Edmonton et Saint-Albert et entre Saint-Albert et Morinville. (Pagé, 1998, 26)

Edmonton possède aussi le télégraphe et l'électricité. "La génératrice était située dans le ravin, derrière le commerce de LaRue et Picard situé sur l'avenue Jasper près d'où l'on retrouve aujourd'hui le Macdonald Hotel." (Pagé, 1998, 26) Il y a aussi une brigade de pompiers dont l'ingénieur est Cléophas Turgeon récemment arrivé de Montréal. On dit qu'il s'occupe aussi de la toute nouvelle force policière. Turgeon est le premier fonctionnaire salarié du village d'Edmonton.

En 1898, Edmonton posséde trois banques dont une banque canadienne-française, la banque Jacques-Cartier ouverte officiellement le 26 septembre 1894 dans un nouvel édifice situé sur le côté sud de l'avenue Jasper, à l'est de la McDougall Street (100e rue), près du magasin LaRue et Picard. Malheureusement, la banque devra fermer définitivement ses portes le 13 juillet 1900. Ce sera un dur coup pour la communauté francophone d'Edmonton.

Cette communauté a aussi plusieurs commerçants :

> G.H.L Bossange possédait une libraire dans la bâtisse Heiminck sur le côté nord de l'avenue Jasper. Depuis 1893, Mademoiselle Elizabeth Charbonneau avait une boutique de mode tout près de la Banque Jacques-Cartier. Napoléon Leclerc avait une boucherie à côté de la

Imperial Bank sur l'avenue Jasper. Trois commerces du type magasin général avaient pignon sur rue à Edmonton et étaient gérés par des francophones : Gariépy et Chénier, Marks, Clavet et Dobie ainsi que LaRue et Picard. (Pagé, 1998, 29)

Désiré Rivest était barbier, Madame Lechambre était pâtissière, Jos Bougie vendait et réparait les voitures à cheval et Raphaël Duplessis construisait des bateaux et des chaloupes pour les Klondykers. La liste des francophones qui, à l'époque, ont des commerces ou qui travaillent à Edmonton est impressionnante et elle comprend bon nombre de noms qui ont encore des résonances familières aujourd'hui : Rivard, Lessard, Bilodeau, Labissionnière, Charbonneau, Manson, Dérome, Grégoire, Bertrand, Corriveau, Garon, Deschamps, Larocque, Morel, Authier, Duplessis, Pomerleau, Pelletier, Délorme, Chalifoux, Laboucane, Bourgeois, Brunelle, Poirier, Courchier, Demars, Dumont, Huot, Perreault, St-Germain, etc.

Edmonton est une ville agréable mais surtout c'est une ville qui grossit à vue d'oeil. Et malheureusement pour la communauté franco-albertaine, la très grande proportion des nouveaux arrivés n'est pas francophone.

. . . la perte des nombres

Commencée en juillet 1890 à Calgary, la voie ferrée atteint le terminus de Strathcona à Edmonton-sud un an plus tard, au mois de septembre 1891. "Le résultat immédiat fut d'intensifier le mouvement de colonisation du pays et de faire d'Edmonton l'emporium du Nord." (St-J., 1958, 12) Avec le train, "les nouvelles vagues d'immigrants de toutes nationalités, cultures et religions arrivèrent et les francophones se retrouvèrent noyés dans cette mer." (Pagé, 1998, 20)


La gare du Canadien pacifique à Strathcona. (APA)

Tout ceci ne fait que continuer ce qui avait été commencé plus tôt, en 1870, alors que la puissante compagnie de la baie d'Hudson cédait son contrôle et que les Territoires du Nord-Ouest devenaient la responsabilité du gouvernement fédéral. "De 1881 à 1891, la

population blanche des Territoires passa de 1 500 à 50 000. La réalité était simple : ils recevaient une migration marquée de l'Ontario et non du Québec." (Smith, 1984, 7)

Et les vagues d'immigrants se continuent à la fin de la décennie notamment en 1897 alors que la ville d'Edmonton attire bon nombre de nouveaux venus à cause du Klondike et de la ruée vers l'or. Edmonton n'hésite pas d'utiliser sa situation géographique à son avantage. Edmonton est la porte du Klondike, dit-on à l'époque, et les journaux se plaisent à chanter les louanges de la route d'Edmonton que l'on nomme la route-toute-canadienne (all-canadian route)

Parmi les nouveaux venus il y a bien quelques Canadiens français comme P.-E. Lessard et le Dr Philippe Roy. Mais en fin de compte, les petits nombres d'immigrants canadiens-français ne pèsent pas lourd dans la balance. "By 1901, the French-origin population was less than 4 percent of the North-West Territories." (Aunger, 1989, 203)

. . . l'Église est inquiète

Devant ces nouvelles tendances, l'Église s'inquiète beaucoup et pour cause. Si l'immigration anglo-saxonne continue à se développer à ce rythme et que le pourcentage de la population à caractère français et catholique continue à diminuer, on craint que les garanties constitutionnelles en matière de langue et d'éducation ne dureront pas indéfiniment.

Mgr Grandin comprend bien la menace que cela représente et il a déjà mis ses missionnaires au courant de la situation en 1887 :

> Bien que beaucoup plus nombreux qu'autrefois, nous ne sommes plus la majorité et à moins qu'un courant d'émigration catholique ne se dirige dans notre Nord-Ouest, nous ne formerons plus qu'un petit point imperceptible, qu'on s'efforcera, qu'on s'efforce déjà d'effacer et de faire disparaître tout à fait. (Trottier, 1984, XV)

. . . les hommes politiques francophones

Les membres du clergé ne sont pas les seuls à craindre la menace qui gronde à l'époque. Les leaders de la communauté francophone d'Edmonton comprennent aussi et cela depuis longtemps que la communauté doit s'occuper de ses intérêts. Or cela exige qu'elle soit présente dans tous les domaines de la vie sociale et politique de la région.

On fera donc en sorte qu'il y ait une présence francophone presque continue au sein de la Commission des écoles séparées de 1888 à 1905. Parmi les gens qui sont élus commissaires des écoles séparées, on remarque le nom de plusieurs des paroissiens de Saint-Joachim : Georges Roy (1888), Antonio Prince (1888), J.H. Gariépy (1898), J.H. Picard (1899) et Lucien Dubuc (1901, 1905).

Sur la scène politique locale, J.H. Picard est élu pour la première fois au Conseil municipal d'Edmonton en 1893. Il y restera jusqu'en 1904 à l'exception d'une brève période en 1899.

Il faut aussi assurer une présence francophone au sein du Conseil territorial car c'est là que se préparent les grandes batailles pour les droits linguistiques, religieux et scolaires des catholiques francophones. Mais pour bien comprendre le drame que vit la communauté francophone au début des années 1890, il faut remonter quelque peu dans l'histoire afin de revoir très brièvement quelles étaient les structures politiques de l'époque.

. . . la création du Conseil des Territoires du Nord-Ouest

Bien que le Conseil des Territoires du Nord-Ouest ait été mis en place dès 1875, la circonscription électorale d'Edmonton n'est établie qu'en janvier 1883. Le premier député élu est Frank Oliver. Cependant, à cause de l'étendue et du nombre d'habitants de cette circonscripton, celle-ci est divisée en deux en août 1885 ce qui permet l'élection d'un deuxième représentant pour la nouvelle circonscription de Saint-Albert. Deux candidats se présentent à l'élection : J. Lamoureux et S. Cunningham. C'est Cunningham qui l'emporte.

. . . la nouvelle Assemblée législative des Territoires du Nord-Ouest

En mai 1888, la nouvelle Assemblée législative des Territoires du Nord-Ouest est créée. Cette nouvelle assemblée possède les mêmes pouvoirs législatifs que le précédent Conseil des Territoires. Elle est composée de vingt-deux représentants : seize circonscriptions en élisent un chacune et trois circonscriptions dont celle d'Edmonton en élisent deux chacune. Avec le nouveau système, cependant, la circonscription de Saint-Albert qui comporte une forte proportion de francophones est éliminée. Les Canadien français viennent donc de perdre leur meilleure chance d'élire un représentant francophone. Ainsi, aucun représentant canadien-français de la région ne sera élu à l'Assemblée législative des Territoires avant 1891.

Cette même année, un amendement à l'Acte des Territoires du Nord-Ouest prévoit que le nombre de sièges à l'Assemblée législative doit être augmenté de vint-deux à vingt-six. Et ce nombre inclut, à nouveau, la circonscription de Saint-Albert. À l'élection d'octobre 1891, Antonio Prince, un avocat bien connu d'Edmonton, est élu député de la circonscription de Saint-Albert.

. . . les droits des francophones

Mais quels sont les droits des francophones à cette époque? Selon la Loi des Territoires du Nord-Ouest de 1875, le principe du dualisme religieux en matière d'éducation est assuré : on a droit à des écoles catholiques.

Cependant, cette loi ne fait aucune référence à l'utilisation du français au Conseil des Territoires. En 1877, la loi de 1875 est amendée de manière à inclure le droit à l'utilisation du français et de l'anglais dans les débats du Conseil des Territoires du Nord-Ouest et devant les cours de Justice. Les deux langues doivent aussi être utilisées dans les documents et les journaux du conseil et dans la publication des ordonnances.

Mais chaque année par la suite, la Législature de Regina trouve le moyen d'inclure des changements et des restrictions dans la réglementation scolaire et elle sollicite "du Parlement canadien le pouvoir d'abolir le français dans tous les Territoires du Nord-Ouest." (Trottier, 1984, XV)

. . . la perte des droits

On est inquiet et on a raison de l'être. En 1889, Dalton McCarthy présente au Parlement canadien une loi visant à abolir l'usage du français dans les Territoires du Nord-Ouest; après un débat acerbe, on en arrive à un compromis inscrit dans l'Acte amendé des Territoires du Nord-Ouest de 1891.

Le compromis est le suivant : suite à la prochaine élection, l'Assemblée législative des Territoires du Nord-Ouest pourra réglementer ses travaux comme elle l'entend. La suite est inévitable. Lors de la session de 1892, Frederick Haultain présente la motion suivante : "that it is desirable that the proceedings of the Legislative Assembly shall be recorded and published hereafter in the English language only." (Aunger, 1989, 208)

Antonio Prince, le député de Saint-Albert, s'empresse de présenter un amendement. Entre autres, il essaie de démontrer qu'il n'est pas dans l'intérêt public d'opérer quelque changement que ce soit en ce qui concerne l'usage du français. Il obtient l'appui des députés de Prince-Albert, de Batoche et de

Mitchell mais son amendement est tout de même défait par vingt voix contre quatre et la motion de Haultain est acceptée.

La même année, l'ordonnance scolaire No 22 s. 83 fait de l'anglais la langue obligatoire de l'enseignement. On remplace aussi le conseil de l'Éducation et ses sections protestante et catholique par un conseil de l'Instruction publique composé des membres du conseil Exécutif ainsi que de deux protestants et de deux catholiques nommés par le lieutenant-gouverneur-en-conseil. De plus, on exige l'uniformité dans la formation des maîtres, dans l'inspection, dans les manuels scolaires et dans les standards d'examen.

Pour plusieurs personnes et regroupements, ces changements annoncent le début d'une époque de standardisation importante et longuement attendue dans le domaine de l'éducation. Pour d'autres, les résultats sont perçus comme étant moins bénéfiques. En fait, pour les catholiques, c'est une perte de contrôle sur l'éducation de leurs enfants. Pour les francophones, c'est la perte totale de leurs droits constitutionnels.

Saint-Joachim et l'identité francophone

. . . Saint-Joachim, foyer de la francophonie

Depuis sa fondation, la paroisse Saint-Joachim a toujours été la principale base institutionnelle de l'identité française à Edmonton. Les activités associées à l'Église catholique fournissent aux francophones d'Edmonton de nombreuses occasions de se rencontrer, de former des amitiés et des alliances. Il y a les bazars paroissiaux, les pique-niques, les soirées. Et puis on forme aussi un nombre important d'organismes à caractère religieux qui permettent aux francophones de travailler ensemble et de se donner un sens de communauté.

Mais au début des années 1890, les circonstances ont changé. Saint-Joachim ne peut plus soutenir seul le poids que lui impose le maintien de l'identité francophone de ses paroissiens. Et puis, le nombre de catholiques anglophones augmente sensiblement et la paroisse est aussi responsable de leurs besoins spirituels.

Mais il y a plus. La nature même des efforts qu'il faut mener pour rester francophone a changé. Le maintien de l'identité devient aussi une question sociale et politique. Suite à la perte des droits que viennent de subir les

francophones en 1892, il faut que la communauté se donne une plus grande force politique.

Tout en gardant son rôle de foyer de la francophonie, l'Église va encourager la communauté francophone de l'époque à se regrouper, à tisser des liens, à se donner une vision et une action politique communes. Dans un sens très réel, on peut donc conclure que le clergé et la paroisse Saint-Joachim sont à l'origine de nombreux organismes et regroupements francophones de nature politique, le premier du genre étant la Société Saint-Jean-Baptiste d'Edmonton.

. . . la société Saint-Jean-Baptiste

À Montréal, en 1834, on avait voulu se donner un moyen de "resserrer les liens entre la masse et l'élite canadiennes-françaises qui s'étaient graduellement éloignées l'une de l'autre au cours des années précédentes." (Hart, 1981, 32) De cet effort est née la Société Saint-Jean-Baptiste qui a pour devise "Nos institutions, notre langue et nos droits."

Ne peut-on pas voir dans cette société un moyen de répondre aux besoins des francophones d'Edmonton qui viennent de perdre une grande partie de leurs droits et qui sentent de plus en plus la menace qui pèse sur leurs institutions, sur leur langue et sur leur foi?

Ainsi, la Société Saint-Jean-Baptiste d'Edmonton est créée le 8 avril 1894 et son premier président est Georges Roy, un paroissien de Saint-Joachim. Le bureau de direction élu comprend J.-H. Gariépy, F. Mariaggi, Wilfrid Gariépy, J.H. Picard, Joseph Brunelle, Stanislas LaRue, Antonio Prince, G. Corriveau, Joseph Chénier et F. Desgagné. On se donne pour but

> de grouper les forces vives de notre nationalité, et de développer chez chacun de nous, à côté d'une loyauté à toute épreuve aux institutions britanniques, l'amour de tout ce qui fait que nous sommes français tout en étant Canadiens. (*C. de l'O.*, 9 avril 1908)

La Société affirme son alliance avec le clergé en faisant de Mgr Grandin son président honoraire et du père Lemarchand son aumônier pour l'année 1898.

Les dirigeants tiennent de nombreuses assemblées et l'on discute des problèmes de l'heure

> comme, par exemple, la formation d'un comité chargé d'examiner les effets de l'ordonnance scolaire de 1892. [. . .] En outre, la société rassemblait tous les Canadiens français à l'occasion de la Saint-Jean-

Baptiste afin de leur rappeler qu'ils ne devaient pas oublier leur origine. Tous étaient invités à assister à ces fêtes pour montrer aux autres nationalités "que l'union règne parmi nous, et que l'union c'est la force." (Moser, 1980, 85)

Le 24 juin 1894, la Saint-Jean-Baptiste est célébrée avec beaucoup de panache.

Le défilé commença sans retard à 10 heures et emprunta l'avenue Jasper jusqu'à l'église Saint-Joachim. L'ordre de marche était le suivant : le major J. Brunelle, à cheval, suivi de l'Union Jack, de la fanfare d'Edmonton en uniforme, de la bannière de la société de Fort Saskatchewan escortée par deux hommes à cheval, d'une voiture, accompagnée de quatre cavaliers, transportant l'emblème de la société et un petit garçon, le fils de R. Duplessis, qui tenait bien haut une croix et était accompagné d'un agneau. Puis venait le drapeau de la société d'Edmonton; les membres marchaient derrière. Suivait une voiture où avaient pris place le président Georges Roy, le vice-président, J.-H. Gariépy, et le maire McCauley; [. . .]. La messe a été célébrée en l'église Saint-Joachim et le pique-nique est en cours présentement. Ce soir, il y aura une danse à la salle Robertson. (*Ed. Bull.*, June 25 1894, dans Hart, 1981, 33-34)

La Société Saint-Jean-Baptiste joue un rôle clé pendant toute cette époque. L'association permet à ses membres de discuter les questions de l'heure et à ses chefs de regrouper les forces de manière à pouvoir rendre plus légitime les gestes politiques qu'ils posent.

Par exemple, lors de la célébration annuelle de la Saint-Jean-Baptiste tenue à Morinville le 24 juin 1898, les 800 francophones réunis acceptent une charte de la survivance, "exposant dans ses grandes lignes la marche à suivre pour préserver la nationalité canadienne-française dans l'Ouest, malgré sa position minoritaire." (Moser, 1980, 85) On cherche les moyens de renverser la décision prise par l'Assemblée législative des Territoires en 1892. On profite aussi de l'occasion pour exprimer l'espoir qu'à l'élection territoriale suivante, un Canadien français soit élu pour représenter l'élément français.

. . . l'immigration, une solution à long terme

Bien que l'action politique soit essentielle, à long terme, il n'y a qu'une façon de retrouver les droits perdus : il faut augmenter les nombres. Il faut donc

plus de colons francophones catholiques. Pendant cette période, les autorités religieuses de la région font des efforts inouïs pour augmenter le nombre de francophones dans l'Ouest.

On a surtout recours au travail des prêtres missionnaires-colonisateurs, "ces prêtres qui furent mis en poste au Québec et dans l'est des États-Unis et dont le travail consistait à disséminer l'information sur l'Ouest et à organiser d'éventuels groupes de colons." (Hart, 1981, 24) L'abbé Morin est considéré comme le premier prêtre missionnaire-colonisateur qui "fit sérieusement de la colonisation dans l'Alberta à titre d'agent officiel nommé par le gouvernement fédéral sur les instances de Mgr Grandin et du père Albert Lacombe." (Trottier, 1984, XII)

. . . le travail de l'abbé Morin

Avant d'amener des colons dans l'Ouest, l'abbé Morin veut connaître toute la richesse de cette partie du pays. Il part donc de Montréal le mercredi 15 novembre 1890 en compagnie du père Lacombe et de quelques autres personnes. Mgr Grandin les attend à Calgary. Le 19 octobre, ils sont à Winnipeg et ils arrivent à Calgary à 4 h du matin le samedi 1er novembre où l'abbé Morin rencontre Mgr Grandin pour la première fois.

Le premier groupe de colons de l'abbé Morin, 56 personnes dont 39 adultes, arrive à Saint-Albert le 2 avril 1891 et est accueilli par les Oblats et les Soeurs grises. Morin note ceci dans son journal du 2 avril : "Dîner chez le père Fouquet (à Saint-Joachim). Arrivés à St Albert à 61/2 h du soir, au son des cloches, etc., etc." (Trottier, 1984, 39)

Jusqu'en 1899, l'abbé Morin se dépensera corps et âme pour établir des paroisses, fonder des colonies et étendre l'influence française dans la région. Entre 1891 et 1899, l'abbé Morin réussit "à amener 620 familles à Edmonton et dans les huit colonies françaises des environs." (Hart, 1981, 25) Parmi les gens qui s'installent à Edmonton, on note le nom de Joseph-Hormidas Gariépy et celui de Cléophas Turgeon deux noms que l'on retrouve par la suite dans l'histoire de Saint-Joachim et d'Edmonton.

La communauté grandit et se développe

. . . plus de colons signifie plus d'élèves

L'ouverture des classes en 1894 amène 137 élèves.

> Trois religieuses, toutes membres de l'Institut des Fidèles Compagnes de Jésus, les soeurs Gertrude Waring, Julia Staek, Teresa Coghlan, leur enseignaient les sujets suivants : la lecture, l'épellation et la dictée; l'écriture, l'arithmétique, l'éthique, la callisthénie, le français, la musique, les leçons de choses, le dessin, la composition, la grammaire, la géographie, l'histoire, la littérature, la comptabilité, le travail à l'aiguille. Elles s'occupaient en plus du "jardin d'enfance." (*L.S.*, 21 juin 1939)

. . . un nouveau curé à Saint-Joachim

C'est dans un climat et un contexte tels que nous venons de les décrire que débutent les démarches menant à la construction de la quatrième église de Saint-Joachim. Le premier pas dans l'ensemble de ces démarches sera l'arrivée à Saint-Joachim du père Lacombe.

Dans la dernière entrée du document *Saint-Joachim d'Edmonton, journal de 1890* on note le fait suivant :

> Juillet 1894. — Aujourd'hui 24 juillet les rév pères Lacombe et Dauphin arrivent à Edmonton pour remplacer le père Fouquet. Ce cher père, pendant les 5 ans qu'il a passé ici a fait un très grand bien parmi la population. Son zèle et son dévouement ont fait l'admiration de tous les gens catholiques et protestants. Ainsi son départ a-t-il été regretté de tout le monde. La santé du pauvre père laissant beaucoup à désirer, les supérieurs ont jugé à propos de l'envoyer à Calgary pour y prendre du repos. [. . .] Il y a beaucoup à faire. Les colons nous arrivent de tous côtés. (Fouquet, 1890)



Le père Albert Lacombe, omi. (APA)

. . . les pères Lacombe, Lemarchand et Leduc

Le père Lacombe est le nouveau curé de Saint-Joachim. En effet, il y a beaucoup à faire mais ce n'est pas la première fois que le père Lacombe relève un défi. De plus, il sera appuyé dans son travail d'abord par le père Dauphin et ensuite par le père Lemarchand. Le père Lemarchand va passer de longues années à Saint-Joachim, d'abord comme vicaire, ensuite comme curé à compter de 1914. Le père Lacombe sera remplacé en 1896 par le père Hippolyte Leduc qui sera curé de Saint-Joachim de 1896 à 1899

Or, il est important de noter que Mgr Taché, l'archevêque de Saint-Boniface et Mgr Grandin l'évêque de Saint-Albert, comptent beaucoup sur les pères Albert Lacombe et Hippolyte Leduc pendant cette période de lutte

que la Législature de Regina mène contre les droits des francophones et des catholiques.

Le père Lacombe "avait des amis fidèles dans les hautes sphères du monde politique et ferroviaire, amis qui lui devaient beaucoup. C'est à lui que recoururent les deux évêques de l'Ouest pour les missions les plus délicates et les plus difficiles." (Trottier, 1984, XV) Le père Leduc était "inspecteur des écoles (1887) et membre de la section catholique du conseil de l'Instruction publique (1888-1992); il demeurait le représentant officiel de l'Église de l'Ouest en matière d'éducation." (Trottier, 1984, XV)

... le nouveau presbytère



Le presbytère construit en 1894. (APA)

Suite à sa nomination comme nouveau curé de Saint-Joachim, une des premières tâches à laquelle s'attaque le père Lacombe c'est la construction d'un presbytère convenable au coin de l'avenue Victoria (100e avenue) et la 110e rue. Revêtu de brique, l'édifice à trois étages avec sous-sol est un véritable "petit palais" pour l'époque. Il faut bien dire qu'à ce moment-là Edmonton n'est encore qu'un village "composé de bâtiments en bois, peu élaborés, et de rues non pavées. Il y a peu d'édifices de plus de deux étages et en briques." (Cadrin, 1986, 231). Malheureusement pour nous et pour l'histoire, la bâtisse sera démolie par la suite.

... la nouvelle paroisse de Saint-Antoine

Signe incontestable de sa vivacité, la communauté catholique d'Edmonton et de la région est d'une telle taille qu'il faut songer à multiplier les paroisses. Saint-Joachim servira donc d'église-mère à plusieurs nouvelles paroisses qui vont surgir au début du siècle. La paroisse Saint-Antoine de Strathcona est la première en date.

Comme il devient de plus en plus difficile pour les paroissiens du Sud de se rendre à Saint-Joachim, il faut faire quelque chose dans cette région. “A small frame church with minuscule living quarters attached, was built at what is now 8426-105 street.” (Drouin, 1981, 26) *La Survivance* du 21 juin 1939 rapporte que la première maison-chapelle de Saint-Antoine

> fut bâtie au temps où le R.P. Lacombe o.m.i. était supérieur à Edmonton en 1895, dans une partie centrale de la petite ville qui avait commencé à se développer rapidement dès la construction du chemin de fer dont c’était le terminus. Un don de deux acres de terrain pour le site de la nouvelle église avait déjà été fait par M. Garneau, mais comme cette propriété foncière était près de la rive, [. . .] la Corporation épiscopale acheta la moitié du pâté No 80 au prix de 300,00 $. (*L.S.* 21 juin 1939)



L’église Saint-Antoine de Strathcona. (APA)

Cela marque le début de la paroisse Saint-Antoine nommé ainsi en honneur des pères Franciscains qui ont bien voulu accepter la responsabilité de la nouvelle paroisse. Malheureusement en 1895, ces bons pères ne sont pas en mesure d’envoyer un prêtre dans la nouvelle paroisse. Celle-ci devra donc être desservie par les pères de Saint-Joachim jusqu’en octobre 1901 alors que le père Georges Nordmann, omi, devient le premier curé résident.



L’intérieur de l’église Saint-Antoine. (APA)

. . . l'école-chapelle du côté sud de la rivière

Dans ses débuts, la nouvelle petite église de Saint-Antoine va aussi servir d'école. "La première chapelle avait un petit sanctuaire qui pouvait être séparé du reste par des rideaux, et l'église servit ainsi d'école pendant plusieurs années." (*L.S.*, 21 juin 1939)

Entre 1895 et 1902, deux religieuses du couvent des Fidèles compagnes de Jésus de Saint-Joachim se rendent alors à l'église Saint-Antoine. Tous les matins, beau temps mauvais temps, elles partent, l'hiver "en cutter" et l'été "en buggy". L'hiver, elles traversent la rivière sur la glace et l'été elles utilisent le traversier. Elles reviennent le soir après l'école. À l'automne ou à la fonte des neiges au printemps, alors que la traversée est difficile, elles restent à l'église s'accomodant comme elles le peuvent dans le petit espace qui sert de logis à l'arrière de l'église.

Cette petite école-chapelle sera remplacée en 1906 par l'école de la paroisse Saint-Antoine située sur la 84e avenue entre la 105e et la 104e rue. En 1939, on dit que la première école-chapelle existe encore et que c'est alors l'annexe de l'église Saint-Antoine.

> Plus tard en 1913, après la fusion avec les écoles d'Edmonton-nord, une école à quatre classes fut érigée à l'angle de la 76e avenue et de la 105e rue. Cet édifice fut abandonné et remplacé par la présente école du Mont Carmel en 1925. (*L.S.*, 21 juin 1939)

Cette première école de Strathcona fait partie du district de l'école séparée Saint-Antoine puisqu'en 1894 la population catholique du Sud a obtenu le droit de former le Catholic School District no 12. En 1912, le District no 12 va se fusionner avec le district d'Edmonton-nord, formé en 1911. Cette union des districts d'école séparée est un peu le contrecoup de la plus grande fusion des villes de Strathcona et d'Edmonton. Le premier conseil d'administration du District d'Edmonton-nord se compose de MM. P. Bernier, A.B. Lambert et A. Brière et la première classe a lieu dans un local loué. Mais en 1913, le District de l'école séparée d'Edmonton-nord sera lui-même absorbé par les autres districts d'école séparée.

. . . l'Hôpital général

L'année 1895 marque un autre événement d'une importance capitale, non seulement pour les francophones d'Edmonton, mais pour tous les résidents de la région. Il s'agit du début de la construction d'un magnifique hôpital en

briques situé tout près de Saint-Joachim, au coin de la 111e rue et de l'avenue Victoria. Nommé l'Hôpital général, cette nouvelle institution est l'oeuvre des Soeurs grises de Montréal.


L'Hôpital général d'Edmonton. (APA)

Les Soeurs grises sont dans l'Ouest depuis 1844. On raconte que le goût de l'Ouest leur avait été donné par La Vérendrye qui était l'oncle de la fondatrice de la congrégation et qui se plaisait à lui raconter ses aventures dans les "Pays d'en-haut". De plus, Christophe Dufrost de la Jemmeraye, le frère de la fondatrice, avait accompagné La Vérendrye lors de sa première expédition en 1736. On dit alors que tout ceci aurait permis aux futures générations de religieuses de sentir un attrait particulier pour l'Ouest.

Quelques soient les vrais motifs de leur attrait pour l'Ouest, en 1844, les Soeurs grises acceptent l'invitation de Mgr Provencher de venir s'y installer. En 1859, trois religieuses se portent volontaires pour venir s'établir au lac Sainte-Anne. La plus vieille, soeur Zoé Leblanc-Emery, supérieure et infirmière, a 32 ans; soeur Adèle Lamy a 23 ans; soeur Marie Jacques-Alphonse institutrice a 33 ans. Arrivées le 24 septembre 1859, elles se mettent à l'oeuvre immédiatement et pendant les quatre prochaines années elles se dévoueront auprès des gens de la région.

> Je puis dire que l'hôpital a commencé avec l'arrivée des Soeurs grises en 1859. Les Soeurs, à la vérité, n'avaient pas alors des chambres pour les malades; mais elles avaient une pharmacie et distribuaient des remèdes aux malades, allaient les voir à domiciles. (Grandin dans *L'O. can.*, 21 déc. 1899, 3)

En 1863, elles passent du lac Sainte-Anne à Saint-Albert, elles ouvrent une nouvelle école et établissent le premier hôpital à l'ouest de Saint-Boniface. Malheureusement les religieuses n'avaient pas d'appartements pour y recevoir des malades. Comment faire?

> Bien que l'évêché fût alors bien étroit et plus que modeste, les missionnaires consentaient à coucher dans un dortoir commun [. . .] et les malades dont la plupart [. . .] habitaient nos chambres où les bonnes soeurs venaient les soigner et les guérir [. . .]
>
> Avec le temps, j'eus un évêché plus spacieux, et les malades y trouvèrent des appartements un peu plus commodes. [. . .]
>
> Dès que les Soeurs grises en eurent les moyens, elles eurent un hôpital et des appartements pour les malades des deux sexes. On y amenait des malades de bien loin, de partout; on ne s'informait même pas, si elles avaient de la place pour les recevoir [. . .] On aurait dit que c'était un hôpital public, absolument supporté aux frais du gouvernement. (Grandin dans *L'O. can*. 21 déc.,1899, 3)

Bien que ce premier hôpital rende d'importants services, son éloignement d'Edmonton est un grand obstacle. Mgr Grandin reçoit plusieurs demandes pour que les Soeurs grises construisent un hôpital à Edmonton même :

> J'écrivis plusieurs lettres à la Rév. Mère Générale des soeurs, à Montréal, la suppliant de consentir à l'érection du dit hôpital. La bonne Mère connaissait bien mieux que moi, la population à laquelle nous aurions affaire et refusait de se prêter à ce qu'on lui demandait. Enfin sur mes instances, elle y consentit. (Grandin dans *L'O. can*., 21 déc. 1899, 3)

La communauté des Soeurs grises emprunte alors de l'argent et la supérieur de l'orphelinat de Saint-Albert, Soeur Brassard, achète quarante-six lots de la Compagnie de la baie d'Hudson et la construction de l'hôpital commence pendant l'hiver de 1894-1895. Situé tout près de Saint-Joachim, l'édifice est terminé en décembre 1895; il a coûté 35 000 $ et il abrite 35 lits. Ce sont les soeurs Gosselin et Marie-Xavier qui en ont la responsabilité.

Selon l'historien John Hart, l'Hôpital général n'est pas seulement un signe de la présence francophone de par son service. Elle l'est aussi de par son style architectural.

> L'Hôpital général, avec plusieurs modifications de styles classique et victorien, faisait voir plusieurs des caractéristiques de la maison urbaine québécoise du XIXème siècle, particulièrement par son toit ponctué de petites lucarnes. (Hart, 1981, 43)

Mais sait-on apprécier ce que l'on a reçu grâce à la générosité des autres? Dans son sermon prononcé lors de l'ouverture de la nouvelle église Saint-Joachim, le 8 décembre 1899, Mgr Grandin ne peut s'empêcher de réagir devant l'injustice que subissent alors les Soeurs grises.

> Jugez, mes frères, si j'eus lieu d'être content, quand, il y a un an, je pus lire sur le "Bulletin" que, pour répondre aux besoins du pays, il fallait un "non sectarian hospital." Comment! Voilà plus de vingt ans que les malades de toute religion et parfois sans religion ont été soignés dans ma maison, souvent dans ma propre chambre et jamais aucun ministre, de quelque dénomination qu'il fût n'a éprouvé aucune difficulté à visiter ses malades, chez les soeurs comme à l'évêché, les ministres ont toujours trouvé un accès facile auprès de leurs patients.
>
> Qu'est-il donc arrivé? (Grandin dans *L'O. can.*, 21 déc. 1899, 3)

. . . un nouveau couvent pour les Fidèles compagnes de Jésus

D'année en année, le nombre d'élèves augmente toujours et il faut envisager la construction d'un couvent plus spacieux pour les Fidèles compagnes de Jésus.

> C'est au printemps de 1896 que la Mère Générale consent à la construction du nouveau couvent. À cet effet, on déménage l'église de Saint-Joachim qui était rattachée au couvent des religieuses au centre du terrain des Oblats. Ensuite, à la fin de juin, la cuisine du couvent, le parloir et le réfectoire sont détachés des salles de classe qui sont placées derrière le nouveau couvent que l'on est en train de construire. Ces dernières sont complètement rénovées et sont prêtes la première semaine d'octobre. (Cadrin, 1986, 233)
>
> Les "Annales" de 1896 décrivent ainsi cette petite école :
>
> The school room is forty feet long and twenty-four wide, but is divided across the middle by folding doors. It is 12 feet high plastered and finished off with hard wood, fir and cedar from British-Columbia. There is a perfect system of ventilation throughout the house, besides which the windows are hung on pulleys. Some of the children had never seen this before and looked in wonderment to see the window remain open without a stick to support it. (Cadrin, 1986, 233)

Selon le professeur Gilles Cadrin, l'architecte responsable de ce nouvel édifice est Franz Xavier Deggendorfer car les innovations techniques et les matériaux employés pour la finition intérieure portent sa signature.

Pour ce qui est du couvent, les "Annales" disent ceci :

> The first story consists of Chapel, parlor and two refectories. The second story is at present dormitories, but when the 3rd story is finished we may have a boarder's school room on the 2nd story, that is if our numbers increase. (Cadrin, 1986, 233)



Le couvent des Fidèles compagnes de Jésus et la quatrième église Saint-Joachim. (APA)

En novembre 1896, les pensionnaires emménagent dans leur nouveau dortoir. Mgr Grandin bénit l'établissement le 1er décembre.

Par la suite, l'édifice va subir plusieurs rénovations. En effet, le journal francophone *L'Ouest canadien* de septembre 1898 fait état des rénovations que l'on vient de faire au convent des Fidèles compagnes de Jésus.

> On a terminé la partie inférieure de l'édifice qui à la construction du couvent avait été laissée inachevée; et sont à présent la salle à dîner, une salle de récréation etc. Là sont deux chambres contenant deux magnifiques fournaises à air chaud qui communiquent avec chaque appartement de la bâtisse. (*L'O. can.*, 8 sept. 1898)

On dit que les religieuses sont très bien installées pour recevoir plusieurs pensionnaires mais que malheureusement la plupart des élèves sont externes.

. . . et pourquoi pas une nouvelle église aussi?

Le père Lacombe songe aussi à la construction d'une église mieux adaptée aux besoins d'une population toujours croissante. L'édifice en usage à l'époque "était ce qu'en Europe on appellerait poliment une "grange" tenue propre et chaude". (Culerier, 1914, 350) Elle pouvait contenir au maximum une

centaine de personnes. Or, la communauté catholique de Saint-Joachim compte beaucoup plus de fidèles que cela.

Préparé par le père Lemarchand, omi, le recensement de la population catholique de 1896 indique qu'il y avait en octobre de cette année-là,

> 360 catholiques répartis entre sept nationalités, réductibles à cinq langues : cris, français, anglais, allemand, polonais. L'année 1897 accuse une légère diminution; 46 étaient partis ou morts contre 35 arrivés ou nés. (Culerier, 1914, 350)

La nouvelle construction du couvent des Fidèles compagnes de Jésus ayant été prévue, ce qui va exiger des changements importants aux édifices existants, il est donc temps de passer à l'action en ce qui concerne la nouvelle église. Le 26 avril 1896, le père Lacombe se rend à Saint-Albert et présente son plan à l'approbation de Mgr Grandin qui le refuse à cause "de l'insuffisance des fonds amassés pour l'entreprise. En remettant le projet à une date ultérieure, on aurait la possibilité de construire une meilleure église en briques, plus vaste, et on aurait davantage de fonds." (St.-J., 1959, 12) Loin d'être attristé par la nouvelle, on dit que le père Lemarchand, le vicaire, s'en réjouit parce que cela signifie qu'il y aura éventuellement une bonne église en briques.

En attendant, le père Lacombe se contente de réparer et de repeindre l'église et de la transporter au milieu du bloc (en arrière de l'église actuelle). Le 2 juin 1896, l'église déplacée était rendue à destination.

. . . le départ du père Lacombe

Ayant demandé "avec instance d'être déchargé de sa charge de curé de Saint-Joachim," (St.-J., 1959, 12) le père Lacombe est remplacé par le père Hippolyte Leduc à compter du 16 juillet 1896. En 1897, le père Lacombe se retire à son 'hermitage' de Pincher Creek, Alberta.

Les fêtes du Jubilé d'or du père Lacombe ont lieu le 25 septembre 1899. Mgr Langevin, l'archevêque de Saint-Boniface et Mgr Augustin Dontenville, omi, évêque de New-Westminster se sont rendus à Edmonton pour la circonstance. Aussi présents sont Mgr Grandin et Legal de Saint-Albert ainsi qu'un grand nombre de missionnaires et de prêtres, d'amis, de dignitaires et de fidèles.

Commencée le samedi après-midi par une séance à l'école catholique, la fête se continue le soir par la présentation de plusieurs adresses et la Bénédiction du T.S. Sacrement chantée par Mgr Langevin. On dit que le choeur contribua beaucoup à l'éclat de cette cérémonie. "M. S. LaRue chanta avec beaucoup d'effet un "Ave Maria." (*L'O. can.*, 28 sept. 1899) Après l'office religieux, il y a une réception à laquelle assiste un grand nombre de citoyens et de dames appartenant à toutes les dénominations religieuses.

Le lendemain, c'est la cérémonie de la Bénédiction de la pierre angulaire de la nouvelle église catholique suivie de la Messe pontificale chantée par Mgr Dontenville "en grande pompe et nous devons dire que le Choeur, sous l'habile direction de M. Bilodeau a eu un grand succès [. . .]" (*L'O. can.*, 28 sept. 1899) Après la messe, le dîner est servi dans la grande salle de l'école. Le dîner terminé, les visiteurs partent pour Saint-Albert. Selon le père Tardif, un feu d'artifice, le premier en Alberta, marque la fin des célébrations du Jubilé d'or sacerdotal du père Lacombe.



Les Noces d'Or du père A. Lacombe, omi. (APA)

"Bien que l'on ait célébré le Jubilé d'or du père Lacombe en septembre, il est intéressant de noter que la date exacte de cet anniversaire est le 13 juin. Or, à ce moment-là, le père Lacombe se trouve en prairie à préparer un traité avec Mgr Grouard, quelques officiers du gouvernement et un important groupe d'Indiens.

Ce n'est qu'à la toute dernière minute que Mgr Grouard apprit la date exacte de l'ordination du père Lacombe et il ne voulut pas que cet anniversaire passât inaperçu, même s'il était complètement dépourvu de moyens pour le fêter. Discrètement, il avertit donc quelques personnes de l'événement, puis vers la fin de la journée, alors que les deux missionnaires étaient seuls dans la tente de Mgr Grouard, ce dernier lui présenta ses meilleures félicitations au nom de tous les Oblats et lui offrit pour tout présent une boîte de cigares qu'il avait reçue en cadeau peu auparavant d'un curé des États-Unis.

Bientôt tout le personnel de la Commission, le gouverneur en tête, se présenta à la tente pour féliciter le jubilaire et lui serrer la main. On fit même quelques discours d'usage qui étaient tous écrits sur des écorces de bouleau. On rapporte que le père Lacombe fut bien ému de ce geste d'amitié inattendu [. . .]" (Lacombe, 1993, 67)

En 1907, le père Lacombe fête son 80e anniversaire de naissance avec Mgr Bruchési à Montréal. Le 12 décembre 1916, le père Lacombe est décédé à l'âge de 89 ans.

. . . Mgr Émile Legal

Mgr Émile Legal est le deuxième évêque de l'Alberta et le premier archevêque du diocèse d'Edmonton. Le 17 juin 1897, Mgr Grandin qui est alors âgé de 68 ans choisit Mgr Legal comme coadjuteur avec droit de succession. C'est ainsi qu'à la mort de Mgr Grandin, le 2 juin 1902, Mgr Legal lui succède et devient le deuxième évêque du diocèse de Saint-Albert.



Mgr Émile Legal, omi. (APA)

Le 30 novembre 1912, Mgr Legal déménage son siège épiscopal à Edmonton devenu la capitale de la nouvelle province de l'Alberta. "Le même jour, Rome érigeait un deuxième diocèse en Alberta, celui de Calgary. C'est ce qui fait qu'Edmonton devenait un archidiocèse." (Lacombe, 1993, 128)

Mgr Legal avait été ordonné prêtre en 1874 et cinq ans plus tard il entrait chez les Oblats. Une fois rendu en Alberta, il passe les prochaines seize années avec les Pieds-Noirs dans le sud de l'Alberta. Lors de son retour à Saint-Albert, il est consacré évêque. À sa mort le 10 mars 1920, il sera remplacé par Mgr Henry O'Leary.

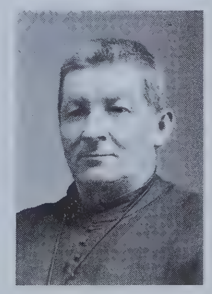


Mgr Émile Legal, omi. (APA)

Construction de la quatrième église

. . . le nouveau curé, le père Leduc

C'est le père Hippolyte Leduc qui remplace le père Lacombe à Saint-Joachim. C'est à lui que l'on doit le titre de curé responsable de la construction de la quatrième église de Saint-Joachim. Cet homme énergique fera aussi les démarches nécessaires pour obtenir l'établissement de l'hôpital et du couvent des Soeurs de la Miséricorde. Après un court repos à Saint-Albert en 1899, il revient à Edmonton où il restera de 1900 à 1905.



Le père Hippolyte Leduc, omi. (APA)

Son arrivée à Saint-Joachim marque donc une 'nouvelle période' dans l'histoire de l'église de Saint-Joachim, période qui va mener à la construction de la quatrième et dernière église.

. . . l'Ouest Canadien, le premier journal de langue française

La fin du siècle marque une étape très mouvementée pour les fidèles et le pasteur de Saint-Joachim. Parmi les nombreux événements marquants qui se déroulent à ce moment-là, il importe de souligner la création du premier journal francophone de l'Alberta.

C'est le père Morin qui, le premier, a l'idée d'établir un journal de langue française en Alberta. "Avec Frédéric Villeneuve, avocat et député de Saint-Albert, il fonda *l'Ouest Canadien* en 1898." (Trottier, 1984, XIII) Le but premier de ce journal est de faire connaître les avantages de venir s'établir dans l'Ouest. Il va donc encourager la colonisation et faire connaître les communautés francophones de l'Ouest.

Mais pendant sa parution qui date de 1898 à 1900, le journal va servir plusieurs autres fonctions importantes. Entre autres, il va permettre aux francophones de mieux se comprendre et de mieux se retrouver. En ce qui nous concerne, le journal nous permet de voir 'comme si on y était' la vie qui se déroule à la paroisse Saint-Joachim pendant cette période.

. . . l'école Saint-Joachim en 1899

La prospérité règne au sein de la communauté de Saint-Joachim en 1899. Le nombre de fidèles augmente et on attribue cette augmentation à l'immigration croissante des familles catholiques dans la ville. Par conséquent, le nombre d'élèves qui fréquentent les classes des Fidèles compagnes de Jésus augmente aussi. En 1899, on compte quelque 120 élèves. Jamais les religieuses en ont-elles eu autant. On décide, cette même année, qu'une école doit être construite pour recevoir les garçons les plus avancés. "Peu de temps après, la C.M.B.A. Hall fut achetée et on s'en servit à cet effet. Le premier instituteur de cette école fut M. W.-S. McNamara." (*L.S.*, 21 juin 1939)

. . . une grande fête à l'école Saint-Joachim

Il est intéressant de pouvoir s'imaginer la vie telle qu'elle était à une autre époque. Grâce à l'excellent reportage publié dans le journal *l'Ouest canadien*, on peut aujourd'hui revivre l'accueil que font les élèves de l'école Saint-Joachim à Mgr Legal lors de son retour d'un voyage à Rome.

> Il était dix heures lorsque Mgr fit son entrée dans la salle accompagné du R.P. Leduc O.M.I., Sup, du R.P. Lemarchand O.M.I. et du R.P. Culerier O.M.I., M. F. Villeneuve député à la législature de Regina, les commissaires d'école, et un bon nombre de parents étaient déjà rendus.

La salle était splendidement décorée pour la circonstance. On y remarquait surtout un trône pour le héros de la fête qui avait à ses côtés M. F. Oliver, M. P., et M. F. Villeneuve, M.L.A.

À peine étions-nous tous placés que nous fûmes charmés par la musique de nos jeunes élèves, charme qui ne fit qu'augmenter en entendant le jeune Cléophas Gariépy lire l'adresse suivante : Monseigneur, pourquoi ces airs de fête et ces chants d'allégresse? Pourquoi la joie sur toutes les figures? [. . .] (*L'O. can.*, 2 fév. 1899, 2)

Puis les morceaux de musique, les chants et les récitations se succèdent. Le concert terminé, Mgr Legal remercie les enfants. Il parle en français et en anglais puis il donne la parole au père Leduc. Puis c'est M. Oliver qui parle aux enfants et enfin c'est M. Villeneuve. L'auteur de l'article dit alors que les invités rentrent chez eux "charmés de tout ce que nous avions vu et entendu. Nous remercions la divine Providence de nous avoir procuré une si bonne école où nos enfants peuvent recevoir une pieuse, solide éducation, tant en français qu'en anglais." (*L'O. can.*, 2 fév., 1899, 2)

. . . Saint-Joachim, un carrefour de plusieurs langues

L'immigration croissante des familles catholiques a aussi d'autres effets sur la paroisse. En 1898, on rapporte que de nombreux enfants de toutes les races et de toutes les langues ont fait leur Première Communion à Saint-Joachim.

À côté d'un enfant polonais d'origine, on remarquait le fils d'un bon canadien, l'irlandais donnait la main au métis, l'élément anglais et l'élément allemand étaient aussi représentés. Tel est le spectacle offert au monde par l'Église Catholique; elle compte ses enfants parmi tous les peuples. (*L'O. can.,* 9 juin 1898, 2)

Saint-Joachim est devenu un carrefour de plusieurs langues et de plusieurs nationalités. Selon le père Lemarchand, le 25 mars 1898, la population catholique de Saint-Joachim atteint 461 âmes réparties en sept ou huit nationalités, réductibles à cinq langues. Un an plus tard, en février 1899, le père Lemarchand rapporte que la paroisse Saint-Joachim réunit

des représentants de dix nationalités différentes formant une population de 555 âmes composée de 87 familles dont
195 Canadiens français,

116 Irlandais,
175 Métis,
29 Anglais,
16 Allemands,
9 Français de la France,
10 Polonais,
2 Galiciens,
2 Belges,
1 Suisse (*L'O. can.*, 2 fév. 1899)

Etant donné l'hétérogénéité linguistique et culturelle des paroissiens de Saint-Joachim, les prédicateurs se font un devoir de prêcher en trois langues : le français, l'anglais, et le cris. Ainsi, pendant la période du Carême de 1899, l'annonce de l'heure des messes, publiée dans *L'Ouest canadien* indique que l'instruction ou le sermon à tous les offices s'offre "alternativement en français et en anglais et occasionnellement en langue crise." (*L'O. can.*, 16 fév. 1899) Or, il est important de se rappeler qu'à l'époque, la messe est dite en latin et que seul le sermon ou l'instruction, comme le dit le journal, se fait alternativement en français, en anglais ou en cris. Parfois le prédicateur utilise les trois langues un même dimanche. Par exemple, le dimanche des Rameaux de 1899, le père Leduc parle sur la Semaine Sainte en anglais, en français et en cris.

Il faut aussi se rappeler que l'usage de l'anglais et du français date de longtemps, comme nous le démontre, entre autres, le journal du père Fouquet écrit en 1890. En 1914, Louis Culerier, omi, résume ainsi la réalité linguistique de Saint-Joachim.

> [. . .] les Oblats ont quasi tout fondé à Edmonton. À savoir : la mission de Saint-Joachim : trilingue jusque vers 1902, puisque l'on parlait régulièrement à l'église le cris, le français et l'anglais. De plus, un oblat sachant l'allemand apparaissait quatre fois l'an pour l'avantage des catholiques de cette langue, et un oblat sachant le polonais — et par surcroît l'allemand, le français et l'anglais venait aussi une fois par an pour l'avantage des Polonais. (Culerier, 1914, 353)

L'historien Émeric Drouin, omi, décrit en détail le travail que fait la paroisse de Saint-Joachim avec les nouveaux canadiens à compter de 1895.

> As wave upon wave of immigrants, mostly from Galicia, a Ukrainian province of the Austrian Empire, rolled into Western Canada from 1895, Bishop Grandin could not but feel obliged to see that, inasmuch as feasible, they would be cared for spiritually. The great majority of the newcomers were Greek-Catholics or Uniates using Old Slavonik in their Eastern liturgy. (Drouin, 1981, 24)

À cause d'événements historiques vieux de plusieurs siècles, les nouveaux arrivés se méfient du rite latin et il faut chercher d'autres moyens de leur venir en aide. On fera des démarches auprès de leurs chefs religieux et par deux reprises le père Lacombe sera envoyé en Europe afin de plaider leur cause à Rome, avec les évêques Ruthénien de Galicia et avec l'empereur Franz Joseph II d'Autriche.

> When, in November 1902 three Basilian Fathers, a lay brother and four "Sisters of Mary" arrived in Edmonton, Bishop Legal, now in sole command of the St. Albert Diocese, sighed with relief. . . at last the Ukrainian Catholics would be in good hands! (Drouin, 1981, 25)

On dit que pour la plus grande partie de l'année les religieuses nouvellement arrivées vont habiter le deuxième étage de la troisième église de Saint-Joachim en attendant que leur couvent soit complété à Mundare. Évidemment tout ceci n'est que le début de leur histoire.

. . . la question de l'église nationale

Le travail que font la paroisse de Saint-Joachim et Mgr Grandin auprès des nouveaux Canadiens ne fait que mettre en relief la question d'une église nationale réservée aux francophones de la ville.

> "Nos Canadiens réclament toujours leur église en ville," rapporte le père Alphonse Lemarchand le 21 août 1895, "et je n'ai guère d'espoir. Cependant je le désire beaucoup."
>
> D'après ce commentaire, il n'y a pas de doute que les Canadiens français auraient voulu une église dont ils auraient eu l'usage exclusif, située plus près du centre de la ville. Mais la population catholique tout entière est incapable en 1895 de financer la construction d'une nouvelle église. Ceci ayant été reconnu, il reste à déterminer l'emplacement de la future église de Saint-Joachim. Enfin, au début de 1896, les paroissiens consentent à construire sur le terrain des Oblats, et s'engagent à fournir

> plus de 1 000,00 dollars, à laquelle somme Mgr Grandin ajouterait l'équivalent. (Cadrin, 1986, 234-35)

Mais en dépit de leurs efforts, on sait qu'en 1896, ils devront se contenter de leur vieille église et que celle-ci est déménagée au milieu du terrain des Oblats et rénovée. La question de la séparation des fidèles selon leur langue n'est pas encore résolue de façon définitive.

. . . le choeur de chant

Le choeur de chant fait aussi l'usage de plusieurs langues. Lors de la célébration de la première communion de 1898, les choristes chantent dans les trois langues les plus en usage dans la paroisse. La capacité de chanter dans plusieurs langues n'est qu'une des nombreuses qualités que l'on attribue au choeur de chant de Saint-Joachim à cette époque.

Bien que l'on ne puisse malheureusement pas préciser à quel moment cela a commencé, il est intéressant de constater que déjà en 1898, le choeur de chant de Saint-Joachim jouit d'une réputation enviable, phénomène qui va beaucoup s'accentuer par la suite. L'édition de *L'Ouest Canadien* du 28 août 1898 note que lors de la fête patronale de la paroisse, solennisée le dimanche 21 août par le père Lacombe, le chant est particulièrement bien réussi.

> La messe du 1er ton fut chantée avec beaucoup d'entrain, ainsi que l'Offertoire qui fut très bien exécuté par MM. Fairbanks et Bilodeau. Les Vêpres, présidées par le R.P. Kulawy furent également très bien chantées. L'hymne, "Iste Confessor" et le "Tantum Ergo" méritent une mention spéciale. Ces succès réels sont dûs àu dévouement des membres du choeur. (*L'O. can.*, 28 août, 1898, 2)

Le père Lacombe qui a donné le sermon à cette occasion a eu la délicatesse de féliciter les chantres de leur succès. Ils n'ont peut-être pas été trop surpris de ces louanges, car ils en reçoivent assez souvent depuis un certain temps, dit-on dans le journal.

Mais les succès obtenus ne sont qu'une partie de l'histoire. Le choeur de chant y met aussi le temps et l'effort. En 1899, les répétitions se multiplient.

La première rencontre de la nouvelle année a lieu le mardi 5 janvier 1899 au presbytère. Les membres du choeur ont été invités à prendre le souper avec les pères et Mgr Legal venu de Saint-Albert pour l'occasion. Cette

réunion a un double but : remercier les membres du choeur pour leur dévouement et élire un nouveau directeur du choeur.

Le repas étant terminé, on lève le verre à la santé de celles qui l'ont préparé, à la santé du choeur, de son directeur sortant de charge, M. Beck (qui deviendra un des juges de la Cour suprême de l'Alberta), de Mgr Legal, du père Leduc et de la nouvelle construction qui se prépare. Et puis on écoute de la musique que le père Mérer, le supérieur de Saint-Albert, présente sur son phonographe. On apprécie de façon particulière le "Crédo" du premier ton de Dumont. Et avant de se quitter, les membres élisent un nouveau directeur, M. J. Bilodeau et son assistant M. A. Morin.

Le choeur de chant a le souci de la belle musique, c'est vrai. Mais il y a tout de même certaines choses qui demeurent plus importantes que la répétition de chant. Ainsi la semaine du 23 février, la pratique de chant est remise au vendredi de la semaine suivante en raison de la partie "si intéressante de hockey qui se jouait ce soir-là." (*L'O. can*. 23 fév. 1899, 3) C'est la dernière partie de hockey de la série pour la coupe Hourston et la partie sera jouée devant une assistance nombreuse.

> Le résultat a été en faveur des joueurs de notre ville qui se sont surpassés. La partie a été très vive, très animée et même quelque fois brutale de la part des joueurs de "Minto"; seulement ils ont trouvé chaussure à leur pied et maintes fois nos "Étoiles" ont fait voir des chandelles aux gens du Sud. (*L'O. can*., 23 fev. 1899, 3)

Mais une fois le hockey terminé, le choeur doit se remettre au travail puisque l'on doit préparer le chant (avec accompagnement d'orchestre) de la Saint-Patrice à la mi-mars.

En effet, à l'heure fixée pour la messe solennelle en l'honneur de Saint-Patrice,

> tous les Irlandais de la paroisse étaient rendus à l'église Saint-Joachim, ainsi qu'un bon nombre de Canadiens français. L'autel était bien décoré pour la circonstance ainsi que la chapelle latérale, où était placée une image de St-Patrice. Tous les membres du choeur étaient présents et ils chantèrent avec entrain et succès la messe et le beau cantique au patron d'Irlande. (*L'O. can*., 23 mars 1899, 3)

Et puis il faut aussi préparer le dimanche des Rameaux, les Offices de la Semaine Sainte et la grande fête de Pâques. Le journal rapporte que l'Office du dimanche des Rameaux

> s'est fait cette année comme dans nos grandes églises de la province de Québec. Le chant de la Passion, avec sa gravité ordinaire, nous rappelle le mystère douloureux que nous continuons de célébrer tous les jours de la Semaine Sainte. Vendredi, la Passion, selon Saint-Jean, sera également chantée. C'est la première fois, dit-on, que les Offices de la Semaine Sainte se font aussi solennellement à Edmonton. Cela prouve que le Nord-Ouest est en bonne voie de progrès et surtout à Edmonton. (*L'O. can.*, 30 mars 1899, 3)

Et le choeur prépare une belle fête de Pâques aussi. Le journal annonce que

> le choeur de l'église Saint-Joachim d'Edmonton exécutera le jour de Pâques la Messe Bordalaise, dite du chant Grégorien; à l'Offertoire un "Regina Coeli" de Lambillotte. On chantera les Vêpres de Pâques avec tons irréguliers à faux bourdon ; "Magnificat" de Lambillotte. Au Salut, un "O Jesu Deus Magni," en duo, de Webbe; "Regina" de Labat; "Tantum" de Lambillotte, à quatre voix. (*L'O. can.*, 30 mars 1899, 3)

Les résultats semblent être au-delà de tout espérance. Le 6 avril 1899, *L'Ouest canadien* rapporte que la fête de Pâques a été célébrée avec un éclat inaccoutumé.

> Sous l'habile direction de M. J. Bilodeau, le choeur a donné ce jour-là un véritable concert musical et tous ceux qui ont assisté à la messe et aux Vêpres de l'église Saint-Joachim d'Edmonton ont certainement joui d'aussi belle musique que celles que l'on entend dans les églises catholiques de la Province de Québec aux fêtes solennelles.
>
> Voici le programme : Messe Bordalaise, Plain chant, solistes MM. Bilodeau, Beck, Leclerc, Fairbanks, Morin, Pomerleau : Offertoire "Regina Coeli" : la Communion "O Filii et Filiae.
>
> Aux Vêpres on a chanté les psaumes solennels, le "Magnificat" de Lambillotte, solo de M. Bilodeau : un duo, au commencement de la Bénédiction par MM. LaRue et Beck, très bien rendu. Le "Régina Coeli"

> avec soli de MM. LaRue et Prince et un duo de M. Bilodeau et Fairbanks le "Tantum" de Lambillotte [. . .]
>
> Avec une accompagnatrice comme la Révérende mère Bond, l'organiste qui a fourni plus que sa part au succès de la fête. Le choeur de l'église Saint-Joachim, s'il continue les mêmes efforts avec le même succès qu'il a obtenu dernièrement, deviendra l'un des meilleurs, non seulement des Territoires mais de tout l'Ouest du Canada. (*L'O. can.*, 6 avril 1899, 3)

Les succès du choeur se continuent. Lors de la fête de Saint-Joachim en août, le choeur a chanté la messe du premier ton avec accompagnement d'orchestre. "À l'offertoire le "Justus ut palma florebit" de Lambillotte, fut chanté par MM. Beck et Bilodeau. Le soir à la Bénédiction du T.S. Sacrement, on a chanté à l'ouverture, le "Lauda Sion" de Lambillotte, grand choeur, "L'Ave Maria" de Millard, solo par M. J. Bilodeau; le "Tantum Ergo" de Rossi en choeur. (*L'O. can.,* 24 août 1899, 3)

Mais un événement particulier retient l'attention de tous les membres du choeur de chant.

> Le choeur de l'église Saint-Joachim, prépare une magnifique messe pour l'ouverture de la nouvelle église le 8 décembre prochain. M. J. Bilodeau qui dirige le choeur, s'est assuré le concours de plusieurs amateurs de cette ville. On chantera la messe du second ton, harmonisée par l'abbé Perreault, avec accompagnement d'orchestre. (*L'O. can.*, 6 nov. 1899, 3)

Et puisque l'on prépare aussi la magnifique messe de l'abbé Perreault, dite de "Deo Infanti," pour les fêtes de Noël, le choeur de chant multiplie les répétitions qui ont lieu le mercredi à la salle C.M.B.A. et le vendredi à l'église.

. . . les occasions un peu spéciales

En plus des grandes fêtes de Noël, de Pâques, des Offices de la Semaine Sainte, il y a les occasions un peu spéciales. Par exemple, en juin 1898, la messe de première communion est chantée par le vénéré doyen du diocèse, le père Rémas, qui cinq jours auparavant, célébrait ses 74 ans et 45 ans d'apostolat dans l'Ouest. Sont aussi présents Mgr Grandin, le père Lestanc et le père Leduc, le curé de la paroisse. De plus, on a profité de la même occasion pour administrer le sacrement de Confirmation à plusieurs fidèles.

En février 1899, les fidèles de Saint-Joachim sont témoins d'une très belle cérémonie. Plus de deux cents enfants de tout âge sont réunis pour recevoir la bénédiction que l'Église donne à ses petits enfants en souvenir de la présentation de Notre Seigneur au temple.

Quelques mois après, la paroisse est de nouveau en fête. On célèbre, cette fois, la visite de Mgr Bruchési, l'archevêque de Montréal. Arrivé à Edmonton le vendredi soir, Mgr Bruchési se rend immédiatement à la paroisse Saint-Joachim où il reste jusqu'au lendemain alors qu'il se rend à Saint-Albert. De retour à Edmonton peu après, Mgr Bruchési est reçu par les citoyens d'Edmonton dans l'église Saint-Joachim.

> L'orchestre du choeur a salué l'entrée des visiteurs par une marche solennelle et la lecture des adresses française et anglaise par M. A. Prince et Con. Gallagher. L'adresse française était signée par MM. A. Prince et Georges Roy. (*L'O. can.*, 21 sept. 1899, 3)

. . . à la recherche de fonds

La réalité quotidienne des écoliers, la vie de la paroisse, les progrès du choeur de chant, tout cela explique bien le quotidien de la paroisse Saint-Joachim et de ses fidèles. Mais toutes ces activités sont un peu la toile de fond sur laquelle on doit ajouter un événement d'une importance capitale dans l'histoire de la paroisse. Il s'agit, bien sûr, de la construction de la nouvelle église.

Aussitôt nommé curé de Saint-Joachim, le père Leduc s'occupe de préparer la construction et d'accumuler les fonds nécessaires. Tous les moyens sont bons :

> Souscriptions, bazars, dons, parmi lesquels un de 500,00 $ d'une bienfaitrice de France, cession à titre gracieux par la caisse provinciale des Oblats des intérêts des placements pendant 6 années, donnèrent un montant assuré de plus de 16 000,00 $ pour être en mesure de commencer la construction et d'acheter les matériaux nécessaires. (St.-J., 1959, 13)

Et l'on n'hésite pas d'inviter les fidèles à se sacrifier pour la cause. Le dimanche 21 août, lors de la fête de leur patron Saint-Joachim, la grand'messe est chantée par le père Lacombe "honneur qui lui était bien dû, car c'est lui-même qui a mis cette mission sous la protection de l'époux de Sainte-Anne." (*L'O. can.*, 25 août 1898, 2) Le père Leduc profite de l'occasion pour dire un

mot à ses paroissiens au sujet des différentes oeuvres du diocèse et surtout de celle de la paroisse : “Travaillez, leur disait le père, faites des sacrifices pour votre église [. . .].” (*L'O. can.*, 25 août 1898, 2)

En effet, plusieurs sont appelés à se sacrifier pour cette nouvelle église. On raconte que le père Lemarchand avait beaucoup contribué à organiser les ventes de charité et les souscriptions pour recueillir la modeste somme requise. “[. . .] le père Lemarchand, vicaire de la paroisse, assisté du comité de souscription, passe par les rues d'Edmonton et envoie de nombreuses lettres en France pour solliciter des dons en faveur de l'église.” (Cadrin, 1986, 235) Malheureusement, “[. . .] à l'heure où la première motte de terre allait être ôtée pour les fondations, le R.P. A. Lemarchand recevait son obédience pour Calgary.” (Culerier, 1914, 352)

Le journal *L'Ouest canadien* rapporte que le 14 juin 1899, les membres du choeur de l'église Saint-Joachim se réunissaient au presbytère pour témoigner au père Lemarchand leur regret et leur sympathie à l'occasion de son départ pour Calgary. Mgr Legal est présent comme le sont les pères Leduc et Lizée et le père Jan qui remplace le père Lemarchand comme vicaire de la paroisse.

Le père Lemarchand “devait donc, et pour des années, être privé du fruit de ses sueurs de quêteur. . . Il ne songeait pas que, quinze ans plus tard, il serait rappelé à la cure de Saint-Joachim, grandie, débordante.” (Culerier, 1914, 352)

. . . les grands bazars au profit de l'église

Le bazar est un des moyens utilisés pour faire avancer la collecte de fonds. Le 2 mars 1897, on rapporte dans le Codex Historicus des Oblats que les pères Leduc et Lacombe ont organisé un bazar pour la future église. En décembre de la même année, on indique qu'un autre bazar, le bazar d'Edmonton du temps des fêtes, a recueilli 380 $, 320 $ après les dépenses.

Les Dames patronnes de l'église catholique vont aussi appuyer les efforts du père Leduc dans sa recherche de fonds et de dons. En février 1898, le journal *L'Ouest canadien* rapporte le résultat des élections tenues lors de la dernière assemblée des Dames patronnes. Madame Gallagher a été élue présidente. Mme LaRue est vice-présidente, Mme McNamara et Mme Beck ont été élues trésorière et secrétaire. Une des premières décisions du nouvel exécutif est l'organisation d'un grand bazar pour la construction de l'église.

Ce bazar est prévu pour les 25, 26 et 27 octobre de 14 h à 22 h dans le nouveau bloc Gariépy et Chenier. Il y aura, dit-on, un assortiment complet d'objets utiles et de luxe confectionnés par les dames d'Edmonton : joujoux d'enfants, de toutes sortes, fruits, bonbons, tout à des prix défiant toute compétition. On annonce aussi des rafles superbes : une montre plaquée en or, un service à thé, des vases montés en argent, une clarinette, un beau couvre-pied, et une magnifique robe de buffalo.

Et pour ce qui est de la partie récréative, on annonce un souper chaque soir de 18 h à 20 h, de la musique vocale et instrumentale ainsi qu'une intéressante compétition entre les candidats qui se présentent à l'élection des membres de l'Assemblée législative : les candidats d'Edmonton (MM. McCauley, Robersson et Rutherford) et ceux de Saint-Albert (MM. Maloney, Gairdner et Villeneuve). Un beau fauteuil sera présenté au candidat le plus populaire du district électoral d'Edmonton ainsi qu'à celui du district de Saint-Albert.

En fait, le bazar est "un beau succès dont peuvent être fières les vaillantes organisatrices." (*L'O. can.*, 17 nov. 1898, 3) Il rapporte près de 700 $ au profit de l'église catholique.

En octobre 1899, on se propose encore un autre bazar sous le patronage des Dames catholiques. Les profits seront bien sûr utilisés pour la construction de la nouvelle église Saint-Joachim. Prévue pour les 7, 8, et 9 novembre, on annonce la tenue d'une "amicale et intéressante compétition de deux vieux pionniers" : MM. J. Gibbons et Thos Hourston. Et le gagnant remportera une magnifique canne en ivoire montée en or et présentée par le père Lacombe. En plus de la grande quantité d'articles d'agrément "et de première utilité" vendus à des prix des plus modérés il y aura des rafles, "des beaux morceaux de musique vocale et instrumentale" et tous les jours, le repas sera servi de 18 h à 20 h. (*L'O. can.*, 26 oct. 1899, 3) Les recettes seront au-delà de toute attente dit le journal du 16 novembre 1899 : le montant dépasse 900 $.

. . . bénédiction de la pierre angulaire

Les travaux d'excavation pour la quatrième église sont commencés à l'été de 1898. "Then in 1898, the year of the Gold Rush, the basement of the fourth Saint-Joachim's was dug during the summer." (Mair, s.d., 3)

La pierre angulaire de la nouvelle église sera bénite le 24 septembre 1899 lors des célébrations du Jubilé d'or du père Lacombe. "Les cérémonies de la

Bénédiction de la pierre angulaire de la nouvelle église catholique ont été faites devant un concours nombreux de fidèles et de citoyens qui furent vivement impressionnés par la solennité de la fête." (*L'O. can.*, 28 sept. 1899, 2) Cette première pierre placée à quelques pieds du sol, dans le mur de façade sur le côté nord-est, porte l'inscription "O M I 1899" (St.-J., 1959, 13) La bénédiction solennelle est faite par Mgr Langevin, omi, archevêque de Saint-Boniface en présence de NN.SS. Dontenville, omi, évêque de New-Westminster, de Mgr Grandin et de Mgr Legal, son coadjuteur.



La pierre angulaire bénite le 24 septembre 1899. (Photo : P. Desjardins)

Le journal *L'Ouest canadien* du 28 septembre 1899 rapporte en grand détail le déroulement de la fête et ce reportage comprend l'adresse présentée par M. Georges Roy à l'occasion, reportage qui résume ainsi l'importance de cette première pierre posée au début de la construction de l'édifice qui deviendra la quatrième église de Saint-Joachim et le magnifique témoignage de la foi de ses paroissiens. "Vous êtes venus pour consacrer [. . .] la pierre angulaire de notre Église, ce sera pour nous le symbole d'une foi qui semble se grandir en votre présence." (*L'O. can.*, 28 sept. 1899, 2)

. . . construction de la nouvelle église

L'Edmonton Bulletin du 6 février 1899 "annonce que F. Deggendorfer est en train de préparer les plans d'une église qui pourra accueillir environ 500 personnes." (Cadrin, 1986, 235) Selon le professeur Cadrin, Deggendorfer est

> l'architecte, pour ainsi dire, officiel de la population catholique d'Edmonton, où les francophones exercent un rôle considérable à cause du clergé et du nombre important d'hommes d'affaires. Ils seront responsables de l'octroi de contrats qui donneront à Deggendorfer la possibilité de se tailler, au tournant du siècle, la place la plus en vue sur la scène de la construction à Edmonton. (Cadrin, 1986, 232)

La nouvelle église en briques de 46 pieds sur 94 pieds, y compris le sanctuaire, sera commencée au printemps de 1899. Le 10 août, on rapporte que l'église actuellement en construction sort rapidement de terre. M. J. Langlais, dirige les travaux. "Le travail de maçonnerie, commencé le 7 juin,

était achevé le 28 octobre. Malheureusement, les travaux de l'église sont arrêtés en décembre faute de fonds.

L'église sera complétée petit à petit dans les années qui suivent. Les pères Leduc, Jan, Hétu et Naessens vont contribuer à l'achèvement et à l'embellissement de l'édifice religieux.

Et comme parfois la vie fait bien les choses, soeur Déry, l'administratrice de la paroisse, raconte qu'un beau soir d'été en 1994, Ted Leonard, le petit-fils de F. Deggendorfer, et son épouse Lenor sont venus visiter la très belle église Saint-Joachim.

. . . l'importance de l'architecture de l'église Saint-Joachim

Lorsque l'on parle de l'église Saint-Joachim, on oublie souvent de parler de son importance architecturale. En 1978, lorsque l'on considère doter l'église Saint-Joachim du titre de site historique de la ville et de la province, l'évaluateur soulignera cet aspect de l'église.

> Because of its early Quebec church style with side pinnacles and features such as leaded stained glass windows and decorative interior wood panelling, it appears that this church is somewhat unusual in Alberta. The age of this church, its type of construction materials, and its near original exterior and interior appearance adds to its architectural importance. (Mair, s.d., 4)

> En effet, la nouvelle église rappelle par plusieurs de ses traits

> l'archétype des églises du Québec, construites dès le milieu du XVIIème siècle pour l'évêque de Québec, Mgr de Laval, et devenues au cours des siècles un symbole de la survivance canadienne-française. Les ressemblances comprenaient un comble de bois à forte inclinaison, un clocher central proportionnellement élevé et une petite fenêtre ronde au centre de la façade. (Hart, 1981, 44)

. . . les coûts de la construction

Les coûts de la construction sont évalués à 15 000 $. Or, selon *L'Ouest canadien* en décembre 1899, les dépenses pour la construction de l'église se sont déjà élevées à près de 11 000 $. Le père Leduc remercie alors tous ceux et celles qui l'ont aidé dans cette entreprise.

Honneur aux dames catholiques organisatrices des trois derniers bazars qui ont rapporté une somme totale de 2 318,75 $. Reconnaissance aux souscripteurs qui ont fourni une somme de 1 194,50 $.

Honneur et reconnaissance aussi aux bienfaiteurs des RR.PP. Leduc et Lemarchand qui ont si généreusement contribué pour une somme de 3 513,25 $. (*L'O. can.*, 14 déc. 1899, 3)

On remercie aussi la Congrégation des pères Oblats de Marie-Immaculée qui s'est inscrite pour une somme de 2 000,00 $. La liste des bienfaiteurs inclut aussi la communauté des Soeurs de la charité d'Évron, ainsi que plusieurs personnes de la France : Mesdames de Sévin, Thuillier, Provost, LeCerf, également d'Évron, la famille de Coudreuse, l'abbé Piron, curé de la Chapelle d'Alignée (Sarthe) et le vicaire général honoraire de Saint-Albert.

Mais les fonds souscrits ne suffisent pas et les travaux sont arrêtés jusqu'à ce que la dette de 4 000 $ déjà contractée soit soldée.

Il faudra ensuite trouver encore environ 6 000 $ pour finir le clocher et les deux petites tourelles latérales et enfin pour terminer l'intérieur, qui n'offre aujourd'hui à la vue, que des murs complètement dénudés et un édifice sans voûte, sans bancs, sans autels, sans plancher, tout cela n'étant encore qu'à l'état rudimentaire et provisoire. (*L'O. can.*, 14 déc. 1899, 3)

. . . la bénédiction de la nouvelle église

Le 8 décembre 1899, la nouvelle église est assez avancée pour être bénite et ouverte au culte. Le journal *L'Ouest canadien* du 7 décembre fait l'annonce suivante :

Demain fête de l'Immaculée-Conception, la première messe sera chantée dans la nouvelle église catholique. Sa Grandeur Mgr Grandin présidera la cérémonie.

Dans la soirée les catholiques d'Edmonton présenteront une adresse au Rév P. Leduc à l'occasion du trente-cinquième anniversaire de son ordination à la prêtrise. (*L'O. can.*, le 7 déc. 1899)

Et le grand événement tant attendu se produit enfin. L'église a été décorée pour l'occasion par M. J. Bilodeau. On dit que le texte des bannières était très bien approprié à la circonstance. La décoration de l'autel a été faite par les religieuses.



La quatrième église Saint-Joachim. (APA)

Tel qu'annoncé, le père Leduc dit la première messe, celle de 6 h 30 dans l'église neuve. Bon nombre de fidèles y assistent et il y a beaucoup de communions. Un peu avant 8 h l'évêque de Saint-Albert accompagné des pères Leduc, Ladret et Grandin fait la bénédiction solennelle de la nouvelle église. Mgr dit alors la messe assisté des père Ladret et Grandin.

"À 10 h 30, Mgr assista paré au trône ayant le Rév. P. Leduc à sa droite et le Rév. P. Rémas à sa gauche, le Rév. Lestanc faisant prêtre assistant. La grand'messe a été chantée par le Rév. P. Lacombe ayant pour diacre et sous-diacre les RR. PP. Grandin et Ladret." (*L'O. can.*, 14 déc. 1899, 3)

C'est Mgr Grandin qui donne le sermon de circonstance et il en profite pour remercier tous ceux et celles qui ont contribué à la réalisation de tant de magnifiques projets dans la communauté francophone.

> En contemplant votre église et les établissements qui l'entourent, en voyant cet hôpital, ce couvent et une résidence convenable pour vos prêtres, je ne puis moins faire que de dire plein de reconnaissance, [. . .] "C'est Dieu qui a fait tout cela, c'est Lui qui a fait toutes ces merveilles." Sans doute, mes frères, Dieu n'a pas fait ces choses tout seul : vous y avez contribué et je ne veux point vous ravir, croyez-le bien, le mérite d'avoir fait votre part, surtout pour la construction de l'église. (*L'O. can.*, 21 déc. 1899, 3)



L'église et les établissements qui l'entourent. (APA)

Après la messe, les pères et les membres du choeur se dirigent vers le couvent des Fidèles compagnes de Jésus pour le dîner. Les religieuses avaient réclamé l'honneur de donner le dîner à l'occasion du 35e anniversaire d'ordination de leur pasteur et de la bénédiction de la nouvelle église.

> À trois heures, réunions des enfants des écoles à l'église pour entendre une paternelle instruction du R.P. Leduc, faire une procession en l'honneur de la Ste Vierge et inaugurer une Congrégation des enfants de Marie pour les jeunes filles de la paroisse. Il y eut beaucoup de parents à cette réunion et les enfants, dressées par leurs maîtresses marchèrent en procession avec un ordre parfait et une modestie remarquable. La statue de Marie-Immaculée était portée par quatre jeunes demoiselles et de distance à distance d'autres petites filles portaient diverses bannières. C'était la première procession religieuse à Edmonton. À 7 h. p.m., Vêpres solennelles chantées par Mgr de Saint-Albert. (*L'O. can.*, 14 déc. 1899, 3)

Après les Vêpres, il y a le sermon du père Lestanc suivi de la Bénédiction du Très Saint Sacrement.

Le choeur de Saint-Joachim qui a depuis longtemps une excellente réputation chante le "Quid Reiribuam" à la grand'messe, un "Magnificat" de Mozart aux Vêpres et un "Lauda Sion" de Lambillotte à la Bénédiction du Très Saint Sacrement.

Pour couronner cette journée qui laissera un si beau souvenir dans l'histoire d'Edmonton, un splendide souper était préparé au presbytère par les dames catholiques de la paroisse.

. . . le premier Noël dans la nouvelle église

"C'était si beau! si joli, si solennel que tout le monde en parle." (*L'O. can.*, 28 déc. 1899) Voilà comment on décrit la première Messe de Minuit, dans la nouvelle église.

> Tout le monde s'y était mis pour embellir la fête, les hommes dedans, le bon Dieu dehors! Les bonnes religieuses avaient fait une crèche que certes, l'Enfant Jésus eut été fier d'avoir à Noël.
>
> M. Bilodeau avec de beaux arbres verts avait caché la nudité des colonnes, et avec de riches oriflammes, la pauvreté des murs. Et ainsi tout paraissait riche, tout paraissait gai! Et au dehors le bon Dieu avait fait mieux encore! Il avait orné la terre d'un blanc manteau de neige [. . .] (*L'O. can.*, 28 déc. 1899)
>
> Tous les paroissiens, ou presque, se sont rendus.
>
> L'église était pleine de bancs, les bancs étaient pleins de monde. On ne voyait que cela. En avant, en arrière, de côté, en face, en bas, en haut,

> du monde partout, et s'il n'y en avait pas davantage, c'est qu'il n'y avait pas plus de place. (*L'O. can.*, 28 déc. 1899)

Le choeur est là au grand complet et sous la direction de M. Bilodeau "dont le talent n'a d'égal que le dévouement" (*L'O. can.*, 28 déc. 1899), le choeur s'est surpassé et s'est acquis un renom qui ne périra pas dans la mémoire des gens. Les chants sont bien choisis et bien exécutés. "Chacun se rappelait le bon vieux temps, ces heureux jours d'autre fois! Chacun rêvait à la vieille paroisse natale en écoutant les vieux Noël, ces airs si souvent entendus." (*L'O. can.*, 28 déc. 1899)

Le programme chanté de la Messe de Minuit se résume ainsi :

> Entrée, orchestre, sous la direction de M. H. Morel. "Minuit, chrétien," solo A. Prince. Le choeur [. . .] a exécuté la messe de l'abbé Perreault, (Deo Infanti) les différents soli ont été rendus par MM. Beck, Bilodeau, Leclerc et Pigeon. À l'Offertoire, "Pastoral" de Lambillotte, solo A. Prince, à la communion, duo Cris MM. Pigeon et Bilodeau, cantique Anglais, par M. Beck. Messe de l'aurore, "Le réveil des bergers", grand choeur. (*L'O. can.*, 28 déc. 1899, 3)

Mais ce n'est pas tout. On dit que N.-S Père le Pape "pour terminer dignement le siècle et bien commencer le suivant, a ordonné une autre messe de minuit pour le nouvel an!" (*L'O. can.*, 28 déc. 1899, 3) Or, on prédit qu'il y aura encore plus de monde qu'à la Messe de Noël.

. . . le départ du père Leduc

Mais malheureusement, il y a un siège de vide lors de la Messe de Minuit de 1899 et il s'agit de celui du père Leduc qui a cédé sa place à titre de pasteur de Saint-Joachim à compter du 18 décembre 1899. Ses forces ne sont pas égales à son dévouement. Le père Leduc a besoin d'un repos absolu. Mgr Grandin a donc cru bon de le décharger absolument de l'administration de la paroisse. Il sera remplacé par le père Joseph Lestanc, omi.

• De 1900 à 1914 •

Le contexte social de l'époque

. . . Edmonton devient une ville

Le 7 novembre 1904, Edmonton devient une ville et le 1er septembre 1905, la jeune ville devient la capitale de la nouvelle province de l'Alberta. Le journal francophone, *Le Courrier de l'Ouest* du 18 avril 1907, annonce que les bureaux du gouvernement seront transférés sur la propriété du gouvernement, site du fort de la baie d'Hudson, bien avant que le parlement soit complètement construit. À l'été, on a l'intention d'élever une bâtisse temporaire qui contiendrait, en outre, des locaux nécessaires aux divers départements et une salle d'assemblée pour la législature. Ce sont là les signes d'une nouvelle ville capitale qui se prend en main.



La construction de la Législature et du pont High Level. (APA)

Tous ces événements marquent le début d'une période de grande croissance et de développement rapide. La population passe de "8 350 habitants au recensement de la cité d'Edmonton de 1904 à 72 516 à celui de 1914." (Hart, 1981, 45) Selon l'édition du 8 décembre 1910 du journal


La Législature vue du pont High Level. (APA)

francophone *Le Courrier de l'Ouest*, le maire d'Edmonton prédit que le recensement de 1911 fixera le chiffre de la population d'Edmonton à 30 000 personnes.

Dans les années qui suivent, la ville va connaître "un développement fantastique, tant dans sa superficie, par la fusion d'Edmonton et de Strathcona en 1912, que dans son économie, par l'expansion de son commerce et de son industrie." (Hart, 1981, 45)

La ville se donne aussi de nouveaux services. Le 20 juin 1907, on rapporte que le "posage des tuyaux à eau se fait rapidement sur l'avenue Syndicate. La ville a un fort contingent d'hommes qui travaillent et ils posent environ une longueur d'un bloc par jour." (*C. de l'O.*, 20 juin 1907, 8) On travaille aussi au revêtement des rues et à la préparation des rails pour le tramway. À cause de certains retards inévitables, cependant, la ville ne pourra pas

> finir le pavement ailleurs que sur l'avenue McDougall entre la rue Isabella et College ave. et sur l'ave. Jasper, entre la neuvième et la quatrième rue.
>
> Le pavement et le posage des rails seront complètement finis sur ces deux parcours. (*C. de l'O.*, 11 juillet 1907, 8)

Mais peu à peu, les travaux avancent. En juillet 1908, on est fier d'annoncer qu'un magnifique trottoir de ciment est terminé sur la première rue, de l'avenue Columbia à l'avenue Nelson. Les citoyens d'Edmonton n'auront plus à se plaindre de la boue par les journées pluvieuses "mais tout n'est pas fait et le conseil municipal devrait pousser activement la construction dans tous les quartiers." (*C. de l'O.*, 2 juillet 1908, 6)

L'année 1908 marque l'arrivée du premier tramway électrique transporté à Edmonton par voie du Canadien Pacifique. "Le tramway sera en opération avant la fin de semaine, et le service régulier commencera le premier novembre, tel que promis par Son Honneur le maire McDougall." (*C. de l'O.*, 29 oct. 1908, 1)

On parle aussi de la construction d'un deuxième pont "gigantesque" sur la Saskatchewan. Les maires d'Edmonton et de Strathcona se sont rencontrés et ont décidé de nommer une commission composée d'échevins des deux villes pour étudier la question. Bien que l'endroit exact n'ait pas encore été déterminé, on prévoit que le pont sera la prolongation directe de la quatrième rue. "Du côté de Strathcona, la côte est d'un accès aussi facile que de celui d'Edmonton." (*C. de l'O.*, 19 nov. 1908, 1)



Le tramway sur l'avenue Whyte. (APA)



Un deuxième pont "gigantesque" a été construit. (APA)

. . . la colonisation catholique et francophone

À compter de 1905, il y a une "véritable marée d'immigrants" (Hart, 1981, 79) dans la nouvelle province. Plusieurs facteurs sont à la source de ce phénomène, la construction de chemins de fer n'étant pas la moindre. "Pour la région d'Edmonton, l'arrivée du Canadian Northern dans la ville en 1905, suivi du grand Trunk Pacific en 1909, prenait une importance toute particulière." (Hart, 1981, 80)

Les nouveaux colons sont de toutes les origines ethniques et le clergé francophone juge important d'assumer un leadership dans le domaine de la colonisation catholique et francophone. Jusqu'en 1912, le père J.-A. Ouellette est le missionnaire-colonisateur de la région d'Edmonton. En 1912, il devient curé de la paroisse Immaculée-Conception et c'est le père J.-A. Ethier qui s'occupe de la colonisation.

Les chefs de la communauté francophone apportent aussi un effort personnel à la colonisation. Mais cela ne suffit pas et l'on estime nécessaire



De gauche à droite : En janvier 1903, P.-E. Lessard, A. Blais, L.-A. Giroux; (assis) J.-H. Picard. (APA)

de mettre sur pied une structure "destinée à canaliser et à diriger tous les efforts de colonisation francophone." (Hart, 1981, 81) Il s'agit de la Société de la colonisation de l'Alberta établie le 20 septembre 1912 sous la direction de P.-E. Lessard, de J.-H. Picard et de L.-A. Giroux. Les directeurs s'empressent alors d'ouvrir le Bureau de la colonisation de l'Alberta logé au 224 est, avenue Jasper sous la direction de son secrétaire R.-A. Blais. Plus tard, ce bureau sera pris en charge par la Société du parler français et Mgr Legal nomme l'abbé A. Normandeau pour y travailler à plein temps. Celui-ci sera remplacé en janvier 1914 par l'abbé J.-A. Ouellette.

Les efforts des colonisateurs sont couronnés de succès et la population des francophones de l'Alberta augmente de façon appréciable. En 1916, il y a maintenant 24 286 habitants d'origine française en Alberta sur une population totale de 496 525 habitants.

Les francophones participent à la vie professionnelle, économique, politique et scolaire d'Edmonton

. . . un groupe actif

Bien que les colonisateurs veulent faire croître la population francophone de toute la province, un certain nombre de ceux qui arrivent décide de rester à Edmonton. Entre 1905 et 1914, la colonisation organisée vient alors appuyer la croissance naturelle de la communauté francophone d'Edmonton et celle-ci passe de 500 personnes environ en 1904 à 2 604 en 1916, sur une population totale de 53 846 habitants. "De ce fait, la communauté francophone était le deuxième groupe culturel en importance dans la ville d'Edmonton [. . .]" (Hart, 1981, 83)

Edmonton connaît donc, à cette époque, un des plus importants "booms" de son histoire et la communauté francophone en profite au maximum. On peut alors qualifier cette période comme étant l'une des plus actives dans l'histoire de la communauté d'Edmonton.

Les francophones d'Edmonton participent pleinement à la vie sociale, religieuse, économique, scolaire et politique de la ville, de la province et du

pays. On raconte que lors d'une conférence prononcée devant l'Institut canadien de Québec, en janvier 1915, le recteur du Collège des Jésuites, le père Théophile Hudon, décrit Edmonton comme étant "la ville la plus 'québécoise' de l'Ouest canadien, celle de l'Alberta où les Canadiens français exercent le plus d'influence." (Hart, 1981, 83)

. . . les professionnels francophones

La communauté francophone comporte un grand nombre d'avocats, que ce soit dans des bureaux composés entièrement de francophones ou dans des bureaux anglophones plus importants. Par exemple, plusieurs avocats francophones sont associés principaux dans cinq des vingt bureaux que compte Edmonton en 1907. En 1912, alors que le nombre des bureaux s'élève à quarante-sept, plusieurs francophones conservent leur place parmi les avocats les plus connus de la ville. Parmi ceux-là, on reconnaît le nom de Wilfrid Gariépy, Hector et John Landry, Louis Madore, Lucien Dubuc, L.-A. Giroux et J.-Camilien Noël.

La communauté compte aussi bon nombre de médecins, Aristide Blais étant l'un des plus connus à cause de sa nomination subséquente au Sénat. Il faut aussi inclure "les docteurs Philip Quesnel, R. de Lotbinière-Harwood, Joseph Boulanger, J.-E. Amyot et J. Sabourin." (Hart, 1981, 60) On remarque aussi quelques dentistes dont A.-C. de Lotbinière-Harwood et J.-H. Lamarre ainsi que quelques vétérinaires, les docteurs S. Frenette et R. Grignon.



L'Hôpital général en 1935. (APA)

. . . l'Hôpital général

Les francophones contribuent aussi à la vie professionnelle de la ville grâce à leurs hôpitaux. On a déjà fait état du travail des Soeurs grises de Montréal dans l'établissement de l'Hôpital général d'Edmonton en 1895. Mais douze ans plus tard, on se rend compte que l'hôpital est déjà trop petit.


L'Hôpital général en 1956. (APA)

"A new plan was conceived in which the former building would be the east wing while another one exactly symmetrical would be built at the west end. For the present, the central building was to be erected. This has been done at the cost of about $80,000 and with the power house and the nurses' home added afterwards, the entire cost will reach the neighborhood of $160,000. This will give accommodation for at least 100 patients." (Legal, 1914, 30)

Une fois les travaux complétés, on dira que l'Hôpital général est un des plus beaux édifices de la ville d'Edmonton pour l'époque.

. . . l'Hôpital de la Miséricorde

Il est important de décrire aussi l'énorme contribution des Soeurs de la Miséricorde. En 1900, Mgr Grandin délègue le père Leduc, omi, auprès de la Congrégation des Soeurs de la Miséricorde. Celles-ci acceptent de venir s'installer à Edmonton mais à titre d'essai seulement et le 29 mai 1900, le père Leduc arrive à Edmonton avec quatre Soeurs de la Miséricorde. Le 21 septembre suivant, le père Leduc, devenu curé de Saint-Joachim, bénit leur demeure et célèbre la messe dans leur chapelle. Leur maison sur le coin de la 111e rue et de la 99e avenue sert de crèche pour les filles-mères.


L'Hôpital de la Miséricorde situé sur la 111e rue entre la 99e et la 98e avenue. (APA)

Le travail des Soeurs de la Miséricorde a un tel succès que les religieuses établissent les fondations de l'Hôpital de la Miséricorde au

début du mois de mars 1905. Situé sur la 111e rue entre la 99e et la 98e avenue, l'hôpital est terminé le 19 mars, date de son ouverture.

Pour répondre aux besoins toujours croissants, on ajoute à la structure première au fil des années. Mais à la fin de 1960, on se rend enfin compte qu'il faut rebâtir en neuf. Malheureusement, les religieuses n'ont ni les moyens financiers ni le personnel nécessaire pour une entreprise de cette taille. Elles décident alors de vendre toute la propriété au Gouvernement de l'Alberta qui bâtit un nouvel hôpital au 16940 – 87e avenue. On gardera une partie de l'ancien édifice et cet établissement deviendra The Eric and Barbara Cormack Centre au service des enfants et des adultes désavantagés.



L'Hôpital de la Miséricorde agrandi. (APA)



L'Hôpital de la Miséricorde : l'ancien et le nouveau. (APA)



L'Hôpital de la Miséricorde situé au 16940-87e avenue. (APA)

. . . les gens d'affaires francophones

Nombreux sont les francophones qui se lancent en affaires. À cause du "boom" économique que connaît la ville à l'époque, plusieurs francophones s'intéressent à la vente d'immobilier. Tout le monde reconnaît le nom de René Lemarchand, le propriétaire de Lemarchand Mansion et le frère du père Lemarchand, l'ancien vicaire de Saint-Joachim. Milton Martin et les trois associés du Imperial Agencies, P.-E. Lessard, Adéodat Boileau et Léo Savard, font aussi partie du groupe de ceux qui s'intéressent à l'immobilier.


La construction de l'édifice Lemarchand. (APA)

On s'intéresse aussi à l'industrie comme en témoigne la participation des francophones aux compagnies suivantes : la Western Timber and Mines (J.-H. Gariépy, J.-H. Picard et P.-E. Lessard), la Elk Park Oil Company (P.-E. Lessard et Léo Savard), la Edmonton Portland Cement Company (J.-H. Gariépy, J.-H. Picard, Stanislas LaRue, P.-E. Lessard, René Lemarchand et Aristide Blais) et la Great Northern Tannery (Milton Martin, P.-E. Lessard, Georges Roy, J.-N. Pomerleau, Stanislas LaRue, J.-E. Laurencelle, Léo Savard et Joseph Beauchamp).

La plupart des hommes d'affaires francophones, cependant, s'intéresse à des entreprises telles que l'hôtellerie et le commerce de détail. En 1907, il a 20 établissements d'hôtellerie et 36 en 1912. Les francophones sont propriétaires ou gérants d'au moins neuf de ces établissements : "l'hôtel Richelieu de J.-N. Pomerleau, le Cecil de C.-H. Bélanger, le Queen's de Bertha Hétu, l'International de Joseph Beauchamp, le Strathcona House de J.-P. Bélanger, l'hôtel Brunswick de E. Bourassa, le Savoy d'Hector W. Chevrier, le Corona géré par L. Arsenault et le Jasper de Brouard et Mireault." (Hart, 1981, 64)

Dans le domaine du commerce de détail, on connaît bien les succès des premiers arrivés comme LaRue, Picard, Gariépy et Chénier. Il faut ajouter à ces noms ceux de A.-B. Côté, de Alfred Déchène, Joseph Duhamel, J. Miville-Déchène et R. Bélanger qui s'occupent de tabagies; T.-E. Gagné possède une pharmacie et L.-V. Laporte, O. Lanctôt et les frères LaFlèche sont tailleurs.

Plusieurs francophones travaillent pour le gouvernement ou sont employés de banque telle que la Banque nationale dont le gérant, à compter de 1901, est Alex Lefort.

. . . les droits des francophones

En ce qui concerne les droits des francophones, rien n'a changé depuis 1892 alors que l'on subissait de grandes pertes, tant du côté de la langue que du

côté de l'éducation française. L'Acte de l'Alberta de 1905 assure en quelque sorte le statu quo puisque l'article 16 de la loi "reçoit" toutes les lois précédentes.

> In 1905, the Canadian parliament established the province of Alberta and provided for its government with the Alberta Act. [. . .] The Act, which was promulgated in both English and French, made no direct mention of language rights but it provided for the continuation of pre-existing laws. Section 16 made a general provision for such laws, insofar as they were consistent with the act. (Aunger, 1989, 209)

Bien que les droits linguistiques antérieurs aient alors été "reçu" dans la nouvelle loi, on se souvient de la résolution Haultàin de 1892 et de son effet sur ces droits et sur l'éducation française. Dans les faits, l'anglais demeure alors la langue officielle de l'enseignement.

. . . les politiciens de l'époque

Pour éviter que l'on souffre d'autres pertes, cependant, les chefs de la communauté francophone se rendent compte qu'ils doivent participer à l'action politique de la nouvelle province. On veut garder, en tout temps, au moins un échevin au Conseil de la ville. Parmi ceux qui vont occuper ce poste de 1900 à 1920, il y a J.-H. Picard, Wilfrid Gariépy et Milton Martin.

On est présent aussi au niveau provincial. Pendant cette période comme pendant la précédente, "les circonscriptions rurales à prédominance francophone continuaient d'élire un membre de l'élite d'Edmonton pour les représenter à l'Assemblée législative." (Hart, 1981, 70) Ainsi, P.-E. Lessard participe au cabinet de Rutherford et Wilfrid Gariépy à celui de Sifton. Bien qu'aucun francophone soit élu lors de la première élection provinciale du 9 novembre 1905, plusieurs le seront par la suite : P.-E. Lessard, Lucien Boudreau, Wilfrid Gariépy, J.-L. Côté, James G. Turgeon et le conservateur Adéodat Boileau. Le nombre de députés provinciaux francophones atteint son sommet lors des élections d'avril 1913 alors "que les francophones remportèrent cinq des cinquante-six sièges de l'Assemblée." (Hart, 1981, 71)


M. P.-E. Lessard. (APA)

D'autres francophones vont se distinguer au niveau national. Philippe Roy sera nommé sénateur et, en 1911, le gouvernement fédéral le nomme au poste de commissaire général du Canada à Paris.

Plusieurs francophones vont aussi occuper des postes d'officiers dans les grandes associations politiques de leur temps tant du côté des libéraux que

du côté des conservateurs. Quel que soit le domaine, les francophones y participent et souvent ils en occupent les postes clés.

... les districts des écoles séparées d'Edmonton

On dit que les francophones de l'époque sont relativement satisfaits des droits reconnus en matière d'éducation et cela en dépit des pertes qu'ils ont connues en 1892. On veut assurer une représentation adéquate à la Commission des écoles séparées et ces efforts sont généralement couronnés de succès, trois des cinq membres du conseil étant des francophones.

Lorsque l'on examine la liste des commissaires élus entre 1901 et 1915, on remarque la présence de nombreux francophones : J. Pomerleau, H. Morel, J.H. Picard, J.H. Gariépy, Philippe Roy, Jos Bilodeau, A.E. Voyer, W. Gariépy, O. Tessier et P.-E. Lessard. Plusieurs de ceux-ci occupent le poste de président (Picard, Gariépy, Tessier). En 1903, M. Lucien Dubuc qui deviendra plus tard Son Hon. le juge Dubuc, est nommé secrétaire jusqu'en 1905. M. E. Tessier qui le remplace devient surintendant en 1913 ainsi que secrétaire-trésorier, poste qu'il occupe jusqu'en 1918. C'est alors qu'il se retire afin de pouvoir étudier pour la prêtrise.



M. et Mme J.-H. Picard. (APA)

En 1911, on crée le District de l'école séparée d'Edmonton-nord mais l'existence de ce district est brève. En 1913, les trois districts d'écoles séparées d'Edmonton, Saint-Joachim No 7, Saint-Antoine No 12 et Edmonton-nord No 19 se fusionnent sous le nom de District No 7 des écoles séparées catholiques d'Edmonton.



... les nouvelles écoles

Vers 1905, on ressent le besoin d'une nouvelle école et la Commission des écoles séparées achète le terrain de la Saint-Mary's High School sur la 103e rue. L'école est terminée le premier janvier 1907. En 1939, alors que les écoles séparées célèbrent leur 50e, “302 filles du grade IX à XII, y suivent les cours. Le corps professoral se compose de membres de l'Institut des Fidèles compagnes de Jésus, pionnières de l'enseignement dans cette cité.” (*L.S.*, 21 juin 1939)

En 1908, on construit la première partie de l'école du Sacré-Coeur, construction qui est complétée en 1911. En 1914-1915, on construit l'école

Grandin. Située sur la 110e rue non loin de la 98e avenue, la nouvelle école se trouve près du site de la première école séparée d'Edmonton. En 1939, l'école Grandin compte 404 élèves répartis dans douze classes du grade I à VIII. Les Fidèles compagnes de Jésus sont responsables de l'école et elles sont appuyées par les Soeurs de l'Assomption et sept instituteurs laïcs.



En 1912 : Mme Boulanger (Phaneuf) avec un groupe d'enfants dont Albertine Lessard, Valéda Sabourin, Gabrielle Bélanger, Yvonne Sabourin, Jeanne Patenaude et Uldège Patenaude.

. . . les débuts de deux grands collèges

Cette période marque aussi la création de deux autres institutions importantes. En 1908, le Juniorat Saint-Jean est établi dans la paroisse oblate de Pincher Creek. L'oeuvre déménage à Edmonton en 1910 et vient occuper son site actuel en 1911. À ce moment, les inscriptions se chiffrent à 29 élèves partagés en quatre classes. On compte cinq pères enseignants : les pères Daridon, Murphy, Panhaleux, Lebris et Simard. Ils sont appuyés dans leur travail par trois frères et les religieuses de la Charité de Notre-Dame d'Évron arrivées en Alberta la même année suite à l'invitation du père Leduc.

En 1913, la communauté francophone accueille le Collège des Jésuites. "L'idée d'établir un collège classique à Edmonton remontait à 1904, mais ce n'est qu'en août 1912 que le père T. Hudon, s.j., arriva à Edmonton pour en entreprendre la construction." (Hart, 1981, 85) Monseigneur leur donne alors quatre acres de terrain, sur le site actuel de l'Hôpital Charles Camsell. "L'édifice lui-même, fut financé en grande partie au moyen de souscriptions de plusieurs leaders de la communauté, entre autres J.-H. Picard et J.-H. Gariépy." (Hart, 1981, 85)

. . . les journaux francophones

À cause de difficultés financières, le journal *L'Ouest canadien* ferme ses portes le 22 février 1900. Les francophones d'Edmonton et de la province sont de nouveau sans journal. Et ils le resteront jusqu'en 1905. Ils ne sont

pas les seuls car au moment de la création du *Courrier de l'Ouest*, tout l'Ouest canadien, y compris le Manitoba, est sans journal.

Les actionnaires du nouveau journal *Le Courrier de l'Ouest* font partie de l'élite francophone d'Edmonton et comptent parmi leurs membres quelques personnes de la communauté anglophone dont l'avocat Charles W. Cross et Frank Oliver, le propriétaire du *Edmonton Bulletin*. Le sénateur Philippe Roy détient douze des soixante parts de l'entreprise et Prosper-Edmond Lessard en détient sept.

Le journal a pour but de faire connaître au monde francophone "les avantages qu'offraient les plaines de l'Ouest. On fit de grands efforts pour distribuer le journal dans le Québec, les États franco-américains et les pays européens de langue française. Les pages du journal véhiculaient une propagande en faveur de la colonisation." (Eloi DeGrâce, 1980, 1)

Lancé en octobre 1905, le journal se publie à 3 000 exemplaires et a des abonnés un peu partout dans le monde francophone. Le journal sera obligé de fermer ses portes à son tour en janvier 1916 à cause de la crise économique engendrée par la première guerre mondiale.

Le Progrès est le troisième journal de langue française à être fondé en Alberta. "De 1905 à 1915, quatre journaux de langue française et un journal bilingue furent publiés dans la province." (DeGrâce, 1983, 1) Malheureusement, pour deux d'entre eux, la publication fut de courte durée, quelques numéros à peine. *L'étoile de St-Albert*, le journal bilingue, va exister de novembre 1912 à juin 1914.

Lancé au cours de la campagne électorale de février 1909, *Le Progrès* a quatre propriétaires en moins d'un an. Il est fondé par Wilfrid Gariépy qui veut se donner un moyen de faire connaître son programme électoral. Le journal appartiendra ensuite à T.L. Girard et J. Adolphe Natel, à Romuald Morin, et à Omer St-Germain. En 1912, Gariépy rachète le journal. L'édition du 19 août fut le dernier numéro du journal *Le Progrès* devenu *Le Progrès albertain* en 1913. "Après avoir été un instrument politique important durant la campagne électorale où il a été fondé, *Le Progrès* devint un organe de promotion pour la colonisation et un porte-parole des revendications des Franco-Albertains." (DeGrâce, 1983, 2)

Grâce aux onze années de publication du journal *Le Courrier de l'Ouest* et aux six ans du journal *Le Progrès*, nous avons accès à une foule de détails et à de précieuses informations sur la vie francophone de l'époque et sur le

milieu social de la paroisse Saint-Joachim pendant cette première décennie du siècle.

Les nombreuses associations à caractère national

. . . la Société Saint-Jean-Baptiste

Saint-Joachim, nous l'avons déjà vu, a permis la naissance de plusieurs associations nationales de grande envergure. Fondée en 1894, la Société Saint-Jean-Baptiste joue un rôle politique important. En février 1904, par exemple, au moment où l'on prépare les projets de loi d'autonomie qui vont assurer la création de la nouvelle province de l'Alberta, les francophones catholiques subissent de nouvelles attaques. La Société Saint-Jean-Baptiste envoie alors un communiqué au premier ministre Wilfrid Laurier

> pressant le gouvernement de garantir les droits légitimes des Canadiens français. La société [. . .] demandait que le français soit déclaré une des langues officielles de la nouvelle province et qu'elle soit garantie comme une langue d'instruction dans les écoles. (Hart, 1981, 41)

En somme, on cherche à revenir sur la fameuse résolution Haultain de 1892, résolution contre laquelle on se bat encore.

En 1908, la Société Saint-Jean-Baptiste existe toujours bien que l'on cherche à lui donner une constitution plus moderne, une structure plus souple et un nouveau nom. Ainsi, la Société Saint-Jean-Baptiste devient l'Association Saint-Jean-Baptiste d'Edmonton, mais le but essentiel de l'organisme ne change pas :

> unir les Canadiens français de l'Alberta et plus spécialement de la ville d'Edmonton, en leur procurant l'occasion de se rencontrer et de se mieux connaître; de favoriser le développement et l'étude de la langue française dans l'Ouest canadien; de veiller aux intérêts nationaux; et de contribuer à la prospérité et au bien-être de la population de langue française de la Province et des membres de l'Association en particulier. (Hart, 1981, 51)

Fidèle à ses buts, l'Association Saint-Jean-Baptiste se soucie chaque année de l'organisation de la fête du 24 juin. En 1907, la fête débute par une messe solennelle chantée à l'église Saint-Joachim. On dit que la musique est excellente. Le sermon de circonstance est prononcé par le Rév M.

Normandeau qui remplace le père Émard qui s'est malheureusement senti indisposé à la dernière minute. Après la messe, les Canadiens français se réunissent à l'École séparée sous la présidence de M. Joseph Déchène. M. A. Lambert donne alors lecture des 15 résolutions devant être présentées au gouvernement de l'Alberta. On suggère, entre autres, des amendements à la loi scolaire en vue de permettre des inspecteurs d'écoles catholiques.

. . . l'Alliance nationale et les Artisans canadiens-français

Mais d'autres associations francophones apparaissent sur la scène à la fin du 19e siècle et au début du 20e siècle dont deux sociétés mutuelles importées du Québec : l'Alliance nationale et les Artisans canadiens-français.

Fondée en 1892 par l'archevêque de Montréal, Mgr Fabrer, l'Alliance nationale fait son apparition à Edmonton au mois d'août 1911. Le 6 février 1913, le *Courrier de l'Ouest* publie le résultat de l'élection du comité de direction du Cercle No. 131 de l'Alliance nationale, la filiale d'Edmonton. Tous les officiers sortant de charge furent réélus sous la présidence de M. A.L. Auger, le sous-inspecteur des postes. Parmi les membres, on remarque, entre autres, le nom de M. Alex Lefort, le gérant de la banque d'Hochelaga, et celui de Jules Royal, le sous-commissaire des Terres fédérales.

La réunion, dit-on dans le journal, s'est terminée par une charmante soirée à laquelle toute l'élite de la société française s'était fait un devoir agréable d'assister. En juillet de la même année, on annonce que le président-général de l'Alliance nationale, M. L.N. Lavallée, sera de passage à Edmonton.

La filiale albertaine des Artisans voit aussi le jour en 1911, quelques mois après la naissance de l'Alliance nationale. "Ces deux filiales locales faisaient partie d'un système fédératif qui se proposait de rejoindre tous les catholiques francophones d'Amérique dans le but d'unifier leurs intérêts moraux et matériels." (Hart, 1981, 51) En plus d'offrir à la communauté divers services financiers d'assurance-vie, d'assurance-accident et de prêt, une partie des activités de ces groupes avait une orientation sociale.

. . . le Cercle Jeanne-d'Arc

Le 22 mars 1913, un petit groupe de jeunes edmontoniens francophones se réunit pour fonder la société qui porte le nom Cercle dramatique Jeanne-d'Arc. Les membres fondateurs sont Léon Blais, Ulric Blais, Edmond Doré, Arthur Dufour, Alphonse Hervieux, Adrien Humbert, Alphonse Leclaire et

P. Rouillard. M. J-A. McNeil est président d'honneur et M. P. Mauvier est vice-président d'honneur.

Le but de la société est de monter des représentations théâtrales en français. Ces gens ne sont pas les premiers à s'intéresser au théâtre mais ils seront sans doute les mieux connus dans les annales de la francophonie. Deux mois après sa fondation, le 22 mai 1913, la société présente "Les crochets du Père Martin". Moins d'un an après sa fondation, le Cercle présente déjà sa quatrième pièce et à chaque fois la pièce est d'abord jouée à Edmonton et reprise à Morinville et à Saint-Albert. L'âme du groupe, dit-on par la suite, c'est Alphonse Hervieux dont le nom sera marqué de "façon indélébile dans les annales de l'Alberta française." (*L.S.*, 29 nov. 1950)

. . . l'ACJC et le Cercle Grandin

Fondée au Québec en 1904, l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (ACJC) a pour but de préparer les jeunes à travailler pour la survie et le bien-être de la langue et de la foi. L'association fait sa première apparition à Edmonton en 1913.

> Lundi, le 14 juillet, une réunion nombreuse avait lieu au Collège des Jésuites, dans le but de jeter les bases d'un Cercle d'études pour les jeunes gens de langue française d'Edmonton.
>
> Ce cercle sera bientôt affilié à l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française de Montréal. La nouvelle association portera le nom de 'Cercle Grandin' en l'honneur du premier évêque de St-Albert. (*C. de l'O.*, 17 juillet 1913)

L'aumônier-directeur est le R.P. Théo. Hudon, s.j. et le président du cercle est M. A. Boileau.

Le 4 octobre 1914, un deuxième cercle de l'ACJC est organisé, cette fois dans la paroisse Saint-Joachim. "Il fut décidé qu'il porterait le nom de l'incomparable missionnaire canadien de l'Ouest, le R.P. Lacombe, omi." (*C. de l'O.*, 8 oct. 1914, 4) Ce cercle se donne aussi pour mandat de préparer "des lutteurs pour l'Église et pour la Patrie." (*C de l'O.*, 8 oct. 1914, 4) Selon l'article II de la Constitution et règlements du Cercle Lacombe de l'ACJC, le nouveau cercle "a pour but d'opérer le groupement des jeunes gens de langue française de la paroisse Saint-Joachim d'Edmonton et de les préparer, par la piété, l'étude et l'action, à une vie efficacement militante pour le bien de la Religion et de la Patrie." (APA, 71.220)

Le président du nouveau cercle est l'avocat Nap. Laliberté. Le Cercle Lacombe a choisi pour patron Saint-François de Sales et pour devise "Esto Vir".

. . . un grand nombre d'organismes

Il faut ajouter à la liste des organismes déjà mentionnés, l'Union française de l'Alberta, une société charitable et philanthropique. Il y a aussi le Club national qui vise à promouvoir les intérêts matériels et le bien-être moral de ses membres, particulièrement les ouvriers. Le nombre d'organismes qui sont créés à compter de 1905 est tel que les gens de l'époque vont songer à la possibilité de les regrouper tous dans un genre de fédération d'organismes de langue française. L'association Saint-Jean-Baptiste adopte deux résolutions dans ce sens en 1909. Une de celle-ci propose la tenue d'un congrès de tous les Canadiens français de la province et plusieurs démarches sont faites pour en assurer la réalisation. Le congrès n'aura pas lieu cependant. Une nouvelle association vient de s'attribuer le rôle proposé. Il s'agit de la Société du parler français.

. . . la Société du parler français

Comme bien d'autres organismes, la Société du parler français a d'abord été fondée au Québec et elle a pour but de promouvoir la langue française et les intérêts de ceux qui la parlent. Fondée en juin 1902, la société québécoise prépare, en 1911, un grand congrès qui doit réunir tous les francophones du pays du 24 au 30 juin 1912. C'est alors que l'on cherche à intéresser les francophones de l'Ouest.

Le Courrier de l'Ouest du 9 mai 1912 rapporte qu'une réunion a eu lieu après la messe à l'église Saint-Joachim pour voir à l'organisation d'un comité paroissial du Parler français. Les élections des officiers ont donné les résultats suivants : président, M. Geo. Roy, vice-président, M. René Lemarchand. Sont aussi membres du comité dans des fonctions diverses MM. Robitaille, Barry, Gariépy, Bérubé, LaRue, Blais et Tessier. Le père Cozanet est le chapelain.

Un des premiers gestes des comités paroissiaux est la préparation d'une assemblée de tous les Canadiens français de l'Alberta en vue de nommer les délégués albertains au congrès de Québec. L'assemblée a lieu les 22 et 23 mai 1912.

> Nous disions dans notre dernier numéro qu'une nouvelle page de l'histoire du Nord-Ouest français avait été écrite les 22 et 23 mai. Nous ajouterons aujourd'hui que c'est une page glorieuse.
>
> Commencée au milieu de l'enthousiasme des six cents délégués présents à la séance d'ouverture, la Convention des Canadiens de langue française d'Alberta a constitué pendant deux jours entiers une manifestation émouvante en faveur de la langue des découvreurs de l'Ouest. Manifestation pacifique certes, mais qui n'en demeure pas moins une énergique affirmation du droit à la vie du langage parlé par trente mille citoyens d'Alberta. (*C. de l'O.*, 30 mai 1912, 1)

Avant de clore l'assemblée, les participants ont créé une nouvelle association permanente du Parler français en Alberta.

Les réunions des 22 et 23 mai ont lieu dans la salle de l'École séparée de la troisième rue et le programme de la deuxième journée comporte une messe pontificale à l'église Saint-Joachim.

> De l'avis unanime nous n'avions encore jamais eu à Edmonton une cérémonie religieuse aussi impressionnante que la messe pontificale célébrée le matin du 23 mai aux intentions de la Convention du Parler Français d'Alberta. Aussi l'église Saint-Joachim regorgeait-elle littéralement de fidèles longtemps avant que Mgr Legal, officiant, fit processionnellement son entrée dans l'église entouré d'un nombreux clergé.
>
> Le choeur de chant exceptionnellement nombreux était placé sous la direction de Mme T.E. Gagner, l'une de nos distinguées concitoyennes dont l'éloge du talent musical n'est plus à faire.
>
> Mme Gagner avait choisi la célèbre Messe de Sainte-Cécile de Gounod; la façon remarquable dont cette messe en musique fut rendue fait le plus grand honneur au choeur paroissial et à sa directrice.
>
> Lorsque les évêques firent leur entrée à l'église, le choeur entonna le chant national "O Canada" et rien n'était plus émouvant que les graves accents de notre hymne s'élevant de toutes les lèvres des fidèles dont la poitrine portait fièrement l'insigne tricolore de la Convention. (*C. de l'O.*, 30 mai 1912, 1)

La deuxième convention de l'association du Parler français a lieu les 10, 11 et 12 juin 1913 et plus de huit cents délégués venus de tous les points de la province y participent. Henri Bourassa est l'orateur invité. Comme l'année précédente, la grand'messe de la convention est célébrée le mercredi matin à l'église Saint-Joachim par Mgr Legal. Le journal rapporte que le choeur interprète la messe de Wegand avec le "Sanctus" de la "Messe brève" de Gounod. Les solistes sont Mlles Humbert et Coupez et MM. Humbert, Leclair et le Dr Sabourin. "Les orgues étaient tenues de façon magistrale par M. G. Pepin." (*C. de l'O.*, 19 juin 1913, 7)

On suit essentiellement le même programme lors du troisième congrès national, le 8 juin 1914. La "Messe de la Convention" célébrée par Mgr Legal à l'église Saint-Joachim le mercredi matin réunit un grand nombre de fidèles. Sous la direction de M. C.E. Barry, le choeur reçoit de nombreux éloges. Les solistes sont le père Hétu et M. Napoléon Laliberté. L'organiste est Mlle Humbert. À l'issu de la messe, les congressistes sont photographiés devant l'église.

Les organismes à caractère religieux

. . . les organismes religieux qui regroupent les femmes

Les femmes de la paroisse de Saint-Joachim ont toujours été des plus engagées. Le journal *L'Ouest Canadien* du 1er février 1900 annonce la formation d'une Société de Sainte-Anne. Beaucoup de dames catholiques "ont déjà fait partie d'une congrégation de ce genre et cela rappelle la vieille paroisse natale." (*L'O. can.*, 1er fév. 1900, 3) Il y a aussi une association pour les jeunes filles. Une congrégation des Enfants de Marie a été inaugurée en décembre 1899 au moment même de l'ouverture de la quatrième église.

Mais on dit que l'organisme le plus populaire chez les femmes c'est la Société des Dames de l'autel de Saint-Joachim, "organisme dont le nombre de membres était proportionnellement réparti entre les paroissiennes anglophones et francophones." (Hart, 1981, 58) En 1914, on rapporte que lors de la réunion de janvier, les membres de la société ont décidé "que les dames de langue française et de langue anglaise, demeureraient encore ensemble durant l'année présente; et que toutes travailleraient, comme par le passé, dans la meilleure entente possible." (*C de l'O.*, 19 jan. 1914, 8)

L'oeuvre a pour but de travailler à l'embellissement de la Maison de Dieu, d'orner ses autels de fleurs et de lumières et de rendre par là le culte plus

attrayant pour les fidèles. L'organisme possède quelque fonds ce qui lui permet de réaliser ses objectifs. En date du 1er janvier 1913, par exemple, les recettes se chiffrent à 1 042,90 $ et les collectes durant l'année ont été de 798,60 $ pour un total de 1 841,50 $. Dans la colonne des dépenses, on remarque l'achat de diverses choses : soutanes pour enfants de choeur, chasubles, lampes électriques pour l'autel, fleurs naturelles et artificielles, toile et dentelles, 204 chaises, un piano, de la vaisselle, etc. . .

En 1909, la nouvelle présidente est Mme Boucher. En 1912, c'est Mme Slevel qui est élue au poste de présidente. En 1914, Mme J.H. Gariépy revient à la présidence pour un deuxième terme, le premier ayant été en 1911.

. . . les organismes religieux qui regroupent les hommes

Plusieurs des organismes à caractère national se préoccupent aussi de questions religieuses. Cela s'applique de façon particulière aux Cercles Grandin et Lacombe de l'ACJC qui regroupent les jeunes gens d'Edmonton.

Chez les hommes, on ne risque pas de se tromper si l'on affirme que les Chevaliers de Colomb sont le plus important organisme à caractère religieux. "Les Chevaliers de Colomb établirent le Conseil d'Edmonton no 1184, le 5 janvier 1907." (Hart, 1981, 59) Le grand Chevalier du Conseil est M. W. Gariépy. Parmi les nombreuses activités que le groupe organise, il faut inclure les réunions sociales qui favorisent dans une large mesure l'établissement de relations cordiales parmi les catholiques d'Edmonton et des environs. En 1910, ces réunions ont lieu tous les lundi soir.



Un défilé des Chevaliers de Colomb en 1914. (APA)

. . . il y en a d'autres aussi

Il y a aussi d'autres organismes, moins connus, qui ont laissé très peu de traces dans les documents historiques mais qui ont tout de même fait une belle contribution. Par exemple, *Le Courrier de l'Ouest* du 24 février 1910 annonce qu'à l'issue de la retraite paroissiale une société de tempérance a été organisée. Le nombre des sociétaires se chiffre à 83 et le président est M. W. Gariépy.

L'édition du journal du 24 septembre 1914 informe ses lecteurs que les paroissiens de Saint-Joachim ont organisé une société de Saint-Vincent-de-Paul. Le but de la société est de diriger les moyens de faire oeuvre de charité parmi les pauvres. Le nouvel organisme a été initié par le père Lemarchand, le curé de la paroisse et les officiers élus sont MM. J.L. Côté, J. H. Picard, G. Roy et A. Robitaille.

Les dames de la Société de Bienfaisance se donnent aussi comme but de venir en aide aux pauvres. Leur soirée de la mi-décembre 1914 mettait à l'affiche non seulement l'allocution du père Duchaussois mais aussi la pièce de Labiche "La grammaire" présentée par quelques amateurs sous l'habile direction de M. Émile Tessier "dont le talent dramatique jouit à Edmonton et dans la région d'une enviable réputation." (*C. de l'O.*, 24 déc. 1914, 1)

L'église et les curés de Saint-Joachim

. . . l'Église de 1900 à 1914

Au début du nouveau siècle, de nombreux événements se produisent et l'Alberta connaît bien des changements surtout à cause de la croissance rapide de sa ville capitale. L'Église ne peut y échapper.

Et parmi les événements marquant cette période, il y a la mort de Mgr Grandin. Le 3 juin 1902 à cinq heures du matin Mgr Grandin rend son dernier soupir. C'est le Dr Aristide Blais qui le soigne durant sa dernière maladie et celui-ci parle de l'effet que la mort du grand évêque a sur tous. "Sa mort causa une consternation générale et les fidèles du diocèse et des lieux circonvoisins venaient en pèlerinage à St-Albert prier sur sa tombe et contempler une dernière fois ses traits." (St-J., 1959, 42)

D'autres changements se produisent aussi en ce qui a trait à l'administration de la Congrégation des Oblats. En septembre 1905, le presbytère de Saint-Joachim devient le siège de l'Administration des Oblats et le père Henri Grandin, nommé vicaire des missions, s'y installe. Deux ans plus tard, le presbytère devient la maison provinciale et dix ans plus tard ce même presbytère agrandi deviendra le scolasticat oblat.

Toute la province se développe. Il y a de plus en plus d'habitants ce qui signifie de plus en plus de fidèles. L'église va donc diviser le territoire albertain en deux, Calgary et Edmonton. Edmonton devient alors le siège archiépiscopal.

. . . les curés de Saint-Joachim

Le père Leduc quitte Saint-Joachim à compter du 18 décembre 1899. Remplacé par le père Joseph Lestanc, omi, en décembre 1899, il revient à la paroisse en juin 1900. Il y restera alors jusqu'en 1905.

Le Dr Blais dira du père Leduc qu'il était un administrateur hors ligne. "Les mathématiques n'avaient pas de secrets pour lui et on le disait grand financier. Le travail bien fait et sa pipe occupaient tout son temps [. . .] il était partout où l'on avait besoin de conseils, car il savait tout et sa charité était inépuisable." (St.-J., 1959, 42) Il sera remplacé par le père Alphonse Jan.


Le père Joseph Lestanc, omi. (Photo : G. Dupont)

Le Dr Blais nous fait aussi un portrait du père Jan. C'est un "bel homme bien planté, teint mat et cheveux noirs. On l'appelait entre nous le 'beau ténébreux', parce qu'il était excellent psychologue et qu'il avait le don de démêler les situations tendues et d'amener la paix dans les ménages. Il était d'un commerce agréable et faisait la joie de nos réunions." (St.-J., 1959, 44)

Le père Jan est curé de Saint-Joachim jusqu'en mai 1906. Avec l'aide de son vicaire, le père Hétu, il aura veillé pendant ce temps-là à la construction de la nouvelle église Immaculée-Conception.

En mai 1906, c'est le père Adéodat Therien, omi, qui devient le nouveau curé de Saint-Joachim. On disait de lui qu'il était un libéral éminent, que les chefs politiques "prisaient fort ses conseils et le tenaient en haute estime." (St.-J., 1959, 44) On dit aussi que c'est grâce à ses attaches politiques que les francophones ont pu obtenir bien des concessions.


Le père Alphonse Jan, omi. (APA)

Le père Therien est remplacé à son tour par le père Albert Naessens, omi, qui sera à Saint-Joachim de mai 1907 à septembre 1911. Le père Naessens, le père Lefebvre et le père Grandin forment le trio que le Dr Blais nommera plus tard "les Rois mages" alors que ces trois pères s'occupent d'enseigner aux jeunes recrues, de prêcher des retraites fermées et de remplacer le curé qui s'absente. "Je les vois encore tous les trois faisant leur marche habituelle jusqu'au bureau de poste s'arrêtant au magasin Gariépy et Lessard pour fumer un excellent Peg-Top dont J.H. Gariépy avait le secret." (St.-J., 1959, 42)

En 1911, le père Pierre Cozanet devient le nouveau pasteur de Saint-Joachim. Il y restera jusqu'en 1914 alors qu'il sera nommé vicaire de l'église du Sacré-coeur de Calgary. Il sera remplacé à Saint-Joachim par le père Lemarchand, celui même qui avait tant travaillé pour trouver les fonds pour construire la nouvelle église. Il sera appuyé du père Daniel nommé à Saint-


Le père Adéodat Therien, omi. (APA)


Le père Albert Naessens, omi. (APA)


Le père Pierre Cozanet, omi. (APA)

Joachim en juillet 1914 pour remplacer le père Louis nommé assistant du père Beaudry.

Saint-Joachim, la paroisse-mère

. . . le nombre des fidèles augmente

Pour la région d'Edmonton, l'arrivée du Canadian Northern dans la ville en 1905, suivi du Grand Trunk Pacific en 1909 prend une importance particulière en ce qui concerne le nombre des nouveaux arrivés. Plus la population augmente, plus il devient évident qu'une seule église ne suffit pas pour répondre aux besoins de tous les fidèles. Au premier novembre 1903, la population catholique de Saint-Joachim est de 781 âmes établies sur un territoire qui couvre toute la ville et s'étend bien loin dans la campagne. L'ouverture de la petite chapelle de Strathcona n'a soulagé que le côté sud de la rivière.

. . . la paroisse de l'Immaculée-Conception

Il n'est donc pas étonnant que l'on songe à fonder une nouvelle paroisse catholique à Edmonton en 1905. À la fin de l'année, sous la direction du père Jan, omi, le curé de Saint-Joachim, "le père Pierre Hétu, omi, vicaire à Saint-Joachim, fut choisi pour surveiller les travaux de construction d'une nouvelle église et pour présider au rassemblement des familles qui formeraient la nouvelle paroisse Immaculée-Conception." (DeGrâce, s.d., 12)

La nouvelle église est située au coin de l'avenue Kinistino (96e rue et de la rue Picard (108e avenue). Bénite le 8 décembre 1906, fête de l'Immaculée-Conception, la paroisse lui est dédiée. Le père Hétu continue à desservir la nouvelle paroisse jusqu'à l'arrivée, en mai 1907, du premier curé résident, le père Alphonse Lemarchand. Elle se compose à ce moment-là de gens d'origines variées : Anglais, Irlandais, Écossais, Canadien français, Allemand, Polonais et Métis.

. . . les limites territoriales

En 1911, les Oblats assurent le ministère dans les trois paroisses englobées dans la ville d'Edmonton. Mais la même année, ils cèdent la paroisse de l'Immaculée au clergé séculier. L'abbé Rocque devient alors le nouveau pasteur de la paroisse en juin 1911. Les Oblats vont concentrer leurs forces et leurs efforts sur Saint-Joachim et Saint-Antoine.

Avec le temps, d'autres nouvelles paroisses vont s'ajouter à la liste. Pour éviter toute mésentente, Mgr Legal va décider de délimiter le territoire de chacune des paroisses existantes. "Par décret en date du 26 avril 1910, il érigea donc canoniquement la paroisse St-Joachim, et lui fixa ses limites territoriales, au nord, à l'est, au sud et à l'ouest. Ces limites sont aujourd'hui les mêmes que celles de la Cathédrale St-Joseph, pour la population de langue française." (St.-J., 1959, 14-15)

. . . la question de la langue

L'ouverture de la nouvelle paroisse de l'Immaculée n'a pas complètement répondu au problème d'espace de l'église Saint-Joachim. Et puis il y a aussi la question de langue qui semble se poser de plus en plus souvent.

> Il est de plus en plus question de diviser à brève échéance la paroisse St-Joachim en deux sections, l'une française et l'autre anglaise qui auront chacune leur église particulière. On dit même qu'une pétition à cet effet, priant Sa grandeur Monseigneur l'Archevêque d'Edmonton de faire de suite le changement mentionné se circule dans le moment parmi les Catholiques de langue française. (*Progrès*, 27 fév. 1913, 1)

Les membres du clergé se préoccupent aussi grandement de cette question surtout parce que la solution dépasse largement la question linguistique. C'est aussi une question de lots comme nous le révèle une lettre signée H.G. et adressée au père Dozois le 7 janvier 1913.

> Prochainement nous aurons à trancher [. . .] la question de bâtir une seconde église qui permettrait de diviser les deux langues le plus communément employées dans cette paroisse, le français et l'anglais [. . .] Comme vous le savez, j'ai fait la bêtise de céder aux instances de Mgr Legal et donné à la paroisse les lots où se trouve l'église actuelle avec prolongation jusqu'à la rue en arrière. Le Curé de St. Joachim voudrait bâtir la future église sur nos lots faisant le coin de la onzième et de la Victoria. En échange, il nous rendrait les lots qui se trouvent en arrière de l'église actuelle, et nous paierait la différence entre la valeur de ces lots et celle des lots du coin qu'il désire. (H.G., 7 jan. 1913)

Or, l'économe n'aime pas cet arrangement. On veut bien vendre les lots que la paroisse désire obtenir mais on ne veut pas reprendre les lots en arrière de l'église actuelle. On est inquiet aussi puisque la paroisse devra contracter une très grosse dette pour faire l'achat des lots étant donné que ceux-ci valent un assez bon prix.

Évidemment toutes ces considérations vont bien au-delà des questions linguistiques et des besoins spirituels. Et pour tâcher de répondre à tous ces différents besoins, la paroisse se voit dans l'obligation d'offrir quatre messes le dimanche, deux en français et deux en anglais. Décidément, la question doit être résolue. Ainsi le journal *Le Courrier de l'Ouest* du 11 décembre 1913 annonce une importante assemblée des paroissiens de Saint-Joachim.

> Cette assemblée avait pour but d'examiner la possibilité de diviser la paroisse St-Joachim en deux paroisses, l'une de langue française et l'autre de langue anglaise.
>
> Bien que rien de définitif n'ait été décidé, cette division a été acceptée en principe.
>
> Un comité a été nommé pour étudier le projet et présenter un rapport. Ce comité est composé de MM. J.H. Gariépy, J.H. Picard, Geo Roy, M. J.T. Collinson, M. Gallagher, Alex Lefort, D.J. McNamara, Jas. Ryan, le juge Beck et W. Lachambre.
>
> La construction d'une deuxième église serait entreprise prochainement. (*C. de l'O.*, 11 déc. 1913)

. . . une église pour les fidèles de langue anglaise

Cette deuxième église serait pour les fidèles de langue anglaise, laissant l'église Saint-Joachim pour les fidèles de langue française. La nouvelle paroisse porterait le nom de Saint-Joseph et l'église serait bâtie sur le même terrain que l'église Saint-Joachim, mais l'entrée donnerait sur la 111e rue.

On ne doute pas de la possibilité de réaliser cè nouveau projet puisque la région vit alors un "boom" économique intéressant. Mais au moment même où l'on négocie un emprunt important, la première guerre mondiale est déclarée.

Le père Cozanet qui a beaucoup travaillé pour que la séparation se passe le plus fraternellement possible est remplacé par le père Alphonse Lemarchand. Celui-ci sera le curé de Saint-Joachim jusqu'en 1917.

> Dès sa nomination comme curé de Saint-Joachim en mai 1914, le R.P. Alphonse Lemarchand, omi, prit cette affaire en main. Il fit même creuser des excavations quelques mois plus tard, et en mars 1915 il se rendit dans l'Est du Canada pour essayer de trouver au moins l'argent nécessaire pour finir ce soubassement et le couvrir, ce qui permettrait d'y faire les Offices pour les paroissiens de St-Joseph. Mais, en raison de la guerre qui sévissait il ne peut rien obtenir. (St.-J., 1959, 15)

Le Courrier de l'Ouest du 9 juillet 1914 annonce le début des travaux d'excavation de la nouvelle église Saint-Joseph. "Cette église est située immédiatement en arrière de l'église St-Joachim et fait face à la Onzième rue." (*C. de l'O.*, 9 juil. 1914, 8) Mais les travaux vont s'arrêter là et le sous-sol creusé va rester ouvert jusqu'en 1930. Les derniers vestiges de cette première tentative vont enfin disparaître en 1979 quand la partie nord du terrain de stationnement sera nivellée et recouverte de gravier.

... la période du double service

Puisque la situation n'a pas d'issue, il faut "faire aller." On va donc continuer le double service mais de façon plus nette. L'église de Saint-Joachim va donc servir à deux paroisses et cela jusqu'en 1925, date à laquelle la cathédrale Saint-Joseph est achevée. On fait donc un arrangement financier concernant les recettes et dépenses relatives à chacune des deux paroisses : Saint-Joachim et Saint-Joseph.

Au début, ce sont les prêtres francophones qui sont curés de la nouvelle paroisse mais le nombre de ceux-ci commence à diminuer et la "nouvelle paroisse" sera confiée à des prêtres anglophones. "À partir de décembre 1916, le R.P. Lemarchand assisté du R.P. Hétu fut curé seulement pour les paroissiens de St-Joachim tandis que le R.P. J. Reynolds, omi, assisté du R.P. Murphy, omi, était curé des paroissiens de St-Joseph, i.e. ceux de langue anglaise." (St.-J., 1959, 15) Les pasteurs de Saint-Joseph seront les RR.PP. Reynolds omi, McCaffrey, omi, G. Patton, omi, J. MacCarthy, omi.

Selon l'historien Hart, ceci allait à l'encontre des espoirs d'un grand nombre d'Oblats, y compris Mgr Legal,

> qui voyaient encore Edmonton et ses environs comme une région catholique francophone, dont le siège épiscopal était à Saint-Albert. Aussi, leurs espoirs reçurent-ils un autre dur coup le 30 novembre 1912, quand fut créé l'archidiocèse d'Edmonton et que le siège épiscopal fut transféré de Saint-Albert à la cité elle-même. (Hart, 1981, 49)

L'église Saint-Joachim, une oeuvre inachevée

... les améliorations dans l'église

Ouverte au culte le 8 décembre 1899, l'église Saint-Joachim n'est pas complètement achevée au moment de son ouverture. Faute de fonds, il reste encore bien des choses à faire. En 1900 et 1901, le père Leduc termine le clocher. À l'automne de la même année, on passe à la finition du choeur et du sanctuaire.


Le père Leduc termine le clocher en 1900-1901. (APA)

Mais, le 2 mars 1902, la paroisse n'a plus de fonds et le comité de construction vote en faveur de remercier l'architecte de ses bons services en vertu d'une entente qui permet à la fabrique de mettre fin à son contrat avec Deggendorfer lorsque les dépenses auront atteint 8 000,00 $. Comme le montant dépensé à ce jour s'élève à 16 645,52 $, on accepte de verser à l'architecte le restant des honoraires de 3,75 % qui lui sont dûs. Les souscriptions vont cependant se poursuivre et en 1903, l'église aura ses bancs et ses vitraux [. . .] (Cadrin, 1986, 235-236)

Aussi en 1903, un magnifique tableau de Saint-Joachim peint par l'abbé J.-B. Prieux est installé sous la direction du père Leduc.

. . . le Chemin de la Croix

En 1904, le père Leduc fait ériger les stations du Chemin de la Croix tel que l'atteste un décret retrouvé aux Archives provinciales et qui s'intitule "Érection du Chemin de la Croix." Voici ce que dit le manuscrit :

> Nous, prêtre soussigné, certifions par les Présentes avoir solennellement érigé dans l'église St-Joachim d'Edmonton, les Stations du Via Crucis en vertu des pouvoirs accordés par SS le Pape Léon XIII à Mgr Vital G. Grandin Évêque de St-Albert, et à nous communiqué par le dit Mgr Vital G. Grandin, peu après l'ouverture solennelle de cette église en l'année 1900.
>
> Fait à Edmonton ce premier jour de juin 1904, H. Leduc omi, ptre v.g. (APA, 71.220)

Cependant, selon un deuxième document aussi retrouvé aux Archives provinciales, l'érection du Chemin de la Croix dans l'église paroissiale de Saint-Joachim aurait été autorisée par Émile Joseph Legal le 2e jour de novembre 1904. L'autorisation aurait été donnée à Rome par sa Sainteté le Pape Pie X le 13 novembre 1903. Mgr Legal aurait alors autorisé le père H.

Grandin d'ériger le Chemin de la Croix. Une petite note signée H. Grandin a été ajoutée à ce deuxième document pour confirmer qu'il a en effet érigé les stations du Chemin de la Croix dans l'église de Saint-Joachim le 6 décembre 1904. Quel mystère!

. . . le maître-autel

Les sources ne sont pas non plus d'accord en ce qui a trait à l'installation du maître-autel. Selon certaines sources, le 8 décembre 1907, le père Naessens, omi, faisait consacrer par Mgr Legal le splendide maître-autel en simili marbre, payé, dit-on, par les paroissiens au moyen d'une souscription qui avait rapporté 2 000,00 $. Mais selon M. Alphonse Sylvestre, il n'y aurait pas eu de souscription. Le magnifique maître-autel de Saint-Joachim aurait été offert gracieusement par un donateur inconnu qui aurait remis la somme nécessaire à M. Milton Martin.

> Le généreux donateur, se méfiant sans doute de la discrétion de son curé, remit à Monsieur Martin l'argent nécessaire et lui fit promettre de ne jamais mentionner son nom. Monsieur Martin a tenu sa promesse et malgré les efforts réitérés de ses nombreux amis, il a toujours gardé son secret. Tout laisse prévoir qu'il l'emportera dans la tombe. (St.-J., 1959, 48)

. . . la sacristie

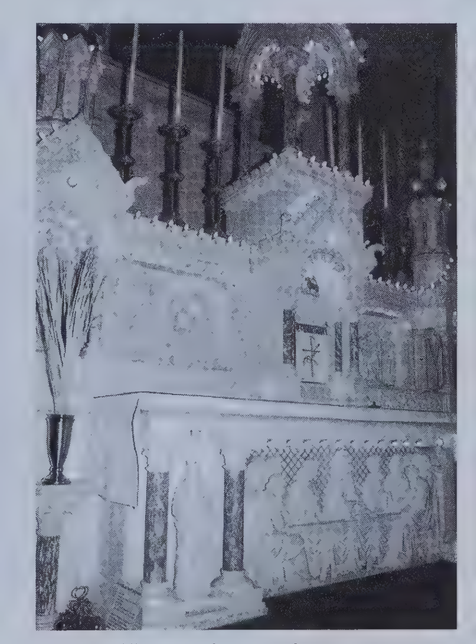
En 1912, le père Cozanet réunit les fonds nécessaires pour faire construire la sacristie actuelle. Depuis la construction de l'église en 1899, on s'était contenté d'utiliser la vieille église comme sacristie. La nouvelle sacristie est "assez vaste pour qu'on puisse y installer également les confessionnaux. Le sous-sol fut également agrandi et aménagé pour en faire une salle de réunion et de pratique de chant." (St.-J., 1959, 15)



Le chemin de la Croix : la quatrième station, Jésus rencontre sa Sainte Mère. (Photo : P. Desjardins)



Le chemin de la Croix : la cinquième station, Simon aide Jésus à porter sa croix. (Photo : P. Desjardins)



Le magnifique maître-autel. (Photo : P. Desjardins)

. . . les sources de revenus

Les souscriptions, les bazars et les banquets sont une excellente source de revenus. Un état de compte de la construction de l'église Saint-Joachim en date du 30 juin 1905 démontre que de 1899 au 30 juin 1905, les bazars et les banquets ont rapporté la somme de 6 240,32 $. Et le tout Edmonton s'y rend. C'est M. le Maire d'Edmonton, M. MacDougall qui a officiellement annoncé le bazar de Noël 1908. Le bazar était organisé par les Dames catholiques de l'église Saint-Joachim au profit de leur église.

Les souscriptions sont également beaucoup utilisées comme moyen de prélèvement de fonds. L'état de compte cité ci-haut démontre aussi que la somme de 3 842,93 $ a été souscrite en 1905.

Le chant et la musique à Saint-Joachim

. . . l'achat d'un bel orgue

Depuis le tout début de la paroisse, le chant et la musique jouent un rôle très important à Saint-Joachim. Le choeur possède une réputation enviable et l'on fait de grands efforts pour la garder. Parmi ces efforts, il faut inclure l'achat d'un bel orgue Casavant.

Il est intéressant de noter que les paroissiens de l'Immaculée-Conception aussi font l'achat d'un orgue de qualité. Ils sont même les premiers à le faire. Le 24 janvier 1913, la paroisse de l'Immaculée approuve l'achat d'un orgue "mais le prix ne devant pas excéder le montant de 3 500,00 $. Que monsieur le curé soit dès à présent autorisé d'en faire la commande à la maison Casavant Frères à Saint-Hyacinthe." (DeGrâce, s.d., 27) Cet orgue est inauguré le 21 décembre 1913 par un récital des meilleurs musiciens de la ville "L'admission au concert était de cinquante cents et les billets se vendaient au magasin Déchène et McNeil." (DeGrâce, s.d., 27)


Le bel orgue de Saint-Joachim. (APA)

Le Courrier de l'Ouest du 2 avril 1914 informe ses lecteurs du fait que la paroisse Saint-Joachim a commandé un orgue à la maison

Casavant de Saint-Hyacinthe. La maison Casavant est renommée pour la haute qualité de ses orgues et les paroissiens de Saint-Joachim méritent des félicitations pour cette précieuse acquisition, dit-on encore dans le journal.

Le 23 avril 1914, les orgues de l'église Saint-Joachim ne sont toujours pas prêtes et il faut remettre le concert d'inauguration au premier mercredi de mai. Le 30 avril on attend encore mais l'attente en vaut la peine car l'orgue sera digne de la patience et de la générosité des paroissiens du père Cozanet.

C'est juste, puisque l'orgue en question est d'excellente qualité. Les claviers sont en pin de première qualité avec touches en ivoire. Le soufflet sera assez grand pour donner aux jeux de l'orgue une alimentation parfaite. Tous les tuyaux de métal plus grands que trois pieds seront en zinc avec lèvres et entailles en étain. Ils seront recouverts d'un vernis spécial pour les protéger de l'oxidation. Tous les matériaux employés à la construction de cet orgue seront de première qualité. Le bois aura passé par le séchoir et. . . Ainsi, selon l'entente de vente provenant des Archives Casavant Frères, Saint-Hyacinthe, Québec, la maison Casavant s'engage à construire et livrer, en février, un orgue d'une valeur de 4 500,00 $.

. . . l'inauguration solennelle des orgues

L'inauguration solennelle des orgues de Saint-Joachim a lieu mardi soir le 12 mai 1914 à 8 h30. "Ces orgues ont un son incomparable et sont de beaucoup supérieures à toutes les autres orgues de notre ville." (*C de l'O.*, 7 mai 1914, 1) On dit que la préparation du concert d'inauguration a été particulièrement soignée. Les musiciens qui tiendront les orgues tour à tour sont E. Lessard, s.j. MM. Harford, Watts, Hassan, Pepin et Mlle Humbert. Le chant sera exécuté par les membres du choeur paroissial de Saint-Joachim avec le concours de Mesdames Dubuc, Lessard et Humbert et de MM. Laliberté, Connigan, Hall, Lambert et Harwood; les musiciens MM. Lafrenière et Baron et Mlle McDonough participent également ainsi que le choeur du Collège des Jésuites. On promet une soirée unique et on encourage les gens à se procurer des billets en vente aux magasins Déchène et McNeil au coin McDougall et Jasper, chez Léonard à côté du Théâtre Pantages et au Dominion Cigar au coin de l'avenue Jasper et de la Première rue.

En effet le concert "fait les délices" d'un auditoire de choix. C'est ce que rapporte le journal du 14 mai 1914. On remercie le dévoué organisateur de ce concert, M. C.E. Barry.

Ce concert ne sera pas le dernier. Le 20 août 1914, un deuxième concert de musique d'orgue, de chant et de violon a lieu à l'église Saint-Joachim. Une fois le deuxième concert terminé, on en annonce déjà un troisième, "un brillant concert qui aura lieu en septembre sous la direction de l'excellent organiste bien connu d'Edmonton M. Dantès Belleau avec le gracieux concours vocal de la soprano Doris Deane, de M. Napoléon Laliberté, bariton, de M. McGregor et du Dr Harwood, ténor d'Edmonton.

. . . le choeur de chant

Pendant toute la période allant de 1900 à 1914, le choeur de chant de la paroisse Saint-Joachim accumule les succès. Élu au poste de maître de chapelle quelques années auparavant, M. J. Bilodeau est réélu en 1900. M. G. Corriveau est élu secrétaire. Sous l'habile direction de M. Bilodeau, le choeur a fait des progrès immenses qui ne feront qu'augmenter car on vient d'adopter plusieurs réformes qui lui donneront encore plus de forces et de vigueur, dit-on en janvier 1900. En 1905, le choeur de Saint-Joachim est sous l'habile direction du père Hétu, le nouveau maître de chapelle, et de M. C. Hall, le directeur du chant.

En plus d'assurer le chant chaque dimanche et lors des grandes fêtes, le choeur prépare et présente aussi des concerts sacrés. À la fin juin 1907, *Le Courrier de l'Ouest* parle de l'excellence des artistes : Mme Gagner, Mme Lessard, MM. Lotbinière, Harwood et Lambert. On a aussi beaucoup admiré les solos d'orgues, de clarinette et de violoncelle de M. Lagourgue.

Fidèle à la tradition, on organise chaque année un banquet pour le choeur de chant. On dit que le banquet de 1913 est un grand succès. On chante, on mange et on prononce de charmants discours tel que celui présenté par M. Hall le maître de chapelle.

En 1914, le choeur est sous la direction de M. Dantès Belleau, professeur au tout nouveau Collège des Jésuites. Par la suite, M. Belleau occupera, entre autres, la fonction d'organiste à Notre-Dame-du-Chemin à Québec et de pianiste au Château Frontenac. Il fera deux voyages d'étude en France, un en 1924 et l'autre en 1926. À Montréal, on dira qu'il est un pianiste, organiste, compositeur et professeur de grande réputation.

Le choeur de Saint-Joachim est aussi l'hôte de plusieurs invités. En février 1914, par exemple, la paroisse reçoit les élèves du Collège des Jésuites qui ont formé un remarquable choeur sous l'habile direction du R.P. Lessard, s.j.

pour l'interprétation du chant grégorien selon les règles établies par SS Pie X, le pape musicien, qui veut que les fidèles prient sur de la beauté.

Ce choeur comprend vingt voix sopranos et a déjà prêté son concours aux cérémonies religieuses des différentes paroisses et a été l'objet de louanges unanimes. On dit que le choeur du Collège prépare une messe superbe pour le dimanche de Pâques. Cette messe sera chantée à Saint-Joachim. En effet, le choeur du Collège des Jésuites participe aux deux messes, anglaise et française, et chante la messe de Rheimberger aux deux cérémonies. À l'Offertoire, M. Laliberté chante le "Chant de Pâques" de Rougnon. Les paroissiens sont enchantés.

Le choeur de Saint-Joachim se mérite aussi des éloges lors des occasions spéciales telles que la messe chantée lors du troisième congrès national de la Société du parler français. Le choeur a fait une exécution remarquable de la "Messe royale harmonisée" de Gagnon, rapporte *Le Courrier de l'Ouest*. Les solistes étaient le père Hétu et M. Napoléon Laliberté.

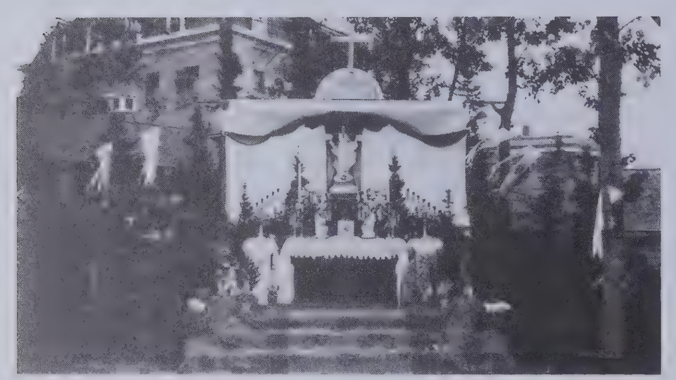
Une vie religieuse intense

. . . les activités et les fêtes religieuses

La vie sociale de la communauté de Saint-Joachim est tellement mouvementée que l'on serait tenté de croire qu'elle utilise toutes les énergies des paroissiens de Saint-Joachim. Bien au contraire, les paroissiens de Saint-Joachim sont des plus fervents et leur pratique religieuse est des plus ardentes. Le dimanche est presqu'entièrement réservé à la célébration de différents services religieux. *Le Courrier de l'Ouest* du 2 novembre 1911 publie l'horaire suivant : à 8 h, messe basse avec instruction en français et en anglais; 9 h 45, grand'messe, instruction en français seulement; 11 h, grand'messe, instruction en anglais seulement; 14 h 30, Catéchisme; 19 h, Chapelet, conférence, Bénédiction du T.S Sacrement.

En 1914, on se souvient que Saint-Joachim offre, chaque dimanche, un double service dans l'espoir de répondre aux besoins des deux groupes linguistiques et cela en attendant la construction de la nouvelle église Saint-Joseph. L'horaire du dimanche est donc quelque peu chargé. Il y a messe basse à 6 h 30, 8 h et 9 h, grand'messe avec sermon en français à 10 h, grand'messe avec sermon en anglais à 11 h 15, Vêpres et Bénédiction à 19 h 30.

Chaque année et souvent deux fois par année, les paroissiens font une retraite de plusieurs jours. Il va sans dire que les parties de cartes hebdomadaires organisées par les Chevaliers de Colomb sont alors interrompues. À plusieurs reprises, le journal annonce aussi une série de conférences religieuses. Celles-ci obtiennent un grand succès et sont suivies assidûment.


Un reposoir de Saint-Joachim en juin 1933.
(Photo : A. Cantin, Sr.)

Les cérémonies de la Première Communion et de la Confirmation sont célébrées avec beaucoup d'éclat. En mai 1910, environ cinquante enfants font leur Première Communion. L'après-midi du même jour, Mgr Legal vient célébrer le sacrement de Confirmation. En 1914, un nouveau groupe de cinquante enfants s'approche de la Sainte table pour la première fois et le soir, Mgr Legal vient célébrer la Confirmation. Mais cette fois, il profite aussi de l'occasion pour bénir le magnifique orgue que la paroisse vient tout juste de se procurer.

Les sacrements sont une partie importante de la vie religieuse à la paroisse Saint-Joachim. Les registres de la paroisse démontrent qu'il y a eu 88 baptêmes, 25 mariages et 33 sépultures à Saint-Joachim en 1910.

. . . les grandes fêtes religieuses

Les grandes fêtes religieuses sont des moments particulièrement importants à Saint-Joachim et d'une année à l'autre, on s'efforce de les célébrer avec le plus d'ardeur possible. En 1906, au moment de la Fête-Dieu, la paroisse prépare deux reposoirs, un au couvent et l'autre à l'Hôpital de la Miséricorde. Et comme la température est idéale, la procession a lieu en plein air et tous les fidèles font escorte au Très Saint Sacrement.

En 1911, la fête de Pâques, la plus importante des fêtes catholiques, est célébrée avec une solennité toute particulière. Les communions sont nombreuses et on dit que même la messe basse a duré tout près de deux heures. À la messe de Pâques de 1914, ce sont les jeunes élèves du Collège

des Jésuites qui se chargent de la partie musicale. Ils exécutent une messe grégorienne vivement admirée.

. . . la Messe de Minuit

Mais de toutes les fêtes religieuses, la plus touchante est, sans aucun doute, la Messe de Minuit de Noël. Un millier de personnes ont assisté à la Messe de Minuit à l'église Saint-Joachim en 1905. L'église est bien décorée et brillamment illuminée; deux cents lampes électriques resplendissent à l'autel.

En 1913, c'est un peu la même chose. Il y a tellement de fidèles que plusieurs doivent s'en aller sans avoir pu pénétrer dans l'église. Il y a de la lumière, des fleurs et de la musique. Le choeur interprète la "Messe brève" de Gounod et le "Minuit, chrétien" est chanté par Tom Lavoie.

En 1914, on espère régler le problème des trop grands nombres en annonçant que la Messe de Minuit célébrée dans l'église est réservée aux grandes personnes et qu'une Messe de Minuit spéciale pour les enfants sera célébrée dans la salle paroissiale au sous-sol de l'église. Cette année-là, c'est le Dr Harwood qui chantera le "Holy Night."

• De 1914 à 1918 •

La première guerre mondiale

. . . la guerre éclate

La première guerre mondiale est déclarée le 31 juillet 1914 et partout dans le monde, la vie est subitement transformée. Edmonton ne fait pas exception à la règle. La ville réagit d'abord "avec un grand élan d'enthousiasme patriotique." (Hart, 1981, 87)

La communauté francophone d'Edmonton et la communauté de Saint-Joachim sont également profondément touchées par le conflit européen. Les deux journaux de l'époque, *Le Courrier de l'Ouest* et *Le Progrès albertain,* lancent immédiatement de nombreux appels aux volontaires et aux citoyens français. Par exemple, dans *Le Courrier de l'Ouest* du 27 août 1914, on peut lire cet avis : "La classe 1914 ayant été appelée sous les drapeaux, les jeunes gens faisant partie de cette classe, et demeurant au Canada, doivent rejoindre leurs corps immédiatement [. . .] Tous les hommes ayant atteint l'âge . . ." (*C. de l'O.*, 27 août 1914, 6)

. . . l'apport de la communauté francophone

C'est de la communauté canadienne-française que sont tirés "les premiers combattants actifs de la ville. Plusieurs immigrants de France, arrivés depuis peu, étaient encore sujets à la conscription à titre de citoyens français et de membres de l'armée de réserve; un grand nombre d'entre eux partirent aussitôt pour rejoindre leurs bataillons." (Hart, 1981, 88) Et pour appuyer leurs efforts, la communauté ouvre, le 20 août 1914, un bureau de perception de fonds destinés à aider les épouses de ces premiers soldats.

En peu de temps, "des unités de volontaires se forment à Edmonton dont The 19th Alberta Dragoons composé surtout de vétérans." (Hart, 1981, 88) Parmi ces unités, il y a aussi le 3e régiment des Canadian Mounted Rifles, le 49e bataillon formé par le lieutenant-colonel Griesbach. Dans la formation de toutes ces unités et de bien d'autres encore, les francophones d'Edmonton font leur part.

Le samedi matin 27 août, on célèbre une grand'messe à l'église Saint-Joachim pour les soldats catholiques qui doivent partir le jour même pour le camp de Valcartier d'où ils seront dirigés sur l'Europe. "Une centaine de soldats en uniforme, appartenant au 101ème et du 19ème dragons assistèrent à cette messe et communièrent." (*C. de l'O.*, 27 août, 1914) Après la messe, les dames de la paroisse servent le déjeuner aux soldats et le major Harwood les remercie au nom de tous les soldats.

Le samedi après-midi, le 101e régiment de Fusilliers d'Edmonton, au nombre d'un millier d'hommes environ, part pour le théâtre de la guerre via le camp de Valcartier.

> Le plus grand enthousiasme régnait dans la ville à leur départ, et depuis l'Hôtel Cécil jusqu'à la gare de la 9e rue, les rues étaient littéralement bloquées par la foule. Le train s'est mis en marche vers 4 heures, au milieu des acclamations. (*Progrès al.*, 27 août 1914)

Mais ce que l'on désire surtout, c'est la formation, au Québec, d'une compagnie strictement canadienne-française. Une réunion à cet effet a lieu le 13 septembre à l'École séparée de la 3e rue. Présidée par J.-A. Galibois et le major DeBlois Thibaudeau, cette réunion a pour but de solliciter des volontaires pour cette compagnie. Mais la compagnie ne sera pas formée au moment où la première division s'embarque pour l'Europe. Plusieurs francophones d'Edmonton vont alors s'enrôler dans les unités anglaises en attendant. Une fois formé, le bataillon canadien-français est si vite rempli que très peu de francophones de l'Ouest en font partie.

Ceci fait donc germer dans la tête de certains le projet de création d'un bataillon canadien-français de l'Ouest. À l'automne de 1915, le major DeBlois Thibaudeau entreprend la formation d'une telle unité. D'abord refusée, l'oeuvre est enfin autorisée ce qui mène à la formation, à Edmonton, du 233e bataillon canadien-français, sous les ordres du lieutenant-colonel Édouard Leprohon de Montréal. En août de 1916, l'unité comptait assez d'hommes pour entreprendre un véritable entraînement et "les recrues se rendirent au

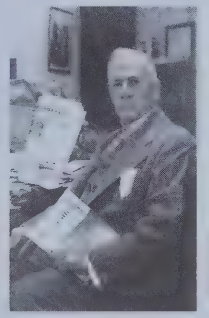
Camp Sarcee, près de Calgary [. . .] En janvier 1917, le bataillon, fort de 300 hommes [. . .] partit pour l'Est sur un train spécial." (Hart, 1981, 91)

Pendant la même période, l'armée canadienne outre-mer essuie des pertes importantes et le nombre de volontaires n'est pas suffisant. Le Canada se voit donc obligé d'exiger la conscription. Or, cette décision aura les effets connus. Le Québec sera sévèrement jugé dans toute cette histoire. Certains documents semblent indiquer, cependant, que les francophones de l'Ouest ne subissent pas le même sort. On reconnaît que malgré le petit nombre de Canadien français de l'Ouest leur contribution est importante.

La communauté de Saint-Joachim pendant la guerre

. . . les activités sociales au ralenti

À cause de la guerre, plusieurs associations vont interrompre leurs activités. Par exemple, le Cercle Jeanne-d'Arc cesse de fonctionner et les historiens parlent de la mort lente de la Société du parler français. Un quatrième congrès prévu pour juin 1915 n'a pas lieu. En 1917, le tout nouveau journal *L'Union*, déplore la perte de la Société qui "dort du sommeil du juste depuis bientôt quatre ans," (Hart, 1981, 99) et l'encourage à reprendre la défense des intérêts des Canadiens français.



Le Docteur Joseph Boulanger à son bureau. (APA)

. . . certains organismes demeurent actifs

Il y a bien, ici et là, quelques signes d'un regain de vie. Et parmi ceux-ci, il faut compter le travail de l'Association Saint-Jean-Baptiste qui semble se maintenir en dépit de tout. En 1915, l'Association entreprend la publication de son propre journal *Le Canadien français*, "surtout à l'instigation et aux frais du docteur Joseph Boulanger, président de l'association de 1915 à 1918." (Hart, 1981, 99)

La même année, l'assemblée annuelle de l'association a lieu en juillet à l'occasion de la fête nationale de la mère-patrie, la France. Les célébrations débutent par une messe à l'église Saint-Joachim et l'officiant est le père Falher de la mission de Grouard. L'après-midi, plusieurs centaines de personnes assistent à la séance musicale et littéraire tenue à la salle de l'École séparée de la troisième rue.

Le Cercle Lacombe de l'ACJC continue aussi ses activités pendant quelque temps. Ainsi le 24 décembre 1914, le journal *Le Courrier de l'Ouest* annonce la tenue d'une soirée littéraire et musicale dans la salle paroissiale Saint-Joachim, au soubassement de l'église. Organisé par le Cercle Lacombe, le

programme de la soirée comporte une conférence présentée par le président du cercle, M. Napoléon Laliberté, un duo de piano par le père Lessard et le professeur Belleau, une chanson de M. A. Leclair et un monologue dit par une petite fille de sept ans, Mlle Françoise Blais.

En mai 1915, les membres des Cercles Grandin et Lacombe ont l'honneur d'inviter le public de langue française à assister à une soirée théâtrale. On joue "Le voyage de M. Perrichon," une comédie de Labiche. On dit que les amateurs ont préparé une soirée "qui ne serait pas indigne d'acteurs professionnels . . . et des meilleurs." (*C. de l'O.*, 13 mai 1915, 8)

. . . le Cercle Jeanne-d'Arc renaît

En décembre 1917, un autre événement se produit et celui-ci aura des répercussions importantes à long terme. Le Cercle Jeanne-d'Arc vient de reprendre vie. Le groupe fondateur se réunit dans la salle paroissiale de Saint-Joachim et sous la présidence de M. Joseph Déchène, on ajoute à la section dramatique de l'ancien Cercle Jeanne-d'Arc une section musicale et une section littéraire chargée des concours littéraires annuels. Le président du nouveau Cercle Jeanne-d'Arc est M. Alex Lefort. Le directeur de la section musicale est Roy Royal; le directeur de la section dramatique est Alphonse Hervieux et le directeur de la section littéraire est Charles Turgeon.

. . . le premier concours littéraire

Suite au décès de M. Charles Turgeon, Paul Jenvrin accepte la direction de la section littéraire. Il sera lui-même remplacé par M. H. de Savoye en 1920.

Le premier concours littéraire est ouvert en mai 1919. Même au tout début, 25 écoles participent déjà au concours. Mais le trop petit nombre des prix et des récompenses et la supériorité de l'enseignement du français dans certaines institutions telles que "[. . .] les couvents de Morinville, de Lac-La-Biche, de St-Paul et Red Deer" qui [. . .] "écrasaient les petites écoles de campagne (*L.S.*, 29 nov. 1950), font en sorte que le nombre d'écoles qui participent est réduit à douze en 1920. On change alors le système de récompenses de manière à souligner les réalisations des meilleurs élèves de chaque niveau dans chaque école.

Jusqu'à 35 écoles vont participer au concours littéraire annuel pendant ces premières années. En 1925, on distribue 207 diplômes d'honneur et 30 prix en volumes.

Ce concours littéraire est le précurseur des fameux examens de français si bien connus par les membres de certaines générations. Mais ça, c'est une autre partie de l'histoire.

. . . le journal L'Union

Le 15 novembre 1917, un nouvel hebdomadaire *L'Union* succédait au *Courrier de l'Ouest* dont la publication avait été suspendue "pendant une période indéterminée, mais que nous avons tout lieu de croire courte." (*C. de l'O.*, 6 jan. 1916). Mais tel ne fut pas le cas car le journal est, en quelque sorte, une autre victime de la guerre.


Les presses du journal *L'Union* en 1928. (APA)

À compter de 1917, *L'Union* devient, pour ainsi dire, la voix de la population canadienne-française. Étant la propriété de P. Féguenne, *L'Union* se dit "journal indépendant" et se donne la devise "Bien faire et laisser dire". Comme la majorité de ses électeurs, le journal et son premier rédacteur François-Xavier Boileau ont une préférence libérale. Boileau sera remplacé en 1924 par Georges Bugnet "un vaillant champion des droits de la nationalité canadienne-française." (Trottier, 1980, 113) Selon *Le Devoir*, le journal l'Union était l'un des dix meilleurs journaux indépendants du Canada français. "C'était un témoignage réconfortant puisqu'il venait du grand journal catholique et national de Montréal fondé en 1910 par Henri Bourassa." (Trottier, 1980, 114)

. . . les organismes à caractère religieux

Plusieurs organismes à caractère réligieux continuent leurs activités pendant la guerre. Cela est vrai du groupe des Chevaliers de Colomb. On dira que l'initiation des Chevaliers du 2 novembre 1919 restera mémorable dans les annales des Chevaliers. La messe a lieu à Saint-Joachim et elle est dite par le père Hétu. On remarque que la nef est remplie par les Chevaliers et les candidats. À l'issue de la messe, les candidats se dirigent vers l'École séparée

qu'ils ne quittent que le soir pour se rendre au banquet. L'événement, dit-on par la suite dans le journal *L'Union*, a pris un caractère spécial de manifestation nationale et catholique.

En novembre 1919, la soirée familiale de Saint-Joachim regroupe 300 personnes. Cette fois la rencontre est organisée par les Enfants de Marie. La partie de cartes est très animée et le choeur recueille de chaleureux applaudissements . . . Il faut que la vie continue en dépit de la guerre.

. . . d'autres signes d'espoir

En septembre 1914, sous la présidence de A. Boileau, le Comité de salut public canadien-français est fondé dans le but de venir en aide aux chômeurs de la communauté francophone. D'autres services aux démunis sont entrepris par les paroissiens de Saint-Joachim. Par exemple, *Le Progrès albertain* est fier d'annoncer que la soirée qui a eu lieu le dimanche précédent à l'École séparée a obtenu tout le succès qu'on en attendait. La collecte au profit des pauvres se chiffre à 75 $.

Plusieurs concerts de charité ont lieu en 1915. Celui de janvier ramasse des fonds pour la crèche de l'Hôpital de la Miséricorde. En octobre, c'est une partie de cartes et une soirée musicale dont les profits seront remis aux pauvres de la paroisse. En décembre, la Société des Dames des autels a préparé une soirée dramatique . . .

La communauté catholique d'Edmonton évolue

. . . le nouveau scolasticat

Parmi les signes d'espoir que l'on remarque dans la communauté francophone de l'époque, il est important de placer l'ouverture du nouveau scolasticat des pères Oblats. Depuis plusieurs années, les Oblats s'occupent de préparer les missionnaires dont ils ont besoin. C'est pour cela qu'ils ont fondé deux juniorats où les jeunes gens font leur cours classique. L'un est à Saint-Boniface et l'autre est à Edmonton-sud.

En 1917, les Oblats décident de ne plus envoyer les jeunes novices francophones au scolasticat d'Ottawa mais plutôt de transformer le presbytère de Saint-Joachim en scolasticat, institution qui pourrait aussi servir de séminaire pour le clergé séculier. Dix-huit jeunes gens qui sont parvenus à l'étude de la philosophie et de la théologie ouvrent la voie à leurs plus jeunes confrères en devenant les premiers scolastiques d'Edmonton.

Le presbytère de Saint-Joachim devient donc le nouveau Scolasticat des Oblats. La maison n'est pas bien grande mais cela va suffir d'ici à ce que l'on puisse construire l'addition en 1919. C'est Eusèbe Sabourin qui est responsable de la nouvelle construction. L'addition mesure 40 x 70. On construit aussi un couvent pour les Filles de Jésus qui sont responsables de la cuisine et des travaux domestiques. La bénédiction du Scolasticat a lieu le 30 octobre.

L'édition du *Canadien français* du 10 octobre 1917 rapporte en détail les événements qui ont lieu lors de la journée d'inauguration solennelle du Scolasticat ou Grand Séminaire des Oblats.

> C'est le presbytère de la paroisse Saint-Joachim qui s'est ainsi transformé en maison d'études sacrées.
>
> À neuf heures et demie donc, la cloche au timbre si riche de l'église paroissiale annonçait joyeusement l'heure de la grand'messe. (*Le Can.-fr.*, 10 oct. 1917, 5)

Au-delà de soixante prêtres occupent les premiers bancs de la nef et parmi ceux-ci on remarque Mgr Béliveau, archevêque de Saint-Boniface et Nos Seigneurs Pascal, Grouard, Charlebois, Breynat et Bunoz. Sont aussi présents les pères Grandin, omi, provincial de l'Alberta-Saskatchewan, le père Welsh, omi, provincial de la Colombie-Britannique, les pères Leduc, Delmas, Vachon et Krist, les pères Patton, Kowalski et Dorais de Winnipeg, etc. L'officiant est Mgr Legal qui a comme prêtre assistant le père Magnan, omi, provincial du Manitoba. M. l'abbé M. Pilon et le R.P. Kulavy servent de diacre et de sous-diacre.

À l'orgue, les frères scolastiques sont aidés de leurs cadets, les junioristes du Collège Saint-Jean d'Edmonton. Ils chantent en chant grégorien l'admirable messe de la Sainte-Vierge. Le directeur du chant est le père Blanchin, omi.

En septembre 1918, le nouveau scolasticat compte 22 scolastiques et


L'église Saint-Joachim et le Scolasticat ouvert en 1917. (APA)

3 séminaristes. En septembre 1920, le nombre augmente à 41 scolastiques et séculiers. En 1922, ils sont 42 scolastiques dont Anthony Jordan, le futur archevêque d'Edmonton, et 18 séminaristes séculiers. En 1925-1926, ils sont 63 en tout. On peut donc dire que la

> jeune Église de l'Ouest semble donc sortir de l'enfance. Elle semble enfin pouvoir se subvenir à elle-même au moins en ce qui concerne la dévouée congrégation des Oblats. Au lieu d'avoir encore recours à la France où à la province de Québec pour la quasi totalité de leurs missionnaires, les fils de Mgr de Mazenod semblent pouvoir se recruter dans l'Ouest même pour leurs multiples paroisses et missions. (*Le Can-fr.*, 10 oct. 1917, 6)

Le directeur du premier scolasticat oblat est le père F. Blanchin. Bien qu'à la mort du père Henri Grandin en 1913, le père Blanchin devienne supérieur provincial, il demeure aussi directeur du scolasticat jusqu'en 1924. Il est remplacé par le père Patton qui occupe le poste jusqu'en juin 1926. Victime d'un accident, celui-ci est remplacé à son tour par le père B. Kennedy.

... d'autres déménagements en perspective

Mais à compter de 1925, on juge que les locaux du Scolasticat sont devenus trop étroits. Plusieurs solutions sont envisagées. On trouve d'abord nécessaire de diviser les scolastiques et les séminaristes. On discute aussi la possibilité d'organiser la Congrégation oblate canadienne selon certaines divisions linguistiques. À l'automne de 1925, il est résolu que le supérieur provincial de la nouvelle province oblate de langue anglaise devienne aussi le directeur du séminaire.

De plus, l'archevêque O'Leary veut remplacer les pères Oblats à la direction du Juniorat Saint-Jean. Il veut aussi devenir propriétaire des édifices et du terrain du scolasticat-séminaire. Les Oblats vont céder à ses souhaits. Ainsi en 1927, le Scolasticat oblat devient la responsabilité de l'archidiocèse et se donne le nom de Saint-Joseph's Seminary. Au début des années soixante, l'institution déménagera près de Saint-Albert.

Mais les projets de l'archevêque O'Leary ne se réalisent pas tous car en 1927, par décision de Rome, la province oblate de l'Alberta-Saskatchewan devient française et à compter de 1928, le Juniorat Saint-Jean devient une institution de langue française. En ce qui concerne le Scolasticat oblat, les quatre supérieurs provinciaux s'entendent sur la construction d'un scolasticat

interprovincial situé à Lebret en Saskatchewan bien qu'ils auraient préféré construire l'institution à Saint-Albert. Ouvert en février 1917, le Scolasticat de Lebret est dirigé par le père Blanchin.

... les cérémonies liturgiques pendant la guerre

Bien que la vie de la paroisse et de ses institutions ait été profondément marquée par la guerre, on maintient une pratique religieuse relativement stable en dépit de tout. Selon l'horaire des messes publié dans *Le Courrier de l'Ouest* du 16 septembre 1915, on annonce une messe basse à 6 h 30, à 8 h et à 9 h. Il y a grand'messe avec sermon en français à 10 h et grand'messe avec sermon en anglais à 11 h 15. Les soirs à 19 h 30, on célèbre les Vêpres et la Bénédiction du T.S. Sacrement. On prêche encore une retraite paroissiale annuelle. On célèbre encore la Saint-Patrice. On célèbre aussi les grandes fêtes religieuses de Pâques et de Noël avec tout l'éclat que l'on peut y mettre étant donné les circonstances. Lors de la fête de Noël de 1915, par exemple, le choeur de chant exécutera la Messe de Saint-Jospeh de J. Wiegand; le solo, "Minuit, chrétien," sera chanté par Léo Savard.

Les orgues seront tenues par l'organiste distinguée de la paroisse, Mlle Humbert; le choeur de chant sera sous la direction de M. J.C. Curtin.

• *De 1918 à 1938* •

L'entre-deux-guerres

. . . une période difficile

Suite à la première guerre, Edmonton connaît une période qui peut être décrite, au mieux, "comme une période de stagnation." (Hart, 1981,103) Et juste au moment où l'économie semble s'améliorer, elle doit essuyer "un nouveau coup dur en 1929, lorsque commença la dépression." (Hart, 1981, 103)

Selon l'historien Hart, la communauté francophone de l'après-guerre continue à lutter pour garder son identité propre mais ce n'est pas toujours facile et les résultats ne sont pas toujours certains. Plusieurs changements importants se produisent au sein de la communauté francophone non seulement d'Edmonton mais de la province. Et comme par le passé, plusieurs de ces changements naissent au coeur de la paroisse Saint-Joachim qui joue toujours son rôle de berceau de la francophonie.

La francophonie et les nombres

. . . la colonisation

Pendant cette période de l'entre-deux-guerres, la communauté francophone perd intérêt à la colonisation. Le bureau de colonisation de l'Alberta qui a cessé ses opérations pendant la guerre n'est pas remis sur pied.

De fait, le seul organisme de colonisation auquel certains membres de la communauté francophone participèrent durant cette période, la

> Edmonton Colonization Society, commença ses opérations en 1929 seulement et n'était qu'une entreprise mise sur pied par des hommes d'affaires de différentes origines ethniques. (Hart 1981, 134)

Malheureusement la nouvelle société ne vécut que peu de temps.

Le clergé, cependant, se préoccupe toujours de la colonisation et on va réussir à garder au Bureau de l'immigration canadienne à Montréal un missionnaire-colonisateur pour le district d'Edmonton. Il s'agit de l'abbé J.-A. Ethier remplacé par l'abbé Avila Lepage en 1924. De 1922 à 1929, l'abbé J.-A. Ouellette, un prêtre bien connu dans la région d'Edmonton, est le directeur des missionnaires-colonisateurs de tout le Canada.

Parmi les moyens utilisés pour encourager la colonisation, il faut compter la fameuse Liaison française. Il s'agit d'une excursion annuelle qui part du Québec et qui visite différents centres francophones de l'Ouest. La première excursion fut organisée par l'abbé Ouellette en juillet 1924, mais après quelques années d'activités, ces excursions sont remplacées par les Voyages de liaison, voyages-échanges qui permettent aussi aux francophones de l'Ouest de visiter le Québec. Les Voyages de liaison seront un des grands dossiers de l'ACFA suite à sa création en 1926 et seront maintenus pendant de nombreuses années.

. . . la population francophone

Bien que les efforts pour attirer de nouveaux colons aient été limités, un taux de natalité relativement élevé va permettre au groupe francophone de l'Alberta de maintenir sa proportion de la population totale de la province.

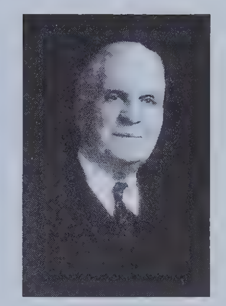
> Entre 1921 et 1936, le nombre des francophones passa de 30 913 à 39 800 et ils continuèrent de former à peu près 5,2 % de la population totale. À Edmonton même, pendant la même période, leur nombre passa de 2 707 à 4 177, 4,9 % de la population totale de la ville. (Hart, 1981, 137)

L'augmentation des nombres, cependant, cache un autre fait important. Malheureusement, les francophones ne sont plus le deuxième groupe de la ville ayant eu à céder leur position aux groupes Allemands et Ukrainiens.

Une communauté à l'intérieur d'une communauté

. . . les francophones et la communauté edmontonienne

La communauté francophone a toujours été une communauté à l'intérieur d'une communauté. Bien que la francophonie ait une vie interne intense, elle participe aussi à la vie de la communauté edmontonienne. Or, pendant la période allant de 1918 à 1935, les professionnels dans le domaine juridique et médical occupent une place importante dans l'histoire de la ville. Et les francophones y font bonne figure.



Le Docteur Aristide Blais. (APA)

Dans le domaine juridique, plusieurs jeunes avocats réussissent à se tailler une belle carrière. L'avocat L.A. Giroux et l'avocat Lucien Dubuc ont un succès considérable, Me Giroux dans le domaine politique et Me Dubuc comme membre canadien-français de la magistrature albertaine. Me Dubuc sera aussi élu président de l'ACFA en juin 1932 et complètera un mandat de deux ans jusqu'en juillet 1934. Paul-E. Poirier, C.-E. Gariépy, Hormidas Gariépy, Lionel Tellier, Lucien Maynard et Jean Hétu vont aussi servir de chefs de file, non seulement au sein de la communauté francophone de Saint-Joachim, mais aussi de la communauté edmontonienne en général.

De nombreux médecins francophones vont aussi connaître de grands succès et vont occuper des postes importants dans la communauté. Notons en particulier les docteurs Boulanger, Blais et Petitclerc. Ce dernier sera président de l'ACFA de août 1928 à mai 1932. Le Dr Boulanger rendra de grands services au sein de l'Association Saint-Jean-Baptiste et le Dr Blais sera nommé sénateur. À ces noms, il faut ajouter ceux de plusieurs jeunes médecins diplômés de la U of Alberta, les docteurs Bernard Malo et Charles Lefebvre, par exemple. Le Dr Joseph Moreau va aussi offrir d'importants services à la communauté francophone et à la communauté edmontonienne. Et combien d'autres encore vont venir s'ajouter à la liste.

Dans le monde des affaires, les choses sont relativement calmes étant donné le fait que la prospérité est à la baisse. On note, cependant, quelques succès individuels. Charles-E. Barry est directeur de la Coal Valley Mining Company; J. W. Pigeon est propriétaire du United Tobacco and News Ltd et du Yale Shoe Store. Il y a le commerce de fourrures de Louis Trudel, Blais Brothers Battery, Penn Motors Ltd géré par E.-F. Trudel et les bijouteries de P.-G. Colbert et Ferd Nadon.



Grandin district en 1935 Oliver

Grandin District en 1935 Oliver

préparé par M. Jacques Baril au printemps de 1999

1. Église Saint-Joachim
2. Maison provinciale, omi.
3. Couvent des Fidèles compagnes de Jésus
4. École de la maternelle des Fidèles compagnes de Jésus
5. Séminaire Saint-Joseph
6. Couvent des Soeurs S-J.
7. École Grandin
8. Résidence Pepin
9. Résidence Hurtubise
10. Résidence Sandy Larue
11. Résidence Geo. Cormack
12. Résidence Dr. Fred Conroy
13. Résidence Larry Leclerc
14. Résidence Augustin Morin
15. Cour de l'École Grandin
16. Hôpital général des Soeurs grises
17. Ramsey's Greenhouse
18. Résidence des Soeurs
19. Savoy Plaza
20. Résidence André Lamothe
21. Résidence Louis Belland
22. Résidence Mme T.Lamoureux
23. Résidence Almanzor Gill
24. Résidence Yvon Carl
25. Résidence Yvonne Lapointe
26. Résidence Wm.Hutton
27. Résidence Edmond Brissette
28. Résidence Dr.Allard
29. Résidence Mme Joseph Lambert
30. Résidence Paul Jenvrin – Arthur Landry
31. Résidence Jean-Louis Barbeau
32. Presbytère Saint-Joachim
33. Cour du Couvent des Fidèles compagnes de Jésus
34. Résidence Baril-Dalziel
35. Résidence Bacon – G.Baril
36. Résidence Terry Cavanagh
37. Résidence Murray – Lefebvre
38. Résidence Dr Phil.Mousseau
39. Résidence Conti-Forestier
40. Résidence Ed.Pomerleau
41. Résidence Martin Graham
42. Résidence Alphonse Brissette
43. Résidence Alphonse Hervieux
44. Résidence Beauchamp – Maze
45. Hôpital de la Miséricorde
46. Résidence des infirmières
47. Résidence Gallagher-Monahan
48. Résidence Tougas – M.Roy
49. Résidence Gabriel Paradis
50. Couvent des Soeurs du Précieux-Sang
51. Résidence Joseph Châtain
52. Résidence Paul Noël
53. Résidence Gilbert Despins
54. Résidence C.E.Barry
55. Résidence Juge Lucien Dubuc
56. Résidence E.Sabourin
57. Résidence Hillas Electric
58. Résidence Famille Albert Kéroack
59. Archevêché
60. Basilique Saint-Joseph
61. Résidence Mme Dow
62. Résidence famille A.Baril, 1930
63. Résidence Lucien St-Arnaud
64. Résidence Irénée Turcotte
65. Devonshire Apartment
66. Curling Rink
67. Appartement Jenvrin
68. Résidence André Déchène
69. Résidence Gill?
70. Résidence Jos.Daigneault
71. Résidence Mme MacDonald
72. New Method Laundry
73. Hutton Upholstery
74. Résidence Adéodat Boileau
75. Résidence Adrien Blais
76. Résidence Srs de Halifax
77. Résidence David Larose
78. Résidence Dr Jos.Moreau
79. Résidence Mme Yvonne McGinnes
80. Résidence J.A.Thibeault
81. Résidence Phil.Villeneuve
82. Barnes Skating Rink
83. Public Drugs Pharmacie
84. Arctic Boat and Canoe (Bacon)
85. Station de C.P.R.
86. Résidence Ernest Dame
87. T.J.Tonkin and Cie (Kéroack)
88. René Lemarchand
89. Gertrude Blais (EdgeHill Apt.)
90. Résidence Arthur Cantin
91. Résidence Alphonse Sylvestre
92. Résidence Gerry Amerongen
93. Résidence Ida Beauchamp
94. Résidence Charlotte Côté
95. Résidence Pros.Lessard
96. Church Supplies (Châtain)
97. Résidence Roland Patenaude
98. Résidence Albert Adam
99. Résidence M.Gallant
100. Résidence M.Legris
101. Résidence Albert Crévolin
102. Jardin Dubuc
103. Résidence Bert Knowler
104. Résidence L.Lefebvre
105. Résidence R.Morin
106. Résidence L.Bédard
107. Arlington Apt.Dr.E.Boissoneau
108. Maison Arthur St Pierre

Dans le domaine politique, la politique municipale sembre perdre son attrait pour les francophones et à la fin du mandat de Milton Martin en 1920, aucun échevin francophone n'est élu.

La politique provinciale, cependant, garde un certain nombre de fervents. En 1917, cinq députés francophones conservent leur siège : P.-E. Lessard, W. Gariépy, L. Boudreau, J.-L. Côté et J. G. Turgeon. En 1921, on note un seul changement; W. Gariépy démissionne de son nouveau poste de secrétaire provincial pour retourner à Trois-Rivières. C'est Jean-Léon Côté, député de Grouard depuis 1909, qui le remplace au cabinet.

À l'élection de 1921, c'est Joseph Miville-Déchène qui dispute son siège. Mais à compter de 1921, le parti Libéral est en perte de vitesse et le United Farmers of Alberta (UFA) devient de plus en plus populaire. Aux élections de 1921, 39 candidats du UFA sont élus dont deux députés francophones et seulement 14 libéraux dont deux libéraux francophones. À compter de ce moment-là, un certain montant de désunion politique règne au sein de la communauté francophone et cela aura un effet sur son développement.

Entre 1921 et 1930, la représentation politique reste fragmentée. Lorsque J.-L. Côté est nommé au Sénat, c'est l'avocat Giroux qui remporte la victoire à l'élection complémentaire gardant ainsi l'équilibre, deux libéraux et deux UFA. La situation reste la même après l'élection de 1926. Mais après 1930, les francophones se regroupent à nouveau sous la bannière libérale. Un seul député UFA a été élu et celui-ci va traverser la chambre en 1934, au moment où le parti UFA s'affilie officiellement au Cooperative Commonwealth Federation (CCF) fondé à Calgary en 1932.

Mais en 1935, les libéraux rencontrent un autre nouveau parti, celui du Crédit social. Lucien Maynard, un ancien élève du Collège des Jésuites, y accorde son appui. Il gagnera son siège à l'élection de 1935 et J.-W. Beaudry remportera le siège créditiste de Saint-Paul.

Au niveau fédéral, c'est un peu la même histoire. La fidélité au parti Libéral est contestée dans certains endroits et en 1935, René Pelletier devient candidat créditiste dans la circonscription d'Athabasca. En ce qui a trait au Sénat, deux membres de l'élite d'Edmonton. J.-L. Côté et P.-E. Lessard ont l'honneur d'être nommé sénateur. À sa mort, Lessard est remplacé par Pat Burns.

La vie française d'entre-deux-guerres

. . . l'élite laïque et religieuse

Pendant la période de l'entre-deux-guerres, plusieurs membres de l'ancienne élite laïque cessent de remplir leur rôle de chefs de file. Quelques-uns quittent Edmonton pour retourner au Québec. Il y a aussi plusieurs retraites et le décès de plusieurs autres.

Les nouveaux chefs sont les diplômés du Collège des Jésuites. Parmi les plus actifs de la période, on compte "Paul-E. Poirier, André M.-Déchène, J.-Laurier Picard, Roméo Ketchen et Lucien Maynard." (Hart, 1981, 105)

Le clergé francophone, nous l'avons vu, a toujours joué un rôle de premier plan dans tout le développement de la communauté francophone. Or, pendant cette période, le nombre de prêtres et de religieux francophones diminue. Par exemple, en 1920, la population catholique de l'archidiocèse d'Edmonton totalise 38 500 âmes dont 18 094 sont d'origine française. Cette population est desservie par 98 prêtres, dont 64 sont francophones. Mais avec la mort de Mgr Legal, le 10 mars 1920, et le début du mandat de Mgr Henry J. O'Leary au poste d'archevêque d'Edmonton, plusieurs changements se produisent dont une campagne de recrutement de prêtres anglophones. C'est ainsi qu'en 1931, alors que la population catholique francophone du diocèse se chiffre à 25 933 âmes et celle d'expression anglaise à 34 144, il y a 64 prêtres anglophones et seulement 16 prêtres francophones.

. . . l'Association Saint-Jean-Baptiste et la Société du parler français

De plus en plus divisée sur le plan politique et de moins en moins importante en ce qui concerne le poids des nombres, la communauté francophone d'Edmonton doit trouver une façon de consolider son identité distincte. Or, l'histoire a démontré que les diverses associations sont un des meilleurs moyens d'assurer l'unité et la force de la communauté.

Malheureusement, certains organismes qui avaient eu du succès avant la guerre n'ont pas su reprendre leur souffle. Par exemple, la Société du parler français a complètement disparu. Quant à l'Association Saint-Jean-Baptiste, elle n'a plus son influence d'antan.

Heureusement que l'on célèbre toujours la Saint-Jean-Baptiste et plus souvent qu'autrement ce sont les gens de Saint-Joachim qui l'organisent. Ainsi le 29 mai 1930, *La Survivance* rapporte que le comité d'organisation travaille ferme.

On veut quelque chose de grandiose et en plein air [. . .]

Il y aura partie de balle-au-camp et sports pour tous.

[. . .] le soir il y aura concert par les membres de la chorale Saint-Joachim, sous la direction de M. Gédéon Pepin et représentation de la comédie populaire, "La Poudre aux yeux" de Labiche.

Soyons libres pour dimanche le 22 juin et nous ne le regretterons pas. (*L.S.*, 29 mai 1930)

En effet, le programme promet beaucoup. Suite à la grand'messe célébrée par Mgr O'Leary à l'église Saint-Joachim, la fête aura lieu sur le terrain de l'exposition et la représentation théâtrale sous la direction de A. Hervieux, aura lieu au théâtre Pantages. M. le Dr J.-L. Petitclerc, le président général de l'ACFA dira quelques mots.

L'édition de *La Survivance* du 26 juin rapporte que la célébration de la fête nationale obtint un grand succès à Edmonton.

L'église de Saint-Joachim, coquettement décorée pour l'occasion, reflétait un air de fête [. . .] Il émanait un parfum des anciens jours, des jours pleins de sacrifices que vécurent nos ancêtres, jours de dévouement et d'abnégation. La plus ancienne église française du diocèse d'Edmonton entendait une fois de plus résonner les accents français, dans la chaire et au choeur. Aussi Français qu'hier et autant que demain : voilà la conclusion que les vieux murs pourraient dire et redire s'ils étaient doués de la parole et de l'entendement. Bien des vents nous ont secoués mais jamais, comme groupe, nous n'avons abdiqué. Le passé, nous le continuons par un présent besogneux, en vue d'un demain plus fécond encore. (*L.S.*, 26 juin 1930, 8)

Et l'année suivante, tout est à refaire. Et l'année d'après aussi. En avril 1932, le comité d'organisation est déjà à l'oeuvre "avec enthousiasme" précise-t-on dans le journal *La Survivance*. (*L.S.*, 6 avril 1932, 5)

. . . le Cercle Jeanne-d'Arc donne naissance à l'ACFA

Pendant la période de l'entre-deux-guerres, deux organismes à vocation nationale remportent un grand succès. Il s'agit du Cercle Jeanne-d'Arc et de l'Association canadienne-française de l'Alberta.

Réorganisé à la fin de la guerre, le Cercle Jeanne-d'Arc, a ajouté une section musicale et une section littéraire à la section dramatique originale.

Le 17 octobre 1923, le cercle se convertit en société incorporée. Le prix des actions est de 10 $ et les membres fondateurs sont : MM. Jenvrin, Longoz, Lefort (président), Cardinal (vice-président), Féguenne (trésorier), de Savoye (président de la section littéraire) Hervieux, (président de la section dramatique). G. Pepin est le président de la section musicale et M. Adélard Baril est chargé de la section du recrutement, de la publicité et des amusements. "Enfin, la fanfare des Artisans canadiens-français, dirigée par M. Pepin et la chorale, dirigée par M. Cardinal, entrèrent dans le Cercle Jeanne-d'Arc qui groupa ainsi toutes les activités françaises de la ville." (*L.S.*, 29 nov. 1950)

. . . le nouveau programme de français

Mais les circonstances sont telles que le travail du Cercle Jeanne-d'Arc ne suffit pas pour répondre à tous les besoins de la communauté francophone. C'est dans le domaine de l'éducation que les besoins se font le plus pressants. Bien que la communauté francophone soit assez satisfaite de la loi scolaire – "la loi scolaire nous a toujours été très favorable, vous le savez" – (*L.S.*, 29 nov. 1950), la communauté en déplore le manque d'application. Il n'y a aucun règlement ministériel qui en précise l'exécution. Il n'y a pas de programme officiel pour l'enseignement du français ce qui fait que chaque professeur enseigne le français selon son inspiration, choisissant les livres selon son goût.

Lorsque la Saskatchewan adopte officiellement, en avril 1925, un nouveau programme de français, le Cercle Jeanne-d'Arc convoque une assemblée générale au local du Cercle LaVérendrye des Chevaliers de Colomb et on nomme un comité pour s'occuper de la question. Les membres du comité demandent alors aux députés francophones d'aborder la question avec le gouvernement. Quelques jours plus tard, M. L. Joly, député de Saint-Paul, obtient du ministre de l'Instruction publique, Perrin Baker, la mise sur pied d'un comité gouvernemental pour élaborer un programme de français.

Le comité du ministre et le comité des francophones travaillent alors de concert tout l'été et le premier septembre, le ministre publie le règlement "que vous connaissez sur l'enseignement du français dans les écoles primaires d'Alberta." (*L.S.*, 29 nov. 1950) C'est le règlement de 1925 qui rend officiel l'enseignement du fameux cours primaire. En vigueur depuis le 1er septembre 1925, le règlement stipule que :

> Dans toutes les écoles où la Commission scolaire décidera, par voie de résolution, d'offrir un cours élémentaire en français, aux termes de la section 184 de l'ordonnance scolaire, le français sera, pour les enfants francophones, l'une des matières scolaires autorisées et pourra être, durant la première année, la langue d'enseignement des autres matières. Cependant, l'anglais oral devra, dès le début, être une matière inscrite au programme.
>
> Au cours de la deuxième année et après que l'enfant aura appris à lire dans la langue maternelle, commencera l'enseignement réglementaire de la lecture de l'anglais.
>
> À partir de la troisième année, une période ne dépassant pas une heure par jour pourra être consacrée à l'enseignement du français. Le mot "français" tel qu'employé ici, comprendra la lecture, l'étude de la langue, la grammaire, l'analyse, la dictée et la composition.
>
> Les enseignants pourront fournir des explications dans la langue maternelle si nécessaire. (Hart, 1981, 140)

Pourvus d'un "programme aussi parfait qu'on pouvait le désirer, les Canadiens français avaient maintenant besoin d'une machine pour mettre en jeu cet instrument tant rêvé." (*L.S.*, 29 nov. 1950) Il faut un regroupement plus étendu qui réunit les forces francophones de toute la province.

. . . un regroupement plus étendu

Georges Bugnet qui est alors rédacteur en chef du journal *L'Union* rêve aussi d'un regroupement plus étendu. À l'automne de 1925, Bugnet reçoit l'autorisation des directeurs du journal de lancer l'idée : "[. . .] *L'union* put enfin commencer les semailles. . . en plein hiver 1924-1925." (*L.S.*, 3 mai 1950)

Le temps étant propice, le Cercle Jeanne-d'Arc, soutenu par les Chevaliers de Colomb, décide d'organiser, le 13 décembre, à l'hôtel Macdonald, un grand banquet ouvert à tous, afin d'y poser les bases d'une association générale. Plus de 400 personnes venues de tous les coins de la province s'y présentent. Selon Bugnet, "c'est à ceux-là que revient vraiment l'honneur et le mérite d'avoir mis au jour, d'avoir fait monter de l'aube au plein soleil, notre association canadienne-française d'Alberta." (*L.S.*, 3 mai 1950)

La première rencontre a pour but de

> réunir toutes nos forces éparses dans la Province de l'Alberta et les faire travailler à l'amélioration de l'enseignement de leur langue et à l'augmentation de leur influence jusqu'à la pleine jouissance de tous leurs droits tels qu'ils sont garantis par la Constitution du Canada ou autrement nommé "l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord" et tels que mis en pratique dans la Province de Québec où les deux langues officielles du pays sont sur un pied d'égalité. (ACFA, 13 déc., 1925)

Lors de cette première rencontre, on accepte trois résolutions : que soit élu un comité provisoire de 20 membres, qu'un congrès national soit convoqué dès qu'il sera possible et qu'en attendant, le comité provisoire ait pleins pouvoirs d'agir au nom de la présente assemblée. C'est lors du premier congrès national qui a lieu du 15 au 18 juillet que l'ACFA est officiellement fondée. Le premier président est le docteur J.-E. Amyot. Par la suite, les congrès de l'ACFA deviennent un événement annuel de grande importance.

> Durant les années 1920, le nombre des participants augmenta sans cesse, pour atteindre 800 lors du congrès de 1929. Les délégués à ces congrès venaient, bien sûr, de tous les coins de la province, mais l'élite de la communauté d'Edmonton continua à dominer, aux postes de direction de l'association. (Hart, 1981, 114)

En dépit du rôle important que joue l'élite d'Edmonton, ce qui distingue la nouvelle association, c'est le regroupement de ses membres en cercles paroissiaux sous la juridiction d'un comité local. C'est à l'organisation de ces cercles paroissiaux que se consacre le secrétaire-général de l'association pendant la première année. Et déjà, en décembre 1926, il y en a plusieurs dont trois à Edmonton : un à l'Immaculée-Conception, un à Saint-Edmond et un à Saint-Joachim.

. . . le cercle paroissial de Saint-Joachim.

La Survivance du 7 février 1929 rapporte l'élection des officiers du Cercle Saint-Joachim de l'ACFA. Il s'agit des membres suivants : M. Edgar Marques, président, M.H.E. Patenaude, vice-président, M. Paul-Émile Poirier, secrétaire-trésorier et de MM. L. Blais, J.A. Lambert et A. Lavoie, conseillers. Lors de la première réunion du nouvel exécutif, tenue le 4 février 1929 à la salle paroissiale Saint-Joachim, on atteste que le Cercle Saint-Joachim a 79 membres en règle et que le Cercle a remis la somme de 77 $ à l'Exécutif

central. M. Laplante, le secrétaire-général de l'ACFA suggère alors aux membres du Cercle Saint-Joachim que celui-ci s'efforce de devenir "un cercle actif, un cercle-type que les autres cercles pourraient copier." (*L.S.*, 14 fév. 1929, 4)

À cette même réunion, M. Laplante propose aussi

> que les dames aussi bien que les hommes sont de droit membres de l'ACFA et que les Dames de Saint-Joachim n'ont pas eu l'occasion de se faire représenter sur l'exécutif du cercle, que le secrétaire soit autorisé d'écrire à Mme la président des Dames de Saint-Joachim et lui demande d'inviter les dames de cette société à nommer deux délégués pour les représenter sur l'exécutif du cercle. (*L.S.*, 14 fév. 1929, 4)

Étant donné les moeurs de l'époque, cette démarche est particulièrement signifiante et aura des retombées fort importantes.

En février, le Cercle de Saint-Joachim organise une fête de famille à laquelle assistent quelque 150 personnes. En avril, *La Survivance* informe ses lecteurs que le Cercle Saint-Joachim compte au delà de 100 membres et qu'il lance le défi suivant : quel est l'autre cercle qui dépassera ce groupe? Le 11 avril, le cercle compte 138 membres et *La Survivance* publie la liste complète des noms.

. . . l'ACFA s'occupe du concours littéraire

Le concours littéraire créé par le Cercle Jeanne-d'Arc va devenir la responsabilité de l'ACFA à compter de 1929. C'est M. Racette qui en assure l'organisation lors de cette première année. Peu à peu, la nature même du concours va évoluer. Le système de récompenses et de prix change aussi. À compter de 1920, on souligne les réalisations des meilleurs élèves de chaque niveau dans chaque école. En 1925, on distribue 207 diplômes d'honneur et 30 prix en volumes.

À Saint-Joachim, la distribution des prix du concours de français aux enfants de l'école Grandin est un événement à ne pas manquer.

. . . les élus du Cercle Saint-Joachim

En mars 1930, le nouveau président du Cercle Saint-Joachim est élu lors d'une réunion qui a lieu dans la salle paroissiale et à laquelle une foule très nombreuse participe. Les nominations sont nombreuses mais c'est M. Louis

Normandeau que l'emporte. Il se fera remplacé par M. Jos Julien en février 1931. Deux dames font aussi partie de l'éxécutif du Cercle Saint-Joachim de l'ACFA de 1931. Il s'agit de Mme J.-L. Petitclerc, l'épouse du président-général et Mme Jos Lambert. On se dit fier de voir les dames s'occuper du cercle. "Ce que femme veut, Dieu le veut," dit *La Survivance* du 12 février 1931.

M. Jos Julien occupera le poste de président du Cercle Saint-Joachim pour quatre termes consécutifs, à savoir de 1931 à 1934. À l'élection de 1935, le nouveau président élu est M. Gérard Baril. Il occupera le poste jusqu'en 1938.

... le journal L'Union

Suite à sa fondation en 1926, l'ACFA entretient des rapports amicaux avec *L'Union*, l'unique journal francophone de l'époque. On dira même que le journal était presque devenu son porte-parole officiel. De plus, l'entente régnait entre le nouveau secrétaire-général de l'ACFA, Rodolphe Laplante, et le journal qui publie gratuitement les annonces et les commentaires de l'ACFA. Mais cela ne va pas durer.

Les conflits vont d'abord naître entre le propriétaire Féguenne et Georges Bugnet, le rédacteur en chef. Quelque temps avant la fondation de l'ACFA, Bugnet rêvait de fonder une association canadienne-française comme il en existait alors en Saskatchewan et au Manitoba et son premier article comme rédacteur en fait la proposition. L'article est très mal reçu par Féguenne. D'autres incidents s'ajoutent peu à peu au premier conflit de sorte que le 18 octobre 1928, Féguenne déclare son intention bien arrêtée de faire de son journal une "feuille d'annonces" et de ne plus publier d'articles de fond, sauf contre espèces sonnantes. L'ACFA vient de perdre son porte-parole et son agent de liaison.

... La Survivance, le journal de l'ACFA

Le comité exécutif de l'ACFA, sous la présidence du Dr Petitclerc, décide alors de fonder un journal avec l'aide des Oblats et d'un groupe de laïcs influents. Le nouveau journal sera l'organe de l'association mais il sera au-dessus de tous les partis politiques et "assez grand pour encourager toutes les bonnes volontés." (Trottier, 1980, 117)

> Le 16 novembre 1928, un vendredi midi, sortait des presses de la Western Veteran Publishing Company, les plus grosses du genre à Edmonton, le

premier numéro de *La Survivance* : quatre pages bourrées de témoignages et d'articles favorables à sa parution. En première page, l'article de tête, intitulé "Pourquoi un journal?," paraissait sous la signature du président de l'ACFA, le docteur J.-L. Petitclerc. (Trottier, 1980, 117)

Le journal a choisi un titre qui est lui-même tout un programme : *La Survivance*, "nom consacré par tout ce qu'il implique de généreuse détermination, de fidélité à la foi, à la langue, à tout le passé de notre race. . ." (Trottier, 1980, 117)

À compter de ce jour, le journal *La Survivance* devient un outil par excellence de la survivance française. Devenu le Franco-albertain en 1967, le journal restera fidèle à son mandat de porte-parole et de reflet de la communauté franco-albertaine. Et comme c'est le cas de bien d'autres réalités, le journal *La Survivance* est né en partie à cause des forces vives de la communauté francophone de Saint-Joachim et des Oblats de Marie-Immaculée.

. . . la radio française

Les services radiophoniques francophones n'ont pas vu le jour en 1949 alors que le poste CHFA diffusait en ondes pour la première fois. Dès 1930, la communauté franco-albertaine trouve le moyen d'organiser des émissions radiophoniques de tous genres qui sont alors présentées sur les ondes du poste anglais du *Journal*, CJCA, créé en mai 1922, et plus tard sur les ondes du poste radiophonique de la University of Alberta, CKUA, créé en novembre 1927.

La première émission du genre sera diffusée le 24 novembre 1930 grâce à l'obligeance de M. Dick Rice, le directeur de la radiodiffusion au poste CJCA. Mlle Émilie Paradis a bien voulu se charger de l'organisation de ces soirées et les artistes qui participent à ce premier concert sont Mlle Bérengère Mercier, soprano, accompagnée par Mlle Gertrude Baril; le R.P. Humbert, s.j., accompagné par le R.P. Picard s.j. du Collège des Jésuites, M. Paul Tougas, violoniste, accompagné au piano par Mlle Constance Gagnée.

Le troisième concert de l'ACFA a lieu le 22 décembre et met en vedette la chorale de la paroisse Saint-Joachim sous la compétente direction de M. Gédéon Pepin qui fera entendre un répertoire de chants de Noël. Les solistes

sont le Dr Boissonneault et M. Morin, Mme Georges Lambert et Mlle Albertine Lessard.

Dans les annales de la radio française en Alberta, 1932-1933 risque de remporter le titre de l'année la plus riche en production d'émissions françaises locales. À compter de novembre 1932, sur une période de sept mois, CJCA diffuse vingt-cinq concerts français auxquels 295 personnes participent. De semaine en semaine, ce sont les regroupements, les artistes et les institutions de la communauté franco-albertaine qui organisent ces concerts. À part les quelques concerts offerts par les gens du Juniorat Saint-Jean ou encore par les enseignants et les élèves du Collège des Jésuites, ces organismes et ces artistes sont des gens de la paroisse Saint-Joachim : la chorale Saint-Joachim, le Cercle LaVérendrye des Chevaliers de Colomb, le Cercle Jeanne-d'Arc, la Société des dames de Saint-Joachim, la Société des artisans canadiens-français, le Cercle Bellarmin de l'ACJA, les Bonnes amies, etc. . . De manière particulière, on remarque la participation de Jacques Sylvestre, d'Annette Pepin, de Bérengère Mercier, d'Albertine Lessard, de M. Morin de Louis Normandeau. Maurice Lavallée, Paul Jenvrin et Adéodat Boileau présentent des récitations. Alphonse Hervieux, Gérard Baril et leur équipe jouent des scènes dramatiques etc. . .

À compter de 1933, cependant, les émissions françaises se font de plus en plus rares. On aurait aimé répéter le succès de l'année précédente mais on ne peut pas. En ce qui concerne le poste CKUA, les ressources financières se font rares étant donné les coupures que l'université vient de subir dans les octrois annuels votés par la Législature.

L'éducation française

. . . la Commission des écoles séparées

Plusieurs paroissiens de Saint-Joachim, nous l'avons déjà vu, ont servi à titre de représentant à la Commission des écoles séparées. Jusqu'en 1926, la communauté francophone réussit à faire élire trois des sept membres de la Commission scolaire. "De 1918 à 1924, ces trois personnes étaient J.-H. Gariépy, J.-H. Picard et Paul Jenvrin; après 1924, C.-E. Barry remplaça J.-H. Gariépy. Puis lors des élections de 1926, seulement deux commissaires francophones furent élus : C.-E. Barry et C.-E. Gariépy." (Hart, 1981, 137). Barry est remplacé par J.-O. Pilon en 1927.

Pendant la période allant de 1914 à 1938 la population scolaire des écoles séparées d'Edmonton ne cesse de croître. En 1929, l'assistance mensuelle

s'élève à 2 400 alors qu'au commencement de 1939 elle a augmenté jusqu'à 2 800.

On a fait bien du chemin depuis la première petite école de Saint-Joachim sous la juridiction de la première Commission d'école séparée. En 1938-1939, le personnel enseignant des écoles séparées

> se compose de 84 professeurs réguliers, de cinq professeurs spéciaux de français, d'un inspecteur des cours de musique, d'un inspecteur de culture physique. Le service administratif se compose du surintendant, du secrétaire-trésorier, d'un sténographe et un homme des services [. . .] Dix-sept écoles en tout fonctionnent si l'on inclut les cas où nous sommes locataires. La propriété susceptible d'être taxée a été évaluée à 6 335 135,00 $. On estime que les écoles, en 1939, coûteront 173 000,00 $ pour le fonctionnement. (*L.S.*, 21 juin 1939)

. . . l'Association des commissaires d'écoles

Le 7 février 1935, un groupe de commissaires d'écoles de langue française et quelques autres Canadiens français se réunissent à la salle Saint-Joachim d'Edmonton pour fonder l'Association des commissaires d'écoles de langue française de l'Alberta. Plusieurs francophones venus d'autres paroisses sont présents. Il y en a même de Tangent, de Plamondon, de Saint-Paul, de Legal etc. . . L'Alberta, explique-t-on au début de la réunion, est la seule province à minorité française à ne pas avoir d'association de commissaires d'écoles de langue française. Il faut changer cela. Il faut créer une association de langue française où les commissaires expérimentés font connaître leurs efforts et leurs succès à d'autres commissaires. Les membres présents sont d'accord et sur une proposition de Lucien Maynard, la nouvelle association est créée. Son premier président est M. J.-O. Pilon.

Une fois de plus, Saint-Joachim aura été témoin et aura participé pleinement à la création d'un nouvel organisme.

. . . l'AIBA et l'AEBA

Plusieurs paroissiens de Saint-Joachim vont aussi participer à la création et à l'administration d'un regroupement d'éducateurs d'abord connu sous le nom de Association des instituteurs bilingues de l'Alberta. Le 4 novembre 1926, quelques mois après le premier congrès de l'ACFA, les instituteurs bilingues se réunissent pour adopter la constitution de l'AIBA.

Mais le recrutement n'est pas facile à faire. À ses débuts, l'association ne regroupe que 15 membres. On redouble d'efforts et en juillet 1927, la nouvelle

association compte 83 instituteurs. Présidée par Rosaire Racette, l'AIBA se fixe "comme objectif principal d'assurer un enseignement adéquat du français dans les écoles de la province. Malheureusement cette première tentative est appelée à disparaître." (Levasseur-Ouimet, 1996, 188)



Une réunion annuelle de l'AEBA tenue au Collège Saint-Jean en 1954. (Photo : Levasseur-Ouimet)

En 1934, dans les procès-verbaux des réunions de l'exécutif de l'ACFA, il est question de ressusciter l'AIBA. C'est le père Fortier, le visiteur d'école qui en assume la responsabilité. "À l'exécutif du 20 janvier 1935, le R.P. Fortier dit qu'il s'occupe de recruter des membres pour cette nouvelle association des instituteurs bilingues de l'Alberta durant ses visites aux écoles." (Levasseur-Ouimet, 1996, 188) La nouvelle association portera le nom AEBA, l'Association des éducateurs bilingues de l'Alberta.

Pendant de nombreuses années, l'AEBA s'occupera de tout ce qui touche l'éducation francophone et catholique le contenu des cours de français et de religion, l'enseignement, le développement professionnel des enseignants, l'évaluation (les fameux concours de français et de catéchisme) et tout un éventail d'activités pédagogiques, telles que les concours de la parole et les festivals de la chanson française.

. . . l'École Grandin

L'édifice de l'école Grandin fut bâti en 1914-1915. Et à cause de son histoire et de son site tout près de l'église Saint-Joachim et de la première école séparée d'Edmonton, l'école Grandin occupe une place particulière dans le coeur des paroissiens de Saint-Joachim. C'est aussi l'école que fréquentent leurs enfants!

C'est donc avec un plaisir certain que l'on assiste aux concerts, à la distribution des prix de français etc. . . Le concert du 14 avril 1929 est particulièrement apprécié. En plus des nombreux chants, les élèves ont présenté "Le saint malgré lui," sous la direction de M. Alphonse Hervieux.

Les parents ont raison d'être fiers car en 1932, 17 des 85 participants de l'école au concours de français reçoivent des prix; 23 se méritent un diplôme à sceau rouge et un élève se mérite un diplôme à sceau d'or.

En septembre 1931, l'école Grandin regroupe 98 élèves de langue française. En 1932, il y en 90 dont 14 seulement dans les deux premières années. On fait alors appel aux parents car il faut, pour compléter cette classe, augmenter le nombre d'élèves à 20.

En 1939, à la fin de la période de l'entre-deux-guerres, l'école se compose de douze classes regroupant 404 élèves de la 1[e] à la 8[e]. Les Fidèles compagnes de Jésus partagent l'enseignement avec les Soeurs de l'Assomption et sept instituteurs laïcs. La directrice est la Rév. Mère M. Antoinette des Fidèles compagnes de Jésus.

. . . les Soeurs de l'Assomption de Nicolet

Premièrement arrivées au Canada en 1891, les Soeurs de l'Assomption de Nicolet se rendent en Alberta en 1926 et cela à la demande de personnalités telles que le Dr Blais, M. Rioux et le Dr Petitclerc. Selon Hart, l'abbé Auguste Bernier, curé de la paroisse de l'Immaculée-Conception obtient, en 1925, la permission de faire venir les Soeurs de l'Assomption de Nicolet pour établir un couvent à Edmonton.

À leur arrivée, on lance une campagne de souscription puis le Couvent de l'Assomption, un édifice de cinq étages est érigé au coin de la 98[e] rue et de la 108[e] avenue. En septembre 1926, le couvent ouvre ses portes à soixante étudiantes.

> Dès le commencement, les élèves ont suivi le cours Lettres-Sciences de l'Université Laval, tout en couvrant les matières prescrites par le Ministère de l'Instruction publique de l'Alberta. Toutefois, à l'exception de l'anglais, toutes les matières s'enseignaient en français. (Thérèse-des-Chérubins, 1967, 35)

Les religieuses de l'Assomption, participent au travail de la communauté de Saint-Joachim pendant de nombreuses années. Elles font partie du personnel de l'école Grandin en 1939. Plus tard, elles dirigeront le jardin d'enfance situé tout juste en face de l'église.

Les associations francophones

. . . Saint-Joachim et les associations francophones

Depuis le tout début, nous l'avons vu, la paroisse de Saint-Joachim est responsable de la création de nombreuses associations, de nouvelles paroisses, de nouveaux services. Cette tendance se continue pendant la période de l'entre-deux-guerres alors que la communauté francophone se découvre d'autres besoins parce qu'elle vit d'autres circonstances. Or, l'apparition sur la scène communautaire de nouveaux organismes ne signifie pas toujours l'abandon des plus anciens. On ne fait qu'ajouter voilà tout. Ainsi, entre 1918 et 1938, nous comptons plus d'une douzaine d'organismes qui viennent s'ajouter aux grandes associations, aux institutions et aux services mis en place antérieurement. En un sens très réel, Saint-Joachim est véritablement une paroisse-mère et son essor va toucher non seulement les membres de sa propre communauté mais aussi tous les francophones de l'avenir. Voilà ce qui vaut sûrement la peine d'être raconté.

. . . le Conseil LaVérendrye des Chevaliers de Colomb

Le 5 janvier 1907, les Chevaliers de Colomb établissent le Conseil d'Edmonton No. 1184. Plusieurs membres de la communauté vont participer à ce conseil pendant de nombreuses années. En 1919, cependant, l'existence de deux paroisses francophones à Edmonton semble justifier la création d'un conseil strictement francophone. "Le 1er avril de la même année, quarante membres de la communauté se rencontrèrent et jetèrent les bases du Conseil LaVérendrye des Chevaliers de Colomb, le premier d'expression française dans l'Ouest. Julien LeBlanc en fut le premier grand chevalier." (Hart, 1981, 108)



Le Conseil LaVérendrye des Chevaliers de Colomb en 1921. (APA)

Dès sa création on rapporte que le Conseil devient l'un des piliers de la communauté. Parmi ses nombreuses réalisations, il importe de souligner de façon particulière la création d'un centre de rencontres pour tous les groupes francophones de la ville "En 1920, il loua à cette fin une ancienne maison, joliment décorée, située au coin de la 104e rue et de l'avenue Victoria; en 1922, alors que 325 membres faisaient partie du conseil, une compagnie

fut formée et elle acheta la maison." (Hart, 1981, 108). Le Club LaVérendrye devient rapidement le lieu de rencontre le plus populaire de la communauté. C'est dans cette maison que sont nés bien des nouveaux projets, que sont discutées bien des questions lourdes de signification pour tous les francophones.

. . . le conseil paroissial

Le curé de Saint-Joachim a toujours été soutenu dans ses décisions et ses projets par un conseil de paroissiens dévoués. En 1927, le Conseil de la paroisse se compose de l'Hon. sénateur Lessard, de l'Hon. juge Dubuc de MM. H.E. Patenaude, E. Dame et A. Blais. Le 1er dimanche de février 1928, une assemblée de paroissiens confirme dans leurs fonctions de marguilliers MM. Lessard, Dubuc et Patenaude pour un terme de deux ans et MM. E. Dame et A. Blais pour un terme d'un an. M. A. Baril remplacera M. Dame et M. Jos. Châtain remplacera M. Blais.

En 1933, suite à la mort de l'Hon. Lessard, les paroissiens se réunissent pour l'élection d'un nouveau marguillier. C'est M. J.A. Daigneault qui est élu. En janvier 1935, on est un peu embarrassé à savoir qui doit sortir de charge puisque lors de l'élection précédente, on a oublié de noter lequel des élus avait reçu le moins de vote. Pour régler la question, le curé décide alors de remettre les cinq postes en nomination. Les nouveaux élus sont MM. J.-E. Brodeur, E. Morier, J.H. Tremblay, G.-A. Thibeault et J.-W. Pigeon.

. . . les Dames de Saint-Joachim

Les dames de la paroisse se réunissent aussi dans le but d'appuyer le travail du curé et de venir en aide aux malades et aux pauvres.

En 1928, un nouvel organisme voit le jour. Il vient remplacer la Société des Dames de l'autel de Saint-Joachim et la Société des Dames de Sainte-Anne qui semblent ne pas avoir fonctionné. Ce sont les Dames de Saint-Joachim et la première présidente est Mme J.-L. Petitclerc. La première année est concluante, l'organisation est un succès. "Après avoir revu le travail fait pendant l'année nous avons constaté que quoique notre organisation ne date que d'un an, nous avons déjà accompli un succès marqué tant par nos oeuvres paroissiales que par le grand nombre de membres recrutés." (*L.S.*, 10 jan. 1929, 3)

À la réunion du 4 janvier, Mme Petitclerc est nommée présidente pour un deuxième terme. En décembre 1929, elle est remplacée par Mme J.E.

Amyot. Mme C.E. Barry occupe le poste de présidente en 1931. Mme Petitclerc est réélue en 1932 et Mme Amyot en 1933. Mme J.-E. Lambert occupe le poste en 1934. *La Survivance* du 9 janvier 1935 annonce l'élection à la présidence de Mme Labissionnière réélue en 1936. En 1938, Mme J. Hurtubise est élue présidente. Elle remplace Mme E. Bérubé.

On prend aussi le temps de se rencontrer et de s'amuser. Les parties de cartes mensuelles sont particulièrement appréciées comme moyen non seulement de rencontre mais aussi comme source de revenus pour venir en aide aux pauvres ou comme moyen de financer un très grand nombre de bonnes oeuvres. Or, il est important de souligner qu'il ne s'agit pas toujours de petites soirées intimes réunissant une dizaine de membres. Parfois c'est tout le contraire. En février 1929, par exemple, environ deux cents personnes de toutes les paroisses de la ville se réunissent pour jouer au whist et au bridge.

De temps à autre, on organise aussi des conférences sur des sujets variés. Par exemple, en février 1929, l'orateur invité est M. P.-E. Poirier qui a choisi de parler de "La femme et quelques-uns de ses droits légaux." Tous les gens de la communauté et parfois même d'autres paroisses sont invités à venir entendre les conférenciers.

Les Dames de Saint-Joachim ont aussi un comité de femmes qui visitent les malades dans les hôpitaux de la ville. Celles-ci sont autorisées à dépenser un certain montant par mois afin de procurer quelques douceurs aux malades éloignés de leurs familles.

On organise aussi des soirées musicales où les artistes locaux présentent des chants, des monologues. Parfois on accueille des musiciens d'ailleurs, de Saint-Paul ou du Collège des Jésuites. Parfois ce sont les Dames de Saint-Joachim qui deviennent les artistes afin de participer aux radio-concerts offerts sur les ondes de CJCA pendant l'année 1932-1933.

Pour les pauvres, on ramasse des vieux vêtements et même les petites pièces de lainage qui servent à faire des couvre-pieds. On organise des thés et les profits sont utilisés pour créer une bourse pour les vocations. En 1931, on s'occupe aussi de ramasser des fonds pour l'amélioration de la nouvelle salle paroissiale.

. . . les Enfants de Marie

Inauguré en décembre 1899, au moment même de l'ouverture de la quatrième église, le groupe des Enfants de Marie semble reprendre vie en janvier 1938.

Le journal *La Survivance* annonce le résultat des élections qui viennent d'avoir lieu. Malheureusement, entre 1928 et 1938, le journal *La Survivance* n'a jamais rapporté de nouvelles à leur sujet. Est-ce que cela signifie que le regroupement avait disparu ou était-il seulement demeuré dans l'ombre?


Les Bonnes amies. (Photo : T. Desjardins)

. . . les Bonnes amies

Le groupe des Bonnes amies est fondé en 1926 par cinq jeunes filles "conscientes des problèmes du temps et de l'avenir et désireuses de promouvoir le bien-être de la jeunesse féminine d'Edmonton." (Blais, 1980, 45) Les cinq fondatrices sont Yvonne Sylvestre, Cécile Brissette (Mme Baril), Valéda Sabourin (Mme Racette), Yvonne Sabourin (Mme Turcotte) et Gertrude Baril (Mme Blais)

La première réunion a pour but de recruter des membres et elle a lieu à la salle du Rosary Hall au coin de la 104e rue et de la 100e avenue. Plus de 70 jeunes filles y assistent. L'association est lancée et elle a pour but de regrouper les jeunes filles francophones de la ville tout en leur donnant l'occasion de se connaître et de s'occuper d'oeuvres sociales et patriotiques. Au moment du premier anniversaire du cercle, la première présidente, Yvonne Sylvestre, dira :

> Nous sommes toutes fières de notre organisation et nous avons raison, puisqu'elle nous permet de nous connaître plus intimement et d'établir entre nous des liens durables d'une cordiale amitié. Joignant l'utile à l'agréable, elle nous permet aussi de servir diverses bonnes causes tout en nous amusant. (Blais, 1980, 45)

Le groupe n'est rattaché à aucune paroisse mais il se rencontre souvent dans la salle paroissiale de Saint-Joachim. Il se réunit aussi dans la salle de réunion du Conseil LaVérendrye des Chevaliers de Colomb. Le groupe a choisi la devise "Honni soit qui mal y pense."

Le cercle fait beaucoup d'activités dont le but est de prélever des fonds pour les familles moins fortunées, pour le pensionnat des religieuses de

l'Assomption, pour le Collège des Jésuites. Chaque année, les Bonnes amies offrent un prix d'excellence, généralement une pièce de 5 $ en or à une étudiante du pensionnat des Soeurs de l'Assomption.

On organise aussi des conférences littéraires, des débats, des pièces de théâtre, des pique-niques, des parties de cartes et des soirées dansantes et des thés. Il y a aussi les magnifiques banquets annuels dont plusieurs ont lieu à l'hôtel Macdonald. Et puis de temps en temps, on organise des soirées "plus intimes avec les membres du club les Jeunes Canadiens et avec les anciens étudiants du Collège des Jésuites. Il n'y avait pas que des bonnes amies, il y avait aussi de bons amis." (Blais, 1980, 47)

Et chaque semaine, et cela pendant de nombreuses années, la secrétaire du groupe prépare un petit article pour le journal *La Survivance*. On annonce les activités prévues, on parle du succès de celles qui se sont déjà produites. On donne des nouvelles des membres, on s'explique, on annonce les fiançailles, on souhaite des voeux de prompt rétablissement etc.

Le groupe des Bonnes amies va fonctionner pendant plus de 25 ans. On aura l'idée de diviser le cercle en deux sections : les Bonnes amies junior et les Bonnes amies senior. Mais la division affaiblit le groupe, semble-t-il, et il s'eteint peu après.

. . . les Jeunes Canadiens

Formés immédiatement après le cercle des Bonnes amies, Les Jeunes Canadiens est un groupe de jeunes hommes célibataires qui poursuivent essentiellement les mêmes buts que le cercle des Bonnes amies. "Pour ne pas se laisser assimiler par la jeunesse anglaise il faut se grouper, travailler, lutter et s'amuser ensemble. Comme toujours "l'union fait la force." (*L.S.*, 20 déc. 1928, 3)

Les deux groupes organisent ensemble nombre de soirées, de concerts et d'événements sociaux. Ils coopèrent dans la recherche de fonds pour venir en aide à plusieurs organismes francophones.

> Les activités de ces deux groupes eurent un effet secondaire important en renforçant les liens de la communauté : les contacts fréquents qui en résultaient fournissaient aux jeunes hommes de la communauté l'occasion de rencontrer les jeunes filles. Si aucun des deux organismes n'avait pour but avoué de susciter des idylles, plusieurs membres le souhaitaient et, durant la période, plusieurs mariages se firent entre bonnes amies et jeunes Canadiens. (Hart, 1981, 111)

Et comme dans le cas des Bonnes amies, de semaine en semaine pendant de nombreuses années, *La Survivance* publie l'article des Jeunes Canadiens signé Jigi, le mystérieux correspondant des Jeunes Canadiens. Heureusement, le contenu des articles n'est pas toujours sérieux. On dira. . . "Les Jeunes Canadiens font leur carême. Ils avouent bien entre eux qu'ils ont besoin de faire pénitence, mais devant les Bonnes amies. . . ils n'avouent rien." (*L.S.*, 28 fév. 1929, 4)

Et quelques semaine plus tard, *La Survivance* publie :

> Signe des temps :
> On est certain que l'été approche :
> Gérard Baril, notre populaire musicien, essayait son chapeau de paille l'autre jour.
> Paul Poirier rendait visite à son Ford. Il voulait savoir si son sommeil d'hiver était fini.
> Gérard Sabourin disait au revoir à ses patins; et terminait par: "À l'an prochain." (*L.S.*, 14 mars 1929, 4)

. . . l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française

Le tout premier groupe de l'ACJC était le Cercle Grandin. Or, celui-ci ayant cessé ses activités pendant la guerre reprend vie en 1925. En juin 1931, l'aumônier général de l'ACJA, le père Paré, s.j. visite Edmonton. Deux nouveaux cercles sont le résultat de sa visite : un au Juniorat Saint-Jean et l'autre, le Cercle Bellarmin, à l'intention des jeunes gens de la ville qui ont terminé leurs études. De tous les cercles on dira que c'est ce dernier qui a le plus de succès.

Et que fait-on au Cercle Bellarmin? L'édition de *La Survivance* du 16 novembre 1932 publie la réponse suivante :

> "À quoi ça sert-y". Ça finira comme les cercles d'ACJC, ça fait du bruit pendant un bout de temps, puis ça meurt!"
>
> Voilà qui est croqué sur le vif! Mais faut-il donc faire du bruit pour être vivant?
>
> En tous les cas, nous n'en faisons pas. Nous prétendons étudier toutes les questions tranquillement; on se réunit au Collège deux fois par mois; on discute, on décide, on agit.
>
> Et qui sait? Nos plans se réaliseront peut-être. En attendant, on discute. . . (*L.S.*, 16 nov. 1932, 8)

Les questions à l'étude doivent être bien sérieuses puisque le 15 mars 1933, le Cercle Bellarmin annonce une série de quatre cours sur l'économie politique donnée par le R.P. Bouvier s.j. sous les auspices des Cercles Grandin et Bellarmin.

En effet, les questions discutées ont du poids et le travail aussi puisqu'en juillet 1933, sous la présidence de Lucien Maynard, un ancien étudiant du Collège des Jésuites et un diplômé en droit, le Cercle Bellarmin se voit décerner le trophée Vanier au congrès général de l'ACJC à Montréal. De toutes les filiales de l'ACJC au Canada, c'est le Cercle Bellarmin qui a accompli le meilleur travail pendant l'année.

> Le cercle a obtenu de plusieurs compagnies des annonces françaises pour la radio; il a présenté des requêtes à la commission fédérale de la radio en vue de faire donner au français la part qui lui revient; il a fait des instances auprès du gouvernement provincial afin que celui-ci nommât un second agronome bilingue; il a organisé un concert radiophonique; il a donné quatre cours publics d'économie politique; il a rétabli sur des terres plusieurs Canadiens français; il a fait une guerre acharnée au blasphème et au communisme. (*L.S.*, 12 juil. 1933)

. . . la fête Dollard

Bien que le Cercle Dollard-des-Ormeaux ait été créé grâce au travail des jeunes gens de la paroisse de l'Immaculée-Conception en avril 1925, les activités de ce groupe touchent aussi les gens de Saint-Joachim comme elles touchent d'ailleurs toute la communauté francophone d'Edmonton. Selon l'historien Hart, cette association aurait probablement été créée en raison du déclin de l'Association Saint-Jean-Baptiste. On aurait voulu, dit-il, établir un organisme qui s'occuperait de certaines des fêtes organisées auparavant par l'Association Saint-Jean-Baptiste.



La fête Dollard en 1938. (Photo : C. Bernier)

> Présidé par Émile Verreau, le groupe se proposait de populariser le héros du Long Sault, de faire célébrer sa fête le 24 mai, et de travailler de concert avec la société Saint-Jean-Baptiste à toutes nos causes nationales, en dehors de la politique. (Hart, 1981, 112)

À compter de 1933, ce sont les cercles de l'ACJC qui s'occupent des célébrations de la Fête de Dollard. On rapporte qu'en mai 1926, cette fête "attira plus de 400 personnes." (Hart, 1981, 112) En mai 1933, le soir de la fête de Dollard, le Cercle Saint-Jean de l'ACJC organise une grande séance intercercle. On dit que la salle Saint-Joachim voyait, pour la première fois, une réunion régionale acéjiste. *La Survivance* résume son article sur la fête en disant : "La fête de Dollard n'eut pas de plus grand succès. Elle montra une fois de plus l'existence d'une jeunesse bien canadienne-française en Alberta." (*L.S.*, 31 mai 1933, 8)

En 1934, l'organisation de la fête est confiée aux bons soins du Cercle Grandin et la soirée du 24 est confiée au Cercle Saint-Jean. La partie sportive de la fête a lieu sur le terrain du Collège des Jésuites. Le soir, on se réunit à la salle paroissiale de Saint-Joachim. Il y a musique, chant, déclamation, une présentation par le père Levasseur, omi, sur "La mission de l'ACJC dans l'Ouest" et la conférence "Faire face avec Dollard!" par le père Henri Schelpe s.j.

. . . le Club Dollard de Saint-Joachim

Selon certaines références, le Club Dollard de la paroisse Saint-Joachim aurait été créé en 1932. Bien que les origines exactes de ce regroupement de jeunes écoliers et écolières de la paroisse Saint-Joachim ne nous soient pas connues, on en remarque les effets dès 1933. Cet hiver-là, l'ensemble des efforts semble se diriger vers la préparation d'une patinoire sur le terrain de jeu gracieusement mis à leur disposition par les Fidèles compagnes de Jésus. L'expérience du jeu de tennis qu'ils avaient organisé durant l'été leur a démontré le grand avantage de ce club et on demande à tous les volontaires de prêter main forte au nivellement du terrain.

En 1934, le Club existe toujours et bien que l'on ne puisse pas patiner souvent à cause du froid, on en profite pour s'amuser dans la salle paroissiale. L'année suivante, l'événement de l'année doit être une mascarade sur glace. Mais une fois de plus, le froid a raison et la mascarade a lieu dans la salle paroissiale.

En 1935, on dit que le Club Dollard est plus actif que jamais. Le club regroupe une cinquantaine de membres qui se rencontrent en réunion générale en octobre 1935. On profite de l'occasion pour se rappeler que le but du club est "de développer l'esprit canadien français et catholique parmi les jeunes de la paroisse en s'inspirant de l'histoire de Dollard et de ses compagnons qui, par leur foi et leur patriotisme, ont su combattre jusqu'à la mort pour sauver la colonie française." (*L.S.*, 16 oct. 1935, 4)

. . . les Avant-Garde

Le groupe des Avant-Garde est né en 1933 grâce aux efforts de Léo Belhumeur, le directeur-général de l'ACFA.

> Dimanche dernier le 26 mars avait lieu la réunion générale de l'ACFA à Edmonton-nord. Cette réunion eut un cachet spécial et des plus charmants. En effet, elle était organisée, présidée et réalisée par l'Avant-Garde française, les tout petits de l'ACFA. De là lui vient son charme et aussi son succès.
>
> La salle paroissiale est remplie. M. le président de l'ACFA présente d'abord l'Avant-Garde, qui doit prendre la direction de la soirée et s'empresse de donner sa place à la nouvelle présidente, Paulette Jégard. L'Avant-Garde en tout compte 25 membres. (*L.S.*, 29 mars 1933, 8)

Le but de l'Avant-Garde est "de développer chez nos petits Canadiens français de l'Alberta un filial attachement à la Sainte Église et un patriotisme éclairé." (*L.S. des jeunes*, mai 1934)

Le petit groupe de 25 membres évolue tranquillement et le 20 septembre 1933, on annonce la création des Avant-Garde Garnier du Collège des Jésuites. Le nouveau président du groupe, Jean-Louis Lebel, résume ainsi le travail du nouveau groupe : "Nous aurons nos séances à nous. Nous discuterons, nous apprendrons à parler le français et à puiser, dans les exploits de notre histoire, le courage et la ténacité de vrais patriotes canadiens-français." (*L.S.*, 20 sept. 1933, 8)

Une semaine après sa création, le groupe compte soixante membres et sur la proposition de Roger Motut, on décide de les diviser en pelotons de dix membres. Chaque séance sera confiée à un chef de peloton. À chaque séance, on a l'intention de présenter un personnage historique du Canada. De plus, on a l'intention de soumettre à l'étude une série de traditions et de vieilles coutumes canadiennes.

En janvier 1935, dans une grande salle de classe de l'école Grandin, les petits Canadiens français forment trois nouveaux cercles des Avant-Garde ce qui signifie 60 Avant-Garde de plus. Les trois cercles portent les noms suivants : le Cercle Pierre Boucher, le Cercle Madeleine de Verchères et le Cercle Therien pour les petits. Ce dernier cercle est nommé en honneur du père Therien, un vieux missionnaire que tout le monde vénère et qui fréquente encore les abords de l'école Grandin.

Le travail que fait un Avant-gardiste est des plus sérieux. Prenons l'exemple d'un membre du cercle Madeleine de Verchères qui, à la sortie d'une rencontre, a pour travail de faire une collection d'images canadiennes. Il devra donc bouleverser les bibliothèques familiales, explorer les greniers et déterrer les vieux vieux livres. De plus, chaque membre doit lire un livre français et bien sûr, chaque membre doit parler français à la maison.

De toutes les réalisations du mouvement Avant-Garde, celui qui fait le plus appel à notre imagination c'est la création, en mai 1834, de *La Survivance des jeunes*, l'organe de l'Avant-Garde. Le petit journal est une publication mensuelle insérée dans le journal *La Survivance* et il est préparé sous la direction du père Gérard Forcade qui utilise le pseudonyme "Gérard Le Moyne." Dans la première édition, "Le Moyne" explique le but du journal des jeunes.

> Il est à vous! Ses colonnes sont là pour recevoir vos copies! Lisez-le attentivement et voyez si vous n'y trouveriez pas quelque chose qui vous plaise, quelque chose qui vous intéresse, quelque espace où vos petites pensées paraîtraient bien, où vos petites compositions feraient belle image.
>
> En tout cas, ce journal est à vous! Je vous le donne. (*L.S. des jeunes*, mai 1934, 1)

. . . le scoutisme et le guidisme

Le mouvement scout fait son apparition à Saint-Joachim en 1935. La première troupe francophone porte le nom Troupe 27e Edmonton et leur chef est M. Gérard Baril.

La Survivance du 20 mars 1935 rappelle à ses lecteurs les nobles buts du mouvement scout.

Le scoutisme est une école de formation catholique; elle développera chez nos jeunes l'esprit de charité, de sacrifice et de dévouement, en même temps qu'elle donnera à leur volonté et à leur corps cette discipline physique et morale si nécessaire à cet âge de la formation. (*L.S.*, 20 mars 1935, 8)



Le groupe des Scouts et des Guides lors de la fête Dollard en 1938. (APA)

On profite de l'occasion pour demander l'appui des parents afin de pouvoir fournir aux jeunes Scouts un costume réglementaire pour faire leur promesse solennelle devant toute la paroisse.

En effet, cette cérémonie est prévue pour le 23 avril 1935 à la salle paroissiale. La cérémonie est émouvante, dit-on dans *La Survivance* la semaine suivante. Le serment scout l'est sûrement : "Sur mon honneur et avec la grâce de Dieu, je m'engage à servir de mon mieux Dieu, l'Église et la patrie, à rendre service au prochain et à observer la loi scoute." (*L.S.*, 15 mai 1935, 8) Les parents des jeunes Éclaireurs et plusieurs personnalités de la paroisse et de la ville assistaient à la soirée.

À la fin avril 1935, un grand spectacle de 2 500 Scouts en uniforme avec leurs drapeaux de troupe se déroulent devant 3 000 personnes à l'arène d'Edmonton. On reçoit le chef des Scouts du monde entier, Lord Baden-Powell et Lady Baden-Powell venus voir leurs "garçons et leurs filles." Le grand Scout adresse la foule en ces termes :

> C'est un réel plaisir pour moi de vous voir nombreux ici; lorsque je vous voyais entrer il y a quelques minutes je me demandais si vous étiez un million, car réellement vous faites bien les choses.
>
> Maintenant, dit-il, je souhaite la plus cordiale bienvenue dans le mouvement à cette nouvelle troupe canadienne-française qui fut formée à Edmonton vendredi, juste à temps pour prendre part à notre ralliement. (*L.S.*, 1er mai 1935, 8)


La cérémonie de "La levée du drapeau," au camp de Cooking Lake en 1935. (Photo : C. Bernier)

La Survivance du 15 mai 1935 rapporte que le secrétaire des Scouts de Saint-Joachim, Jean-Baptiste Boulanger, vient de recevoir une lettre de Lord Baden-Powell. Ce dernier le félicite ainsi que la troupe en souhaitant que le mouvement scout s'organise parmi les Canadiens français.

À peine formée, la troupe des Scouts est déjà à l'ouvrage. En septembre, on rapporte qu'ils travaillent activement à la réparation et à l'organisation des livres de la bibliothèque paroissiale. Ce n'est pas un petit travail car cette bibliothèque compte plus de 1 000 volumes.

Un an après sa fondation, le mouvement scout est une oeuvre qui se développe bien.

> Fondée depuis un an, déjà elle comprend trois patrouilles; compte 14 Scouts de deuxième classe, 6 aspirants à la promesse de l'étude de leur loi scoute et de leurs épreuves [. . .] Ils se préparent à faire quelques semaines de camp, cet été, et c'est pour prélever les fonds suffisants à ce camp que les membres du comité protecteur leur aident à faire une souscription. (*L.S.*, 5 fév. 1936, 5)


Un pique-nique guide dans la cour de Saint-Joachim en 1938. (Photo : C. Bernier)

Les premières Guides prononcèrent leur promesse au début mai devant Mlle Murphy, ass. commissaire de l'Association et de Mme G. Baril, cheftaine; les six jeunes filles en question sont Gracia Larose, Ella Pepin, Suzanne Dame, Georgette Morin, Rolande Morin et Lucille Thibault. Lors de la même rencontre, sept Scouts et deux Louveteaux firent leur promesse en présence du scoutmestre et du chapelin. Les représentants du

mouvement profitèrent de cette rencontre des Guides et des Scouts pour remettre au frère Viviers, omi, son certificat de scoutmestre officiel.

Grâce à la générosité des paroissiens de Saint-Joachim, un groupe de 22 Scouts se rend au camp du lac Sainte-Anne à la fin juillet. C'est la vie scoute dans tout son épanouissement, dit le journal *La Survivance*, Une fois rendus, les jeunes Scouts campent sur le terrain de la Mission. Ils y resteront 17 jours.



Visite de "leaders anglais" lors d'un souper Scout et Guide en 1939 (Photo : G. et J. Baril)

À la fin juillet, dans le "local" scout de Saint-Joachim, une cérémonie intime et impressionnante dans sa simplicité se déroule. Le frère Viviers et M. Gérard Baril deviennent respectivement chef-routier et assistant chef-routier. La cérémonie est présidée par M. Hutchison, le chef-routier, et M. Jones, commissaire et chef-routier lui-même.

> Comme les chevaliers d'autrefois, il se purifie les mains, symbole de la pureté intérieure qui doit désormais le caractériser. Il est ensuite armé routier par le chef-routier qui lui touche l'épaule du plat de l'épée.
>
> Il revêt ensuite ses insignes : une épaulette verte, un galon aux trois couleurs scoutes, et un bouton-insigne en métal argenté. (*L.S.*, 28 juillet 1937, 5)

Après une prière et une bonne poignée de main, la cérémonie est terminée.

En avril 1938, on célèbre la fête de Saint-Georges d'une façon plus solennelle car on fête aussi le premier anniversaire de la fondation des Routiers, le deuxième de l'installation de la 19e troupe des Guides et le troisième de la 27e troupe des Scouts. La célébration est marquée par la visite de Mgr Breynat et de Mgr Langlois et par la réception de deux Jeannettes, d'une Guide, de six Louveteaux et de six Scouts. La veille, on avait procédé à l'investiture de trois Routiers. Les célébrations se terminent par un banquet qui réunit 135 invités, amis et protecteurs.

Le théâtre et la musique

. . . les gens de Saint-Joachim et le théâtre

Les Franco-Albertains sont friands de théâtre et cela depuis toujours. Que l'on fasse du théâtre à Saint-Joachim, ce n'est donc pas nouveau. Ce qui est nouveau, cependant, c'est que le talent des gens de la paroisse soit enfin reconnu comme il le mérite.

En novembre 1932, Alphonse Hervieux, le directeur artistique du Cercle Jeanne-d'Arc depuis 20 ans, présente ce qu'on annonce comme étant sa dernière pièce. C'est une pièce de Labiche intitulée "Moi." Heureusement, l'histoire nous démontre que M. Hervieux va continuer à faire du théâtre par la suite.

Mais la relève est déjà assurée. Le 23 novembre, on annonce que les comédiens de la paroisse joueront deux comédies très intéressantes sous l'habile direction de M. Laurier Picard. En avril 1933, on trouve important de donner plus de structure à ces nouveaux efforts et l'on invite les Canadiens français d'Edmonton à se rendre à la salle de l'École séparée où l'on discutera la fondation d'un cercle dramatique. "Tous ceux qui s'intéressent à l'existence du théâtre français en notre ville devraient se faire un devoir d'être présents." (*L.S.*, 26 avril 1933, 8)

Les gens ont dû répondre à l'appel car à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, le Théâtre français présente "Nos intimes" de Victorien Sardou. Après la relâche d'été, le Théâtre français reprend ses activités en septembre. Une pièce est prévue pour septembre et encore une autre pour décembre.

La Survivance du 17 octobre 1934 annonce que les membres de la chorale Saint-Joachim vont interpréter, le 25 octobre, une pièce inédite franco-albertaine de Mme Emma Morrier : "Bon sang ne ment pas." La pièce sera jouée au festival de théâtre à Calgary en février. Les interprètes de cette pièce sont M. et Mme Alphonse Hervieux, Mme J.-H. Tremblay et Mlle Gabrielle Hervieux. C'est la première fois qu'une pièce française est présentée en Alberta depuis le début de ces festivals. Le groupe de Saint-Joachim aura à concourir contre neuf autres clubs de langue anglaise. Le club vainqueur du concours régional reçoit 300 $ pour l'aider à se rendre au concours national d'Ottawa en avril.

Le 13 février, *La Survivance* a le plaisir d'annoncer que Saint-Joachim est vainqueur à Calgary. La pièce s'est classée première au festival dramatique et représentera la province d'Alberta au concours national en avril.

. . . la chorale de Saint-Joachim

De 1921 à 1925, l'organiste de la paroisse Saint-Joachim est M. Edward Pomerleau, un ancien élève du professeur de musique bien connu, M. Vernon Barford. Né à Edmonton en 1902, M. Pomerleau deviendra gérant des salles de cinéma Roxy et Varscona. Il habitera ensuite le manoir Saint-Joachim pendant de nombreuses années. M. Pomerleau est décédé le 10 avril 1985.

Depuis les tous débuts de la paroisse, la chorale de Saint-Joachim possède une réputation des plus enviables. Pendant les premières années de la radio française, la chorale sera souvent appelée à participer au fameux radio-concerts et la chorale est même parmi les premiers groupes à y avoir participé.

Le troisième radio-concert de l'ACFA sur les ondes de CJCA a lieu le 22 décembre 1930 et met en vedette la chorale de la paroisse Saint-Joachim sous la compétente direction de M. Gédéon Pepin. On dira par la suite que la chorale n'a pas diminué en rien l'enviable réputation qu'elle s'est acquise depuis longtemps. On dira aussi : "Ils ont furieusement bien chanté vos semblables de Saint-Joachim. Mme Lambert, le Dr E. Boissonneault, M. Morin et tous vos choristes peuvent rendre jaloux bien des choeurs de Montréal." (*L.S.*, 15 fév. 1933, 8)

Évidemment, lors des grandes fêtes, on peut toujours compter sur le fait que la chorale de Saint-Joachim va faire de la belle musique. En effet, le jour de Pâques 1931, les 35 membres de la chorale démontrent encore une fois pourquoi elle garde sa place parmi les premières chorales de la ville. La chorale chante la messe solennelle de Sainte-Cécile de Gounod. "Heureux ceux qui furent témoins de la messe de 11 heures," dit alors *La Survivance* du 9 avril.



Souper familial des membres de la Chorale et de soutien, la paroisse Saint-Joachim 1938. Assis de gauche à droite : Marguerite Hurtubise (Arial), Jacques Baril, Marie-Alice Pepin, Marcelle Pepin (Barylo), Ella Pepin (Roy), Lucien Lambert, ___, Roméo Bouchard, ___, Mme Pearl Pepin, Gédéon Pepin, le père A. Boucher, Blanche Pepin (Lambert), Avila Thivierge, Mme R. Bouchard, Augustin Morin, Mme A. Morin, Georges Lambert, Paul Hervieux, Gaby Hervieux, Roland Patenaude, ___, Gertrude Baril (Blais),

Le 31 mars 1932, pour la première fois dans son histoire, la chorale de Saint-Joachim présente une grande soirée dramatique et musicale. On a mis à l'affiche une jolie opérette avec solos, duos et trios ainsi qu'une très fine comédie en deux actes. Les oeuvres en question s'intitulent "La Chasse de Henri IV" et "Ma fille et mon bien."

Le spectacle est un travail d'équipe. M Gédéon Pepin s'occupe de la musique, Alphonse Hervieux du théâtre et Gérard Baril, le régisseur du Cercle Jeanne-d'Arc, s'occupe de la mise en scène. On a aussi préparé de beaux décors et des costumes variés et on promet de surprendre la foule par des effets de lumière. Et puis il y aura un orchestre et une chorale pour agrémenter les entractes. En effet, la soirée est des plus réussies et elle rappelle les beaux succès du Cercle Jeanne-d'Arc à ses débuts.

En octobre 1932, la Chorale se propose de présenter "Moi," une des plus fines comédies de Labiche, sous la direction de M. Hervieux. M. Pepin s'occupera de la musique. . .

Le père A. Boucher et M. Gédéon Pepin.
(Photo : M. Crawford)

. . . la petite chorale et l'orchestre Pepin

En septembre 1932, *La Survivance* annonce que la petite chorale, composée d'un groupe de nos petites filles de la paroisse, reprendra la coutume de faire du chant pendant la messe de 8 h 30 et à la Bénédiction du Saint Sacrement sur semaine. Bien que ce soit la première fois que le journal fasse état de son travail, cette petite chorale, sous la direction de G. Pepin, existe depuis bon nombre d'années. Elle fera aussi parler d'elle à d'autres reprises pendant l'année puisqu'elle assure plusieurs des radio-concerts offerts sur les ondes de CJCA en 1932-1933.

L'orchestre Pepin fait aussi parler d'elle à cette époque. Le groupe se compose de M. Gédéon Pepin, directeur, le père Boucher, omi, Mme Georges Lambert, Mlle Alice Pepin, M. N. Pepin, M. A. Pepin, M. Gérard Baril et M. J. Châtain.

La vie religieuse

. . . les curés de Saint-Joachim

Le dévouement des curés de Saint-Joachim se situe au coeur même de toutes les activités qui se déroulent à Saint-Joachim. En août 1917, le père Michel Mérer vient remplacer le père Lemarchand. Pendant son séjour à Saint-Joachim, il occupe aussi le poste de premier supérieur du Scolasticat d'Edmonton. En septembre 1919, il tombe gravement malade et fait des stages dans les hôpitaux de Montréal et de Rochester puis, il revient au scolasticat-séminaire où il est décédé le 26 décembre 1920.



Le père Alphonse Lemarchand, omi. (APA)

Le père Mérer est remplacé en 1920 par le père Jean Tavernier. Il avait été interprète durant la guerre et, à son retour, il est envoyé à la paroisse Saint-Joachim d'Edmonton où il restera sept ans. Le Dr Blais parlera de lui en ces termes.

> Il fallait entendre le père Tavernier nous parler de la Vierge Marie, le dimanche. C'était un véritable poème d'amour et d'invocation envers la Vierge, par la richesse de ses expressions, la beauté du verbe et la confiance absolue en sa protection. (St.-J., 1959, 43)



Le père Michel Mérer, omi. (Photo : G. Dupont)

De 1927 à 1930, c'est le père Ubald Langlois qui est le pasteur de Saint-Joachim. C'est un "charmant homme, très zélé, fin lettré," selon le Dr Blais. (St.-J., 1959, 44) Arrivé dans l'Ouest depuis 1915, le père Langlois est nommé professeur au Juniorat Saint-Jean de 1915 à 1923. Il devient assistant-directeur du journal *Le Pariote de l'Ouest*. Revenu à Edmonton, on le nomme curé de la paroisse Saint-Joachim (1927-1929) et supérieur en 1928. En 1929, il devient provincial de la province oblate d'Alberta-Saskatchewan, poste qu'il occupe jusqu'en 1938.

Le père Cozanet, ancien pasteur de Saint-Joachim, revient à la paroisse en avril 1930 mais pour quelques mois seulement. Son départ est particulièrement regretté par les Jeunes Canadiens "parce que le père Cozanet était un ami de la jeunesse et de tous ses efforts, il en secondait les activités." (*L.S.*, 27 nov. 1930, 8)



Le père Jean Tavernier, omi. (Photo : G. Dupont)

En novembre 1930, la cure de Saint-Joachim a été confiée au père Albert Chartrand arrivé depuis peu de Hull où il exerçait les fonctions de vicaire. Il est remplacé en août par le père Armand Boucher qui sera curé de Saint-Joachin de 1931 à 1944.



Le père Ubald Langlois, omi. (APA)

La Survivance du 6 août 1931 informe ses lecteurs de l'arrivée du père Boucher qui était, avant sa nomination à Saint-Joachim, le vicaire de la paroisse de Saint-Sauveur de la ville de Québec. On rapporte que dans cette paroisse, il s'est surtout beaucoup occupé d'oeuvres de jeunesse. Dès son arrivée, on sait déjà que la paroisse de Saint-Joachim va lui permettre de continuer son travail auprès des jeunes.

La période de l'entre-deux-guerres marque aussi le départ d'un ami fidèle de Saint-Joachim, le bon frère Borghese, omi, le sacristain bien connu de l'église Saint-Joachim. Envoyé au Canada pour des raisons de santé, le frère Dominico Borghese est d'abord

> employé à donner un coup de main là où le besoin se faisait sentir; c'est ainsi qu'on le rencontre comme cuisinier pendant quelques mois au Juniorat Saint-Jean, ensuite au Lac Ste-Anne comme sacristain. Enfin en 1911 une obédience officielle l'amène à la paroisse St-Joachim à titre de Sacristain et il remplit cette fonction jusqu'à 1935. Il fut ensuite transféré à d'autres postes [. . .] En 1951, il fut rappelé à la paroisse St-Joachim. (St.-J., 1959, 23)



Le père Albert Chartrand, omi. (Photo : G. Dupont)

Très ponctuel et d'un goût et d'une habileté remarquables pour les décorations de l'autel, maître de cérémonie des plus qualifiés, on le surnomme le vicaire de la paroisse. "Très sévère sur le chapitre des traditions, les anciens lui sauront gré d'avoir gardé à l'église St-Joachim son air de famille." (*L.S.*, 6 nov. 1935, 4)



Le père Armand Boucher, omi. (APA)

. . . l'église Saint-Joseph

Depuis plusieurs années déjà, l'église Saint-Joachim sert à deux paroisses : Saint-Joachim, la paroisse francophone et Saint-Joseph, la paroisse anglophone. À compter de décembre 1916, le curé de Saint-Joachim est le père Lemarchand assisté du père Hétu tandis que le curé de Saint-Joseph est le père Reynolds, assisté du père Murphy.

La situation va changer lorsqu'en 1925, Mgr O'Leary fait creuser le sous-sol de la Cathédrale située au coin de la 113ᵉ rue et de l'avenue Jasper. En 1914, d'après une entente entre la population française et anglaise de la paroisse, Saint-Joachim prend à sa charge la dette d'environ 19 000 $ et promet de payer 6 000 $ pour la construction d'un nouveau local pour la population anglaise. Lorsqu'en 1925 la population anglaise se transporte à la Cathédrale, les 6 000 $ sont remis à Mgr l'archevêque d'Edmonton, somme

que la paroisse avait emprunter par l'entremise de M. le juge Dubuc. "Jusqu'à l'ouverture de la cathédrale Saint-Joseph en 1925, St-Joachim servit donc de berceau à la paroisse St-Joseph." (St.-J., 1959, 15)

. . . les Soeurs du Précieux-Sang

En juin 1925, Mgr O'Leary invite les Soeurs du Précieux-Sang à ouvrir une maison tout près de l'église Saint-Joachim au 11105 – 100e avenue. Le père Chevrier décrit un peu le lien entre cette congrégation et la paroisse Saint-Joachim.

> [. . .] les couvents . . . Je commence toujours par celui qui était le plus important pour moi parce que je disais que c'était le paratonnerre de la paroisse : le couvent des Soeurs du Précieux-Sang qui est aujourd'hui le stationnement de l'Hôpital général. Alors nous desservions ce couvent. J'ai dit la messe là souvent. Nous avions même la Bénédiction du Saint Sacrement le dimanche après-midi. Alors, c'était déjà décidé que bientôt elles nous quitteraient. On en a profité pendant qu'elles étaient là pour se fier sur leurs bonnes prières pour le bien spirituel de la paroisse. (Chevrier, mars 1999)

En effet, la maison des Soeurs du Précieux-Sang va déménager au 9415-165e rue en 1968.

Les religieuses du Précieux-Sang ont aussi d'autres liens avec la paroisse. Une des religieuses de la congrégation, soeur Anne-Marie McQuaid est une ancienne élève de l'école Grandin.

Les religieuses du Précieux-Sang d'Edmonton ont bien voulu nous faire parvenir un petit mot pour le présent ouvrage sur Saint-Joachim et nous les en remercions bien sincèrement.

> While the Sisters were generally served in their Chaplaincy by the Cathedral, the Oblates of Mary Immaculate (French branch) graciously substituted, any time the Sisters were in need of a chaplain.
>
> [. . .] These Oblates have been a great support and asset to the Community, who feel eternally indebted to them. (Precious Blood Monastery, juin 1999)

. . . la Maison provinciale



La Maison provinciale. (APA)

Depuis 1905, le presbytère de Saint-Joachim abrite les membres de l'administration provinciale des Oblats de l'Alberta-Saskatchewan. En 1917, le presbytère est agrandi pour accueillir le nouveau scolasticat. Ceci signifie que la Maison provinciale doit déménager. Le curé de Saint-Joachim doit aussi se loger ailleurs.

Grâce à un arrangement conclu entre Monseigneur O'Leary, archevêque d'Edmonton et l'administration provinciale des Oblats, un terrain d'environ un lot et demi situé entre l'église St-Joachim et la propriété des Fidèles compagnes de Jésus fut cédé aux Pères Oblats, à condition qu'ils y bâtissent leur maison provinciale et que cette maison serve en même temps de presbytère pour la paroisse. En même temps les Oblats faisaient remise à la paroisse St-Joachim d'une dette de 7 000 $ qui leur revenait. (St.-J., 1959, 16)



La Maison provinciale et l'église Saint-Joachim. (APA)

Dimanche le 4 novembre 1928, la Maison provinciale des pères Oblats a été inaugurée écrit *La Survivance*. La paroisse Saint-Joachim y loue quelques pièces pour servir de presbytère à ses prêtres. "Jusqu'ici la résidence du curé de Saint-Joachim ressemblait trop à la maison de tout le monde et le besoin d'un local approprié ne faisait pas de doute." (*L.S.*, 16 nov. 1928, 4) La nouvelle résidence sera bénite par Mgr O'Leary au début décembre.

. . . amélioration de l'église

Plusieurs améliorations sont apportées à l'église pendant la période d'entre-deux-guerres. Bien que le gros de travail ait été complété, il reste encore des choses à faire. "En 1923, le R.P. Jean Tavernier, omi, faisait finir les bas-côtés avec un revêtement de cèdre, afin qu'ils s'harmonisent avec la nef principale." (St.-J., 1959, 16)

En 1927, on fait installer de nouveaux bancs à la tribune de l'orgue, installation qui fut terminée pour Noël 1927. Dès les premiers jours du printemps de 1928, on songe aussi à faire la restoration de l'extérieur de l'église.

> Après avoir étudié plusieurs projets, il fut décidé de faire peindre le toit, le clocher, les corniches, les embrasures des portes et des fenêtres, les pierres de ciment de la façade et des côtés, de construire une entrée nouvelle pour la salle et une autre derrière le maître-autel pour communiquer avec la maison provinciale en construction, de faire dévider dans les égoûts de la ville les dalles de l'église et de restaurer les marches du perron qui menaçaient ruine. Ces divers travaux furent exécutés au cours de l'été et de l'automne; de plus le système d'éclairage de l'intérieur étant devenu insuffisant, on le remplaça en novembre. L'état de compte de l'année 1928 porte que ces améliorations coûtèrent 2 840,42 $.
>
> Sa Grandeur Mgr l'archevêque avait autorisé ces dépenses et même l'emprunt de 1 000 $ pour y faire face, mais les recettes ordinaires de la paroisse y suffirent. (St.-J., 1929, 3)

À leur réunion du 4 mars 1929, les marguilliers décident d'apposer, sur les bancs de l'église, le nom des locataires. En juin 1931, ils discutent la question de bancs neufs qui serviraient à remplacer les vieux bancs qui déparent l'arrière de l'église. On s'engagerait à poser huit grands bancs, quatre de chaque côté continuant la série de bancs actuels. Trois autres de ces bancs, plus petits, feraient suite aux bancs accolés au mur de droite.

On se rend ensemble à l'église pour mieux examiner la situation. Tous croient qu'il faut enlever deux bancs d'en avant pour les amener en arrière afin de dégager la Sainte Table d'encombrements lors de grands concours de communions. On parle alors de laisser le reste de l'espace vide en enlevant tous les vieux bancs. On pourrait aussi mettre quelques nouveaux bancs ajustés sur les colonnes de l'allée centrale . . . Enfin on s'en remet au jugement du curé en lui disant : "Ce que vous ferez sera bien fait." Le 10 janvier 1932, on rapporte dans le compte-rendu de la réunion que les vieux bancs ont été remplacés.

En 1931, l'église fait l'achat de deux bénitiers sur piédestal pour 80 $ de la maison Châtain qui veut bien fournir, en plus, deux petits bénitiers pour remplacer ceux qui sont attachés aux colonnes des allées latérales.

. . . la salle paroissiale

Dieu sait qu'elle en a vu des réunions cette pauvre salle paroissiale et qu'elle a sans doute besoin d'être renipée. Il est d'abord question de la salle paroissiale à la réunion des marguilliers au début de mars 1928.

> Il fut question à ce moment-là de la construction d'une salle paroissiale plus convenable; mais l'opportunité n'apparaissant pas la même à tous les marguilliers, d'autre part Mgr l'archevêque réclamant pour ses Séminaristes toute la ruelle à l'arrière de la sacristie, ce qui enlevait le terrain nécessaire à la construction projetée, il fut décidé de n'en rien faire et de décliner le prêt de 5 000 $ sans intérêt consenti par un ami du père Curé. (St.-J., 1929, 2)

La question de la salle revient sur le tapis à l'assemblée du 23 novembre 1936. On parle de finir le soubassement de l'église. L'ouvrage serait fait par le frère Viviers et un homme engagé. On consacre 250 $ à cet ouvrage à condition de s'assurer que d'autres fonds seront prélevés grâce à l'organisation de bazars au printemps de 1937. Mais à l'assemblée du 18 janvier 1937, on revient sur la décision. Les réparations du sous-sol ne devront se faire que le jour où il sera possible de les compléter et cela selon le bon jugement du conseil.

En janvier 1938, les paroissiens réunis appuient les marguilliers dans leur décision de faire une salle paroissiale et d'aménager le sous-sol d'une manière convenable. Cette fois, une proposition est faite d'emprunter 1 500 $ et les travaux sont confiés à Morin Frères. Mgr MacDonald donne sa permission peu après et tout semble aller de l'avant.

La Survivance du 16 mars 1938 informe ses lecteurs que l'inauguration de la nouvelle salle paroissiale aura lieu le 3 avril. Pour marquer l'occasion, le Cercle Molière jouera deux pièces par des auteurs de la paroisse : "Trahison" de Mme Morrier et "Voyage à un sou du mille" par Mme P.-E. Poirier.

Le 22 mars 1938, les travaux sont terminés, En tout, la nouvelle salle a coûté 2 250 $. On a fait installer une scène et une salle des Scouts. On a fait l'achat de 150 chaises . . .

L'inauguration a lieu tel que prévu et c'est Mgr MacDonald qui préside à l'ouverture de la nouvelle salle. Une foule de gens ont répondu à l'invitation, même qu'un certain nombre ne peut être admis. Mgr MacDonald est entouré du père Langlois, le provincial des pères Oblats, du juge F. Ford et de sa Dame, des pères Jésuites, Franciscains et Oblats des différentes communautés de la ville. Le père curé remercie alors "tous ceux qui avaient répondu à son invitation prouvant ainsi qu'ils appuyaient leur curé et leurs syndics dans l'initiative qu'ils avaient eue de créer un centre de réunion pour les Canadiens français." (*L.S.*, 6 avril 1938, 6)

Mais il y quelques pépins. Malgré sa belle apparence, la salle ne donne pas satisfaction. Les acoustiques sont mauvaises et les gens ne peuvent pas voir sur la scène. . . Rien n'est jamais parfait, hélas.

. . . de grands et de petits événements

Les nombreuses activités de tous ces clubs, organismes, associations et cercles ne doivent pas nous permettre d'oublier que la paroisse Saint-Joachim organise aussi des activités sociales. Par exemple, les marguilliers organisent une soirée familiale le 3 octobre 1929 et les Dames organisent un bazar le 1er mai 1935. On s'occupe des familles, on s'occupe des pauvres et on s'occupe des âmes.

Les activités religieuses sont nombreuses et variées. Au début décembre 1928, 59 membres sont reçus dans la Ligue du Sacré-coeur. La retraite pascale de 1929 débute le 28 mars. Le 10 octobre 1929, *La Survivance* décrit le témoignage de foi et de piété que démontrent les paroissiens de Saint-Joachim pendant les exercices des Quarante heures.

> Assistance nombreuse à la messe du matin et à l'heure d'adoration du soir, adorateurs à toutes les heures du jour, communions par centaines, chant superbe, cérémonies solennelles, rien n'a manqué de ce qui pouvait toucher l'âme, élever le coeur et attirer les bénédictions du ciel. (*L.S.*, 10 oct. 1929, 4)

Chaque année, les enfants de la paroisse font leur Première Communion et reçoivent le sacrement de la Confimation. Et pour bien se préparer, les enfants font trois jours de retraite.

Puis il y a les occasions spéciales. À la mi-septembre 1929, les paroissiens assistent à une impressionnante cérémonie alors que cinq frères scolastiques


La Première Communion à Saint-Joachim. (Photo : M. Crawford)

Oblats prononcent leurs voeux. Le 5 juin, Mgr Guy, omi, le nouveau vicaire apostolique de Grouard est de passage à Edmonton. Il en profite pour visiter Saint-Joachim. Mgr Villeneuve, omi, le nouvel évêque de Gravelbourg est en visite le 19 mars 1931.

Le 13 septembre 1933, des milliers de catholiques de langues diverses sont témoins d'imposantes cérémonies liturgiques organisées à l'occasion du Congrès eucharistique.

> Dans le nuit de mardi à mercredi, dans cinq des églises catholiques de la ville, avait lieu la célébration d'une messe de minuit [. . .] Ces messes furent célébrées à la cathédrale Saint-Joseph, à la pro-cathédrale Saint-Antoine, à l'église Saint-Joachim, à l'église du Sacré-Coeur et à l'église du Saint-Rosaire. (*L.S.*, 13 sept. 1933, 1)

Mercredi matin à 10 h, une foule considérable prenait place sur le terrain adjacent au grand Séminaire. On y avait élevé un autel artistiquement décoré. À la fin de la messe pontificale a lieu la procession solennelle du Très Saint Sacrement qui commence sur la 100e avenue et se continue sur la 111e rue.

On célèbre aussi les grandes fêtes de Pâques et de Noël, la fête de Saint-Joachim, la fête du Sacré-Coeur de Jésus, l'Immaculée-Conception, la Fête Dieu. Les cérémonies religieuses de Saint-Joachim sont toujours imposantes, remplies de solennité. Et c'est sans doute pour que plus de gens en profitent qu'en 1934 on diffuse, sur les ondes du poste CFRN, la Messe de Minuit chantée à Saint-Joachim. Ce ne sera pas la dernière fois.


L'église Saint-Joachim à l'occasion de la grande fête de Noël en 1929. (Photo : A. Cantin, Sr.)

• De 1938 à 1945 •

Pendant la deuxième guerre mondiale

. . . les débuts de la guerre

Selon certains historiens, la deuxième guerre mondiale était presqu'inévitable. Dès 1935, le réarmement de l'Allemagne et les actes d'agression de l'Italie laissent entrevoir l'éventualité d'un deuxième conflit. Au Canada, comme ailleurs, on adopte certaines mesures de précaution; par exemple, les dépenses pour la défense ont plus que doublé.

Le conflit éclate le 1er septembre alors que

> les chars d'assaut allemands envahissent la Pologne. L'ultimatum des Britanniques et des Français demeure sans réponse. Le 3 septembre l'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne.
>
> [. . .] le premier ministre Mackenzie King ne fut pas pris au dépourvu. Il réitéra son opposition à la conscription et, le 9 septembre, il déclarait que le gouvernement était disposé, si telle était la volonté de la Chambre des Communes, à préparer une déclaration de guerre contre l'Allemagne. Le lendemain, le Canada déclarait la guerre à l'Allemange. Le 11, il faisait voter 100 millions de dollars pour les opérations militaires et la formation d'un corps expéditionnaire. Il était donc clair qu'il n'y aurait pas de conscription pour service outre-mer, que l'effort de guerre serait limité et, de plus, qu'il porterait principalement sur la fourniture d'armements et de denrées alimentaires. (Bilodeau et al, 1978, 561-62)

. . . la guerre se fait sentir à Saint-Joachim

La communauté de Saint-Joachim n'est pas hors de la portée des événements et la guerre s'insinue même dans les aspects les plus ordinaires de la vie. Par exemple, les gens de Saint-Joachim jouent dorénavant au whist "militaire" et les fonds ramassés sont utilisés pour appuyer les efforts militaires.

Mais la présence de la guerre se fait surtout sentir dans les foyers. Presque chaque semaine, *La Survivance* publie dans son Carnet social quelques nouvelles au sujet de ces braves jeunes qui se sont enrôlés dans les forces armées. Par exemple, l'édition du 20 décembre 1939 informe ses lecteurs que le lieutenant J.-H. Tremblay, le sergent Raymond Crévolin et le Caporal Armand Roy, tous de notre ville, sont partis vendredi dernier avec le 49e bataillon en route pour l'Angleterre. Le 7 février on indique que M. Laurier Lessard, lance-caporal au 1er corps des signaleurs de Kingston Ontario, a passé quelques jours chez sa mère Mme Thomas Lessard.

Le 17 avril, la jeunesse canadienne de Saint-Joachim se réunit pour fêter MM. René Pepin et Paul Turgeon avant leur départ pour Toronto où ils rejoignent le corps d'aviation. Et le 1er avril 1942, plusieurs amis se réunissent à la salle paroissiale de Saint-Joachim à l'occasion du prochain départ de Mlle Jeanne Julien récemment enrôlée dans le corps d'aviation.

. . . la question de la conscription

Dans les premiers temps, l'effort de guerre canadien est limité mais les revers que subit la France au printemps de 1940 et l'évacuation de Dunkerque font en sorte que le gouvernement canadien décide d'augmenter ses efforts de guerre. En juin, les parlementaires canadiens acceptent le National Resources Mobilization Act qui permet au gouvernement

> de mobiliser les ressources humaines et matérielles pour la défense et la sécurité du Canada [. . .]
>
> La loi eut pour premier résultat le service militaire obligatoire pour la défense du Canada. Le système de la conscription pour service au Canada et du volontariat pour service outre-mer produisait des résultats appréciables. (Bilodeau et al., 1978, 562)

Plus il y a de conscrits pour la défense du Canada, plus le gouvernement peut augmenter le nombre de volontaires disponibles pour le service outre-mer. À la fin de 1941, les forces du Canada comprennent près de 400 000 hommes.

Les nouvelles mesures ont des effets dans la communauté francophone d'Edmonton. Par exemple, au printemps de 1942, *La Survivance* informe ses lecteurs qu'un bon nombre de jeunes Canadiens français sont partis dimanche matin en train spécial emmenant près de 700 étudiants de la University of Alberta, membres du corps d'entraînement pour officiers et du bataillon auxiliaire, pour le camp Sarcee, à Calgary. Quelques-uns, particulièrement les médecins et les ingénieurs ont été exempts, leurs services étant requis d'urgence pour d'autres besoins de guerre. Tous ont suivi les cours et exercices militaires prescrits avec leurs autres études. Le 16 septembre de la même année, *La Survivance* annonce que trois membres du Club Saint-Joachim sont entrés dans le corps d'aviation : le président du Club, M. Pierre Gariépy, Aimé Keroack et Théophane Gagnon.

. . . le plébiscite

Le 27 avril 1942, le gouvernement canadien annonce la tenue d'un plébiscite. Bien qu'on soit satisfait des résulats du volontariat pour le service outre-mer, le gouvernement veut neutraliser le mouvement conservateur qui, selon le père Breton, le rédacteur de *La Survivance*, "veut nous imposer la conscription malgré nous, sans nécessité et pour des seuls fins politiques." (*L.S.*, 22 avril 1942, 1) La question du plébiscite demande : "Consentez-vous à libérer le gouvernement de toute obligation résultant d'engagements antérieurs restreignant les méthodes de mobilisation pour le service militaire?" (Bilodeau et al., 1978, 563).

On dit que les Canadiens français du Québec y virent aussitôt une mesure visant à permettre au gouvernement d'établir la conscription pour service outre-mer. La Ligue pour la défense du Canada fait alors campagne pour que la population vote non. En Alberta, le rédacteur de *La Survivance* encourage aussi les Canadiens français à voter non. "Quoiqu'il arrive, prenez toutes les précautions voulues pour ne pas perdre votre droit de vote. Votez "non," ou votez "No"; mais ne vous abstenez pas de voter." (*L.S.*, 25 mars 1942, 1)

Les résultats du plébiscite vont libérer le gouvernement et le 11 mai, il présente à la Chambre des Communes un amendement à la National Resources Mobilization Act visant à le libérer de la clause touchant la conscription pour service outre-mer. En juin, le gouvernement obtient le droit d'exiger la conscription lorsque les circonstances le réclament. En fait, la conscription pour service outre-mer ne sera imposée que deux ans plus tard.

Saint-Joachim fournit 62 membres aux forces armées lors de la deuxième guerre mondiale

Dans la Marine : Roland Boisvert.

Dans l'Aviation : Léo Brault, Jean Baert, Jean Côté, Conrad Côté, Bernard Chenier, Stanley Chambers, Georges du Berger, J. Gagnon, Théophane Gagnon, Pierre Gariépy, Aimé Kéroack, Paul Langlois, Michel LeSaunier, Pierre Madore, Paul Noël, Cyrille Poissant, Laurier Poissant, Raymond Pigeon, René Pepin, R. Patenaude, Francis Rodberg, Paul Turgeon (mort à l'honneur), Augustin Turgeon (mort à l'honneur), P. Villeneuve.

Mlle Jeanne Julien, Mlle Jacqueline Sylvestre.

Dans l'Armée : R.P. D. Gobeil, omi, aumônier; J. L. Barbeau, Camille Brissette, major; Gérard Baril, slg. lt.; Georges Bougie, Léo Bougie, Raymond Crévolin, Ernest Côté, lt. col.; Michel Dubuc, officier; Jos. Forcade, Léo Gaucher, Paul Hervieux, David Larose, Marcel Lambert, lt; André Lefebvre, Louis Madore, Jacques Madore, Émile Madore, Antoine Mercier, Camille Morin, Albert Pepin, Louis Roy, lt.; Léon Roy, Armand Roy, Chs. Turgeon, major; J.H. Tremblay, cap. maj.; Bernard Tremblay. (*L. S.*, 24 mars 1943, 3)

Ajouts faits par La Survivance du 7 avril 1943.

Roger Gariépy, Richard Tougas (aviation américaine), Roland Tougas (aviation canadienne), Antonio Gagnon (aviation canadienne), Pierre Gagnon (armée), Théophane Gagnon (aviation), Docteur Marc Beauchamp (lieutenant, armée américaine), Docteur Arthur Beauchamp (capitaine), François Morin, Pierre Côté.

Mais le système de la conscription pour service au Canada est toujours en vigueur et le 28 décembre 1942, le ministère du Travail annonce officiellement que les hommes mariés de 19 à 25 ans sont sujets à l'appel pour le service militaire obligatoire. Ils devraient commencer à recevoir leur avis pendant le mois de janvier. En même temps, le ministère se prépare à disposer de tous les veufs sans enfants et de tous les célibataires âgés de 19 à 40 ans précédemment sujets à l'appel et qui n'avaient pas encore reçu leurs avis ou qui après les avoir reçus, avaient négligé de se rapporter. Ces hommes sont avertis par proclamation d'avoir à se rapporter.

. . . les 62 militaires francophones de Saint-Joachim

La Survivance du 24 mars 1943 rapporte la liste des Canadiens français qui font partis des forces canadiennes. On démontre que la paroisse Saint-Joachim a fait sa large part et compte 48 volontaires dont plusieurs officiers. Deux jeunes sont déjà morts au champ d'honneur : Paul Turgeon et Augustin Turgeon. Le 7 et le 21 avril 1943, *La Survivance* apporte quelques corrections. En fait, la paroisse Saint-Joachim compte 62 militaires.

Le 5 mai 1943, le journal publie le nom de tous les militaires

canadiens-français en provenance des paroisses francophones. Le nombre se chiffre à 837 et cela n'inclut pas les statistiques d'une dizaine d'endroits qui n'ont pas encore remis leur liste.

Enfin, la guerre est terminée et le 16 mai 1945, *La Survivance* rapporte que les paroissiens de Saint-Joachim, comme les citoyens du monde entier, chantent le "Te Deum" de victoire de toute leur âme. "J'ose dire que jamais avons-nous été si reconnaissants et si près de Dieu. Tous, nous Lui parlions intérieurement et le remercions de sa grande grâce. Mardi, nous chantions la messe de victoire à l'église Saint-Joachim." (*L.S.*, 16 mai 1945, 5)

À la paroisse Saint-Joachim

. . . la vie continue

Pour plusieurs famille de la paroisse Saint-Joachim, la vie de tous les jours est profondément marquée par la guerre. L'absence d'un fils ou d'une fille, l'absence d'un jeune époux, cela ne se vit pas facilement. Et puis toutes les énergies semblent tendre vers la résolution du grand conflit qui afflige le monde. Mais en dépit de tout, la vie de la paroisse doit continuer. On s'occupe des pauvres, des écoliers, et même de plusieurs grandes causes francophones telles que l'obtention de la radio française. Ça aussi nous voulons le raconter.

. . . les gens de Saint-Joachim

De 1939 à 1945, plusieurs événements importants se produisent à Saint-Joachim. Parmi ceux-ci, il faut inclure le départ, en juin 1944, du père Boucher.

> Son grand coeur lui a gagné l'estime de tous. En venant dans l'Ouest, il nous a apporté ses grandes qualités. Foncièrement canadien-français, il a su inculquer à ses ouailles l'amour de leur langue et la fidélité à leurs traditions. (*L.S.*, 14 oct. 1942, 1)

Le père Boucher est curé de Saint-Joachim depuis août 1931, période pendant laquelle il remplit aussi la charge de supérieur de la maison Saint-Joachim. À la mi-août 1941, les paroissiens de Saint-Joachim célébraient ses dix ans d'apostolat. À l'issue de la messe, une nombreuse assistance avait rempli la salle paroissiale où les attendait une fête surprise. Plusieurs artistes s'étaient faits entendre. M. Milton Martin avait parlé au nom de tous les paroissiens et l'on avait offert de jolis cadeaux au père curé. Tous s'étaient entendu pour dire que la fête avait été très bien réussie. Trois ans plus tard,

en juin 1944, le père Boucher était nommé provincial de la province oblate Alberta-Saskatchewan.

C'est un ancien vicaire de la paroisse, le père Jean Patoine qui le remplace. Non seulement est-ce que père Patoine connaît bien la paroisse, on dira même qu'il y avait laissé son coeur lorsqu'il fut nommé supérieur du Juniorat Saint-Jean en juillet 1942. Jean Patoine sera le pasteur de Saint-Joachim de juin 1944 à septembre 1953 alors qu'il sera remplacé par le père Guy Michaud.



En 1941, les Pères Oblats sont au Canada depuis 100 ans. (APA)

. . . au Canada depuis 100 ans

En novembre 1941, les Oblats de Marie-Immaculée célèbrent le centième anniversaire de l'arrivée de leurs premiers missionnaires en terre canadienne. Le 2 décembre 1841, à la demande de Mgr Bourget de Montréal, quelques Oblats étaient envoyés au Canada par le fondateur de la Congrégation, Monseigneur de Mazenod. Établis d'abord dans la région de Montréal, ils se rendent au Manitoba peu d'années après. De là, ils se répandent dans tout l'Ouest et on leur doit la fondation de presque tous les diocèses qui existent aujourd'hui. C'est ainsi que le diocèse d'Edmonton s'honore d'avoir eu pour premier évêque Mgr Vital Grandin.

À Edmonton, la fête commémorative débute le dimanche matin par une messe solennelle à l'église Saint-Joachim. Le père H. Routhier, provincial, est le célébrant et son Exc Mgr l'Archevêque assiste au trône. On remarque la présence de nombreux pères Oblats et les junioristes de Saint-Jean, sous la direction du père Gaudet, exécutent une messe en chant grégorien. Le soir, un banquet a lieu au Juniorat Saint-Jean suivi d'une "séance" donnée par les junioristes.

. . . les vocations religieuses

De nombreuses vocations religieuses sont issues de la paroisse Saint-Joachim. En janvier 1938, *La Survivance* offre ses meilleurs voeux de bonheur à Yvette Pepin, une paroissienne de Saint-Joachim et une élève de l'École Grandin. Elle vient de prendre le voile de postulante chez les religieuses de l'Assomption. Elle complètera sa probation à Edmonton et son noviciat à

Nicolet, la Maison-provinciale des Soeurs de l'Assomption. Le dimanche 15 août 1943, elle fera sa profession religieuse perpétuelle et prendra le nom de Sr Claire Marie.

Yvette Pepin est la fille de M. Gédéon Pepin, le maître de chapelle et l'organiste de la paroisse depuis de nombreuses années. Pour marquer l'occasion de sa profession religieuse, la chorale de Saint-Joachim est composée des neuf soeurs de la jeune religieuse : Mesdames Olsen, Lambert, McDermitt, Hill, Brissette, Cooper et Mlle Ella, Paulette et Jeannette Pepin.

En juillet 1940, M. l'abbé Émile Brière dit sa première grand'messe à l'église Saint-Joachim. Le 27 juin 1943, la paroisse a le grand bonheur de voir encore un autre de ses enfants, le R.P. Fernand Thibault, omi, chanter sa première grand'messe. Le père Thibault sera nommé curé de Saint-Joachim en septembre 1958.

. . . statistiques de la paroisse

En 1939, la paroisse de Saint-Joachim compte 168 familles et 755 âmes. Cette année-là, la paroisse a célébré 11 baptêmes et 6 mariages. Il y a aussi eu 7 sépultures. Bien que le nombre de paroissiens demeure essentiellement le même en 1940, le nombre de famille augmente à 180. En 1941, le nombre de famille demeure stable à 180 mais le nombre d'individus se chiffre à 800. Le nombre de baptêmes a aussi augmenté à 18 et il y a eu 12 mariages. En 1942, la paroisse réunit 845 individus et 174 familles. Le nombre de baptêmes se maintient à 18 et le nombre de mariages augmente légèrement. Il y a 190 familles en 1943 et 875 personnes. Et pendant l'année, il y a 21 baptêmes, 13 mariages et 6 sépultures.

La population étudiante se chiffre à 131 en 1939, à 145 en 1940 et le nombre continue de croître en 1941. Cette même année, on compte 40 élèves de la paroisse inscrits dans les institutions francophones telles que le Collège des Jésuites, le Juniorat Saint-Jean et l'Académie Assomption. En 1943, les statistiques de la paroisse indiquent qu'il y a 130 enfants aux écoles et 60 personnes dans l'armée.

. . . la dette et les améliorations de l'église

En 1938, la paroisse a fait construire une nouvelle salle paroissiale qui a coûté 3 073,08 $ en comptant l'achat des chaises, l'électricité et le système de chauffage. Pour payer la note, la paroisse a dû emprunter 2 500 $. Ainsi, en 1939, la dette de la paroisse se chiffre à 4 500 $ plus un billet de 500 $.

Il va donc falloir continuer le système des enveloppes de 10 cents commencé l'année précédente car cela a rapporté la somme de 305 $. Mais il faut aussi chercher à en augmenter les revenus de manière à réduire la dette qui inquiète un peu les syndics (marguilliers).

L'année suivante, en 1940, la dette n'a pas du tout été réduite; elle demeure à 5 000 $. En 1941, on réussit à faire un petit remboursement de 200 $. C'est à compter de 1942 que l'on trouve les moyens de faire des remboursements plus considérables et la dette disparaît plus rapidement; elle est réduite à 4 500 $ en 1942 à 2 500 $ en 1943 et elle est complètement effacée en 1945.

Nonobstant la dette, il faut, en 1941, refaire le perron de l'église et l'escalier de la sacristie au coût de 397,45 $. Et puis, il y a la réparation de l'orgue au coût de 200 $, dépense que l'on remet depuis quelques années déjà.

L'année suivante, les syndics décident de faire faire la toilette intérieure de l'église au montant de 652 $. On fait laver et vernir la boiserie, on remet une couche de peinture blanche, on peint le plancher, on revernit la table de communion et la chaire et on répare le tableau de Saint-Joachim et le panneau derrière l'autel. En 1943, on ne prévoit pas de réparations bien coûteuses. On fera un ménage dans la salle sous la sacristie et on va repeindre le perron et le plancher de l'église.

Les regroupements de la paroisse

. . . les syndics (les marguilliers)

Comme il a déjà été indiqué, le nombre d'organismes à l'oeuvre au sein de la paroisse Saint-Joachim est toujours imposant. Bien qu'il semble y en avoir un peu moins pendant cette période de guerre plusieurs organismes à caractère religieux maintiennent leurs activités.

Entre 1939 et 1945, il y a très peu de changement en ce qui a trait à la composition du conseil paroissial. En janvier 1939, les syndics paroissiaux sont MM. J. W. Pigeon, L. Blais, R. Bouchard, J.-H. Julien et A. Morin. En 1940, il n'y a pas d'élection faute de candidats présentés. L'année suivante, l'avocat P.E. Poirier remplace M. Pigeon. Il n'y aura pas d'autres changements avant janvier 1944 alors que M. Blais et M. Bouchard quittent leur poste et deux nouveaux membres sont élus par acclamation : M. J.A. Turgeon et le Dr Mousseau. En janvier 1945, le conseil accueille un seul nouveau membre, M. J.A. Gallant.

. . . les Chevaliers de colomb

En avril 1944, le Conseil français des Chevaliers de Colomb célèbre son 25e anniversaire, occasion que l'on souligne de façon particulière à la messe de 9 h à Saint-Joachim.

> [. . .] en ce beau jour du deux avril, 25e anniversaire de la fondation du premier Conseil de langue française à l'Ouest de Montréal, les membres de ce conseil faisaient un acte de religion nécessaire en même temps qu'un acte de foi et de survie dans l'ordre des Chevaliers de Colomb, Cercle LaVérendrye d'Edmonton
>
> Si ce conseil a pu survivre depuis sa fondation en passant par les crises de tous genres qui ont affecté et même ruiné plusieurs organisations financières, sociales et autres, quelle ne doit pas être la confiance dans l'avenir, maintenant que ce Conseil a subi l'épreuve du temps, en même temps que sa force de résistance et de survivance. (*L.S.*, 5 avril 1944, 5)

. . . les Enfants de Marie et les Croisés

Le groupe des Enfants de Marie de Saint-Joachim est encore actif en 1938. Aux élections de janvier, c'est Mlle Lucia Boucher qui est élue présidente. Elle sera remplacée par Mlle Simone Barbeau en février 1939.

Les devoirs d'un Croisé sont : prie, communie, sacrifie-toi et sois apôtre. Or plusieurs d'entre nous se souviennent d'avoir été Croisé et en ont gardé d'excellents souvenirs.

L'organisation des Croisés est mentionnée dans *La Survivance* pour la première fois en avril 1939. On rapporte qu'une impressionnante cérémonie s'est déroulée lors de la fête de Pâques dans la chapelle du Juniorat Saint-Jean. Six collégiens ont fait leur promesse de "Croisés-apôtres" et trois autres sont devenus Croisés. Quelques Croisés de Saint-Joachim et du couvent de l'Assomption ont assisté à cette cérémonie.

En juin de la même année, la Première Communion de Saint-Joachim coïncide avec la réception des Croisés.

> Les jolis costumes bleus et blancs des petites Croisées et le rouge des garçons se mariaient bien pour relever l'apparence de cette armée pacifique, fort de la possession de Jésus en son coeur, marchant à l'ombre du bel étendard de la croisade [. . .] (*L.S.*, 14 juin 1939, 6)

L'édition de *La Survivance* du 9 avril décrit encore une autre réception des Croisés qui a eu lieu à l'église Saint-Joachim, le vendredi 4 avril 1941. Plus de vingt-cinq jeunes étudiants de l'école Grandin ont été reçus Croisés et une dizaine ont été reçus Apôtres.

. . . les Dames de Sainte-Anne

Le regroupement des dames de la paroisse de Saint-Joachim a toujours été des plus actifs. Ce sont les dames de la paroisse qui sont responsables de la visite des malades, de l'organisation de parties de cartes, de bingos, de thés, en somme de rencontres de tous genres. Elles s'occupent aussi des nombreuses activités de prélèvement de fonds de la paroisse et d'un large éventail de bonnes oeuvres.

Le procès-verbal de la réunion du 6 octobre 1939 indique que la réunion a été convoquée par M. le Curé dans le but de réorganiser la Société des dames de Saint-Joachim. Semble-t-il que la Société a discontinué ses activités depuis le mois de février. Or, M. le Curé croit à la nécessité de maintenir une organisation de dames dans la paroisse. Les efforts de réorganisation ont du succès puisque les activités reprennent de plus belle. Mais en mai 1941, quatre dames seulement assistent à la réunion mensuelle. Malheureusement, on ne saurait expliquer ce qui se passe. Chose certaine, cet événement marque la fin du regroupement des Dames de Saint-Joachim.

Il n'y aura pas d'autres réunions avant le 7 mai 1943, date qui marque la fondation de la Congrégation des dames de Sainte-Anne de la paroisse Saint-Joachim. C'est la deuxième fois que l'on essaie d'organiser un tel regroupement. La Congrégation reçoit donc ses lettres patentes signées par Mgr l'Archevêque en 1943.

> Dimanche le 23 mai, le R.P.A. Boucher, omi, curé, faisait une première réception de 35 dames. Une quinzaine d'autres dames déjà reçues ailleurs vinrent joindre la Confrérie nouvelle; en sorte que notre nombre se monte à une cinquantaine de dames. (*L.S.*, 9 juin 1943, 5)

Une nouvelle réception est prévue pour le 15 juillet, veille de la fête de Sainte-Anne. La première présidente est Mme Léger Roy. Unies sous la garde de Sainte-Anne, les dames désirent faire du bien autour d'elles par une action catholique mieux éclairée. Entre autres oeuvres, on veut rencontrer les nouvelles familles de la paroisse afin de leur faire sentir que la paroisse de

Saint-Joachim est un beau foyer de charité où il n'est pas question de classe ou de préférés.

. . . la chorale de Saint-Joachim

À Pâques en 1939, Gédéon Pepin joue sa messe de Pâques pour la cinquantième fois. Il dirige en même temps sa chorale dans la magnifique "Messe du Sacré-Coeur" de Edmond Tozer. Comme toujours, la chorale fait honneur à la solennité de la circonstance, dit-on dans *La Survivance*. À l'Offertoire, Mlle Rolande Audette chante, "avec l'art qu'on lui connaît," "l'Hosanna" de Granier. (*L.S.*, 12 avril 1939, 6)

C'est vrai que la chorale de Saint-Joachim a toujours eu une réputation enviable. Elle a aussi gardé plusieurs de ses traditions telles que le banquet annuel qui a lieu en 1940 à l'hôtel Corona sous la présidence de Mme Georges Lambert. Ayant complété deux termes à la présidence, Mme Lambert sera remplacée en janvier 1941 par M. Alphonse Hervieux, un vétéran de la chorale et le grand responsable de toutes les soirées musicales et dramatiques présentées par la chorale depuis grand nombre d'années.

Ces soirées dramatiques et musicales sont aussi une tradition qui se continue. En juin 1939, la chorale présente un sketch composé par Mme J. Lambert; et encore en avril 1942, l'équipe de Saint-Joachim présente la pièce, "On demande une dactylo", lors du deuxième festival dramatique annuel organisé entre les paroisses de la ville et des environs. L'équipe de Saint-Joachim est sous la direction d'Alphonse Hervieux.

. . . M. Alphonse Hervieux

Le 20 juin 1943, on annonce le décès de M. Alphonse Hervieux, à l'âge de 64 ans, après cinq mois de maladie. Résidant d'Edmonton depuis 23 ans, M. Hervieux a toujours été l'âme du théâtre de la communauté francophone. "M. Hervieux prit toujours grand intérêt dans les cercles dramatiques; deux fois dirigeant l'équipe dramatique dans le festival à Edmonton et de là se rendant avec sa troupe à Ottawa et London Ontario." (*L.S.*, 23 juin 1943, 1) M. Hervieux est un ancien de la chorale de Saint-Joachim et au moment de sa mort il en occupe la présidence. Pour marquer son dévouement, lors de ses funérailles, la chorale Saint-Joachim, assistée de la chorale de l'Immaculée-Conception, chante une magnifique messe sous la direction de Gédéon Pepin.

. . . les Scouts

Parmi tous les regroupements de la paroisse Saint-Joachim, un des plus actifs, même pendant cette période mouvementée qui date de 1939 à 1945, c'est sûrement le groupe des Scouts et des Guides. Le 23 avril 1938, les jeunes de la paroisse Saint-Joachim fêtent le 2e anniversaire de fondation de la troupe Guide (19e Edmonton) et le 3e anniversaire des Scouts (27e Edmonton). L'occasion est marquée par la présence de Mgr Breynat, de Mgr Langlois, et des commissaires Scouts provinciaux. Un banquet préparé par les jeunes réunit 135 invités, amis et protecteurs des mouvements.

En janvier 1939, *La Survivance* informe ses lecteurs que les Guides aînées et les Routiers de Saint-Joachim ont organisé une Caisse d'épargne paroissiale. Le comité exécutif est composé de Pierre Gariépy, le président, de Thérèse Kéroack, la vice-présidente et d'un secrétaire, M. Bernard Gauthier. Le père aumônier, M. Gérard Baril et Jacques Vitterel sont membres du comité de Surveillance. M. Ernest Côté a été nommé auditeur. En septembre 1939, la Caisse d'épargne de Saint-Joachim fait rapport. L'âge des membres ne permet pas la fondation d'une vraie Caisse populaire; toutefois, on y poursuit un but



Le père Jean Patoine, omi, et le père Éméric Drouin, omi, avec un groupe de Scouts sur les marches du perron du Collège Saint-Jean en 1942. (APA)

identique, développer l'esprit d'économie chez les jeunes membres. Et le succès couronne leurs efforts car en sept mois, 85 membres ont épargné 190,74 $.

Le 22 mars 1939, plusieurs petits Louveteaux sont reçus. Or, parmi ceux-ci on remarque le nom de Maurice Legris, Robert Picard, Marcel Préfontaine, Armand Baril et Maurice Nobert. Quelques semaines plus tard, les mêmes Louveteaux participent à un ralliement de tous les jeunes de la ville.

En septembre 1939, le père Lavoie, l'aumônier, quitte la paroisse pour aller exercer son ministère à Saint-Paul. Tous les jeunes se réunissent pour lui faire leurs adieux. Plus d'une centaine, du plus jeune au plus vieux, lui témoignent leur reconnaissance et leurs regrets. C'est le père Vanier, omi, qui doit le remplacer. Mais en septembre 1941, on souhaite la bienvenue au père Jean Patoine, nouveau vicaire de Saint-Joachim et le nouvel aumônier.

Nombreux sont les gens qui consacrent leurs énergies à l'avancement du scoutisme et du guidisme. En juin 1940, les responsables des Scouts et Guides sont Gérard Baril, chef Routier; Maurice Rondelet, scoutmestre; David LaRose, chef des Louveteaux; Léonard Lefebvre, assistant chef; Léontine Tremblay, cheftaine des Guides-aînées; Jacqueline Gabrelle, assistante cheftaine; Marguerite Hurtubise, cheftaine des Guides; Marivonne Roy, assistante cheftaine; Thérèse Kéroack, cheftaine des Jeannettes; Rolande Morin, assistante cheftaine. En septembre 1940, c'est Mme Bouchard qui est la cheftaine. Marivonne Roy accepte deux postes : assistante pour les Guides-aînées et assistante cheftaine pour les Guides. Mlle Thérèse O'Neil est nommée assistante à Mlle Rolande Morin, cheftaine des Jeannettes.

En janvier 1941, les Scouts et Guides reçoivent de mauvaises nouvelles : Lord Baden-Powell, le fondateur du mouvement mondial, est décédé au Kenya en Afrique. Les Scouts et Guides célèbrent un service en mémoire du fondateur à Saint-Joachim.



En 1936, un groupe de Routiers de Saint-Joachim dont Jacques Baril, Lucien Lambert, Richard Meunier, Armand Roy, René Pepin, Paul Turgeon. (Photo : J. Baril)

. . . le Club des jeunes

Le journal *La Survivance* fait surtout mention du Club des jeunes à compter de septembre 1941. Lors des

élections d'octobre, Pierre Gariépy est élu président; il sera remplacé en septembre 1942 par David LaRose.

Le groupe semble être des plus actifs. En plus des réunions tous les mardis soirs, il faut compter les parties de plaisir, les soirées de patin, les soirées musicales et dramatiques etc. Plus de cent jeunes Canadiens français d'Edmonton se réunissent à la salle paroissiale à la fin octobre 1941. Un bon nombre de jeunes aviateurs canadiens-français actuellement à Edmonton ont été spécialement invités. Le 25 novembre, on célèbre la Sainte-Catherine. À la mi-janvier, plus de 70 membres du club se réunissent pour marquer le départ de deux jeunes aviateurs, Paul Noël et Paul Rioux. On invite le Club LaSalle de la paroisse Immaculée-Conception. On visite les jeunes de Morinville. . .

. . . les Bonnes amies

Le regroupement des Bonnes amies est toujours actif. En février 1949, ce sont les Bonnes amies qui organisent un des rares radio-concerts francophones encore diffusés sur les ondes du poste CFRN. Le radio-concert a été offert à l'occasion de la journée de prélèvement de fonds de l'ACFA à Saint-Joachim. Or c'est toute une occasion car, depuis 1937 les émissions radiophoniques françaises locales ont presque complètement disparu. En plus de leurs réunions mensuelles, les Bonnes amies organisent des soirées pour venir en aide aux soldats canadiens-français d'Edmonton. Le groupe organise aussi des parties de carte au profit du Collège des Jésuites et participe régulièrement aux bonnes oeuvres de la paroisse.

Saint-Joachim fait sa part pour la francophonie

. . . Saint-Joachim et l'ACFA

Selon la constitution de l'ACFA, les cercles locaux de l'association sont en grande partie responsables du soutien financier de l'association. Une fois par année, on organise donc une journée de perception de fonds; c'est la Journée de l'ACFA. Pendant de nombreuses années, les fonds perçus lors de la Journée de l'ACFA seront une des seules sources de financement de l'association. On ne peut donc pas en exagérer l'importance.

Dans ce travail de prélèvement de fonds, la paroisse Saint-Joachim fait sa grande part. D'année en année, les paroissiens de Saint-Joachim donnent généreusement afin d'aider à l'ACFA à se procurer ce qu'on appelle à l'époque "le nerf de la guerre."

Le 3 décembre 1941, *La Survivance* informe ses lecteurs que jusqu'à maintenant trois paroisses se sont acquittées de leur devoir. "Nous citerons la paroisse de Saint-Joachim d'Edmonton laquelle a déjà contribué la somme rondelette de 146,25 $. Et la perception n'est pas encore terminée, nous dit-on dans cette paroisse." (*L.S.*, 3 déc. 1941, 1)

Le 11 mars, le nouveau secrétaire-général de l'ACFA, M. Laurent Hébert fait publier les résultats de la journée de prélèvement de fonds. Cette fois, la paroisse de Saint-Joachim a donné 131,95 $. En 1942, le président du Cercle de l'ACFA de Saint-Joachim est Roméo Bouchard et le secrétaire est Maurice Lavallée. Selon eux, la journée de l'ACFA a été un beau succès car elle a rapporté 141 $ à l'association. *La Survivance* se fait alors un plaisir de publier la liste des donateurs. L'année suivante, la somme se chiffre à 185,65 $ et à 267,45 $ en juillet 1944.

Saint-Joachim est souvent l'hôte des congrès de l'ACFA. Les 18 et 19 octobre 1938, par exemple, l'ACFA organise son 10e congrès général. Et toutes les séances ont lieu à la salle Saint-Joachim. Bien que le congrès de 1943 ait lieu ailleurs, les séances débutent par la messe dite à l'église de Saint-Joachim car la paroisse joue encore et toujours son rôle de foyer de la francophonie.

. . . la Caisse populaire de Saint-Joachim

En plus de la Caisse d'épargne organisée par les Scouts et Guides en janvier 1939, la paroisse Saint-Joachim a aussi une Caisse populaire. En avril 1940, *La Survivance* rapporte qu'il y a eu réunion des membres de la Caisse populaire de Saint-Joachim et que l'élection des directeurs a donné le résultat suivant : M. J.-W. Pigeon a été élu président; M. J.-E. Brault, vice-président et M. A. Thivierge, gérant. MM. J.-A. Thibault et Henri Côté ont été élus directeurs. Il y a aussi un comité de surveillance et un comité de crédit.



Le bureau de direction de la Caisse populaire de Saint-Joachim. Debout, de gauche à droite : Paul Poirier, Léo Belhumeur, Joe Julien, Maurice Lavallée, M. Chénier, Georges Ethier, Arthur Thivierge, Paul Pilon. Assis, de gauche à droite : Edmond Brault, Armand Boucher, omi, J.W. Pigeon, Jean Patoine, omi, J.A. Thibeault. (APA)

> Sans faire beaucoup de tapage, mais avec une ténacité digne d'éloges, une vingtaine de personnes ont tenu à se joindre, pendant cinq mois tous les mercredis, dans la soirée, pour étudier, d'une façon très élaborée, les principes qui régissent le fonctionnement d'une Caisse populaire. C'est une oeuvre sociale d'une importance qu'on ne devrait pas mésestimer. C'est ce que les fondateurs de la Caisse populaire de Saint-Joachim ont compris. Ils savent que cette Caisse fera du bien, beaucoup de bien en aidant à la pratique de l'économie en développant l'entraide économique. (*L.S.*, 11 avril 1940, 7)

En effet, les caisses francophones ont du succès. En 1942, on compte douze caisses populaires canadiennes-françaises représentant presque 25 % du total des caisses de la province.

. . . Saint-Joachim, un appui à la francophonie

On sait que pendant les années quarante la communauté francophone lutte beaucoup pour l'obtention de la radio française. La communauté obtiendra enfin la permission de créer un poste radiophonique privé en mars 1948. Les Franco-Albertains devront alors se cotiser afin de pouvoir payer ce poste privé. Les paroissiens de Saint-Joachim seront parmi les plus généreux.

L'apport de Saint-Joachim à la francophonie n'a pas seulement un caractère financier. Nous l'avons vu, la paroisse est aussi un des lieux de rassemblement les plus importants de la communauté. La paroisse accueille dans ses locaux de nombreux groupes francophones et le nom de l'Association des commissaires canadiens-français vient s'ajouter à la liste en 1938 alors que les 25 délégués de l'association se réunissent à la salle Saint-Joachim lors de leur réunion annuelle.

. . . la Saint-Jean-Baptiste

La paroisse organise souvent les célébrations de la Saint-Jean-Baptiste. Justement, en 1940, la fête a lieu à Saint-Joachim. La paroisse est de nouveau le site des festivités en 1942 et en 1944. À chaque fois, la fête débute par une grand'messe chantée et se termine par une soirée dramatique et musicale. En 1944, on présente “La poudre aux yeux” d'Eugène Labiche sous la direction de Laurier Picard.

En 1944, quelques semaines avant la fête, *La Survivance* prend plaisir à publier un compte rendu de la Saint-Jean-Baptiste de 1904. On raconte que plusieurs grands orateurs tels que le jeune avocat Antonio Prince et le jeune

étudiant en droit, Wilfrid Gariépy, auraient alors présenté de beaux grands discours, tous plus éloquents les uns que les autres. Mais avant de clore la série des discours on lança le nom de M. Soucy, cultivateur des environs de la ville. M. Soucy se leva et sans préambule dit :

> Moi, je ne suis pas un orateur, ni un prédicateur, je suis un simple cultivateur.
>
> Vous autres, nous autres les habitants, si vous voulez récolter des patates, il faut en semer d'abord, ensuite les renchausser, autrement, il poussera seulement que des "gorlots."
>
> Comme on est une bonne gang ici, c'est le temps de faire un bee. On va si vous le voulez donner un coup de renchaussage au patriotisme. Vous allez voir comme il va en pousser des patriotes après ce temps icitte. (*L.S.*, 24 mai 1944, 7)

Ce fut le clou de la fête, dit-on dans *La Survivance*, quarante ans plus tard.

• De 1945 à 1960 •

La vie francophone

. . . l'âge d'or de la francophonie

On a sûrement réussi à "donner un coup de renchaussage au patriotisme" car la vie française se porte bien pendant la période allant de 1945 à 1960. Pour certains historiens, l'âge d'or de la francophonie se situe pendant la période allant de 1877 à 1918. Pour nous cependant, l'âge d'or de la francophonie se situe entre 1945 et 1960. Et nombreux sont les organismes, les services, les événements qui naissent soit dans la salle de réunion de la paroisse de Saint-Joachim ou dans les bureaux et les foyers des paroissiens de Saint-Joachim. Non seulement ça, mais la communauté francophone viendra chercher ses chefs de file parmi les rangs des fidèles de Saint-Joachim. Les Mousseau, les Déchène, les Lavallée, les Jean-Marie Fontaine, les J.O. Pilon, les Desrochers ne sont que quelques exemples de ceci.

. . . Jean Patoine, omi

Un nom cependant va marquer la francophonie de façon particulière; il s'agit de Jean Patoine, curé de Saint-Joachim de 1944 à 1953. Il deviendra aussi, après le départ du père Breton, rédacteur du journal *La Survivance* et secrétaire-général de l'ACFA. Pour plus de 25 ans, le père Patoine sera l'âme de l'association et peu de gens ne se souviennent de l'ACFA de cette époque sans d'abord penser à lui. Eugène Trottier, le dynamique et bien apprécié propagandiste de l'ACFA dira ceci de Jean Patoine :



Le père Jean Patoine, omi. (APA)

> [. . .] et il était rédacteur du journal et il était secrétaire de Radio-Edmonton Ltée et il était aussi dans le Conseil de la vie française et. . . Ah! partout, partout! Et vous savez pourquoi? C'est que Patoine, qui était un homme d'envergure nationale, était un homme assez curieux. C'était un bâtisseur. C'était un homme de vision. C'est lui qui menait la barque. Il la tirait, il la poussait. Mais quel homme! (Levasseur-Ouimet, 1996, 24)

Quel homme en effet et quel travail il avait à faire pendant cette période de l'après-guerre. En plus de son travail à la paroisse, il devait voir à remplir le vide laissé à l'ACFA par le père Breton qui s'était usé à la lourde tâche de l'obtention de la radio française. D'année en année, le père Patoine accumule les responsabilités : rédacteur, secrétaire-général, organisateur des grands congrès de l'ACELF qui ont lieu à Edmonton, membre du Conseil de la vie française en Amérique etc.

. . . entre 1945 et 1949, il n'y a qu'une question : la radio

L'obtention du poste de radio privé CHFA est sans aucun doute le dossier qui va occuper la majeure partie des énergies des chefs de file de l'ACFA entre 1945 et 1949. Trop longue pour qu'on la raconte ici, l'histoire de CHFA se lit presque comme un roman. Les héros abondent et les aventures aussi. Nous référons le lecteur à notre livre, *Écoutez, vous verrez,* livre-souvenir du 50e de CHFA.

Et de tous les noms de ceux qui luttent pour l'obtention d'un poste radiophonique privé, trois noms ressortent nettement : le Dr Beauchemin, président de l'ACFA de 1934 à 1946; Mgr Baudoux, curé de Prud'homme en Saskatchewan et le père Paul-Émile Breton, rédacteur de *La Suvivance* et secrétaire-général de l'ACFA. Si le Dr Beauchemin est reconnu pour avoir été le père de la radio française en Alberta, le père Breton en a sûrement été l'âme et le plus fidèle défenseur.

Et quel rôle la paroisse Saint-Joachim va-t-elle jouer dans toute cette histoire? Comme on l'a vu auparavant, les gens de Saint-Joachim ont longtemps assuré la production de radio-concerts francophones sur les ondes de CJCA et de CKUA. On y a mis beaucoup d'ardeur car dès ses débuts, la radio est perçue comme étant un outil de francisation absolument essentiel.

En juillet 1948, alors que le père Breton se tue à trouver les fonds nécessaires pour financer un poste de radio privé en Alberta, Jean Patoine

rappelle aux lecteurs de *La Survivance* le rôle clé que joue la radio au sein de la communauté francophone.

> Il n'y a absolument aucun doute que la grande majorité de nos jeunes, au moins dans nos villes, ont perdu la fierté du français; [. . .] Mais je ne crois pas qu'il faille nécessairement les en blâmer, sans aucune restriction. Ils ont contre eux le milieu social [. . .] dans lequel ils doivent évoluer; ils ont contre eux l'école où les minutes accordées à l'étude du français sont mesurées au compte-gouttes; ils ont contre eux leurs manuels scolaires français [. . .] Bref, à peu près tout ce qu'ils connaissent du français, c'est l'effort qu'ils doivent faire pour l'apprendre et l'effort encore plus grand qu'ils doivent apporter à le parler.
>
> [. . .] Et c'est ici que notre futur poste français de radio jouera un rôle primordial. Le seul fait d'entendre sur les ondes ces trois mots : "Ici Radio-Edmonton" sera suffisant pour faire réaliser à notre jeunesse que nous sommes une valeur fort estimable en Alberta. (*L.S.*, 7 juil. 1948, 1)

La salle paroissiale de Saint-Joachim sera aussi témoin de bon nombre de réunions qui ont trait à la radio. Voilà encore une preuve irréfutable du rôle que jouent les paroissiens de Saint-Joachim dans tout cela. Le 4 mai 1949, quelques mois à peine avant l'ouverture du poste, on doit encore trouver 48 900 $. Depuis le début des pourparlers pour l'obtention de la radio, les dirigeants francophones ont organisé plusieurs souscriptions de sorte qu'en date du 20 avril 1949, le capital disponible se chiffre à 105 701 $. Mais on sait que le poste risque de coûter au delà de 150 000 $ et cela inclut l'installation de l'émetteur, les studios, la main d'oeuvre etc. . . On doit de nouveau faire appel aux francophones. C'est la troisième souscription depuis 1944.

Une soixantaine de délégués, venus de tous les coins de la province, se réunissent à la salle Saint-Joachim pour discuter la question de la radio française le 4 mai 1949. On discute surtout de financement. Il est alors décidé de confier le travail qui reste à accomplir à des organisations diocésaines. Et l'archidiocèse d'Edmonton doit prélever la somme de 25 000 $. En date du 4 août, Edmonton, ce qui compte la paroisse de Saint-Joachim, a prélevé 4 543 $.

Ce n'est pas assez. Pourtant les gens donnent généreusement. En août 1949, les Dames de Sainte-Anne de la paroisse offrent un chèque de 50 $ pour l'oeuvre de la radio. Les Bonnes amies ont donné 125 $, Morin Frères

ont donné 300 $. L'édition de *La Survivance* du 30 novembre 1949 publie le nom de 14 paroissiens de Saint-Joachim qui ont contribué la somme totale de 1 345 $. Et c'est la troisième fois que l'on donne des fonds.

Mais à quelques jours de l'ouverture du poste, le 20 novembre 1949, il manque encore des fonds. Il faudra faire des emprunts et pendant les premières années d'opération, CHFA devra vivre bien pauvrement. Le poste sera sous la menace constante d'une lourde dette et cela pendant de nombreuses années. Mais la volonté des gens est telle que l'histoire de la radio se termine bien.

Parmi les moyens utilisés pour financer la radio et effacer la dette, il faut inclure le Club de la radio, proposé par Mgr Routhier en janvier 1950. Le père Patoine se fera un devoir d'encourager les gens à devenir membre du Club de la radio. La radio française, dira-t-il, ce n'est pas une industrie. C'est une oeuvre et comme "toutes les oeuvres elle doit s'établir à coup de sacrifices." (*L.S.*, 2 fév. 1955, 2)

Bien vite après son ouverture, CHFA devient un ami de la famille. On connaît les gens qui y travaillent, plusieurs sont des gens de Saint-Joachim. Et puis, on est souvent appelé à participer aux émissions que ce soit "La Chasse à l'inconnu," le "Théâtre à la radio," "Nos écoles au micro," les visites au "Ranch 680," les concours, les émissions de requêtes, les soirées d'artistes amateurs organisées au théâtre Garneau.

À ses débuts, CHFA se rend aussi très souvent dans les paroisses et les régions. Ainsi, le dimanche de Pâques 1952, CHFA rend visite à la paroisse de Saint-Joachim pour enregistrer deux émissions de variété.

Pour la paroisse Saint-Joachim, les occasions d'appuyer le travail de CHFA sont nombreuses et variées. Mais de toutes celles que nous avons mentionnées, il faut surtout en noter deux de façon particulière. Il s'agit d'abord de la grand'mese à "l'intention des malades et des infirmes" diffusée chaque dimanche ou presque en direct de la paroisse Saint-Joachim. (*L.S.*, 3 sept. 1952) Il faut ajouter à cela les nombreuses Messes de Minuit, le Chemin de Croix du Vendredi Saint et souvent la Messe du Jour de l'an. Nombreux sont les gens qui se souviennent d'avoir entendu ces émissions et de les avoir appréciées. Pour les gens de la campagne, ces émissions représentent en somme l'essence même de Saint-Joachim : une paroisse qui a toujours su partager le meilleur d'elle-même.

Saint-Joachim participe aussi à la récitation du chapelet qui se fait sur les ondes de CHFA. Bien que la paroisse n'en soit pas la seule responsable, il

importe d'expliquer un peu le rôle que joue Saint-Joachim dans cette activité et d'en démontrer les origines?

. . . la Croisade du Rosaire et le chapelet à la radio.

En septembre 1949, les Dames de Sainte-Anne, aidées des autres dames de la paroisse, ont l'intention d'organiser une semaine de rosaire perpétuel et cela dans le but de participer à la Croisade du Rosaire qui débute. La Croisade étant terminée, ses effets ne disparaissent pas pour autant.

Ainsi, l'année suivante, *La Survivance* du 29 mars 1950 informe ses lecteurs que tous les samedis, l'une de nos familles canadiennes-françaises se rend au poste CHFA pour réciter le chapelet sur les ondes et cela à l'intérieur des cadres de l'émission "Le Message de l'Immaculée" qui prolonge les bienfaits de la Croisade du Rosaire.

En décembre 1951, Edmonton sera le théâtre d'un congrès et d'une exposition mariale présentée du 1er au 8 décembre en la salle paroissiale de l'église Saint-Joachim. Mgr J.-H. MacDonald, archevêque d'Edmonton présidera à l'ouverture solennelle de ce congrès marial organisé dans son diocèse par l'Association missionnaire de Marie-Immaculée. Les activités de la semaine débutent par la messe des enfants célébrée à Saint-Joachim. Pendant la semaine, il y aura de nombreuses conférences et discussions. Le mercredi a été identifié comme la journée des étudiants et étudiantes, le jeudi appartient aux adultes et le vendredi aux religieuses.

Tout ceci ne fait qu'entretenir la dévotion à la Vierge Marie et la récitation du rosaire. Il faut ajouter à cela la suggestion que fait le Cardinal Léger lors de l'ouverture de l'Année mariale en 1953. Le Cardinal va demander que la récitation du chapelet se fasse sur les ondes de la radio.

Pendant de nombreuses années, ce sont deux paroissiens de Saint-Joachim qui sont responsables de ramasser les contributions financières nécessaires pour payer le temps d'antenne pour la récitation du chapelet quotidien à CHFA : il s'agit de Joseph Nadeau et de Léo Ayotte. Étant donné les frais, cependant, on ne peut s'attendre à ce que les paroisses continuent à



Le père Mercure et un groupe d'étudiants au Studio Maria Goretti, Collège Saint-Jean. (APA)

l'organiser. Ainsi, les cinq conseils des Chevaliers de Colomb de langue française vont s'en occuper avec la collaboration de plusieurs particuliers dont les noms sont publiés dans *La Survivance* chaque semaine.

Cependant, la récitation comme telle se fait par les familles et plus tard par les jeunes du Collège Saint-Jean sous la direction du père Mercure, le responsable du Studio Maria Goretti du Collège.

En janvier 1959, alors que l'absence de fonds menace de faire disparaître l'émission, les organisateurs lancent un appel à la population et *La Survivance* annonce que "plusieurs dix dollars sont rentrés en vitesse." (*L.S.*, 28 jan. 1959, 60) Les gens y tiennent. Quand on a voulu le discontinuer, un millier de lettres de protestations nous a convaincus de sa popularité, dit M. Nadeau le président du Comité du Chapelet en 1957.

. . . *Saint-Joachim contribue au financement de l'ACFA*

En 1946, l'ACFA tient son 13e congrès général dans la salle du Masonic Temple. Chaque journée de rencontre débute par une messe célébrée à l'église Saint-Joachim. C'est un peu la tradition depuis les tous débuts.

On a aussi gardé une autre tradition, à savoir la Journée de l'ACFA. En janvier 1947, le journal rapporte que Saint-Joachim a souscrit 351 $, somme qui dépasse l'objectif de 250 $ fixé pour la paroisse par le secrétariat central. Entre 1946 et 1949, Saint-Joachim va souscrire la somme totale de 923,55 $. C'est le cercle de l'ACFA qui contribue le plus au maintien de l'association, le cercle de Falher se plaçant deuxième avec la somme totale de 601,50 $ pour la même période.

Ces sommes souscrites sont importantes puisqu'elles constituent l'unique source de revenu de l'ACFA et qu'elles servent à maintenir le secrétariat permanent, à soutenir le visiteur des écoles et à organiser toutes les oeuvres françaises de la province.

Aussi importantes soient-elles pour l'association, les sommes perçues sont des plus modestes, même pour l'époque. Lors de la Journée de l'ACFA de 1955, par exemple, il y a eu 1 579 souscripteurs qui ont remis la somme globale de 8 036,20 $. En 1956, le montant perçu se chiffre à 5 986,05 $. Pendant de nombreuses années, l'ACFA aura beaucoup de difficultés à se financer et devra, à quelques occasions, avoir recours à des emprunts. Ainsi en 1955, l'ACFA doit 400 $ au Cercle Edmonton, somme qui n'a toujours pas été payée en 1958 et qui se chiffre maintenant à 500 $.

. . . le Cercle "Edmonton" de l'ACFA

La question de la radio ayant été réglée en 1949, les dirigeants sont maintenant libres de se consacrer à d'autres dossiers et parmi ceux-ci il faut inclure la réorganisation des cercles locaux de l'ACFA. Le Cercle de l'ACFA de Saint-Joachim ne répond plus aux besoins; les gens se fatiguent et il faut prendre le temps de rediriger les énergies.

"C'est alors qu'un groupe de 10 ou 12 patriotes sous l'égide du R.P. P.-É. Breton, alors rédacteur de *La Survivance*, se réunissent pour mettre les bases du présent cercle." (*L.S.*, 7 avril 1954). Ils décident alors de regrouper les francophones par tous les moyens possibles : soirées sociales, célébration de la Saint-Jean-Baptiste, épluchette de blé d'inde, bingo, Cabane à sucre, fête Dollard etc.

En 1953, le nouveau président du Cercle "Edmonton" de l'ACFA, M. Antoine Blain, lance un appel aux francophones de la ville. Votre comité exécutif est composé de gens qui n'ont que l'intérêt des nôtres à coeur, dit-il. Le Cercle de l'ACFA, dit-il encore, est "le résultat de la tenacité de quelques-uns (cinq ou six à vrai dire) qui depuis quelques années ont travaillé avec acharnement à regrouper les nôtres afin de les rendre conscients de leur existence et de l'origine de cette existence." (*L.S.*, 31 jan. 1953, 5)

C'est une tâche qui n'est jamais finie et dans *La Survivance* du 6 avril 1955, on annonce un grand ralliement organisé sous les auspices du Cercle "Edmonton" de l'ACFA. On lance l'invitation à tous les Canadiens français de la ville et de la banlieue d'Edmonton. À l'occasion de cette rencontre, un comité de 13 membres est chargé de préparer un projet de réorganisation du Cercle "Edmonton" de l'ACFA. Ce comité représente toutes les paroisses. Le 30 octobre 1955, les membres du comité rapportent le résultat de leurs délibérations. C'est René Blais qui est le porte-parole du groupe.

Il y a, selon les membres du comité, deux grands problèmes auxquels il faut trouver des solutions. Il y a d'abord la dispersion des francophones dans tous les quartiers de la ville, dans les paroisses et les écoles anglaises et cela amoindrit la solidarité du groupe et complique l'organisation. Et deuxièmement, il y a le danger que le cercle local de l'ACFA ne représente pas tous les groupements importants de Canadiens français de la ville. On s'entend par la suite sur un nombre de membres représentants pour chaque paroisse. Saint-Joachim a droit à huit représentants.

Le 9 novembre 1955, les nouveaux délégués de chaque paroisse se réunissent au salon Saint-Joachim, sous la présidence de Me Louis

Desrochers, président sortant de charge et principal artisan de la réorganisation. Le premier soin est d'élire le nouvel exécutif du Cercle "Edmonton" de l'ACFA. M. Paul Marion est élu président, M. Robert Croteau, vice-président, Mme Réal Quévillon, secrétaire et M. Paul-Émile Desjardins, trésorier. Parmi les réalisations de ce premier Cercle "Edmonton," il faut inclure l'organisation de la traditionnelle fête de la Saint-Jean-Baptiste et de la Cabane à sucre.



Un groupe de jeunes danseuses de Saint-Joachim lors de la Cabane à sucre de 1951-1952. De gauche à droite : Colette Morin, Claudette Turcotte, Lorraine Pétrin, Yvette Thivierge, Janine Chénier, Marguerite Sabourin, Françoise Turcotte. Cachés derrière : Mariette Belland et le père Patoine. (APA)

. . . la Cabane à sucre

La première Cabane à sucre a lieu en 1949-1950. C'est un immense succès, dit-on, l'année suivante. La deuxième partie de sucre l'est aussi. Près de 1 500 Canadiens français venus des paroisses environnantes et même des visiteurs de la Saskatchewan et du Manitoba sont venus célébrer cette grande fête qui deviendra une des traditions de la communauté francophone.

En 1952, les 2 900 participants à la Cabane à sucre auront droit à un événement particulier. Six candidates se sont présentées pour participer au grand concours de la "Reine des Canadiens français de l'Alberta" lancé à l'occasion du congrès annuel de l'ACFA et les résultats en seront connus le soir de la fameuse Cabane à sucre. La gagnante sera Mlle Yvonne LeClair, la représentante de la paroisse Saint-Joachim. En 1953, la gagnante sera encore une paroissienne de Saint-Joachim. Il s'agit de Mlle Claire Pariseau.

. . . la Caisse populaire Grandin

La Caisse populaire de Saint-Joachim fonctionne depuis 1940. En mars 1947, le président est M. J. Edouard Brault. Il sera réélu en 1949. Le vice-président est M. G. Baril et les directeurs sont MM. J.-E. Robitaille, R. Lefebvre et M. A.-J. Saint-Pierre, secrétaire-trésorier. Au comité de crédit, il y a MM. Maurice

Lavallée, A.-M. Déchène et Alex Breton. MM. Léo Ayotte, Armand Turcotte et J.-A. Turgeon siègent au comité de surveillance.

La Survivance du 5 mars 1947 rapporte que l'actif de la Caisse de Saint-Joachim, devenue la Caisse Grandin, se chiffre à "la somme respectable de 21 412,51 $." (*L.S.,* 5 mars 1947) Deux ans plus tard, les recettes totalisent 42 518,88 $. Au 31 décembre 1948, la caisse compte 184 membres, 18 déposants et 34 emprunteurs. Depuis les débuts de la Caisse, on a prêté 97 345,73 $.

En avril 1951, une foule considérable se rend à la salle paroissiale pour prendre part à la célébration du 10e anniversaire de la fondation de la Caisse populaire de Saint-Joachim. Le but de la soirée est de faire une propagande surtout parmi les jeunes pour qu'ils prennent une part active à la Caisse.

La réunion annuelle de 1953 a lieu le 15 février. M Gérard Baril est réélu président. Il le sera aussi en 1954.

En 1957, on croit qu'il est temps d'organiser

> notre propre service de propagande parmi les coopérateurs de langue française afin de leur donner notre philosophie propre, nos idées sur la Coopération. [. . .]
>
> Nous pouvons nous occuper de notre affaire, faire oeuvre sociale auprès des nôtres par l'achat de terres, de maisons, par l'amélioration des fermes. (Hébert dans Levasseur-Ouimet, 1996, 97)

Les idées exprimées par M. Laurent Hébert, l'assistant surintendant des activités coopératives pour l'Alberta, seront retenues car au congrès de l'ACFA de 1957, les congressistes adoptent une résolution qui exprime clairement leur désir de voir la création d'un Conseil albertain de la coopération.

En 1959, au moment des célébrations du centenaire de la fondation de Saint-Joachim, le président de la Caisse populaire de la paroisse est M. J.-E. Brault; le vice-président est M. Roland Lefebvre. Les directeurs sont MM. Paul Châtain, Almanzor Gill et Arthur Saint-Pierre qui est aussi le secrétaire-gérant. Le comité de crédit se compose de MM. Alexandre Breton, Irénée Turcotte, Lucien Bédard. Le comité de surveillance se compose de MM. L.-P. Brault, Léo Bilodeau et de Benoit Veilleux.

L'éducation française

. . . l'Association de parents et maîtres de Saint-Joachim

Le 24 mars 1947, "un grand nombre de parents et amis de la jeunesse répondent à l'appel de leur pasteur, le R.P. Patoine, omi." (*L.S.*, 26 mars 1947, 1) La rencontre a lieu dans la salle paroissiale de Saint-Joachim et elle a pour but de créer une Association des parents et maîtres de Saint-Joachim. M. P.-E. Poirier est élu président. Le premier vice-président est M. A. Sylvestre; le deuxième vice-président est M. A. Turcotte. La secrétaire-trésorière est soeur Saint-Fidèle, a.s.v., supérieure du couvent Saint-Joachim. M. R. Croteau, Mme Paul Châtain, M. A. Thivierge, Mme Ernest Dame, M. J.-M. Fontaine représentent les parents et soeur Sainte-Martha, a.s.v., soeur Madeleine-de-l'Espérance, a.s.v. et Mlle C. Therien représentent les institutrices.

Les réunions auront lieu le troisième lundi de chaque mois et dès la prochaine rencontre, les institutrices feront connaître aux parents en quoi doit consister la collaboration qu'elles attendent d'eux.

Malheureusement, ces premiers efforts ne semblent pas porter les fruits désirés. En novembre 1951, *La Survivance* annonce une deuxième inauguration de l'Association des parents et maîtres à Saint-Joachim. Au début de la soirée, le père Patoine doit à nouveau expliquer le but de la "nouvelle" société. Lors des élections, c'est M. André Déchène qui est élu président.

On dit que l'organisation des parents et maîtres est un désir bien cher "de notre bon et dévoué père Curé." C'est vrai que le père Patoine s'intéresse beaucoup à l'éducation, notamment à l'éducation française. Dès son arrivée à Saint-Joachim, on rapporte, dans le compte rendu de la réunion du Conseil paroissial du 25 juin 1945, que des démarches ont été entreprises auprès de la Commission scolaire afin d'obtenir un meilleur traitement en ce qui concerne l'enseignement du français à l'école Grandin.

. . . le Jardin d'enfance

C'est également lors de cette réunion du Conseil paroissial du 25 juin que le père Patoine annonce qu'il a l'intention de fonder, dans la paroisse, un jardin d'enfance et une résidence de religieuses et qu'il partira prochainement pour l'Est où il règlera les derniers détails de cette double fondation avec les autorités des Soeurs de l'Assomption. Le projet devient réalité le 16 septembre 1946 alors qu'une vingtaine d'enfants de moins de six ans sont accueillis au Jardin d'enfance de Saint-Joachim. Il s'agit de Paul Mousseau, Pierre Guy,

Bernard Lefebvre, Carolyn Hancock, Adèle Pepin, Caroline Nadon Rolfe Martin, Richard Blais, Brian McGuire, Jeannette Arcand, Lucille Châtain, Suzanne Maynard, Roy Légate, Eugène Durand, Louise St-Pierre et Nicole Jenvrin.

On dit que cette oeuvre était désirée depuis longtemps dans la paroisse et que son but principal est de promouvoir l'éducation catholique et française des tout-petits. Le programme se compose d'enseignement religieux, de leçons de conversation française, de chants, de jeux, de rythmes, de découpures. Les classes du Jardin d'enfance ont lieu dans l'ancienne sacristie qui a été aménagée à cette fin.

Les Soeurs de l'Assomption ont accepté la direction du Jardin d'enfance et ont établi une nouvelle résidence sur la 110e rue. Les Soeurs de l'Assomption se dévouent aussi pour la jeunesse à l'école Grandin et cela depuis près de vingt ans déjà. Les religieuses qui font partie du personnel du nouveau couvent sont soeur Saint-Fidèle, supérieure, soeur Bernadette-des-Lys, responsable du Jardin d'enfance, soeur Sainte-Madeleine-de-l'Espérance, soeur Saint-Marcel-de Rome, soeur Sainte-Martha, toutes trois professeurs à l'école Grandin.



Un groupe d'élèves avec le père Adéodat Girard, soeur Saint-Fidèle et soeur Aimé-du-Divin-Coeur en 1950. On remarque, entre autres, Louise et Lucille Châtain, Louise Brissette, Guy Mousseau, Kathy Cormack et Huguette Lefebvre. (APA)



Les élèves du Jardin d'enfance en 1948. On reconnaît, entre autres, Paul Mousseau, Susan Maynard, Mlle Arcand, Denis Protti, Margaret Cormack, Louise Côté, Carole Picard, Marc Ayotte, Bernard Lefebvre et Ellen Lund. (APA)

. . . les Soeurs de l'Assomption

En août 1949, *La Survivance* informe ses lecteurs que soeur Aimée-du-Divin-Coeur du Jardin d'enfance part pour Bonnyville. Une semaine plus tard, le couvent de l'Assomption accueille la nouvelle supérieure, soeur Stanislas-des-Lys qui remplace soeur Saint-Fidèle.



Un concert de Noël dans la salle paroissiale en 1952 ou en 1953. (APA)



La fanfare du concert de Noël de 1952. (Photo : M. Lavallée)



Un groupe de jeunes danseuses lors d'un concert de Noël. (Photo : M. Lavallée)

En 1954, la paroisse souhaite la bienvenue à soeur Ste-Antonine, supérieure des Soeurs de l'Assomption du couvent de Saint-Joachim et salue les religieuses qui enseigneront le français à l'école Grandin : soeur Sainte-Camilla, 7e, 8e et 9e année; soeur Berthe Cécile, 5e et 6e année; soeur Sainte-Marthe 1er année. Soeur Céline Thérèse est responsable du Jardin d'enfance. Cependant, on regrette le départ de l'ancienne supérieure du couvent qui enseignait le français en 7e, 8e et 9e année.

Le travail des religieuses est toujours fort apprécié. Les parents et amis s'émerveillent devant le montant d'effort qu'il faut utiliser pour organiser les fameux concerts de Noël, par exemple. Les costumes sont de toute beauté, les jeux de lumière sont magnifiques et les enfants chantent et déclament avec un naturel charmant. “Il y a parmi eux des artistes en herbe.” (*L.S.*, 24 déc. 1946, 5) Et lors du concert de 1947, le père Patoine présente aux religieuses du Jardin d'enfance un magnifique ostensoir, don de la Congrégation des Dames de Sainte-Anne. En 1952, c'est le père Patoine et son vicaire le père Leduc qui reçoivent des cadeaux de Noël lors du concert de Noël de l'École Grandin, et cela de la part des enfants.

Les religieuses organisent aussi avec leurs élèves une fête des mères un peu spéciale. Plusieurs grand'mères y assistent aussi. La fête de 1953 est particulièrement réussie et on ne peut s'empêcher de remarquer que les religieuses se sont dépensées à créer un décor des plus charmants.

Et comme dans toutes les écoles où l'on enseigne du français, l'École Grandin participe au fameux festival de la fierté française autrement connu sous le nom de Festival de la chanson. Le festival, on le sait bien, est une des activités organisées par l'AEBA et le premier festival date de 1937. En 1949, l'École Grandin a sa part de succès. Les élèves de la 3e et 4e année méritent la mention "distinction" et les 5e et 6e années obtiennent la mention "grande distinction."

. . . l'École Grandin

En septembre 1952, on rapporte que les institutrices responsables du français à l'École Grandin sont soeur Hubert-de-Jésus de la 7e à la 9e année; soeur Sainte-Camilla en 5e et 6e année; Mlle Antoinette Aquin en 3e et 4e année et soeur Sainte-Martha en première et 2e année.

En mars 1955, l'École Grandin compte douze professeurs dont sept enseignent en anglais et cinq en français. Le corps enseignant se compose de quatre religieuses des Fidèles compagnes de Jésus dont mère Patricia, la directrice, trois Soeurs de l'Assomption, trois institutrices et deux instituteurs laïcs.

L'année 1955 est l'année des rénovations à l'École Grandin. En mars, les classes sont repeintes et les planchers renouvelés. De plus, la construction des quatre nouvelles classes et du gymnase est presque terminée.



L'École Grandin après les rénovations de 1955. (APA)

Les artistes de Saint-Joachim

. . . on fait encore du théâtre à Saint-Joachim

On fait encore du théâtre à Saint-Joachim et la paroisse participe au festival dramatique organisé par la

jeunesse catholique d'Edmonton en avril 1947. Le groupe joue "L'été de St-Martin" sous la direction du père E. Forestier. En mai 1949, lors du festival diocésain, l'équipe qui représente le Club Alouette obtient la coupe offerte par l'archevêque à la meilleure pièce française. Sous la direction de Gérard Baril, le groupe se compose de Claire Pepin, Madeleine Turcotte, Adrien Lachambre, Grégoire Gagnon et Joseph Kéroack. Et la coupe offerte à la meilleure actrice française est décernée à Mlle Claire Pepin.

Mlle Pepin est une artiste bien douée. On la retrouve partout. C'est elle qui sert d'accompagnatrice lors des festivals de la chanson et aussi lors d'occasions spéciales telles que l'ouverture de CHFA en novembre 1949. En mai 1949, pendant le mois de Marie, le chant à l'église est exécuté par la chorale des petites filles de l'École Grandin sous la direction de Mlle Claire Pepin.

En juin 1956, à l'occasion de la fête de la Saint-Jean-Baptiste la troupe du Théâtre français d'Edmonton, sous la direction de Laurier Picard, présente "Le voyage de Monsieur Perrichon" à la salle de l'école Saint-Joseph. Picard tient le rôle du serviteur saugrenu et Léo Rémillard, celui de M. Perrichon. Les autres membres de la distribution sont Paul Hervieux, Mme Dubuc, Cécile Sabourin, Gérald Lachance, Jean Caron, André Déchène, Conrad Cousineau et Bernardin Gagnon. Gérard Baril fait le maquillage et le régisseur est Antoine Blain.

La réalisation est magistrale et est accueillie par une foule de 600 personnes et une suite nombreuse d'invités d'honneur précédé de Son Excellence M. l'Ambassadeur et Mme Francis Lacoste de France. C'était, dit-on, la première fois que M. l'Ambassadeur avait le loisir de voir cette pièce et il sembla en profiter tellement qu'il tenait à se présenter dans les coulisses pour y rencontrer tous les acteurs.

Quelle résurrection, dit-on dans le journal. Le cercle Jeanne-d'Arc et le Cercle Molière d'autrefois jouissent des effets de la métempsychose. Les Tessier, les Hervieux, les Sylvestre ne pourront plus dire que le théâtre est mort. On a retrouvé des acteurs qui prennent leur place et qui font honneur aux anciens. M. le président du Théâtre français, M. Alphonse Sylvestre, spectateur et acteur dans cette piece alors qu'elle avait été jouée par ici en 1915, 1924 et 1942 dira que les acteurs d'aujourd'hui "font mieux que nous."

En 1959, on annonce que le Cercle Molière de Saint-Boniface vient jouer "Le Médecin malgré lui" à Edmonton. Mais il y a un gros problème. Le Cercle

Dollard de Saint-Joachim doit jouer la même pièce le dimanche précédent. Cela est le résultat du pur hasard, évidemment.

Le Cercle Dollard présente, en effet, sa pièce au début mars à l'auditorium de l'école Saint-Joseph. On dit que l'auditoire nombreux et enthousiaste a grandement apprécié les efforts des acteurs qui ont été couronnés d'un magnifique succès. "M. Claude Préfontaine dans le rôle principal mérite une mention spéciale pour son jeu naturel quasi professionel." (*L.S.*, 4 mars 1959, 5) Malheureusement, la représentation du Cercle Molière à l'auditorium du Jubilee, la semaine suivante va se solder par un déficit de 63,32 $.



Le Cercle Dollard joue "Le médecin malgré lui" en 1959. On reconnaît, entre autres, Paul Lambert, Claude Préfontaine, Henri Breault, Louis Prince, Richard Blais, Carmelle Latour, Marthe Déchène, Irène Constantin, et le frère Landry. (Photo : P. Mahé)

. . . le talent à Saint-Joachim

Il y a beaucoup d'artistes à Saint-Joachim et malheureusement nous ne pouvons pas ici les présenter tous. Il faut alors nous limiter à quelques exemples. Bérangère Mercier, une artiste de talent, est membre fondatrice du Edmonton Art Club, le club pionnier des arts à Edmonton. Deux autres paroissiens de Saint-Joachim sont membres de ce club, Mme Yvette Maisu et M. Paul Desjardins. Une des trois membres chartrés qui restent depuis la fondation du club il y a 40 ans, Bérangère Mercier sera nommée présidente du Edmonton Art Club en janvier 1961. Elle fera aussi un très belle carrière de chant.

En avril 1951, deux autres artistes de la paroisse se font remarquer : Mlle Élise Chartrand (Déry) qui se classe première et Mlle Gilberte Baril qui se classe seconde dans l'émission radiophonique "Talents albertains." Mlle Chartrand participera donc à l'émission finale du 9 mai. On entendra beaucoup parler de Mlle Chartrand par la suite.

En septembre 1957, le journal informe ses lecteurs que le Département de musique de la U of A vient de décerner une bourse à une jeune paroissienne de Saint-Joachim, Mlle Aline Blain. L'année précédente, celle-ci avait

remporté la bourse offerte par les magasins Woodward's lors des festivals provinciaux.

. . . la chorale de Saint-Joachim

Aussi fiers soit-on des jeunes artistes de la paroisse, on l'est autant de la chorale de la paroisse qui se distingue de plus en plus chaque année, surtout lors des grandes fêtes religieuses. Ainsi en avril 1946, *La Survivance* rapporte que la messe de Pâques était "superbe et absolument bien exécutée." La chorale, sous la direction de M. Pepin a chanté la "Messe de Sainte-Cécile" de Gounod. Les solistes étaient Mme E. Brissette, MM. Augustin Morin et Laurier Picard ainsi que le trio composé de Mme Cooper, MM. Maurice Lavallée et J. Thivierge.

Chaque année, comme par le passé, la chorale se réunit lors d'un grand banquet annuel. En 1947, puisque le banquet a lieu le jour du mardi gras, les membres de la chorale se sont costumés.

Dans un document qui nous a été remis par Élise Déry et qui s'intitule "Excellente Chorale – 1959", on retrouve une très belle description de la vie sociale de la chorale.

> Hard Time Parties; soupers (à relais) où l'on dégustait la soupe dans un foyer, la salade dans un autre foyer, la viande et les légumes dans un autre et le dessert un autre. C'était très amusant. Parties de traîneaux où après s'être ravigoté dans l'air frais de l'hiver, on se rendait chez maman Pepin où de bonnes fèves au lard qui avaient mijotées dans le fourneau toute la nuit, les attendaient, et aussi du Boston Brown Bread que la chère maman faisait cuire chaque année pour cette rencontre. C'était une véritable fête de famille que l'on n'oubliait pas. Chacun s'assoyait ici et là, à terre ou sur des chaises dans le salon et la salle à dîner, qui ne faisait qu'une grande salle. On chantait et on racontait des histoires et surtout on riait beaucoup. (Pepin, 1959)

Le texte est signé Yvette Pepin s.a.s.v.

Et comment ne pas se souvenir du tableau fixé au mur derrière l'orgue, tableau qui n'a pas bougé depuis 50 ans, dit-on, et sur lequel est écrit : "Pratique de chant tous les dimanches à 3 hres précises après la messe chez M. Pepin. Les ceuses qui ne peuvent pas s'y rendre sont priés de rester chez eux." (Déry, s.d.)

. . . M. Gédéon Pepin

En avril 1947, on rapporte que M. Pepin, malade depuis quelques temps, revient à son poste juste à temps pour la fête de Pâques. L'année suivante, *La Survivance* du 1er décembre 1948 informe ses lecteurs que Gédéon Pepin célèbre son soixantième anniversaire comme organiste d'église et son vingt-cinquième comme organiste et maître de chapelle à Saint-Joachim d'Edmonton. Il est alors agé de 70 ans.

> C'est en effet en décembre 1883 que Pepin, alors âgé que de 10 ans devint organiste à sa paroisse natale de Saint-Martin, P.Q. Déjà reconnu comme un prodige, il fut envoyé par son curé à Québec pour poursuivre ses études en musique [. . .] (*L.S.*, 1er déc. 1948, 8)

Ses études terminées, il se rend dans l'Ouest juste au plus fort de la course à l'or du Klondike. C'est ainsi qu'il devient organiste à l'église Sainte-Marie de Dawson City, au Yukon. Son séjour au Yukon sera des plus mouvementés. Il y fonde une fanfare remarquable et devient un des instigateurs de la Société de l'Opéra. Il compose aussi une quinzaine de pièces inspirées de ce qu'il vit dans le Yukon. Malheureusement ces pièces ne seront jamais publiées.

En 1912, il vient s'établir avec sa famille à Edmonton où il devient organiste à l'église de l'Immaculée-Conception. En décembre 1923, il accepte le poste d'organiste et de maître de chapelle à Saint-Joachim.

> Avec un dynamisme remarquable, il réorganisa le choeur de chant et, chose rare dans une chorale de ville, il sut toujours maintenir l'enthousiasme des premiers jours. Les magnifiques messes en polyphonie qu'il exerça ne se comptent plus; toujours il sut les faire exécuter avec "brio". Il eut le mérite, non certes le moindre, d'accepter et de faire accepter par les membres de sa chorale les directives de l'Église sur le chant grégorien. (*L.S.*, 1er déc. 1948, 8)

M. Pepin est aussi un véritable expert de l'orgue. En 1915, il se rend à St-Hyacinthe, où il étudie toute la fabrication des orgues à l'usine de la maison Casavant. Il devient ensuite représentant de cette firme canadienne-française dans l'Ouest. Ainsi, en 1951, il dirige un commerce de pianos et d'orgues à Edmonton avec ses trois fils Napoléon, Albert et René. Ils seront responsables de la rénovation des orgues à la Convocation Hall de la University of Alberta.

Gédéon Pepin est un musicien accompli. En plus de l'orgue, il joue aussi du piano, de l'accordéon, du violon et du violoncelle. C'est un héritage qu'il

laisse aussi à ses enfants. À un certain moment tous les membres de sa famille jouent un ou plusieurs instruments. Cela lui permet d'organiser l'orchestre Pepin. Ses fils vont participer aux grandes fanfares et orchestres de la ville; sa fille aînée, Imelda Olsen, sera l'organiste de la Cathédrale Saint-Joseph pendant de nombreuses années et la directrice du choeur de la Edmonton Civic Opera Society.

M. Pepin est de nouveau visité par la maladie en juillet 1950. Cela doit être assez sérieux pour que tous les enfants Pepin viennent appuyer leur mère. Mais il se remet et au banquet annuel de la chorale, en mai 1951, les membres en profitent pour le remercier et lui présenter, ainsi qu'à son épouse, un bouquet de roses comme gage de leur reconnaissance. En août 1951, le journal rapporte que M. Pepin est à l'hôpital depuis quelques temps. En octobre 1952, la paroisse annonce le décès de Gédéon Pepin. Il est alors âgé de 73 ans. Il laisse en deuil son épouse et ses treize enfants, 30 petits-enfants et 10 arrière-petits-enfants.

. . . les successeurs de Pepin

À compter de 1951, Annette Pepin-Brissette remplace son père comme organiste et la paroisse engage différentes personnes pour prendre la direction de la chorale. Mme Brissette occupera son poste jusqu'en 1984. Pionnière de la paroisse, elle aura été membre du choeur pendant 29 ans et organiste pendant 27 ans.

Ainsi lors du banquet annuel de la chorale de 1953, le président de la soirée, M. Maurice Lavallée, annonce officiellement que les marguilliers ont décidé de faire présider à l'orgue Mme Annette Brissette qui a déjà fait ses preuves. On dit aussi qu'elle pourra profiter de toute l'expérience que M. Louis Desrochers possède puisque c'est lui qui assistera dorénavant Mme Brissette dans la direction. On dit qu'il se spécialise dans le chant grégorien; "ça promet" dit *La Survivance* du 18 février 1953.

. . . le nouveau maître de chapelle, Louis A. Desrochers

Quarante-trois ans plus tard, Me Desrochers partage quelques-uns de ses souvenirs au sujet des dix ans qu'il a connus comme maître de chapelle de la paroisse Saint-Joachim. C'était un poste que le père Patoine lui avait donné, dit-il.

> J'avais une bonne chorale aussi. La chorale de Saint-Joachim avait été sous la direction de Gédéon Pepin pendant des années. Il touchait l'orgue

puis il dirigeait. C'était un musicien extraordinaire Gédéon Pépin. Quand il est mort, sa fille Annette Brissette a pris sa place. Et puis moi, j'étais dans la chorale puis ça chignait dans la chorale [. . .] tout le monde chialait. Patoine était à la maison un jour puis il dit : "Ça chiale encore!" J'ai dit : "Oui, ça chiale." Il dit alors : "Prends donc ça, toi." J'ai dit : "Êtes-vous fou? Je n'ai pas de formation pour ça." Il dit : "Tu as été dans la chorale assez longtemps pour voir comment ça marche?" J'ai dit : "Oui." Quand je suis arrivé là, j'ai été accepté grâce à des gens comme Maurice Lavallée, Thivierge, Picard, le Docteur Hétu, le dentiste Hervieux et sa soeur Gabrielle (Hervieux) Guy. C'était une belle voix ça. Ils chantaient dans les opéras eux [. . .] Il y avait les Lorieau. On avait une belle chorale. Le Vendredi Saint, on chantait "Les sept paroles du Christ." On avait une belle chorale. (Desrochers, 14 mai 1996)

En effet, c'est une belle chorale car *La Survivance* du 1er avril 1959 rapporte le beau succès que la chorale à obtenu pendant la Semaine Sainte.



La chorale de Saint-Joachim sous la direction de Louis Desrochers.
Troisième rangée, de gauche à droite : Antoine Blain, Gilbert Lemire, Paul Châtain, Ovila Arthur Thivierge, Laurier Picard, Claude Préfontaine, Noël Constantin, le Dr. Brosseau, Gilles Blain, Louis Desrochers.
Deuxième rangée, de gauche à droite : Edward Labonté, Louis Prince, Maurice Lavallée, ___, Madeleine Pariseau, Louise Gagnon, Louise Gourdine, Carmelle Latour, Monique Gourdine, Marthe Déchène, Jacqueline Villeneuve, Aline Blain, Madeleine Pepin, Raymond Paquette, André Dubuc.
Première rangée, de gauche à droite : Bérangère Mercier, Mlle Lemoine, Peggy Sabourin, Annette Brissette (organiste) le père Fernand Thibault, Adèle Pepin, Rose-Marie Aubert, Simone Lavallée ___. (Photo : P. Mahé)

Pour faire suite au Chemin de la Croix du Vendredi Saint, les membres de la chorale, sous la direction de M. Louis Desrochers nous donnèrent un concert sacré en exécutant les "Sept Paroles du Christ" de Th. Dubois.

Ce chant admirablement interprété impressionna vivement la nombreuse assistance nous faisant comprendre la signification des paroles douloureuses en même temps consolantes du Christ sur la Croix. Sincères félicitations au directeur, l'organiste Mme Brissette ainsi qu'aux solistes Mlle Aline Blain, Élise Chartrand et Mme L. Desrochers, MM. Georges Lavallée, Aimé Déry, Noël Constantin, Ant. Déchêne et enfin tous les membres. (*L.S.*, 1er avril 1959, 5)

En 1959, au moment des célébrations du centenaire de la fondation de la paroisse, le président de la chorale est Avila Thivierge. Mlle Carmelle Latour est secrétaire-trésorière. Mme Rosaire Sabourin est responsable du comité social. Le maître de chapelle est Louis Desrochers et Mme Alphonse Brissette est l'organiste.

Les regroupements de jeunes

. . . les nombreux regroupements de jeunes

La paroisse de Saint-Joachim s'occupe beaucoup de ses jeunes. Depuis les débuts de la paroisse, il y a donc eu un nombre incroyable d'organismes dédiés à la jeunesse. Pendant la période entre 1945 et 1960, quatre grands organismes de jeunes sont à l'oeuvre de façon constante : les Croisés, le Club Alouette, le Cercle Dollard et les mouvements Scouts et Guides. Il faut ajouter à cela les regroupements qui naissent tels que le groupe des Gai Lurons et ceux qui malheureusement n'ont qu'une courte vie. Il faut aussi inclure la participation de la jeunesse de Saint-Joachim au très grand mouvement de la Relève albertaine, mouvement qui voit le jour en 1954 et qui laisse un profond impact dans la vie des jeunes Franco-Albertains de l'époque.

Quelque soit le nom de l'organisme, celui-ci est appuyé dans son travail par les vicaires de la paroisse. Les pères Ernest Forestier, Adéodat Girard, Gérard Leduc et Hector Ferland ont tous dirigé ces clubs qui, en plus de donner aux jeunes des délassements honnêtes, ont fortement contribué à l'éducation religieuse des jeunes membres ainsi qu'à "l'éclosion de vocations sacerdotales ou religieuses ou à la préparation de beaux foyers chrétiens." (St.-J., 1959, 26)

. . . un nouveau groupe, "Les jeunes de Saint-Joachim"

La Survivance du 30 octobre 1946 rapporte que plusieurs jeunes de la paroisse Saint-Joachim se sont réunis le 29 septembre afin de réorganiser le club pour les jeunes de 16 ans ou plus. On a même tenu des élections et Roland Lachambre a été élu président. Jean Burger est responsable du comité social; Léo Leclair s'occupe du comité sportif; François Barbeau est responsable du comité dramatique et Adrien Lachambre s'occupe du comité de publicité.

Comme première activité, le club organise une soirée de l'Halloween qui a lieu le dimanche 3 novembre et la rencontre est un succès. Les jeunes remercient les pères Patoine et Forestier et M. et Mme Laurent Picard et M. et Mme Paul Guy qui ont bien voulu juger les costumes de la mascarade.

Le travail de ce groupe de jeunes semble continuer en 1947 puisqu'ils se proposent d'organiser une soirée à la fête de Pâques, une Bobby Socks Dance. Nous ne pouvons pas dire, cependant, quel est le sort de ce nouveau club puisqu'il est impossible d'en retrouver la trace par la suite.

. . . le Club Alouette

Le Club Alouette est une organisation qui regroupe les jeunes Canadiens français de 15 à 18 ans. Leur but est de se rencontrer et d'étudier leurs problèmes communs. Mais on aime aussi s'amuser un peu. Bien que le club soit ouvert à tous, il y a une condition qui s'applique à tous ceux qui désirent devenir membre du Club : il faut parler français. Il faut même plus, dit-on dans le journal du 29 mai 1946. Il faut chanter et même rire en français.

En 1946, on rapporte que le "charmant Léger Roy (alias Legs) a été réélu à l'unanimité." (*L.S.*, 20 mars 1946, 5) Le 3 mars 1946 marque la journée de la réouverture officielle du Club Alouette. Est-ce le Club de jeunes que nous avons décrit ci-dessus qui continue après s'être donné une nouvelle identité ou est-ce un tout nouveau regroupement? Malheureusement, nous ne pouvons pas le dire. Nous savons cependant que le Club Alouette aura longue vie et qu'il permettra à de nombreux jeunes de la paroisse de se rencontrer et de se divertir.

Et comme première activité de l'année en 1946, on a organisé une partie de broom-ball et un souper servi aux joueurs (vivants ou non) et leurs épouses. Par la suite, l'année est bien remplie de parties de paniers, de tournois de ping-pong, de pique-niques, de spectacles amateurs. On rencontre aussi d'autres jeunes, ceux de l'Immaculée-Conception et en mai, on assiste au

spectacle de la Chorale du Collège Saint-Jean au Memorial Hall. En avril, on rapporte que le directeur du club, M. Gérard Baril, fait ses adieux; il sera remplacé par M. Léon Roy.

En juillet 1946, le Club Alouette a cessé toute activité pendant la saison d'été. Or, le Club ne reprendra ses activités qu'en novembre 1947 alors qu'un bon nombre de jeunes se réunissent dans la salle paroissiale pour élire un nouveau conseil. Ce retour aux activités semble avoir été le travail du vicaire, le père Girard, et bien sûr du père Patoine. C'est Jacques Barbeau qui est le nouveau président mais son mandat sera très court. Joseph Kéroack le remplace en février 1948.

La saison 1948-1949 débute le 26 septembre alors que les membres chantent à la messe de 10 h et font une communion générale. Joseph Kéroack est à nouveau élu président. On prévoit organiser une soirée de mascarade, avec maison d'horreur. On se propose même un tournoi de boxe et les garçons s'entraînent au ballon-panier au gymnase du Collège Saint-Jean.

Le nouveau président pour la saison 1949-1950 est Jacques Barbeau. Le grand nombre de membres présents à la première réunion de la nouvelle saison annonce une année prospère et intéressante. En novembre 1950, c'est Charles-Émile Joly qui est élu président.

Bien qu'à compter de 1950 le journal fasse très peu état de leur activité, les jeunes du Club Alouette demeurent très actifs. Et de temps en temps, ils font encore parler d'eux. Ainsi en mars 1955, après presque cinq ans de silence dans la presse, le journal rapporte que sous la direction de M. Paul Poirier, vice-président, le Club Alouette a organisé une soirée de bingo qui a fort bien réussi. Et en septembre 1956, le journal rapporte que 40 jeunes assistaient à la première réunion du Club Alouette et que le nouveau président élu est Paul Morin.

En 1959, au moment des célébrations du centenaire de la fondation de la paroisse, le président du Club Alouette est Marcel Lavallée. Il est appuyé de Rollande Gauthier, la vice-présidente, de Micheline Bédard, la secrétaire. M. Roger Hurtubise est trésorier et les conseillers sont MM. René Morrissette, Denis Protti, Mlles Louise Châtain, Sylvia Hittinger et Simone Blais.

. . . le Cercle Dollard

Il y a eu le Club Dollard et la fête Dollard et à compter de novembre 1953, il y a le Cercle Dollard dont le but est de promouvoir les avantages des jeunes. La deuxième réunion du nouvel organisme a lieu le 8 novembre 1953 dans la

salle paroissiale de Saint-Joachim et elle débute par les élections du nouvel exécutif. Sont élus : Gilbert Lavallée, président, Léo Bilodeau, vice-président, Marie-Claire Hurtubise, secrétaire et Anita Latour, trésorière. Dorénavant, les réunions ont deux parties : l'une sérieuse et l'autre récréative. La réunion du 22 novembre, par exemple, débute par une causerie sur la question d'éducation pour les Canadiens français d'Alberta. Le conférencier invité est M. Maurice Lavallée.

Plusieurs conférenciers vont se rendre aux réunions du Cercle Dollard de Saint-Joachim. En avril 1954, par exemple, M. Richard Arcand vient parler aux jeunes de son expérience dans la force policière. Il va surtout les intéresser en abordant le sujet de la délinquance juvénile. Le R.P. Aubin, rédemptoriste, viendra leur parler des fréquentations et le père Drouin, omi, du Collège Saint-Jean leur parlera de l'idéal chrétien du mariage.

Le Cercle prépare aussi de très belles activités liturgiques. On raconte que pour marquer l'ouverture du mois de Marie, les jeunes du Club Alouette se sont joints aux jeunes du Cercle Dollard pour une procession aux flambeaux et un chapelet vivant durant lequel les jeunes encerclaient leurs parents dans l'église. Le lendemain avait lieu leur communion mensuelle.

Le groupe compte aussi des artistes. La soirée récréative du 2 juin 1954, met à l'affiche la pièce "Hubert s'est trompé de porte," sous la direction de M. Paul Labrie, plusieurs chants du groupe "Les Échos" sous la direction de Victor Couture, un duo chanté par Mlle Monique Gourdine et M. Grégoire Gagnon accompagnés au piano par M. Armand Baril. L'orchestre de la famille Lemoine est aussi fort apprécié comme le sont les propos de M. Gilbert Lavallée, le président du Cercle Dollard. Il sera remplacé en 1955 par Robert Gourdine.

Les rencontres ont lieu à divers endroits : dans la salle paroissiale, sur la patinoire etc. En juin 1955, plus de soixante membres du Cercle se rencontrent au parc Victoria pour une soirée champêtre. On se rend aussi au camp Saint-Joachim au lac Sainte-Anne.

En 1959, Pierre Mousseau est président du Cercle, Mlle Mariette Séguin est vice-présidente. Richard Blais est président du comité spirituel, Laurent Lajeunesse, du comité éducationnel, Suzanne Côté du comité apostolique et Denis Préfontaine du comité social.

. . . les Scouts et Guides

De tous les mouvements de jeunes, un des plus actifs est sûrement les mouvements Scouts et Guides. En septembre 1949, les Guides de la paroisse reprennent leurs activités sous la direction de Mme Huguette Norman et Mlle Françoise Barbeau. En décembre, les Guides reçoivent trois nouvelles recrues : Mlles Alice Dame, Simone Lavallée et Claire Peterson.



En 1951, les Scouts et les Guides de Saint-Joachim font une collecte de jouets pour les enfants défavorisés de la paroisse. (APA)

Les Guides de la Paroisse Saint-Joachim travaillent souvent en collaboration avec les Scouts. En décembre 1951, par exemple, les deux groupes organisent une collecte de jouets pour les enfants pauvres de la paroisse. Le fruit de leur travail est exposé dans la salle paroissiale et *La Survivance* se fait un plaisir de publier la photo du groupe de jeunes et de leur cheftaine, Mlle Jeanne d'Arc Belland, de Mlle Lorraine Dame, l'assistante-cheftaine, de M. Richard Arcand, le scoutmestre et du père Gérard Leduc, leur chapelain.

Les Scouts font souvent parler d'eux dans le journal. Ainsi, le 1er août 1951, *La Survivance* annonce le départ du groupe des Scouts pour le camp d'Edmonton Beach. Le camp est sous la direction de M. Richard Arcand. En février 1952, le journal informe ses lecteurs que la troupe des Scouts de Saint-Joachim radiodiffuse une saynète inédite sur les ondes de CHFA. . .

Une fois par année, les Scouts honorent la mémoire de leur fondateur Lord Baden-Powell par une semaine d'activités particulières, une semaine dédiée spécialement au scoutisme. Le premier jour de cette semaine, les Scouts de Saint-Joachim se réunissent à la Cathédrale avec toutes les troupes catholiques de la ville. Le lendemain est réservé pour les cérémonies de la promesse et le souper familial offert par les Scouts à leurs parents. C'est aussi une occasion pour les parents de remercier les adultes dévoués qui travaillent auprès des jeunes.

Les Guides et Scouts sont aussi une présence importante lors des grandes fêtes francophones. Ainsi, on rapporte que lors de la Cabane à sucre de 1953, les Scouts et Guides figuraient d'une façon toute spéciale dans une cérémonie

bien stylée. Vêtus de leurs uniformes méticuleusement soignés pour le défilé de la reine de la Cabane à sucre, ils forment une garde d'honneur tout à la hauteur de la soirée.

Le 22 février 1955, les Guides et les Jeannettes préparent le souper pour les parents des Guides, Scouts, Jeannettes et Louveteaux. C'est un succès sans précédents. On dit que les parents furent enchantés de découvrir que le scoutisme n'est pas seulement une organisation pour amuser les jeunes, mais que le scoutisme donne un entraînement physique et moral, qu'ils ne trouveraient pas ailleurs. " [. . .] on y trouva une grande amélioration dans le recueillement, dans les prières en groupe, dans la discipline, dans le dévouement et la soumission envers les chefs, dans l'attention et la sollicitude envers leurs compagnons." (*L.S.*, 2 mars 1955, 5)

Le 20 avril 1955, *La Survivance* informe ses lecteurs que le groupe des Scouts de la paroisse profite maintenant du privilège du Conseil fédéral des Scouts catholiques du Canada par la création d'un commissariat dont M. Richard Arcand est le grand responsable.



Un groupe de Routiers de Saint-Joachim lors d'un camp d'hiver au lac Sainte-Anne en 1957. On reconnaît, entre autres, Joël Arcand, Marcel Arcand, Lionel Dupuis, Denis Châtain, Henri Groleau, Claude Préfontaine, André Lamothe, Noël Constantin, Raymond Paquette, Yvon Carle. (Photo : C. Bernier)



Photo-souvenir prise lors du Queen's Scout Recognition au Convocation Hall de la University of Alberta en octobre 1954. De gauche à droite, Edward St-Pierre, André Lamothe, Joël Arcand et Marcel Arcand. (Photo : C. Bernier)

En 1959, le comité protecteur des Scouts se compose des membres suivants : Richard Arcand, président; George Duey, vice-président; Conrad Cousineau, secrétaire; Augustin Morin, trésorier; Jean-Paul Roy, financier; Arthur Landry, relation publique; Gérard Baril, l'entraîneur; Gilbert Gourdine, campement.

Le comité protecteur des Guides se compose de Mme Charles Lefebvre, présidente; Mme Louis Beauchamp, vice-présidente; Mlle Yvette Jauron, secrétaire; Mme Irénée Turcotte, trésorière; Mme Conrad Cousineau, financière; Mme Adrien Blais relation publique; Mme André Déchène, entraîneuse; Mme Maurice Lavallée, campement.

Le chef de meute des Louveteaux est M. René Morissette assisté de M. Marcel Doucette et de M. Dollard Paquette. M. Marcel Arcand, fondateur de la meute, est chef jusqu'en octobre 1959.

La cheftaine des Jeannettes est Mlle Marie Lamothe assistée de Mlle Micheline Bédard et Mlle Simone Blais.



M. Richard Arcand, le chef Scout de Saint-Joachim de 1950 à 1960. (Photo : C. Bernier)

Le scoutmestre est Jacques Baril assisté de Denis Lamothe, Georges Bachand et Marcel Lavallée. La cheftaine des Guides est Mlle Élise Chartrand assistée de Mlles Lucie Charron, Dianna Rivey et Monique Bédard. Le commissaire scout est M. Richard Arcand et la commissaire guide est Mme Charles Lefebvre.

Le livre du Centenaire de 1959 décrit ainsi les mouvements Scout et Guide.

> L'on ne peut parler de scoutisme dans la paroisse Saint-Joachim sans faire mention de M. et Mme Gérard Baril, de M. Richard Arcand, de M. Jacques Baril et de plusieurs autres chefs et cheftaines qui ont dirigé ces mouvements avec intelligence et énergie. Depuis six ans le Père Hector Ferland secondé depuis deux ans par les PP. Frappier et Goutier a exercé un bel apostolat auprès de ces jeunes soit au cours de réunions hebdomadaires, soit durant les camps d'été au Lac Sainte-Anne. (St.-J., 1959, 27)



. . . les jeunes Croisés, les Enfants de choeurs

Le groupe des jeunes Croisés est toujours actif entre 1945 et 1960. À la fin avril 1953, lors de la réception d'un bon nombre de Croisés et d'Apôtres, le père Leduc les exhorte à être fidèles à leur consigne: prie, communie, sacrifie-toi et sois apôtre. On profite aussi de cette occasion pour bénir le nouveau drapeau des Croisés. Une cérémonie tout semblable aura lieu en 1954 et en 1955.

Les Enfants de choeur ont aussi une association bien à eux. En février 1955, lors du banquet des Enfants de choeur, le père Thibault est l'invité d'honneur. Après quelques discours sur les vocations et sur la tenue des

enfants de choeur, on annonce que le nouvel exécutif se compose de Yvon Carle, président, et des conseillers Théodore Groleau et Denis Protti.

. . . la Relève albertaine

L'idée de la Relève albertain est lancée en 1950 à l'exécutif de l'Association des éducateurs bilingues de l'Alberta (AEBA) et en 1952, un comité est nommé afin de rédiger une ébauche de constitution. C'est le père Forget qui en rédige le premier texte. Pendant l'année 1952-1953, il fait la tournée des principaux centres afin de présenter la Relève aux éducateurs. Le 5 novembre 1954 a lieu le premier congrès provincial et l'initiateur de ce congrès est le jeune Jean Papen de Prud'homme. Papen est alors élève au Collège Saint-Jean. Le premier congrès sera préparé par une soixantaine d'élèves de Saint-Jean et une trentaine d'élèves du pensionnat de l'Assomption. Plus de 300 délégués y participent.

Le mouvement de la Relève va faire fureur dans les quelques années qui suivent. La Relève, c'est l'ACFA en fleur et son rôle est de préparer les chefs de demain. L'association a donc un côté très sérieux et se donne, chaque année, un programme d'études.

On organise aussi des concours provinciaux pour le trophée Poirier. Parfois, il s'agit de présenter des suggestions d'écussons, ou de drapeaux, ou encore, il faut écrire un texte. L'association a aussi un programme d'échanges épistolaires fort développé où les jeunes sont invités à correspondre tant au niveau individuel qu'au niveau scolaire. L'association prépare aussi une chronique hebdomadaire publiée dans *La Survivance* et participe activement à la création d'émissions radiophoniques sur les ondes du nouveau poste CHFA. Et puis il y a les rencontres : les rencontres d'écoles, les soirées paroissiales et régionales et puis une fois l'an un grand congrès provincial normalement très réussi. Par exemple, le congrès de 1956 a lieu au Collège Saint-Jean et il regroupe plus de 600 participants. Il y en a deux cents de plus que prévu.



Le congrès de la Relève albertaine en 1955 au Collège Saint-Jean. (Photo : F. Levasseur-Ouimet)

Le congrès de 1959 sera le dernier congrès de la Relève, malheureusement. On va essayer tant bien que mal de la ressusciter mais cela ne se produira pas.

La jeunesse de Saint-Joachim participe, elle aussi, aux activités de la Relève. En plus de tout ce qui se passe sur le plan paroissial, il faut encore ajouter les rencontres, les journées d'études et les activités de la Relève albertaine à l'horaire des jeunes paroissiens de Saint-Joachim.

Les regroupements d'adultes

. . . les Bonnes amies

Le groupe des Bonnes amies est plus actif que jamais pendant la période de 1945 à 1960. Et elles font du bon travail. En plus de leur petit côté récréatif, fort agréable et fort important, les Bonnes amies participent à de nombreuses bonnes oeuvres de la paroisse.

En 1947, le groupe a déjà été divisé en deux sections : les Bonnes amies junior et les Bonnes amies senior. La division, cependant, ne plaît pas à tous les membres.

Le 18 mars 1947, c'est la première fois que le journal annonce une réunion "de la section senior." Celle-ci a lieu dans la salle du Jardin d'enfance de Saint-Joachim et le nouvel exécutif est élu. La présidente honoraire est Mlle Bérangère Mercier. La nouvelle présidente est Mme A. Brodeur. Sont aussi membres de l'exécutif Mesdames L. Picard, Agnès Cormier, Thérèse Kéroack, P.-J. Leclair, C. Legault et F. Ouellet.



Les Bonnes amies célèbrent leur 25e anniversaire. (APA)

Le groupe junior a aussi tenu ses élections et Mlle Françoise Barbeau a été élue présidente. Elle est appuyée par les autres membres de l'exécutif : Mlle Françoise Bellerive, Alberta Ouellet, Gabrielle Poissant, Marie-Jeanne Viens, Marie Dusseault, Antonia Gagnon et Cécile Bellerive.

Parmi les bonnes oeuvres du cercle, il y a l'achat de cadeaux de Noël pour les patients tuberculeux de l'Hôpital général et pour les vétérans de l'Hôpital Camsell. L'association va aussi aider la belle cause de la radio française en organisant un bingo. Et en janvier 1951, c'est le groupe des Bonnes amies qui défraie le coût de l'émission "Talents albertains" diffusée sur les ondes de CHFA. C'est une excellente façon d'encourager les jeunes talents albertains.

On organise aussi des soirées en vue de recueillir des fonds pour une bourse qui sera offerte à une élève finissante du pensionnat de l'Assomption ou de l'école Sainte-Marie qui se classe première de ses compagnes aux examens de la 12e année du ministère de l'Éducation. La bourse de 100 $ de 1948 est gagnée par Mlle Madeleine Turcotte. C'est la première fois que la bourse est offerte. En 1952, on rapporte qu'à date les quatre boursières sont : " Mlle Madeleine Turcotte d'Edmonton, maintenant bachelière en sciences et employée comme technicienne pour la Croix-Rouge à Edmonton; Mlle Gabrielle Côté de Falher, qui fait la troisième année du cours d'infirmière à l'Hôpital général d'Edmonton; Mlle Jacqueline Picard d'Edmonton, étudiante en chimie à la University of Alberta et Mlle Anna Laberge de Saint-Vincent, qui suit le cours d'infirmière à l'Hôpital de la Miséricorde d'Edmonton.

En mai 1949, les Bonnes amies célèbrent leur 23e banquet annuel au restaurant "Seven Seas." Les pères Patoine et Ketchen ont bien voulu accepter l'invitation des dames. Les convives se chiffrent à plus de cinquante et la veillée se passe dans une atmosphère de gaieté, en jeux et chants variés. Et dès avril 1951, on prépare déjà les célébrations du 25e anniversaire qui doit avoir lieu le 28 mai 1951.



Quatre des cinq fondatrices du groupe Les Bonnes amies : Valéda (Sabourin) Racette, Gertrude (Baril) Blais, Yvonne (Sabourin) Turcotte et Cécile (Brissette) Baril, (absente sur la photo Yvonne Sylvestre, la première présidente). (APA)

. . . les Dames de Sainte-Anne

Les Dames de Sainte-Anne de Saint-Joachim sont particulièrement reconnues pour leur travail d'apostolat. À l'élection de 1946, la nouvelle présidente élue est Mme Léger Roy. La présidente et son conseil se lancent immédiatement à l'oeuvre. Préparez-vous, mes amies dit-elle. Avec votre bonne coopération, les Dames de Sainte-Anne (réorganisées) veulent faire de grandes choses; non, pas de grandes choses, mais des choses fort utiles pour la paroisse. Cela résume bien le travail que font les Dames et Sainte-Anne.

Parmi leurs nombreuses tâches, les Dames de Sainte-Anne sont responsables, et cela depuis les débuts de la paroisse, de trouver les fonds nécessaires pour acheter les fleurs que l'on utilise pour garnir le reposoir pendant la Semaine Sainte.

Les Dames de Sainte-Anne font aussi beaucoup de prélèvement de fonds pour diverses causes. En avril 1948, on organise un thé au profit du Jardin d'enfance des Soeurs de l'Assomption. En septembre 1948, on organise un bingo pour payer les nouvelles tables achetées l'année précédente pour la salle paroissiale. En 1955, les levées de fonds sont organisées dans le but de payer deux autres bourses au Collège Saint-Jean afin de venir en aide aux étudiants méritants tant par leurs aptitudes scolaires que par leur esprit de travail ainsi qu'à ceux qui aspirent à la vie sacerdotale et qui ne pourraient continuer leurs études sans un appui financier. En 1957, les Dames de Sainte-Anne offriront 300 $ au Collège Saint-Jean en faveur des vocations.

En novembre 1949, cependant, les Dames de Sainte-Anne entreprennent un tout nouveau projet. À leur assemblée mensuelle de novembre, elles décident de former un choeur de chant : la Chorale des Dames de Sainte-Anne. Mme Adrien Blais, nommée responsable du recrutement, en fait un succès et déjà le dimanche 16 novembre on a le plaisir d'entendre la nouvelle chorale. C'est Mme Brissette qui en est la directrice.

Dix ans plus tard, la chorale des Dames de Sainte-Anne se rencontre chez Mme Fred Dubord, la présidente, pour célébrer la fondation du groupe.

> Pour ajouter une note joyeuse à la fête, l'organisatrice, Mme J.-M. Fontaine, avait convié aussi tous les anciens membres qui, pour cause de santé, ont dû discontinuer. À cette aimable rencontre qui évoquait d'agréables reminiscences d'antan, la soirée se passait dans une

atmosphère intime et gaie en même temps que musicale, ce qui caractérisait bien ces dames de la chorale. (*L.S.*, 26 nov. 1958, 5)

Aux élections de 1948, Mme Gallant remplace Mme Roy qui a déjà servi deux termes au poste de présidente. Mme Gallant sera remplacée par Mme Joseph Latour en janvier 1950. En 1951, la nouvelle présidente est Mme A. Turcotte qui complètera deux termes et sera remplacée en 1954 par Mme Wilfrid Legris. En 1959, au moment des fêtes du Centenaire de la fondation de la paroisse, la présidente des Dames de Sainte-Anne est Mme Alfred Dubord. Elle est appuyée dans ses fonctions par Mesdames Gertrude Rocque, Léonne Brassard, Lucie Fortier, Albert Kéroack. Les conseillères sont Mesdames Edmond Brault, Henri Constantin, Conrad Cousineau, Hector Dupuis, Maurice Lavallée, A. Lamoureux, Louis Normandeau, Irénée Turcotte, A. Touchette, Armand Turcotte, L. Thérien et A. Trudeau.

En 1950, on estime que la Congrégation des Dames de Sainte-Anne, répandue un peu partout en Amérique compte environ 200 000 membres répartis dans 1 414 associations. En avril 1950, on discute la possibilité d'envoyer une déléguée au congrès, à Sainte-Anne-de-Beaupré, des Dames de Sainte-Anne du Canada et des États-Unis, organisé à l'occasion du centenaire de la Congrégation et pour lequel chaque Congrégation reçoit une invitation.

Le jour de la fête de Sainte-Anne, le 26 juillet 1951, un autobus chargé de pèlerines quitte la paroisse de Saint-Joachim pour se rendre au grand pèlerinage annuel au Lac Sainte-Anne. On dit que le trajet se fit gaiement mais dans une grande piété. On récite le rosaire et on chante de nombreux cantiques dédiés à Sainte-Anne. Le pèlerinage annuel est organisé par les Dames de Sainte-Anne.

. . . les Chevaliers de Colomb

En novembre 1946, le Conseil LaVérendrye des Chevaliers de Colomb se regroupe à l'hôtel Corona pour accueillir des visiteurs de marque : M et Mme L. Beaudry de Sorel, le président du comité de direction de l'association des Chevaliers de Colomb de la province de Québec. La lutte, tant nationale que religieuse se poursuit aujourd'hui entre les groupes et les associations et non plus entre les individus, dit M. Beaudry, d'où la nécessité de maintenir de fortes organisations et au Québec et dans les provinces de l'Ouest. Il félicite alors les Canadiens français de l'Alberta de leurs activités et leur recommande de se faire mieux connaître dans l'Est.

En effet, les Chevaliers de Colomb continuent leur travail auprès des gens de la communauté. Pour les petits, on organise la visite annuelle du père Noël. En 1949, on organise un bingo au profit du poste CHFA. Chaque semaine en 1951, les Chevaliers organisent un bingo après l'émission "Talents albertains" etc.

Le travail des pères Oblats

... le 25e du père Boucher

Nommé en juin 1944, Jean Patoine sera curé de Saint-Joachim jusqu'en septembre 1953. Il remplace le père Boucher devenu supérieur provincial des Oblats. Le 23 novembre 1947, le père Boucher célèbre son 25e anniversaire de prêtrise lors d'une messe paroissiale à Saint-Joachim. Le sermon de circonstance est donné par le père Valérien Gaudet, omi, supérieur du Collège Saint-Jean. Et sous l'habile direction de Gédéon Pepin, la chorale chante une très belle messe. Or, les paroissiens de Saint-Joachim ne sont pas les seuls à fêter le jubilaire. Les élèves du Collège et le personnel enseignant du Collège, les pères de Saint-Joachim et de Saint-Paul, tous se réunissent au Collège Saint-Jean pour continuer les célébrations le 3 décembre 1947.

... les vicaires de Saint-Joachim

Malheureusement, il ne nous a pas toujours été possible de retrouver le nom de tous les vicaires de Saint-Joachim et d'en tenir compte de façon aussi rigoureuse que nous l'aurions voulu. Dans l'album-souvenir du Centenaire de la fondation de la paroisse, nous retrouvons les noms suivants : le père Patrice Beaudry, omi; le père Louis Culerier, omi; le père Pierre Duchaussois, omi; le père Charles Devic, omi et le père Pierre Hétu, omi. Nous savons cependant que cette liste n'est pas complète et nous sommes heureux de pouvoir y ajouter quelques noms.

Ainsi en juin 1946, le père provincial nomme un nouveau vicaire à Saint-Joachim. Les marguilliers sont d'accord pour lui offrir un salaire de 50 $ par mois. Selon les obédiences oblates publiées dans *La Survivance* du 4 septembre 1946, c'est le père Ernest Forestier qui est nommé à Saint-Joachim. Il remplace le père Jean Bélanger qui est nommé au Juniorat Saint-Jean. Le père Forestier quitte Saint-Joachim à son tour en septembre 1947 pour aller à Cardston.

Le père Adéodat Girard qui était à Cardston vient prendre sa place à Saint-Joachim. En septembre 1951, le père Girard annonce son départ aux

paroissiens de Saint-Joachim qui s'empressent de le remercier en lui présentant plusieurs signes de leur affection. Quelques temps plus tard, la paroisse Saint-Joachim souhaite la bienvenue à son nouveau vicaire le père Gérard Leduc, omi.

. . . la paroisse Sainte-Anne de Jasper Place

L'année 1952 a été particulièrement occupée pour le père Patoine puisqu'en plus de ses autres responsabilités, il organisait la paroisse Sainte-Anne de Jasper Place. Le père Drouin, omi, décrit brièvement les événements qui ont mené à la création de cette nouvelle paroisse. Étant donné le nombre de familles qui habitent à l'Ouest de la ville, le père Patoine obtient de l'archevêque MacDonald la permission de fonder une desserte de Saint-Joachim et de bâtir une chapelle à laquelle on donne le nom de Sainte-Anne. Les paroissiens de Saint-Joachim et leur curé coopèrent activement et financièrement à la construction de la nouvelle église qui est desservie de Saint-Joachim jusqu'en septembre 1953.

> After some years, Fr. Jacob, a Secular Priest, became the first resident pastor. When that church burnt down, it was not deemed sufficiently central by the parishioners and the site was sold. Since then it has not been feasible to acquire another site and to rebuild. Hence, the chapel of the Grey Nuns' Center doubles as a parish church. (Drouin.]981, 42)

Le père André Mercure, omi, remplacera le père Jacob en septembre 1972. Il sera lui-même remplacé en 1977 par le père G. Labonté, omi.

. . . la maison de retraite "L'étoile du Nord"

Le père Patoine est aussi impliqué dans la construction de la maison des retraites fermées à Saint-Albert. La maison de retraite L'étoile du Nord est la réalisation d'un long et précieux rêve. Bien que l'on prêche déjà des retraites dans le vieux foyer Grandin à Saint-Albert et cela depuis plusieurs années, les efforts ne sont pas constants, les retraites étant prêchées par différents prêtres au gré des besoins.

Le père Ozias Fournier, qui est alors le provincial des Oblats de Marie-Immaculée, rêve d'une maison de retraite à Saint-Albert. Le rêve devient une réalité en 1952 alors que l'on coule le ciment pour les fondations. La maison sera prête en 1953. L'édition de *La Survivance* du 16 septembre 1953 rapporte que de nombreux paroissiens se sont rendus à Saint-Albert

pour l'ouverture officielle de la nouvelle maison de retraites fermées. Ayant constaté le bienfait des retraites fermées, le confort des chambres et la beauté des lieux, plusieurs paroissiens se sont promis de faire leur retraite sous peu, dit-on dans le journal. C'est vrai que la maison est bien située; elle a été construite sur le site exact de la première école-couvent-orphelinat des Soeurs grises.

> Sur la "sainte Colline de Saint-Albert" les pas des saints ont laissé leurs traces. Tout près sont inhumés les martyrs du massacre du Lac à la Grenouille, l'humble Frère Antoine, et, dans la crypte de l'église, reposent les corps de Monseigneur Grandin, du Père Lacombe, du Père Leduc. Beaucoup d'âmes seront sauvées, espérons-le, à Saint-Albert, car l'Étoile du Nord est un phare au milieu des ténèbres de notre temps. Son influence est une force directrice dans l'archidiocèse d'Edmonton. (Tardif, 1961, 33)

. . . le départ du père Patoine et du père Leduc

À peine deux ans plus tard, c'est le père Patoine qui a des nouvelles à annoncer à ses paroissiens. Le père Patoine a été nommé curé de la paroisse Sainte-Anne de Jasper Place tout en restant administrateur de Saint-Joachim. Le père Leduc aura donc la charge de la paroisse et sera assisté du père T. Alain. Voilà ce que dit l'édition de *La Survivance* du 25 mars 1953.

L'édition du 16 septembre 1953 rapporte une toute autre histoire : le père Patoine a été nommé rédacteur en chef du journal *La Survivance.*

> Il est consolant de savoir que le Rév. Père Patoine ne s'éloigne pas et que nous le verrons remplir les fonctions de confesseur dans la paroisse. Pendant les neuf ans qu'il a été curé de notre paroisse, le Rév. Père Patoine a fait preuve d'un dévouement tout à fait remarquable. Il s'intéressa particulièrement aux pauvres de la paroisse. (*L.S.*, 16 sept. 1953, 4)

À la mi-octobre, les paroissiens de Saint-Joachim prendront le temps de souligner le départ du père Patoine et de lui offrir un témoignage tangible de leur affection et de leur reconnaissance. On en profitera pour remercier la congrégation des pères Oblats d'avoir placé à la tête de la paroisse Saint-Joachim des pasteurs qui ont aimé leurs paroissiens et qui se sont entièrement dévoués pour eux.

M. Adéodat Boileau, un des doyens de la paroisse, arrivé à Edmonton en 1905 brossa une

> magnifique fresque historique de la paroisse qui fut la première paroisse catholique et la première paroisse canadienne-française d'Edmonton. De la pénombre d'un passé encore tout proche de nous, il fit sortir les figures d'un Leduc, d'un Grandin, d'un Lacombe, d'un Tavernier, bref de tous ceux-là qui dans cette paroisse de Saint-Joachim furent les artisans silencieux qui travaillèrent à la rénovation intérieure de leur ouailles. Il souligna leurs beaux exemples de dévouement dans l'accomplissement de leur tâche. S'ils connurent des difficultés, ils en aplanirent les arêtes trop vives; s'ils n'échappèrent pas aux vexations de toutes sortes, ils surent quand même, s'élever au-dessus d'elles; s'oublier pour les autres, être le don de Dieu aux autres. (*L.S.*, 21 oct. 1953, 5)

Au même moment où l'on annonce, le 16 septembre 1953, le départ du père Patoine on annonce aussi que son vicaire, le père Leduc, a été nommé curé de la paroisse Notre-Dame de Fatima à Maillardville. Malheureusement cinq ans plus tard, le 10 décembre 1958, les paroissiens apprennent la mauvaise nouvelle du décès du père Gérard Leduc survenu subitement à Maillardville au début décembre. Sa dépouille mortelle sera exposée à l'église Saint-Joachim et de nombreux paroissiens assistent à ses funérailles qui ont lieu à Saint-Albert.

. . . les pères Oblats et La Survivance

Le 16 septembre 1953, le père Patoine vient d'être nommé rédacteur en chef du journal *La Survivance*. Or, nous l'avons déjà dit, les pères Oblats sont responsables non seulement de la création du journal mais aussi de son maintien pendant de nombreuses années. Plus d'un père Oblat sera appelé à remplir le rôle de rédacteur en chef du journal.

De 1930 à 1934, c'est le père A. Auclair qui occupe le poste. Il est remplacé par le père F. Forcade qui y travaille de 1934 à 1936. Le père Gobeil sera rédacteur de 1936 à 1938 et sera largement responsable du travail de la Ligue des radiophiles, organisme albertain qui lutte pour l'obtention de la radio française en Alberta. Le père Breton prend la relève de 1942 à 1944. Au plus haut de la lutte pour la radio française de 1944 à 1949, Breton qui en est un des principaux artisans, se fait remplacer à *La Survivance* par le père S. Pelletier. Breton reprend son poste en 1950 et l'occupe jusqu'en 1953. Jean

Patoine travaille à *La Survivance* de 1939 à 1942 et y revient en 1953 à titre de rédacteur en chef. Sauf pour une courte période d'avril 1964 à juin 1965 alors qu'il est remplacé par le père C. Tourigny, Patoine sera à *La Survivance* jusqu'en 1972.

Le père Guy Michaud, omi. (APA)

. . . le père Guy Michaud et le père Ferland

Le père Patoine est remplacé à la paroisse Saint-Joachim par le père Guy Michaud, omi. Natif de Fort Kent Alberta, le père Michaud est un enfant de l'Ouest. Il est le fils de M et Mme W.G. Michaud. Il étudie au Juniorat Saint-Jean en 1925, au noviciat des Oblats à Saint-Laurent au Manitoba en 1930 et au scolasticat du Sacré-Coeur de Lebret en 1931. Il est ordonné prêtre à Fort Kent le 28 juin 1936. Par la suite, il est nommé professeur au Collège Saint-Jean, vicaire à Saint-Paul, curé de Delmas, curé de la Cathédrale de Saint-Paul et puis curé de la paroisse de North-Battleford. En 1952, il a le bonheur de se rendre à Rome où ses confrères l'ont délégué pour les représenter au Chapitre Général des Oblats. "Partout où le père Michaud a passé, il fut estimé pour sa grande charité, sa douceur, son zèle apostolique." (*L.S.*, 16 sept. 1953, 4)



Le père Ferland et un groupe de jeunes. (Photo : M. Lavallée)

La Survivance du 21 octobre 1953 informe ses lecteurs que le nouveau vicaire, le père Hector Ferland, omi, est arrivé à Saint-Joachim. Né à Sainte-Anne de Sorel le 30 juin 1925, le père Ferland est ordonné prêtre le 1er juillet 1951. Il sera d'abord vicaire à North Battleford avec le père Michaud. Nommé à Saint-Joachim en juin, le père Michaud accepte de s'y rendre à condition qu'il soit accompagné du père Ferland. Ainsi, le 20 août 1953, la paroisse de Saint-Joachim souhaite la bienvenue à son nouveau vicaire.

C'est une grande paroisse, dit le père Ferland dans ses mémoires. On célèbre trois messes chaque jour et six le dimanche. On dit qu'il s'occupera surtout des jeunes. Or ceci n'est pas une petite tâche. En plus des 64 enfants de choeurs âgés de 10 à 19 ans, il y a tout le groupe des Scouts qui compte 20 Louveteaux, 22 Scouts, 12 Routiers, 23 Jeannettes et 23 Guides. Et puis il y a le Club Alouette pour les 15 à 18 ans et le Club Dollard pour les 18 ans et plus.

Le père Ferland sera vicaire de Saint-Joachim pendant le mandat de trois curés différents : le père Guy Michaud, le père Gérard Labonté et le père Fernand Thibault.



Les pères Ferland et Labonté avec un groupe d'Enfants de choeur en février 1957. (Photo : M. Lavallée)

... le départ du père Michaud

En mars 1956, les paroissiens de Saint-Joachim félicitent le père Guy Michaud pour sa nomination comme provincial de la province oblate de l'Alberta-Saskatchewan

> Tout en se réjouissant de cet honneur, nous regrettons beaucoup son départ comme curé, car il a été pour nous, les paroissiens de Saint-Joachim, un édifiant exemple de piété et de zèle apostolique. Pour cela nous lui devons notre vive reconnaissance et lui souhaitons du succès dans son nouveau champ d'action. (*L.S.*, 7 mars 1956, 5)

Et le dimanche soir, un grand nombre de paroissiens se réunissent à l'auditorium de l'École Grandin afin de rendre hommage au père Michaud. Celui-ci remercie ses anciens paroissiens et leur demande de bien appuyer le prochain pasteur dont le nom reste une énigme encore pour quelque temps.

... le père Gérard Labonté

Le nouveau curé, le père Gérard Labonté, omi, rencontre ses paroissiens au début avril 1956 lors d'une soirée organisée par les dames à la salle paroissiale après la Bénédiction du Saint Sacrement. Le père Labonté est l'ancien curé de Pincher Creek.



Le père Gérard Labonté, omi. (Photo : G. Dupont)

Mais très peu de temps après son arrivée à Saint-Joachim, le père Labonté est hospitalisé pendant quelques semaines. De retour au travail en octobre 1957, il quitte la paroisse en juillet 1958. Sa santé ne s'est pas améliorée. Les paroissiens se sentent un peu pris au dépourvu par son prompt départ car cela ne leur a pas donné la chance de le remercier; "vous témoigner dignement notre reconnaissance pour votre beau travail parmi nous." (*L.S.*, 6 août 1958, 5)


Le père Fernand Thibault, omi. (Photo : G. Dupont)

. . . un nouveau curé et un nouveau vicaire

Dès la fin août 1958, le nouveau curé de Saint-Joachim a été nommé. Il s'agit de Fernand Thibault, omi, à qui les paroissiens s'empressent de souhaiter la bienvenue. On se sent doublement béni puisque le père Thibault est un fils natif de la paroisse et une cause d'honneur pour les paroissiens.

Au début septembre 1958, les paroissiens de Saint-Joachim apprennent la très bonne nouvelle qu'à l'avenir ils auront un second vicaire en la personne du père Clément Frappier, omi.

À la mi-octobre, les paroissiens se réuniront à la salle paroissiale pour saluer officiellement la venue du nouveau curé Thibault, omi et du second vicaire le père Frappier. M. Bernardin Gagnon, le gérant de CHFA, sera le maître de cérémonie. Pendant le programme, chacune des nombreuses associations est représentée par un item quelconque, un chant, un morceau de piano, une allocution etc. . . "M. Noël Constantin, au milieu de son allocution, déclare un secret : le père Frappier joue l'orgue, il doit donc jouer du piano. . . Après cette révélation le père vicaire accepta aimablement d'exécuter un morceau de la Bonne Chanson." (*L.S.*, 22 oct. 1958, 5)

Lors de l'organisation des célébrations du Centenaire en 1959, nous remarquons à plusieurs reprises la participation d'un autre vicaire de Saint-Joachim, le père Gouthier. Malheureusemt nous n'avons pu retrouver à quel moment le père Gouthier est nommé à Saint-Joachim. Mais nous tenons à faire mention de son travail et de sa contribution à la paroisse.

. . . les vocations de Saint-Joachim

Plusieurs jeunes paroissiens de Saint-Joachim ont été appelés à la vie religieuse. Le Dimanche 26 septembre, en l'église Saint-Joachim, Mgr Henri Routhier, omi, confère le Sacerdoce à un enfant de la paroisse, le père Antonio Kéroack, omi, fils de M et Mme J.-A. Kéroack de la 113e rue et ancien élève du Collège Saint-Jean. Le lendemain, le père Kéroack célèbre sa première messe à l'autel où il a lui-même si souvent servi la messe. Il chantera sa première grand'messe le 3 octobre à 11 h à Saint-Joachim.

Le 3 juin 1956, l'église Saint-Joachim sera témoin d'une autre cérémonie sacerdotale. Cette fois il s'agit de Camille Dozois, le fils de M. et Mme Edmond Dozois de Vimy. Il y chantera sa première messe solennelle le dimanche 10 juin.

Le journal du 27 août 1958 informe ses lecteurs que M. Jean Gariépy, actuellement au noviciat à Saint-Norbert vient de prononcer ses premiers

voeux dans la Congrégation des Pères Oblats. Et puis, trois autres jeunes paroissiens, MM. Paul Poirier, Alfred Groleau et Maurice Olsen sont, à leur tour, entrés au noviciat.

La paroisse et son administration

... les syndics, ou doit-on dire les marguilliers?

On avait vu disparaître au début du siècle le terme marguilliers dans les procès-verbaux de la paroisse Saint-Joachim. Pendant plusieurs années on utilise le terme "syndic" que le dictionnaire définit comme étant "chacun des habitants élus pour faire exécuter les décisions de l'assemblée générale de la paroisse." Peu à peu le terme syndic va disparaître à son tour et sera remplacé par le terme marguillier qui revient prendre sa place dans les procès-verbaux de réunions.

En 1946, les syndics de Saint-Joachim sont M. Paul-É. Poirier, J.A. Turgeon, J.A. Gallant et Augustin Morin qui vient d'être réélu par acclamation pour un autre terme de quatre ans. En 1947, le Dr Mousseau s'ajoute au groupe. Celui-ci sera remplacé par B. Tremblay en janvier 1954. En 1956, M. Turgeon est réélu pour un nouveau terme. Malheureusement, Me Paul-E. Poirier est décédé la même année. En 1958, le groupe des marguilliers se compose de MM. A. Gallant, A. Turgeon, I. Turcotte, B. Gagnon et R. Croteau. Et en 1959, lors des célébrations du Centenaire, un seul changement a lieu. M. Turgeon est remplacé par Jean-Paul Roy.

... la santé financière de la paroisse Saint-Joachim

Nous l'avons vu, la paroisse Saint-Joachim n'a pas toujours eu une vie financière des plus aisée. La construction de la nouvelle église, les rénovations et les améliorations, tout ça va parfois imposer de lourdes dettes sur les paroissiens. Mais cela n'est pas le cas pendant la période allant de 1945 à 1960. Ces quinze années de vie paroissiale se caractérisent surtout par une certaine aisance du côté financier. En 1948, les procès-verbaux des assemblées des syndics nous démontrent que les fonds de réserve de la paroisse se chiffrent à 9 000 $ et à 11 137 $ en date du 5 janvier 1949.

Chaque année par la suite, la paroisse accumule des surplus qui viennent grossir la réserve. En 1951, par exemple, le surplus se chiffre à 5 178,02 $ et celui de 1954 à 7 075,88 $.

La paroisse fait alors plusieurs investissements. On achète des bons du gouvernement pour la valeur de 4 000 $ en 1947. En 1949, on achète 4 000 $

de bons de la Victoire. La paroisse fait aussi des prêts. Le compte rendu de la réunion des marguilliers du 18 janvier 1955 indique que 10 000 $ ont été prêtés aux Oblats. L'année suivante, le procès-verbal du 12 janvier démontre que Saint-Joachim a fait un prêt de 5 000 $ à la paroisse de Battleford pour un an.

... doit-on agrandir l'église?

En janvier 1948, étant donné l'augmentation de la population de la paroisse, on entretient l'idée d'agrandir l'église. En pratique cependant on est résolu d'attendre que les coûts de construction soient devenus normaux avant de prendre aucune décision à ce sujet. Toutefois, en 1951, les syndics se prononcent contre l'agrandissement de l'église et proposent que le père curé présente le problème aux paroissiens afin qu'ils lui fassent des suggestions.

... un centre récréatif

Le père Patoine caresse aussi un vieux rêve : la création d'un centre récréatif pour la paroisse comprenant la construction et l'ameublement d'une salle. Bien que les syndics soient favorables au principe, ils croient que ce serait donner à la paroisse une trop grosse dette pour le moment. On préfère qu'une somme ne dépassant pas 1 000 $ soit appliquée, chaque année, à l'organisation de jeux pour les jeunes. Mais le rêve de Patoine va resurgir en 1959 alors que le père Thibault présente un plan de construction d'un centre paroissial. Les syndics vont alors décider de procéder à l'élaboration de plans préliminaires et d'études en ce qui a trait aux possibilités de financement.

... les améliorations

Chaque année, on voit à effectuer un ou plusieurs changements parfois minimes, parfois imposants à la bâtisse de l'église. Ainsi, en 1946, les syndics acceptent la proposition qu'un thermostat soit installé dans l'église. En 1949, le père Patoine fait repeindre tout l'extérieur ainsi que le clocher de l'église. Il fait aussi recouvrir le plancher de l'église de "marboleum" et les agenouilloirs des bancs, de coussinets.

En 1947, on accepte d'agrandir la porte de la salle paroissiale donnant sur le côté sud du soubassement et d'améliorer la sortie afin d'éviter tout danger en cas de feu. Il est également décidé de vérifier l'état des colonnes qui, au dire de M. Morin, semblent travailler depuis quelque temps. On va aussi repeindre la salle.

En 1948, il est décidé de transformer en salon paroissial la salle que l'on a coutume d'appeler la grande sacristie. Cette salle servira alors aux réunions des différentes organisations paroissiales. L'année suivante, la paroisse achète un piano au coût de 375 $ pour le salon paroissial afin de permettre à la chorale d'y pratiquer plus à l'aise qu'au jubé. En 1956, la paroisse remplace toutes les anciennes chaises et fait l'achat de 100 chaises au prix de 518 $.

L'entretien quotidien de l'église exige aussi certaines dépenses. Ainsi en 1949, la paroisse achète son premier aspirateur pour faire le nettoyage de l'église. En 1951, on achètera aussi une machine à cirer le plancher.

Les besoins d'imprimerie de la paroisse augmentent et en 1953, on achète une "Gestetner" afin de pouvoir imprimer les bulletins d'annonces hebdomadaires et les circulaires de la paroisse. Jusqu'à ce jour, la paroisse faisait faire ses travaux par les Soeurs du Précieux-Sang. Mais cet arrangement ne fonctionne plus. La nouvelle machine sera déposée chez les Soeurs de l'Assomption qui s'en serviront pour leurs classes à Grandin et qui en retour feront le travail de la paroisse gratuitement.

En 1959, à l'occasion du Centenaire, le père Michaud ressent le besoin de rafaîchir l'église quelque peu. En plus d'un nettoyage intérieur, on fait renouveler la peinture et le vernissage dans tout l'intérieur et on fait repeindre le perron. On fait aussi des réparations au sanctuaire. On pose un nouveau tapis, on repeint les statues, on répare la table de communion etc. L'orgue étant usagé et donnant un pauvre rendement, on décide qu'il est grand temps de le faire réparer. En plus, on y ajoute l'électricité et on fait l'installation d'une nouvelle console. Le travaux se chiffreront au coût de 7 200 $.

. . . l'achat des lots

Pendant la période allant de 1945 à 1960, un grand projet semble garder l'attention des syndics et des curés de Saint-Joachim. Les débuts de l'histoire semblent remonter à la réunion du 5 janvier 1949 lorsque les syndics demandent au curé de faire les démarches nécessaires auprès de l'archevêque pour que la paroisse puisse acheter ou au moins prendre option sur un terrain derrière le Séminaire afin de prévoir pour les développements futurs de la paroisse.

Nulle mention sera faite de cette question par la suite. Cependant, le procès-verbal de la réunion du 12 janvier 1956 indique que les syndics ont discuté de l'achat du terrain du Séminaire et qu'ils sont d'avis que la paroisse

achète au moins cinq lots, la valeur de chaque lots étant estimée à 5 ou 6 000 $.

On se demande ensuite s'il ne serait pas bon d'acheter tout le terrain. Suite à une réunion spéciale tenue chez M. Augustin Morin, on décide d'offrir 85 000 $ pour toute la propriété ou 35 000 $ pour les quatre lots qui font face à la 111e rue et le lot du côté nord de l'église. Le compte rendu de la réunion du 9 janvier 1957 enregistre les faits suivants : après avoir longuement discuté sur l'augmentation de l'offre primaire des lots du Séminaire, on en est arrivé à dire que 100 000 $ était tout ce que l'on pouvait payer.

Un deuxième compte rendu, également en date du 9 janvier 1957, indique qu'après de longues discussions, on décide d'offrir 100 000 $ pour les onze lots. Enfin le 30 janvier, on indique que l'offre de Mgr l'archevêque sur les lots du Séminaire a été acceptée : 10 000 $ du lot à condition de prendre les cinq lots. La paroisse envisage donc une dépense de 50 000 $ dans les années à venir.

Le Centenaire de la fondation de la paroisse

. . . 1959, une année pas comme les autres

L'année 1959 marque le Centenaire de la construction de la première chapelle. Les préparatifs pour la fête commencent dès le mois d'avril 1959 alors qu'on demande à toute personne ayant été plus de quarante ans dans la paroisse de bien vouloir donner leur nom. Les pionniers seront les invités d'honneur alors il ne faudrait pas qu'il y ait des oublis involontaires.

On a aussi bien décoré l'église et les deux dates 1859-1959 qui se détachent en relief au-dessus et en arrière du magnifique maître-autel "tout rutilant de lumière, synthétisent à merveille le siècle écoulé depuis la construction de la première chapelle Saint-Joachim élevée dans l'enceinte de l'ancien fort Edmonton [. . .]" (*L.S.*, 9 déc. 1959, 1)

. . . la messe des écoliers

Lorsqu'elles débutent, les célébrations s'étalent sur plusieurs jours. Les cérémonies commencent le jeudi 3 décembre par une grand'messe à laquelle assistent les élèves des écoles de la paroisse. Le célébrant est Mgr Émile Tessier, p.d. premier enfant de la paroisse ordonné prêtre. Et le prédicateur est le père Goutier, vicaire de la paroisse Saint-Joachim. Ce sont les enfants eux-mêmes qui sont responsables du chant.

. . . la messe des religieuses

Le samedi 5 décembre, la grand'messe est célébrée pour les religieuses de la paroisse et de la ville par le père Thibault, curé de la paroisse, assisté du père A. Kéroack, vicaire à Fort Frances en Ontario et du frère scolastique Louis Morin, tous deux enfants de la paroisse. Plus de 200 religieuses chantent à l'unisson le commun de la messe tandis que le propre est chanté par le choeur des religieuses de l'Assomption. Dans son allocution, le père Thibault souligne le rôle important des religieuses et leur apostolat dans l'Église. Il signale tout ce que leurs communautés et maisons ont fait pour le développement de la paroisse Saint-Joachim.

. . . la messe pontificale

Le dimanche 6 décembre a lieu une messe pontificale. Mgr Routhier, le vicaire apostolique de Grouard est le célébrant.

Précédé d'un cortège imposant formé de membres du clergé séculier et régulier et encadré par six membres du 4e degré des Chevaliers de Colomb en grand costume d'apparat, Son Excellence fait son entrée dans le sanctuaire accompagné des ministres et servants.

Le prêtre-assistant est le père Michaud, le provincial des Oblats et ancien curé de la paroisse. Le diacre d'honneur est le père Boucher et le sous-diacre d'honneur est le père Patoine. Le diacre d'office est le père Robert Picard s.j., recteur du Scolasticat de l'Immaculée-Conception de Montréal et enfant de la paroisse. Le sous-diacre d'office est le père Kéroack, vicaire à Fort Frances en Ontario et également enfant de la paroisse. Le père Frappier, vicaire à Bonnyville et ancien vicaire de la paroisse, assiste comme cérémoniaire et le père Fernand Thibault du prône. Le prédicateur est Mgr Routhier. Au sanctuaire sont placés Son Exc. Mgr J.H. MacDonald, D.D., Archevêque d'Edmonton, Mgr Émile Tessier p.d., enfant de la paroisse, Mgr J.R. Ketchen, p.d., curé de l'Immaculée-Conception et enfant de la paroisse. On remarque aussi la présence des autres vocations de la paroisse Clément Gauthier, séminariste, les frères scolastiques Oblats, Jean Gariépy, Alfred Groleau, Louis Morin, Maurice Olsen, Alphonse Roy.

La chorale de la paroisse, sous la direction de Me Louis Desrochers et accompagnée à l'orgue par Mme Alphonse Brissette, "se surpasse dans l'exécution de la messe en polyphonie de St-Jean-Baptiste" de Turner, qui est rendue avec brio et une maestria à la hauteur de la circonstance. À

l'Offertoire, le motet "O Bone Jesu" en polyphonie était exécuté avec âme et perfection." (*L.S.*, 9 déc. 1959, 8)

. . . la messe de Requiem
Le 7 décembre, le père Boucher célèbre une messe solennelle de Requiem. Le diacre est le père Girard, le curé de Meadow Lake et ancien vicaire de la paroisse. Le père Frappier est sous-diacre. La chorale du Collège Saint-Jean est responsable du chant.

> Aux actions de grâce qu'ils faisaient monter vers Dieu en ces fêtes du Centenaire, le clergé et les paroissiens de Saint-Joachim eurent à coeur de joindre le souvenir de tous ceux et celles qui, prêtres ou paroissiens de la première heure ou des générations suivantes, sont maintenant retournés à "la maison du Père". (*L.S.*, 16 déc. 1959, 8)

. . . Fête de l'Immaculée-Conception
Le 8 décembre, la messe solennelle de l'Immaculée-Conception est célébrée par le père Guy Michaud; le diacre est le père G. Labonté, curé de Notre-Dame-de-Fatima de Maillardville et ancien curé de la paroisse. Le sous-diacre est M. l'abbé C. Dozois, professeur au Grand Séminaire diocésain et du frère Louis Morin. La chorale si renommée du Couvent de l'Assomption sous la direction de soeur Eustelle-du-St-Sacrement a bien voulu accepter de venir chanter l'ordinaire et le propre de cette messe.

. . . le banquet du Centenaire
Le banquet du centenaire a lieu le 8 décembre à l'auditorium du Jubilee. La fête réunit 535 convives dans la vaste salle du sous-sol de l'Auditorium du Jubilee. Si le nombre des convives est impressionnant, la liste des orateurs l'est aussi.

Mgr l'Archevêque fait d'abord la prière avant le repas, présente les voeux à sa Sainteté le pape Jean XXIII. M. le Juge Charles-Edouard Gariépy offre les voeux de santé à la Reine. Le maître de cérémonie parle du clergé et des vocations issues de la paroisse et il présente les représentants des organisations paroissiales. M. Maurice Lavallée dit alors quelques mots à l'adresse des pionniers et M. le Juge Charles-Edouard Gariépy lui répond. M. Alphonse Gallant fait ensuite une présentation à Mgr l'Archevêque et Mme Alfred Dubord, la présidente des Dames de Sainte-Anne, fait une présentation au père Guy Michaud. Le père Armand Boucher, le doyen des anciens curés,

présente alors quelques souvenirs et le père Fernand Thibault fait les remerciements à tous et à chacun pour leur dévouement et leur collaboration dans la célébration de ces fêtes du Centenaire.

. . . le pageant

Aussitôt le banquet terminé, on assiste alors à la soirée-pageant du Centenaire. Quelques 1 300 personnes forment l'assistance. Me André Déchène présente d'abord les invités d'honneur.



Le pageant "Les cloches joyeuses" présenté lors des célébrations du Centenaire de la fondation de la paroisse en 1959. (Photo : M. Lavallée)



Le pageant "Les cloches joyeuses" présenté à l'Auditorium du Jubilé en 1959. (Photo : M. Lavallée)

> Pour cette soirée, S. Exc. Mgr Nicholas Savaryn, O.S.B.M., Évêque ordinaire de l'Exarchat apostolique d'Edmonton, l'Honorable Fred Colborne, ministre dans le Cabinet provincial, représentant le Très Honorable Manning, premier ministre de la province d'Alberta, Son Honneur M. Edmer Roper, maire de la ville d'Edmonton, avaient bien voulu se joindre aux invités d'honneur et furent présentés sur la scène avant la séance [. . .] (*L.S.*, 16 déc. 1959, 6)

Mgr Routhier parle au nom de Son Exc. Mgr J.H. MacDonald, archevêque d'Edmonton. S. H. M. Roper et l'Honorable Fred Colborne présentent ensuite leurs félicitations et leurs souhaits. Ces discours sont suivis de deux chants exécutés par la chorale de Saint-Joachim.

Après un court intermède, les paroissiens de Saint-Joachim présentent le pageant intitulé "Les cloches joyeuses". C'est une réalisation de Gérard Baril. Le coordonnateur est le père Ferland, le père Mercure est le gérant de scène et Laurier Leclair de CHFA est l'ingénieur du son. Gabriel Paradis, le discothécaire de CHFA, est responsable de la trame musicale et Laurier Picard,

des jeux de lumière. Le dessinateur est André Dubuc et le maquillage est de Conrad Cousineau. Jacques Baril est le maître costumier. Maurice Lavallée est le narrateur. On entend aussi les voix de Gabriel Paradis, de Mme A. Blain, de Georges Lavallée, de Marthe Déchesne, de Marcel Lavallée, de Nicole Cousineau, de Jean-Pierre Pelletier, de Lorraine LaBrie, du père Maurice Goutier, omi, de Gérard Baril et d'Augustin Morin.

Le pageant est composé d'un prologue, puis d'une série de tableaux vivants destinés à faire revivre les événements principaux de la paroisse depuis sa fondation en 1859 jusqu'à 1959. L'oeuvre se complète par une apothéose en quatre tableaux regroupant 125 acteurs figurants.

. . . tant de bénévoles

Nombreux sont les gens qui ont participé à faire de ce Centenaire un événement inoubliable. Les Dames de Sainte-Anne ont eu le privilège d'offrir le calice et le ciboire, précieux souvenirs pour les générations à venir ainsi qu'un chèque de 500 $ pour les vocation oblates. M. Alphonse Gallant, marguillier, remet à Mgr l'archevêque une bourse de 500 $ en faveur des vocations du diocèse. Plusieurs comités furent formés pour voir à l'organisation du banquet, de la réception des invités, de la distribution et de la vente des billets à l'impression de menus et de cartes d'honneur. Mlle Bérangère Mercier a mis bien des heures à peindre la décoration murale de la salle du banquet. Plusieurs personnes ont gracieusement consenti à offrir des fleurs pour les pionniers . . .

Les célébrations terminées, c'est le deuxième centenaire qui commence. Riche et fière d'un glorieux passé, la paroisse se tourne vers Dieu pour implorer son aide. “Humblement mais généreusement, elle espère réaliser au cours des cent prochaines années le programme tracé dans ces lignes du grand écrivain Bernanos : “Un grand peuple ne vit pas de son passé comme un rentier vit de ses rentes; le propre de la vraie grandeur c'est de se dépasser soi-même.” (*L.S.*, 16 déc. 1959, 6)

• *De 1960 à 1980* •

De nouvelles orientations

. . . quatre grandes tendances

À l'intérieur des groupes sociaux, le changement ne se produit pas toujours rapidement. Très souvent, les nouvelles tendances s'introduisent lentement et il faut souvent compter plusieurs années avant d'en remarquer l'adoption par l'ensemble de la population. C'est un peu ce qui se produit au sein de la paroisse Saint-Joachim pendant la période allant de 1960 à 1980. Pendant ces vingt ans, Saint-Joachim va vivre plusieurs transformations importantes, quelques-unes ayant été longuement préparées au sein de la paroisse elle-même, d'autres étant le résultat de forces extérieures.

On note d'abord un changement important et naturel en ce qui a trait à la relation qui existe entre la paroisse et la francophonie. Les associations francophones qui ont vu le jour à Saint-Joachim ont maintenant atteint leur majorité et ont quitté le foyer pour ainsi dire.

L'Église aussi vit de grands bouleversements suite à Vatican II et cela va apporter plusieurs changements à la paroisse aussi bien dans son rôle liturgique que dans son rôle social. De plus, entre 1960 et 1980, Saint-Joachim va changer de curé huit fois. Cela aussi va avoir un effet sur l'organisation et le fonctionnement de la paroisse.

Troisièmement, le vieillissement des paroissiens va orienter le genre de services et d'organismes que la paroisse se donne. Si dans les années passées, les besoins se faisaient surtout sentir du côté des jeunes, les besoins se font maintenant sentir chez les gens du troisième âge.

Et en dernier lieu, la fin des années soixante marque le début du bilinguisme officiel sur la scène nationale et la mise en oeuvre des écoles d'immersion et des écoles françaises. Toute cette question aura des effets majeurs, non seulement sur les populations d'âge scolaire mais aussi sur les institutions telles que la Faculté Saint-Jean, l'Académie Assomption et les paroisses. Un des effets les plus importants sera le déplacement du quartier francophone du côté nord au côté sud de la rivière, déplacement qui se prépare déjà à la fin des années soixante-dix.

La séparation culture et religion

. . . Saint-Joachim et l'ACFA

Là où la paroisse avait, dans le passé, joué un rôle majeur dans la création et le maintien financier de nombreux organismes francophones, on note un mouvement de séparation plus net entre les organismes religieux et les organismes nationaux au début des années 1960. Bien qu'il soit possible de donner plusieurs exemples de ceci, il suffit de se limiter à un seul, à savoir la profonde transformation qui se produit au sein de l'ACFA lors du congrès de novembre 1961.

Le 18 mai 1960, l'exécutif de l'ACFA avait accepté de mener une enquête sur son propre fonctionnement et cela dans le but de prévoir l'orientation à donner à l'association. Il avait été entendu que l'enquête se ferait sous forme de journées d'études régionales. On projetait aussi préparer un questionnaire et de le distribuer aux quatre coins de la province. Le processus se terminerait lors du congrès provincial de 1961 lorsque les membres de l'association seraient invités à étudier l'orientation de l'ACFA.

Le 6 septembre 1961 *La Survivance* publie les constatations, et les conclusions tirées de l'enquête entreprise par l'Association. Dans son rapport de fin de mandat, le président général Déchène résume ainsi les problèmes que l'enquête a su identifier. Le problème vient surtout d'un manque d'intérêt évident de la part de la population française de l'Alberta envers leur association nationale. Il se manifeste par la pénurie de fonds, par le peu de succès des campagnes de membres, par la croissance d'autres mouvements, chacun très important en soi, mais qui dérogent au prestige de l'ACFA et lui dérobent des énergies dont elle peut difficilement se passer.

On demande alors que pendant le congrès de l'ACFA de 1961 on étudie tous les aspects de cette question et que l'on fasse des recommandations qui

guideront le nouvel exécutif. Or, parmi celles-ci, on note plusieurs résolutions ayant trait au changement d'orientation et de structure de base, dont le désir de laïciser davantage l'Association. On veut aussi trancher de façon plus nette entre les domaines de la culture et de la religion.

IL EST RÉSOLU QUE :

a) L'ACFA reconnaisse la distinction essentielle qui existe entre "religion" et "culture française".

b) L'ACFA effectue graduellement cette reconnaissance dans sa constitution et dans les actes qu'elle pose tout en tenant compte de l'apport de la religion dans la vie de ses membres.

c) L'ACFA tente continuellement de donner ses postes clés à des laïcs.

d) L'ACFA amende sa constitution afin de permettre à nos concitoyens d'autres langues et religions de devenir membres s'ils aiment ou connaissent la culture française, pourvu que le Conseil général puisse exercer un contrôle sur chaucn de ces candidats, avant qu'ils ne soient admis. (*L.S.*, 1er nov. 1961, 1)

Un des résultats à long terme de la séparation culture et religion sera la transformation du rôle que jouent, dans la question de la lutte pour la survivance nationale, le clergé et la paroisse dans son rôle d'institution culturelle.

En somme, toute la période entre 1960 et 1980 se caractérise par une séparation de plus en plus marquée entre les organismes à caractère réligieux et ceux à caractère "national". Les organismes francophones se laïcisent de plus en plus et adoptent un mandat politique et social laissant à la paroisse le soin de traiter des questions religieuses.

. . . Saint-Joachim et la radio française

À la longue, la distinction entre culture et religion aura un effet sur tous les organismes et services de la francophonie que ce soit la radio, le journal, les regroupements de jeunes etc. À Saint-Joachim, cette distinction se manifeste, entre autres, par la diminution des liens créés entre la paroisse et les institutions ou services à caractère national et culturel.

Par exemple, la paroisse participe de moins en moins aux émissions de radio. Le compte rendu de la réunion du conseil paroissial du 21 septembre

1972 démontre que la grand'messe de Saint-Joachim est encore diffusée sur les ondes de CHFA. Même que le conseil accepte de changer l'heure des messes pour accommoder le poste qui se voit dans l'obligation de couper la messe en deux à cause de la difficulté d'ajuster les horaires de diffusion.

En 1974, cependant, CHFA devient la propriété de Radio-Canada qui maintient une politique de non-confessionnalité. La vente du poste marque donc la fin de la radiodiffusion régulière de la messe ainsi que la fin de la récitation du chapelet. Les paroissiens sont aussi moins présents sur les ondes de CHFA puisque l'on remarque la diminution des émissions locales telles que les émissions de variété et de talents locaux, les émissions des groupes jeunesse, etc.

. . . Saint-Joachim et le journal francophone

Les liens entre la paroisse et le journal francophone se transforment aussi lentement. Par exemple, lorsque le père Patoine était encore rédacteur en chef de *La Survivance* et après lui le père Tourigny et qu'ils étaient aussi curé de Saint-Joachim, un genre de relation symbiotique s'était inévitablement établie entre la paroisse et le journal. Mais pour une multitude de raisons, cela disparaît peu à peu.

Or, le problème ne passe pas inaperçu. Le 25 avril 1963, l'ACFA et *La Survivance* demandent que l'on abonne toutes les familles de la paroisse qui ne reçoivent pas le journal afin de propager et d'encourager la lecture du français dans les familles. On dit que les autres paroisses françaises d'Edmonton ont déjà adopté ce plan. Les marguilliers se montrent en faveur de la proposition et approuvent la somme de 250 $ pour six mois d'abonnement.

En 1968, la question revient lorsque l'archevêque veut abonner 60 % des paroissiens au *Western Catholic Reporter.* Le Dr Moreau propose alors qu'on s'engage pour 60 % mais avec 15 % au *Western Catholic* et le restant à *La Survivance*. Toutefois, à la réunion du 9 juillet 1968, les membres du Conseil paroissial adoptent la résolution d'abonner 100 % des paroissiens au *Western Catholic Reporter.* Il n'est plus question de *La Survivance*.

. . . La Survivance, une façon de retracer l'histoire

Il est important de noter cependant, que de toutes les contributions de *La Survivance* c'est celle que le journal fait à l'histoire des francophones qui nous touche de plus près. Semaine après semaine, de 1926 à 1967, *La*

Survivance rapporte les grands et les petits événements de la francophonie, ce qui nous permet vingt, cinquante, soixante ans plus tard d'écrire et de raconter la très belle histoire des Franco-Albertains.

Et dans le cas de l'histoire de Saint-Joachim, nous devons une dette particulière à tous ceux et celles qui ont bien fidèlement rapporté les nouvelles de Saint-Joachim. Bien que nous ne puissions pas toujours identifier les responsables de cette chronique, nous savons qu'en janvier 1965, Mme G.A. Thibault donne sa démission après plus de neuf ans comme courriériste de la paroisse. Elle sera remplacée par Mme Lucien Bédard. À ces dames et à tous les courriéristes de Saint-Joachim, nous disons un merci particulièrement spécial. C'est aussi grâce à elles que nous avons pu retracer l'histoire de la paroisse Saint-Joachim.

. . . signes de fidélité

Plusieurs associations francophones continuent leurs activités pendant la période entre 1960 et 1980. Par exemple, la Caisse populaire de Saint-Joachim sera encore très active en 1966 et le restera par la suite. Elle déménagera son bureau plusieurs fois : dans l'édifice de *La Survivance* en décembre 1964, au salon paroissial en novembre 1966. En juin 1967, elle déménage dans l'ancien couvent des Fidèles compagnes de Jésus, ce qui est devenu le nouveau centre paroissial.

Aux élections de février 1968, M. Paul Châtain est élu président. Il est appuyé dans son travail par M. Lucien Bédard, M. A.J. St-Pierre, Jacques Baril et Marcel Fagnan. Le comité de crédit se compose de MM. Georges Bachand, Irénée Turcotte et Aimé Déry. Le comité de surveillance se compose de Mlle Alice Laverdière, Mlle Thérèse Gagné et de MM. André Pelletier, Roland Couture et Gérard Ethier.

La paroisse de Saint-Joachim fait aussi preuve d'une grande fidélité auprès des organismes francophones en leur apportant, de temps en temps, un soutien financier fort apprécié. Ainsi en 1965, le Dr Moreau propose un plan paroissial pour aider le Collège Saint-Jean. Saint-Joachim donnerait à cette institution 6 000 $ par année pendant 10 ans. Mgr l'archevêque suggère plutôt que la paroisse fasse des dons annuels.

En 1970, le Conseil paroissial accepte de remettre un don de 1 000 $ au journal *Le Franco-Albertain*. Et le 12 juin 1964, le conseil accepte de prêter 15 000 $ à l'ACFA. C'est un appui fort important et qui a de très grandes retombées dans la communauté francophone.

Le bilinguisme officiel

. . . la Commission royale d'enquête

Créée en 1963 pour faire rapport sur l'état du bilinguisme et du biculturalisme au Canada, la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme publie, en 1969, le deuxième livre de son rapport et celui-ci traite d'éducation française. Plusieurs recommandations du rapport traitent de la création d'écoles françaises et d'écoles d'immersion. La 19e recommandation demande que l'on crée un établissement de formation des maîtres pour répondre aux besoins des quatre provinces de l'Ouest. On sait que cet établissement de formation sera la Faculté Saint-Jean et que celle-ci jouera un rôle de premier plan dans toute la question de l'éducation française en Alberta.

. . . la loi scolaire albertaine

En octobre 1967, le nouveau ministre de l'éducation, Raymond Rierson se prépare à présenter un changement à la loi scolaire. Dorénavant, la loi permettrait que le français devienne langue d'enseignement dans les régions où les Canadiens français sont assez nombreux. On propose aussi que la 1ère et 2e année soient complètement en français et que la 3e année soit en français avec une heure d'anglais par jour; on propose aussi un maximum de trois heures de français par jour de la 4e à la 12e année inclusivement.

Ce projet d'amendement de la loi scolaire est adopté en avril 1968 permettant, en somme, l'enseignement en français à 50 % de la journée. Un nouveau changement en 1976 permet l'utilisation du français comme langue d'enseignement jusqu'à 80 % de la journée. Ajoutons à ceci le climat créé par le travail de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, et la loi fédérale sur les langues officielles de 1969. Tous ces changements font en sorte que les Albertains et les Canadiens s'intéressent davantage au bilinguisme et à l'éducation bilingue.

. . . l'éducation française

Dans la communauté francophone, plusieurs changements se produisent suite à l'adoption des modifications de la loi scolaire. Par exemple, l'Académie Assomption, qui oeuvre auprès de la jeunesse franco-albertaine depuis 1926, se transforme peu à peu. En 1964, l'Académie et la Commission des écoles séparées d'Edmonton concluent une entente pour l'intégration des années

7, 8 et 9 dans le système scolaire subventionné. Et l'institution se prépare à faire de même pour les années 10, 11 et 12.

En juillet 1968, le Dr Boileau, responsable du comité d'éducation de la paroisse Saint-Joachim, rapporte que trois classes d'élèves de l'Académie se préparent à venir à Grandin et que probablement, l'année suivante les 4e, 5e et 6e années feront de même. Il se peut alors qu'il y ait trois classes de première année. De plus, plusieurs contingents de soldats arrivent à Namao en août et il pourrait y avoir une autre centaine d'élèves que l'école Sacré-Coeur ne pourrait pas accommoder. On espère aussi que l'école Grandin devienne une école bilingue (50 % français et anglais de la première à la 9e année). On se demande alors si la Commission scolaire aura besoin de la vieille école de Saint-Joachim. Si oui, des réparations s'imposent. Si la commission scolaire n'utilise pas l'école, on la louera à d'autres groupes.

Un autre changement important se produit, entre 1960 et 1980 dans le domaine de l'éducation française. Le Dr Moreau, le responsable du comité d'éducation de Saint-Joachim, en parle déjà en septembre 1968. Nous devrions songer à avoir une école française seulement qui serait centralisée et qui n'enseignerait que le français, dit-il aux membres du Conseil paroissial. C'est la seule manière que l'on réussisse à demeurer français, ajoute-t-il.

En effet, deux ans plus tard, son rêve se réalise lorsqu'en 1970 la Commission scolaire catholique d'Edmonton décide de construire une école secondaire bilingue qui regroupe les 191 élèves du secondaire au Collège Saint-Jean et les étudiantes de l'Académie Assomption. La nouvelle école vient s'ajouter à la liste des 27 écoles bilingues fréquentées par 5 214 élèves francophones en 1971. La nouvelle école sera nommée l'école J.-H. Picard en l'honneur d'un ancien membre de la Commission des écoles séparées de Saint-Joachim devenue plus tard la Commission des écoles séparées d'Edmonton.

La fin des années soixante marque le début du bilinguisme officiel sur la scène nationale et la mise en oeuvre des écoles d'immersion et des écoles françaises. Toute cette question aura des effets majeurs, non seulement sur les écoles et les populations d'âge scolaire mais aussi sur les institutions telles que la Faculté Saint-Jean et l'Académie Assomption. Un des effets les plus importants sera le déplacement du quartier francophone du côté nord au côté sud de la rivière, déplacement qui se prépare déjà à la fin des années soixante-dix.

Les changements apportés par Vatican II

. . . le Saint-Père

À la mi-octobre les paroissiens de Saint-Joachim ont l'occasion de rendre leurs respectueux hommages à Pie XII lors d'une messe de Requiem chantée pour le repos de l'âme du Saint-Père. Le 28 octobre 1958, Jean XXIII est élu Pape. Le jour du couronnement du Souverain pontife, une messe solennelle est chantée en l'église Saint-Joachim par le père Thibault assisté du père Frappier et du frère Charest, omi. Nombreux ont été les fidèles à y prendre part pour rendre hommage à Sa Sainteté le Pape Jean XXIII. Le sermon de circonstance est prononcé par le père Serrurot, omi, rapporte *La Survivance* dans son édition du 12 novembre 1958.

. . . le Concile Vatican II

Le Pape Jean XXIII a déclaré à maintes reprises que l'idée du Concile est née chez lui comme une inspiration subite de l'Esprit-Saint.

> C'était le vendredi 23 janvier. Jean XXIII avait décidé de se rendre le 25 à Saint-Paul hors les murs afin de prier pour l'église de Chine à l'occasion de la clôture de la Semaine de prière pour l'unité. Que faire pour l'unité, se demanda-t-il. Est-ce assez de prier? Au poste suprême, ne convient-il pas d'agir? C'est alors que l'idée subite du Concile se présenta. Ce n'était pas le fruit d'une longue réflexion, mais comme une fleur spontanée d'un printemps inespéré [. . .]
>
> Nombreux sont aujourd'hui les Congrès politiques, scientifiques, économiques. Pourquoi ne pas rassembler ceux qui sont d'accord pour exalter la foi et lui donner une nouvelle impulsion dans le monde? D'où l'idée du Concile. (Wenger, 1963, 17)

Le 25 janvier 1959, le Saint Père annonce que le Concile aura deux buts : "dans l'immédiat, renouveau de l'Église par l'affirmation de la doctrine et l'affermissement de la discipline; dans un avenir plus lointain, l'unité chrétienne." (Wenger, 1963, 15)

Le Concile n'est pas une petite entreprise. Il y aura, en tout, quatre sessions conciliaires. La première, débutant le 11 octobre et se terminant le 8 décembre 1962, est sous le pontificat de Jean XXIII. Les trois autres sessions sont tenues entre le 29 septembre 1963 et le 8 décembre 1965 et ont lieu pendant le pontificat de Paul VI. Pendant les quatre sessions du Concile, un nombre

imposant de questions sera discuté : la doctrine du mariage, la culture, l'économie et la politique, la guerre et la paix, l'activité missionnaire de l'Église, le ministère et la vie des prêtres, l'Église dans le monde, la liberté religieuse, etc.

. . . la nouvelle liturgie

Mais de toutes les questions et de tous les changements, ce sont sans doute ceux au niveau de la liturgie qui touchent les laïcs de plus près. Discutée lors de la première session du Concile du 22 octobre au 13 novembre 1962, les Pères conciliaires s'entendent sur une nouvelle liturgie biblique et patristique, entièrement orientée vers la pastorale. Mais ce n'est pas sans peine que l'on arrive à s'entendre parce qu'à certains moments “les oppositions, telle une bourrasque violente, semblaient s'abattre [. . .] pour tout emporter.” (Wenger, 1963, 84)

On veut que la nouvelle liturgie soit comprise du peuple et qu'elle touche profondément les humains. Ainsi, la réforme liturgique comprend une décentralisation en ce qui concerne l'autorité compétente pour effectuer cette réforme. Dorénavant, une autorité épiscopale, territoriale, supra-diocésaine a le droit d'adapter et d'exécuter les principes généraux. Pour l'époque, ceci est une grande nouveauté.

En ce qui a trait à l'usage du latin, trois tendances se manifestent : les uns ne veulent rien concéder à la langue “vulgaire”; à l'autre extrême, certains souhaitent un usage quasi-général des langues vivantes; et il y a ceux, enfin, qui veulent maintenir le principe du latin mais aussi ouvrir notablement la porte à la langue “vulgaire”.

Or, la question de la langue est importante. L'Église catholique doit-elle continuer à imposer, aux peuples qu'elle a mission d'évangéliser, la liturgie latine ou bien “se libérant d'un vêtement qui semblait briser son élan missionnaire, va-t-elle réinventer des ‘expressions’ culturelles en plongeant ces peuples dans le bain de la parole de Dieu et des sacrements?” (Wenger, 1963, 89-90) L'Église de Vatican II est audacieuse et elle ouvre la voie à une adaptation possible du rite romain aux nécessités locales des peuples. Dès les débuts, on prévoit une part plus large faite aux langues vivantes dans les lectures, les admonitions, les chants etc.

. . . les changements liturgiques à Saint-Joachim

À Saint-Joachim, on a un grand respect pour les traditions mais on n'a pas peur d'essayer de nouvelles choses. Bien que cela ne fasse pas partie de la tradition, en 1949, par exemple, le "Minuit, chrétien" sera chanté par Mme Paul Guy (Gabrielle Hervieux). C'est la première fois dans l'histoire de la chorale qu'une femme chante le "Minuit, chrétien."

Un deuxième exemple, plus frappant encore, se produit plus de dix ans avant Vatican II, en 1951, alors que le père curé annonce que pour quatre dimanches consécutifs, les messes basses seront dialoguées, c'est-à-dire que les réponses qui ordinairement sont faites par le servant de messe, le seront par tous les participants. Le père Gaudet du Collège Saint-Jean fera des explications tout au cours de la messe afin que les fidèles puissent mieux participer au grand sacrifice de la messe. Pour l'époque, ça aussi, c'est une innovation importante.

Suite à Vatican II, l'autel est placé face au peuple.
(Photo : D. Déry)

Saint-Joachim va rapidement suivre la nouvelle route tracée par Vatican II. La quatrième session est à peine terminée, en décembre 1965, que Saint-Joachim a déjà commencé à inclure les changements proposés à la liturgie. Arrivé en mai de la même année, le père Chevrier est surpris de voir que tout a déjà été préparé.

> C'était immédiatement après la fin de Vatican II. Je suis arrivé à Saint-Joachim. J'étais un peu surpris de voir qu'on s'était déjà préparé. On avait déjà placé l'autel face au peuple comme le voulait Vatican II – le renouveau liturgique. (Chevrier, mars 1999)

Six ans plus tard, en 1971, les membres du Conseil paroissial

acceptent la proposition de construire un autel pour l'église mais cette proposition n'est pas mise à exécution puisqu'en mars 1999 le père Chevrier indiquait à son interlocuteur que l'autel mis en place en 1965 est encore là. "Ça ne devait pas être si mal." (Chevrier, mars 1999)

Dorénavant, la messe est dite en français. Mais en 1971, pour accommoder ceux et celles qui ont du mal à s'habituer à tous ces nouveaux changements, on dit une messe en latin, une fois par mois.

D'autres changements se produisent aussi lentement. Depuis 1968 et selon une directive des évêques du Canada, les dames ont maintenent le droit de parler dans l'Église. Aussi, en septembre 1973, on annonce aux membres du Conseil paroissial que le célébrant donnera le signe de la paix aux paroissiens de l'allée du centre. En avril 1975, on se demande si c'est possible d'avoir un laïc pour donner la communion. M. le curé répond que cela est possible seulement quand il n'y a pas de prêtre pour le faire. Mais cela aussi ne tardera pas à changer. En octobre 1978, le père Lassonde propose que les lecteurs et lectrices se rendent à la sacristie un peu avant les messes afin de rentrer à la suite du prêtre et de se placer dans un des premiers bancs de la nef.

En novembre 1973, on discute de la possibilité d'avoir la messe du samedi soir. Selon le *Western Catholic Reporter* cette messe serait permise. Cependant, elle devra suivre la liturgie du dimanche avec homélie. Elle remplacerait la messe du dimanche après-midi que l'on garderait encore pour quelques mois seulement.

. . . la naissance de plusieurs grands projets catholiques

Le renouveau liturgique de l'Église va donner naissance à plusieurs grands projets qui vont résister au passage du temps et qui, vingt ans plus tard, ont toujours leur place dans la vie de tous les catholiques. Par exemple, le mouvement Charismatique français semble débuter ses activités en septembre 1975.

Il est intéressant de noter que c'est pendant la période après Vatican II que naît le mouvement de Développement et paix. Les paroissiens de Saint-Joachim y participent dès 1971. L'année précédente, la paroisse avait aussi participé aux activités du Carême de partage du diocèse.

Et le 16 mars 1975, le comité d'éducation adulte de la paroisse Saint-Joachim organise un des premiers, sinon le premier, souper de la faim pour plus de 100 paroissiens. Dans le compte rendu de l'événement, on loue la collaboration des Chevaliers de Colomb et des nombreux paroissiens qui se

sont portés volontaires pour faire des fèves au lard et pour décorer la salle. Les trois grandes responsables et celles qui méritent le plus d'être félicitées pour le beau succès sont soeur Claire Duteau, Rose Carrier et Lise Veillette.

. . . le chant

Saint-Joachim est très fier de sa chorale et en avril 1960, elle a encore plus de raisons de l'être. Le soir du Vendredi Saint, un auditoire nombreux et recueilli s'est rendu à l'église Saint-Joachim pour entendre un grandiose concert sacré donné par les membres de la chorale qui ont exécuté avec éclat "Les sept paroles du Christ" sous la direction de Me Louis Desrochers. Mme Claire Lachambre remplaçait temporairement sa soeur, Mme Annette Brissette, à l'orgue. Nous avons une chorale qui nous fait honneur et c'est avec raison que nous en sommes fiers, dit-on dans *La Survivance* du 20 avril 1960.

En janvier 1962, *La Survivance* rapporte que décidément c'est le temps des séparations. C'est avec regret qu'on annonce le départ du directeur Me Louis Desrochers qui doit laisser son poste. Ses nombreuses occupations l'empêchent de continuer. On le remercie et on profite de l'occasion pour dire que son dévouement n'avait d'égal que sa patience.

En janvier 1962, le compte rendu rapporte que Maurice Lorieau a été engagé au salaire de 100 $ par mois. On lui souhaite la bienvenue. Tous connaissent ses talents pour le chant et la musique et sont heureux de ce choix. Le dimanche de Pâques de 1964, les membres de la chorale, sous la direction de Maurice Lorieau, présentent, une fois de plus, "Les sept paroles du Christ" de Dubois. Les solistes sont : Mme Élise Déry, Mlle Aline Blain, MM. Maurice et Paul Lorieau et Aimé Déry. Le commentateur est le père J. Bidault.

Dès l'arrivée à Saint-Joachim du père Chevrier en 1965, la chorale a déjà fait certains changements. "On avait préparé des chants aussi en français parce que nous commencions avec la liturgie complètement en langue régulière. Alors Saint-Joachim avait réellement emboîté le pas déjà." (Chevrier, mars 1999). En septembre 1966, la chorale est à la recherche de nouveaux choristes et aussi en janvier 1967. Il manque au moins 15 voix, surtout chez les ténors et les altos.

En septembre 1967, *La Survivance* annonce que M. Maurice Lorieau quitte son poste de directeur et on le remercie pour les grands services qu'il a rendus à la paroisse. La chorale est maintenant sous la direction de M. Léonard Rousseau qui recevra un salaire de 500 $ par année. Quelques mois

plus tard, en novembre 1969, on revient sur cette décision et les membres du conseil paroissial se proposent d'offrir à M. Rousseau la somme de 80 $ par mois à condition qu'il assume la direction de la chorale pour les deux messes, celle de 11 h et celle de 12 h 30. En 1973, M. Rousseau est remplacé par M. Aimé Déry un "ancien" de la chorale.

En mai 1970, le journal *Le Franco-Albertain* annonce qu'il y aura une messe rythmée pour les jeunes le 22 mars à 12 h 30 au Centre Saint-Joachim. Ce sera un véritable succès et la chapelle sera remplie.

De tous les secteurs de vie paroissiale, c'est dans le domaine du chant que les nouveautés liturgiques se feront le plus sentir. Le chant commun prend de plus en plus d'importance et malheureusement l'intérêt pour la chorale semble diminuer. Ainsi, le 7 avril 1975, le directeur de chant indique aux conseillers qu'il est temps de lancer un appel aux paroissiens dans le but de trouver d'autres chanteurs puisque la chorale ne compte plus que treize membres. Selon M. Déry, il y a une alternative, celle d'avoir un directeur pour l'assemblée, ce qui encouragerait le chant commun.

Mais on tient beaucoup à la chorale. Il n'en reste plus que deux : celle de l'Immaculée et celle de Saint-Joachim. On s'efforce donc de la garder. Les conseillers vont encourager la chorale par un recrutement personnel. Et pour appuyer la pensée par le geste, les conseillers paroissiaux appuient la tenue du banquet annuel en faveur des membres de la chorale, façon traditionnelle de les remercier de leurs efforts.

Mais la nouvelle liturgie encourage aussi beaucoup le chant commun. En janvier 1976, il est alors question d'organiser une session d'ALPEC (Animation et liturgie par l'expression et la communication) à Saint-Joachim. Or, l'organisation ALPEC a pour but principal d'encourager et de développer une meilleure participation des fidèles aux messes et exercices religieux en offrant une liturgie plus vivante.

Mais pour une raison ou pour une autre, on semble croire que la paroisse n'est pas encore prête pour cela. Pour l'instant, on suggère que M. Déry donne les paroles des chants pour les insérer dans le bulletin paroissial. Les sessions d'ALPEC auront lieu en 1978 du 20 au 25 août à l'école Picard et réuniront les catholiques francophones de la région. Le directeur régional sera le père Dozois et la secrétaire sera soeur Flore Houde.

En 1977, la paroisse continue ses efforts dans le domaine du chant commun. À la suggestion de M. Déry, la paroisse se propose de projeter les

paroles des cantiques sur un écran placé en avant de l'église, ce qui sera fait pour la messe de 10 h et plus tard, sans doute, à la messe de midi.

À la messe de 10 h du 12 février 1978, M. Déry explique le pourquoi de certains changements tels que l'écran et le projecteur. De plus, la chorale est en bas au lieu d'être au jubé. On rapporte, par la suite, que la chorale est retournée au jubé avec le directeur.

En 1977, M. André Renaud dirige le chant à la messe de midi. En 1980 c'est M. Pigeau qui assure la direction du chant à la messe de 17 h le samedi et l'on cherche quelqu'un pour s'occuper de la messe de midi le dimanche. C'est Mlle Jeaninne Landry qui va accepter cette responsabilité.

Saint-Joachim n'a pas peur d'innover. Ainsi en juin 1975, les membres du conseil paroissial proposent un vote de remerciement à Mme Élise Déry pour son travail de composition de chants d'église. Et en 1978, on accepte de mettre à l'essai la proposition que fait une jeune paroissienne, Mlle Narayana, de jouer du haut-bois à la messe de midi le dimanche. Mais on a du mal à s'entendre sur le temps de l'année où pourrait avoir lieu cet essai. On rapporte, par la suite, que Mlle Narayana a commencé à jouer du haut-bois à la messe de midi à compter du mois de décembre 1978.

En août 1978, la chorale souligne un événement particulièrement intéressant. On offre nos félicitations et quelques petits souvenirs à Maurice Lavallée en reconnaissance de ses 50 ans avec la chorale de Saint-Joachim.

. . . l'orgue de Saint-Joachim

On l'a vu dans le passé, le bel orgue Casavant de Saint-Joachim a toujours été une source de grande fierté pour les paroissiens. En 1975, le conseil paroissial accepte de signer un contrat avec la firme Casavant afin que celle-ci visite l'orgue deux fois par année et voit à son entretien. En septembre 1978, on fera appel aux services de A. Déry pour faire accorder l'orgue. Et en octobre, M. le curé établira un contrat verbal avec M. Déry pour l'entretien de l'orgue.

Du temps de Gédéon Pepin, les concerts d'orgue n'étaient pas chose rare. En février 1960, on continue la tradition. Une assistance nombreuse et attentive vient entendre M. Harry Farmer qui interprète avec maîtrise plusieurs pièces de son répertoire. Mlle Élise Chartrand et M. Aimé Déry exécutent aussi quelques chants et contribuent au succès d'une belle soirée musicale.

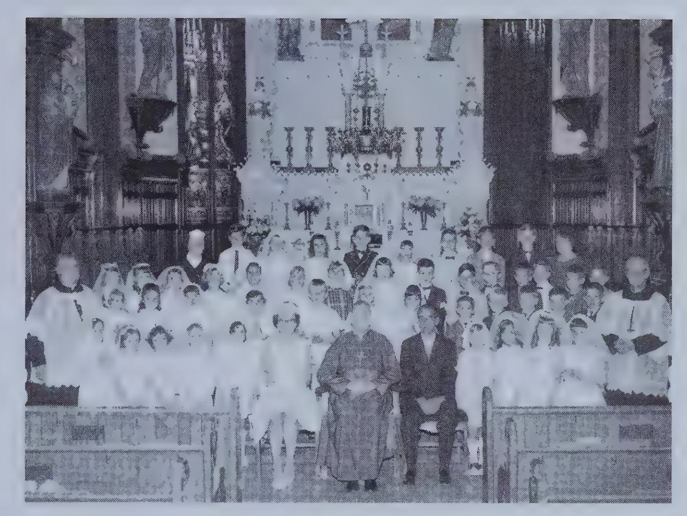
L'organisation et l'administration de la paroisse

. . . les curés de Saint-Joachim

En janvier 1967, la paroisse compte 500 familles pour un total d'environ 2 000 âmes. Il y a eu, au cours de la dernière année, 39 baptêmes dont 8 baptêmes d'adultes convertis au catholicisme, 30 premières communions, 62 000 communions régulières, 34 mariages et 16 funérailles. L'année suivante, on compte 580 familles et 1 800 paroissiens. Pendant l'année, il y a eu 53 baptêmes, 24 premières communions, 45 confirmations, 30 mariages, 27 funérailles et 60 000 communions.

Tout cela, c'est du travail pour les pasteurs. Entre 1960 et 1980, huit différents curés se partageront la tâche de répondre aux besoins spirituels des paroissiens de Saint-Joachim.

Le 18 mars 1962 a lieu dans l'église paroissiale la cérémonie d'installation du père Hector Ferland sous la présidence du père Maurice Lafrance, provincial. La nomination du Père Ferland a été publiée le 15 mars 1962. *La Survivance* du 28 mars 1962 rapporte que les élèves de l'école Grandin et du Jardin d'enfance présentaient une soirée en l'honneur du père Ferland récemment nommé curé de Saint-Joachim.



Un groupe de Première Communion avec le père Chevrier, le père Tourigny, M. et Mme Paul Doucet et Mgr Jordan. (Photo : P. Mahé)

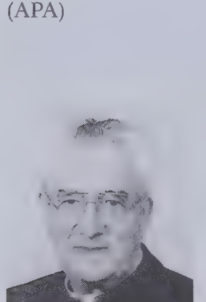


Un groupe d'Enfants de choeur en avril 1962. (Photo : P. Mahé)


Le père Jules Bidault, omi. (APA)

En avril, les paroissiens accueillent son vicaire, le père Allard, nommé le 25 mars 1962. Le même mois, la paroisse accueille un deuxième vicaire, le père Jules Bidault, ancien curé de Delmas. Mais en septembre de la même année, le père Allard reçoit une obédience pour Duck Lake, Saskatchewan. Les paroissiens lui souhaitent alors bon succès et le remercient pour son beau travail. On rapporte que d'ici à ce qu'un nouveau vicaire soit nommé le père Georges Durochers, professeur au Collège Saint-Jean, viendra prêter main forte à la paroisse le dimanche.

Mais le père Bidault va revenir à la paroisse en 1963 alors qu'il remplace le père Ferland. Ainsi, au début mars, les paroissiens de Saint-Joachim se rendent en très grand nombre à la salle de l'école Grandin afin de dire adieu au père Ferland et de souhaiter la plus sincère bienvenue au père Bidault qui le remplace.


Le père Georges Chevrier, omi. (Photo : G. Dupont)

Le 1er mai 1965 marque l'arrivée du père Georges Chevrier. *La Survivance* du 18 avril 1965 informe ses lecteurs que la paroisse perd du même coup son bon curé le père Bidault et le vicaire, le père Joly qui va prendre charge de la mission du lac Sainte-Anne. Toutefois, le père Bidault reste à Saint-Joachim jusqu'en juin 1966. Ce dernier quittera alors Saint-Joachim à son tour pour s'occuper de la Maison de retraites fermées de Saint-Albert. C'est avec regret que les paroissiens le voient partir encore une fois dit *La Survivance* du 24 août 1966.

Au début septembre 1965, le père Clément Tourigny quitte le poste de rédacteur de *La Survivance* et est nommé vicaire de Saint-Joachim. *La Survivance* rapporte alors qu'il sera aumônier de plusieurs groupes, notamment des groupes de jeunes. En septembre 1967, le père Paul-Antoine Hudon de Meadow Lake est nommé vicaire à Saint-Joachim et desservant de Sainte-Anne.


Le père Clément Tourigny, omi. (Photo : G. Dupont)

Le 29 juin 1969, le père Chevrier, qui est à Saint-Joachim depuis quelques années, célèbre son 25e anniversaire d'ordination sacerdotale. La paroisse marque l'occasion par une grand'messe d'action de grâces et un thé servi à la salle paroissiale. Tous les anciens paroissiens de Bonnyville et de Saint-Albert y sont aussi invités. Mais à compter du mois d'octobre 1971, le nom du père Chevrier ne figure plus sur la liste des présences aux réunions du Conseil paroissial. C'est le père Clément Tourigny qui est le nouveau curé de Saint-Joachim.

En 1972, les procès-verbaux du Conseil paroissial qui est alors sous la présidence d'Aimé Déry indique la présence à la paroisse des pères Daniel

Lafrance et Bidault. Ils sont venus aider le père Tourigny qui est en période de repos. En septembre 1972, le compte rendu note aussi la présence du père Maurice Lafrance. C'est sa première réunion et le président en profite pour souhaiter la bienvenue au nouveau curé. Lors de cette même réunion, les conseillers acceptent d'offrir un petit témoignage de reconnaissance au père Tourigny. On décide aussi d'envoyer une lettre de remerciements au père Daniel Lafrance pour les quelques mois qu'il a remplacé le curé. En juin 1973, c'est le père Gérard Lassonde qui arrive à Saint-Joachim. Il y sera curé jusqu'en 1981.


Le père Daniel Lafrance, omi. (Photo : G. Dupont)

. . . les vocations de la paroisse

Les vingt ans de vie paroissiale entre 1960 et 1980 marquent une période particulièrement féconde en ce qui concerne les vocations de la paroisse.

En janvier 1960, M. Gérard Baril se rend au Québec où il assiste, le 2 février, aux voeux de professe de sa fille soeur François-Michel (Gilberte) des Soeurs Dominicaines adoratrices de Beauport. Le 2 février 1963, soeur François-Michel prononcera ses voeux perpétuels.


Le père Maurice Lafrance, omi. (Photo : G. Dupont)

En juin de la même année, en l'église Saint-François d'Edmonton, Mgr A. Jordan, omi, archevêque coadjuteur confère le sacerdoce au père Pierre (Jerry) Burger, Franciscain. Le nouveau prêtre est le fils de Mme Germaine Burger (en première noce, Madore) et le neveu de Mgr Émile Tessier, p.d. Durant ses jeunes années, le père Pierre était membre du Club Alouette de la paroisse Saint-Joachim.

Un an plus tard, le 21 juin 1961, il y a, à l'église de Saint-Joachim, l'ordination sacerdotale du père Alphonse Roy, omi. Plusieurs jeunes de la paroisse profitent de l'occasion pour revenir à Edmonton. Ainsi les scolastiques Denis Châtain, Alfred Groleau, Maurice Olsen de Lebret et l'abbé Clément Gauthier du séminaire passeront leurs vacances dans la province et aideront au ministère.

Reçu diacre le 21 juin 1961, le frère Louis Morin, scolastique Oblat, est ordonné prêtre le 25 juillet 1961 à l'église Saint-Joachim par Mgr Anthony Jordan, omi. Le jeune diacre est le fils de M. et Mme Augustin Morin, contracteur bien connu d'Edmonton et résidant de la 111e rue. Belle inspiration pour nos jeunes qui, on l'espère, assisteront nombreux à cette imposante cérémonie dit *La Survivance.*


Le père Gérard Lassonde, omi. (Photo : G. Dupont)

Tous les paroissiens de Saint-Joachim sont invités à une réception qui a lieu à la salle paroissiale le dimanche 2 juin en l'honneur de l'abbé Clément

Gauthier, ordonné prêtre le samedi 1er juin à la Cathédrale. Il chantera sa première grand'messe à Saint-Joachim. Il est le fils de M. et Mme Gédéon Gauthier de Saint-Joachim.

En septembre 1964, *La Survivance* annonce qu'un autre enfant de la paroisse vient de faire ses premiers voeux chez les Oblats. Il s'agit de Raymond Baril, le fils de M. et Mme Jacques Baril. Il est parti pour Rome où il fera ses études philosophiques et théologiques. Le frère Baril est un ancien élève de l'école Saint-André, de l'école Grandin et du Collège Saint-Jean où il décrocha la médaille d'or de l'Université d'Ottawa.

Le 9 décembre 1964, un autre fils de la paroisse est ordonné prêtre. Il s'agit cette fois du père Alfred Groleau, fils de M. et Mme Théodore Groleau de Saint-Joachim. La cérémonie a lieu à Saint-Albert et est suivie d'un banquet pour les parents et amis intimes de la famille. Le soir à 19 h 30, le nouvel ordonné officiera à la Bénédiction du T. S. Sacrement à l'église Saint-Joachim. La cérémonie religieuse est suivie d'un thé au salon paroissial offert par la paroisse sous le patronage des Dames de Sainte-Anne. À l'automne de 1965, le père Groleau enseignera au Collège Saint-Jean.

En août 1965, Mlle Jacqueline Villeneuve entre chez les Soeurs de l'Assomption à Nicolet. La paroisse lui offre alors ses voeux de persévérance et ses sincères félicitations ainsi qu'à ses parents, M. et Mme Philippe Villeneuve.

La Survivance du 24 novembre 1965, offre ses sincères félicitations à Mme Paul Poirier ainsi qu'à la famille à l'occasion de l'ordination de son fils le père Paul Poirier, omi. La cérémonie a eu lieu à Rome et a été célébrée par Mgr Henri Routhier, omi, vicaire apostolique de Grouard et oncle du nouvel ordonné.

Un mois plus tard, la paroisse exprime ses sincères félicitations à M. et Mme Paul Châtain à l'occasion de l'ordination de leur fils, le père Denis Châtain, à l'église Saint-Joachim par Mgr Anthony Jordan, l'archevêque d'Edmonton.

Le 3 octobre 1966, soeur Carmel du Saint-Esprit, de l'ordre des Carmélites, (née Carmel Latour) prononce ses voeux solennels au monastère du Carmel de Dolbeau, Québec. Ses soeurs, Mme Léo Breault et Mme Gilbert Lavallée se rendront à Dolbeau pour la circonstance. Mme Joseph Latour fait aussi partie du voyage.

Le 17 décembre 1966, Mgr Anthony Jordan confère le sacerdoce au père René-M. Paiement, omi, dans l'église Saint-Joachim d'Edmonton. La

communauté partage la joie de ses heureux parents M. et Mme Azarie Paiement de la paroisse Sainte-Anne d'Edmonton.

... les associations à caractère religieux

Le regroupement des Dames de Sainte-Anne continue son beau travail pendant toute la période entre 1960 et 1980. En novembre 1961, le groupe est sous la présidence de Mme A. Lachambre; elle sera remplacée en 1964 par Mme R. Arcand. Mme Frances Lefebvre sera élue présidente en mars 1967. Pour une raison ou pour une autre, cependant, le groupe semble disparaître vers la fin des années 1970. À compter du 18 février 1968, on parle surtout du Cercle féminin de Saint-Joachim qui, en février 1968, élit Mme Frances Lefebvre au poste de présidente. Le travail de ce nouveau groupe ressemble beaucoup à celui des Dames de Sainte-Anne. On s'occupe des bourses pour les vocations, on organise un thé annuel, on s'occupe des malades, etc.

Le 17 décembre 1966, Mgr Jordan confère le sacerdoce au père René-M. Paiement, omi, dans l'église Saint-Joachim d'Edmonton. À gauche le père Alphonse Roy. (APA)



Dîner des Chevaliers de Colomb au Old Timer's Cabin. On reconnaît, entre autres, Irénée Turcotte, M. Magnan, Olivier et Yvonne Morrissette, Angèle et Arthur Hébert, Félix et Liliane Stradeski, Lionel Tellier et Arthur St Pierre. (Photo : I. Turcotte)

Les Chevaliers de Colomb sont aussi très actifs. Presque chaque semaine *La Survivance* rapporte leur travail.

... le Conseil paroissial

En janvier 1962 la procédure d'élection des marguilliers est fort simple. On se propose de faire élire un nouveau marguillier à la fin de 1962, de remplacer deux postes à la fin de 1963 et deux autres à la fin de 1964. De cette manière on assure toujours la présence d'anciens membres au sein de l'équipe.

La nouvelle liturgie a des effets un peu partout et cela inclut sur l'organisation administrative des paroisses puisque l'on se donne comme objectif d'impliquer autant de laïcs que possible. Lors de la réunion du 14

Liste des membres du Conseil paroissial de 1960 à 1980

Liliane Alain
Isabelle Arcand
Georges Bachand
Jacques Baril
Lucienne Baril
Louise Baron
Sr Beliveau
Claire Bernier
Jacques Bernier
René Boileau
Henri Bonnet
Michel Boulanger
Françoise Cairns
Hélène Caron
Rose-Aimée Carrier
Noël Constantin
Paulette Crévolin
André Déchène
Aimé Déry
Joseph Desaulniers
Anne-Marie Désilet
Simone Despins
Paul Doucet
Émilien Dupuis
Tharcis Forestier
Bernardin Gagnon
Marie-Claire Gourdine
Charles-Émile Joly
Irène Lachambre
Mme Laflèche
André Lamothe
René Landry
Yvonne Lapointe
Maurice Lavallée
Frances Lefebvre
Stella Lemoine
Bernadette Levasseur
Lionel Mageau
Paul Mahé
Geneviève Moreau
Joseph Moreau
Michel Morin
Lucien Nadon
Irène Nolette
Roland Patenaude
Mme P. Pigeau
Claude Préfontaine
Blanche Prénevost
Louis Protti
André Renaud
Léonard Rousseau
Lucien Royer
Florence Sabourin
Frances Tellier
Lionel Tellier
Raymond Tellier
Sr Trudel
Irénée Turcotte
Lise Veillette
Philippe Villeneuve

mai 1968, le père Chevrier présente l'historique et l'évolution du Conseil paroissial : les réunions étaient convoquées quand c'était nécessaire, dit-il, avec des marguilliers avec qui le curé s'entendait. Et parfois les discussions se faisaient au téléphone. Pour respecter l'esprit du Concile, il faut augmenter le nombre de marguilliers et nommer des dames au Conseil.

Ainsi, pour la première fois dans l'histoire de la paroisse, deux femmes sont nommées au Conseil paroissial et cela suite à une réunion qui a eu lieu le 15 janvier 1968 au sous-sol de l'église. Une centaine de paroissiens se sont réunis sous la présidence de M. Irénée Turcotte. Et on indique qu'à la suite des conclusions tirées d'un questionnaire passé aux paroissiens, Mesdames Isabelle Arcand et Florence Sabourin se joignent au Conseil paroissial.

Or, pour faciliter les discussions et diviser le travail du Conseil, il est proposé, par le curé, d'élire un exécutif et de former des comités. Le comité exécutif paroissial se composera alors d'un président dont le rôle est à définir puisque le prêtre préside ex officio et est, par nécessité, trésorier. Il y aura une secrétaire et un comité social pour le travail auprès des jeunes afin de trouver des chefs. Le conseil aura aussi un comité d'éducation, un comité d'administration et de finance qui est en somme un conseil aviseur puisque le curé se réserve le contrôle final.

Suite à la discussion, on passe alors aux élections aux divers postes que l'on vient de créer. Me Lionel Tellier est nommé président avec la tâche d'étudier la question des responsabilités du président, des réunions générales et du comité d'administration et de finance. Le curé est nommé vice-président et trésorier. Le Dr Boileau est nommé responsable du comité d'administration et de finance et du comité d'éducation. Michel Morin est responsable de la liturgie, Charles-Émile Joly du comité de la propagande, Henri Bonnet du comité social.

En tout, onze personnes font maintenant partie du Conseil paroissial. Et pour faciliter l'élection des nouveaux membres, chaque année à compter de 1969, on forme un comité de nomination. Les membres de ce comité feront une liste des noms des paroissiens aptes à remplir les postes et cette liste sera placée dans les bancs à l'église le 3e dimanche de septembre. Le vote se fera le dimanche suivant.

D'autres comités vont s'ajouter au fil des années, le comité d'éducation adulte, par exemple, dont le mandat est d'éveiller les consciences des gens aux grands maux du temps. Et au moment de la construction du presbytère, on ajoute un comité de construction.

. . . la constitution

À compter de janvier 1969, les membres du Conseil paroissial vont se pencher sur la question de la constitution de la paroisse. La question d'une constitution s'est posée lorsque le Dr Boileau a résigné son poste au sein du Conseil. Plusieurs membres du Conseil ont alors profité de l'occasion pour parler du besoin d'établir une constitution qui règlerait, entre autres, les procédures d'élection de nouveaux membres. Henri Bonnet, Léonard Rousseau et Florence Sabourin se sont offerts pour en rédiger une première ébauche. Terminée en mai, on suggère que la constitution soit publiée et présentée aux paroissiens en septembre.

Mais le travail n'est pas complètement satisfaisant car en novembre 1969, le Conseil décide de reviser la constitution en vue de la rendre plus claire. Un comité de cinq personnes, dont le père curé se réunit pour en finaliser la rédaction. En février, on rapporte que la nouvelle constitution a été étudiée et discutée longuement. Elle sera corrigée, recopiée et circulée aux membres du Conseil encore une fois. Décidément, c'est une affaire qui s'étire en longueur. Enfin le 1er avril 1971, on rapporte que la constitution du Conseil paroissial est finalement approuvée.

L'affaire n'est pas réglée pour autant car le 18 mars 1974, on y revient, encore une fois. Le curé demande que l'on inclut une description des responsabilités de chaque comité de la paroisse. De plus, il faut indiquer que le nombre des membres du Conseil est passé de neuf à quatorze. En septembre de la même année, ceux qui ont travaillé à réviser la constitution informent les membres du Conseil que dorénavant il y aura 6 hommes et 6 femmes sur le Conseil et qu'il y en aura quatre d'élus chaque année.

En 1974, c'est le père Lassonde qui est curé et la "nouvelle" constitution ne lui plaît toujours pas. Selon lui, la constitution d'une paroisse devrait avoir une base spirituelle. De plus, les principes généraux doivent s'accorder avec Vatican II et non pas avec les décisions des marguilliers. Il ne faut pas non plus oublier que le but de la spiritualité est d'engager autant de paroissiens que possible. On nomme alors un nouveau comité de trois pour réviser la constitution. Enfin, le 5 janvier 1976, la "nouvelle" constitution est de nouveau adoptée. Et la question semble disparaître, du moins pour un certain temps.

. . . on s'occupe aussi des autres

Tout le travail que font les paroissiens de Saint-Joachim pour leur propre paroisse ne les empêche pas de prendre le temps de voir aussi au bien-être des gens d'autres paroisses. Il existe plusieurs exemples de la bienveillance des gens de Saint-Joachim. Parfois le geste est simple et il s'adresse aux gens que l'on connaît bien. Ainsi le 30 août 1962, les marguilliers acceptent de donner le grand crucifix de la sacristie au père Guy Michaud curé de Maillardville. Parfois, le don sera plus considérable. Ainsi en juin 1966, la paroisse Saint-Joachim paie un toit neuf à la basilique du lac Sainte-Anne au coût de 2 500 $. La paroisse de Saint-Joachim va aussi faire des bingos pour venir en aide à l'abbé Beaupré de Whitecourt qui est en difficulté financière avec ses deux missions.

Aménagement et rénovation des lieux physiques

. . . améliorations apportées à la bâtisse de l'église

Les paroissiens de Saint-Joachim prennent bien soin de leur église. Entre 1960 et 1980, plusieurs projets d'amélioration de l'extérieur de l'édifice sont menés à bon port. En 1962, on discute une fois de plus du besoin de repeindre le toit de l'église. On fera aussi poser des grillages aux fenêtres du sous-sol de l'église, celles qui donnent sur le côté sud. En 1965, il faut remplacer le perron et l'escalier de l'église car ce qui est en place devient dangereux. On ajoutera aussi une rampe au nord de l'église en 1978. En 1971, c'est le portique et les tambours de la façade de l'église qui doivent être rénovés. En juin 1980, on projette aussi de réparer les corniches près du toit bien que les coûts risquent d'être assez élevés. En fait, ce sera le ministère du gouvernement provincial qui s'occupe des sites historiques qui va en assumer les frais.

En 1967, c'est la sacristie qui reçoit un coup de pinceau et on décide d'acheter un tapis neuf pour le sanctuaire. On s'occupe aussi de faire refaire les agenouilloirs. C'est Lionel Sabourin qui fera le travail. En 1980, on fait remplacer tout le tapis de l'église. Le contrat a été donné à M. St-Pierre. Malheureusement, avant qu'il puisse remplir sa tâche, on annonce son décès en septembre 1980.

En septembre 1970, M. Dupuis avait fait remarquer aux conseillers que la chambre de chauffage au sous-sol de l'église n'était peut-être pas assez à l'épreuve du feu. On discute aussi la possibilité de faire installer un système d'alarme à feu. En avril 1971, on débourse la somme de 1 900 $ pour améliorer la situation de la salle de chauffage du sous-sol de l'église.

Mais en 1973, il est à nouveau question du système de chauffage; les assurances demandent à la paroisse de faire des réparations aux fournaises de l'église, du presbytère et de l'ancienne école. On s'en sauvera peut-être à bon compte car c'est le frère Létourneau qui fera le travail. M. Denis Lamothe se portera aussi volontaire pour faire une partie du travail. Mais il faut revenir à la charge en avril 1975. Cette fois le coût des réparations se chiffre à 1 200 $.

. . . la salle paroissiale au sous-sol de l'église

Saint-Joachim rêve depuis longtemps d'avoir une salle paroissiale pour loger convenablement les associations, surtout les organisations de jeunesse. Mais une nouvelle salle bâtie en dehors de l'église entraînerait de graves dépenses et mettrait sur la paroisse une forte dette. Au lieu d'aider l'oeuvre paroissiale, elle la paralyserait puisque la paroisse ne serait plus en mesure de fournir le secours nécessaire à la subsistance des divers groupes.

Voilà le raisonnement qui conduit, en 1963, à la réparation et la modernisation des deux salons et de la salle paroissiale actuelle pour en faire une salle spacieuse et attrayante, quelque chose comme la salle de l'Immaculée-Conception. Voilà aussi ce qui explique l'opposition "assez radicale" que rencontre le père Ferland en janvier 1962, alors qu'il présente un projet de construction d'un centre paroissial et d'un presbytère. On lui suggère alors de procéder au plus important en engageant un directeur qualifié qui s'occuperait des oeuvres sociales et apostoliques de la paroisse.

En avril 1963, on demande alors à l'architecte Dupuis de visiter la salle paroissiale en dessous de l'église afin d'examiner les possibilités d'y développer une salle paroissiale adéquate. Sa conclusion n'est pas encourageante. Un tel projet coûterait probablement plus de 100 000 $; il vaudrait mieux

construire ailleurs. Mais les marguilliers s'opposent toujours à l'idée de construire. On préfère louer la salle de l'École Grandin et même de faire, à la cuisine, les améliorations nécessaires afin de pouvoir servir du café et de légères collations.

En janvier 1964, on décide enfin de mener de l'avant le projet de redécoration des salons paroissiaux. On suggère que le curé demande des soumissions aux deux décorateurs canadiens-français : M. Champagne et M. Donat Thibert.

Dans les années qui suivent, on décidera de louer les salles au sous-sol de l'église. Par exemple, en décembre 1971, on loue une salle au professeur de musique de la Metropolitan Church au prix de 8 $ par semaine. Toutefois, le sous-sol de l'église est aussi disponible aux groupes paroissiaux tels que les Scouts qui, à compter de 1973, se réunissent tous les jeudis soirs dans le sous-sol de l'église.

En 1977, il est à nouveau question de rénover et d'améliorer la salle paroissiale au sous-sol de l'église. On mentionne, entre autres, les dangers d'incendie dans un sous-sol tout en bois, telle qu'est la salle à ce moment-là. La question est longuement discutée. Mais, en fin de compte, on s'entend sur une chose : vaut mieux attendre que Saint-Joachim soit déclarée site historique.

En attendant, on peut tout de même faire l'étude de la question. Ainsi, en octobre de la même année, on rapporte au Conseil paroissial que M. Émilien Dupuis est à préparer un estimé du coût de l'aménagement du sous-sol comme salle de réunion. Un comité de trois personnes a aussi été nommé pour s'occuper de la question.

Mais pourquoi ne pas faire inclure une salle dans le bâtiment du manoir Saint-Joachim que l'on se propose de construire, une salle qui pourrait aussi servir à la paroisse pour ses différentes fonctions? Lorque la question leur est posée, les représentants de l'Alberta Housing Corporation ne sont pas tout à fait contre l'idée. De toute façon, le manoir doit avoir une salle de rencontre. Il s'agirait peut-être d'en construire une plus grande.

Toutefois, la paroisse devrait immédiatement verser une somme d'argent pour l'extension de la salle. Or, le coût d'une salle de 40 par 50 pieds carrés se chiffre approximativement à 120 000 $. De plus, certaines restrictions seraient imposées quant à l'usage de cette salle. Quelques mois plus tard, on apprend que les restrictions sont, en somme, très sérieuses : “Space provided could only be used for senior citizens' activities.” (Conseil par., 5 déc. 1977)

Aussi intéressante que soit l'idée, il faut la laisser tomber et revenir au point de départ : la rénovation de la salle paroissiale au sous-sol de l'église.

En décembre 1978, Michel Morin et le père Lassonde vont inspecter le sous-sol de l'église. On souhaite maintenant former un groupe de volontaires pour procéder au déblayage de la salle afin de pouvoir commencer les travaux de construction. Il faut aussi étudier la question de l'électricité et consulter les comités de finance et de construction.

En décembre 1979, le compte rendu de la réunion du Conseil indique que l'archevêché a accepté la soumission de Cormode and Dickson qui se chiffre à 84 000 $. Les travaux vont inclure plusieurs éléments importants. Le plancher actuel sera remplacé par un plancher de ciment. On remplacera les colonnes existantes par des poutres d'acier afin de renforcer l'édifice total de l'église. En juin 1980, on rapporte que les travaux avancent. Il ne reste que la peinture. Le tout devrait être terminé à la fin de juin.

. . . le stationnement

En avril 1962, Émilien Dupuis présente, à la demande des marguilliers, un magnifique dessin expliquant comment la paroisse pourrait bénéficier des lots de stationnement derrière l'église. Suite à la présentation, il est décidé de faire paver deux lots en vue de donner un meilleur service. On décide aussi de faire ériger une clôture encerclant la partie ouest de la propriété. On suggère aussi que le terrain soit éclairé par un bon système de lumières.

En septembre 1973, le Conseil paroissial propose que le nouveau tarif de stationnement soit de 100 $ par année payable en deux paiements pour stationnement avec prise de courant et de 60 $ par année pour stationnement sans prise de courant. En 1980, les prix seront de nouveau ajustés.

. . . la patinoire

La patinoire a toujours été un élément important de la vie sociale des divers groupes de jeunes de Saint-Joachim. Mais en 1963, on est inquiet. Les utilisateurs étrangers sont devenus presque plus nombreux que les jeunes de la paroisse.

En 1965, lorsque les Fidèles compagnes de Jésus décident de mettre leur propriété en vente, la question de la patinoire devient encore plus importante puisque celle-ci est située sur le terrain des Fidèles compagnes. Il faudra voir à faire déménager la patinoire en arrière de l'église.

En septembre 1969, le Conseil autorise le père Chevrier à faire les démarches nécessaires auprès des responsables de Parks and Recreation afin

que la patinoire devienne leur responsabilité. En octobre, on rapporte que la ville accepte, en effet, de s'occuper de l'entretien de la patinoire. Mais en novembre, la ville n'a encore rien fait et les conseillers décident d'engager un ouvrier à 300 $ par mois pour quatre mois pour s'occuper de la patinoire. Mais en février, on n'a pas encore trouvé quelqu'un qui accepte de s'en occuper. Décidément, les choses vont mal.

En septembre 1970, le père Chevrier explique aux conseillers que la Junior Hockey League demande la location de la patinoire. Il faudrait soumettre cette question aux Chevaliers de Colomb, dit le père Chevrier. De toute manière, si l'on permet au groupe de louer la patinoire, il devra payer les utilités et s'occuper du travail et de l'entretien de la patinoire. En retour, la paroisse se réserve le droit d'utiliser la patinoire à certaines heures.

Mais les Chevaliers de Colomb s'opposent à la location de la patinoire au Junior Hockey League. On rapporte que les jeunes s'occupent eux-mêmes de la patinoire et que le frère Blanchette s'occupe de la direction et assure la surveillance. Pourquoi ne pas offrir une certaine somme à ces jeunes pour l'aménagement de la patinoire. Quelle bonne idée, disent les jeunes! Pourquoi ne pas nous acheter une souffleuse à neige de 22 pouces et quelques grattoirs. On aimerait aussi faire l'utilisation d'un camion citerne pour faire les premières couches de glace comme dans les années passées.

En novembre 1972, Laurier Leclerc informe les conseillers de ses projets pour la patinoire. Entre autres, il veut embaucher quelqu'un par l'entremise du Canada Man Power et du programme d'initiative locale. M. Leclerc espère recevoir des fonds de plusieurs paroisses, Saint-Joseph, Saint-Thomas, Saint-Joachim et du Club Frontenac. On accepte le projet de M. Leclerc et on lui remet la responsabilité de la patinoire.

Mais en septembre, les conseillers se demandent s'ils doivent garder la patinoire ou non. Il n'y a pas beaucoup d'enfants de la paroisse qui l'utilisent. La paroisse accepte enfin de s'occuper de la patinoire par l'entremise de M. Leclerc et du Club Frontenac qui est en majorité canadien-français mais attaché à aucune paroisse. La paroisse va fournir 1 000 $. Mais cela ne durera pas et en septembre 1974, on rapporte que les bandes et la cabane de la patinoire ont été vendues à M. Bilodeau pour 1 000 $.

. . . Saint-Joachim, un site historique

L'idée de faire déclarer Saint-Joachim un site historique est d'abord discutée en mai 1975 alors que les conseillers paroissiaux énumèrent les réparations

qu'il faut apporter à l'église. Certains octrois sont accordés aux anciennes églises et sites historiques, dit-on, lors de la rencontre. Pourquoi ne pas faire déclarer l'église site historique pour obtenir ces octrois, dit le père Lassonde, le 9 juin 1975. En plus de payer la facture des rénovations, il y aurait une plaque rapportant l'importance historique de l'église. On pourrait utiliser le livre-souvenir de 1959 pour trouver les détails de l'histoire de l'église.

Dans un premier temps, le père Lassonde s'adresse à M. Horst Schmidt, le ministre des Affaires culturelles. Or, celui-ci lui indique que la paroisse doit d'abord procéder à une évaluation. En 1977, les démarches auprès du ministère des Affaires culturelles continuent. En novembre de la même année, on rapporte qu'en apprenant que la paroisse avait déjà fêté son 100e anniversaire, M. Gregg, des Affaires culturelles déclara que l'église avait certainement une grande valeur historique.

En effet, les choses vont bien car en mai 1978, le Père Lassonde rapporte qu'un groupe de paroissiens composé de Michel Morin, du Juge Déchène, du Dr Bernier et de lui-même a rencontré les autorités du ministère des Affaires culturelles. Les représentants du ministère auraient alors indiqué que l'église serait déclarée monument historique. Le *Alberta Gazette* du 15 mai annonce que le ministère provincial de la Culture déclare que l'église Saint-Joachim possède une certaine valeur historique et architecturale.

La nouvelle propriété

. . . la "vieille école" des Fidèles compagnes de Jésus

On se souvient qu'au tout début de l'histoire de la paroisse Saint-Joachim, les Fidèles compagnes de Jésus étaient venues fonder un couvent et une école catholiques. Le père Chevrier nous parle de cet événement en ces termes :

> Il y avait une belle école qui était dans le coin sud-ouest de la propriété de tout ce rectangle de la 99e à la 100e avenue, de la 110e à la 111e. Cela avait été acheté par Mgr Grandin [. . .] Cet endroit est devenu le couvent des Fidèles compagnes. Cela a été la première école catholique de la ville. Il y a une plaque commémorative sur la 111e. (Chevrier, mars 1999)

Cette école va servir à bien des choses. D'abord cet édifice va abriter les petits Canadiens français de l'École Grandin au moment où le nombre des élèves de Grandin était considérable.

> On avait obtenu de M. Harold McNeill qui était le surintendant que je connaissais bien — il nous a permis de prendre les petits Canadiens français de l'École Grandin parce que les classes étaient grosses, 42 élèves, alors ça favorisait tout le monde. Alors on a vu 120 élèves, six classes, c'était la grandeur de l'école. Pour deux années, nous avons eu l'école complètement française. C'était quand même rattaché au point de vue autorité à l'école Grandin. Il n'y a jamais eu d'indépendance. Il n'y pas eu de principal. Il y avait deux ou trois religieuses, des Soeurs grises, des Soeurs de l'Assomption et puis des dames. . . et les petits francophones. Nous nous en sommes servis pendant deux années comme école française jusqu'à ce que l'École Grandin se vide parce que nos plus vieux sont allés au Collège et un an plus tard, donc, l'École Grandin avait de l'espace. Ils ont alors ramené les petits Canadiens français dans l'École Grandin. C'est devenu une école d'immersion totale et avec les fondations de Picard et ensuite de Maurice-Lavallée, bien là tous nos enfants français allaient au Sud. (Chevrier, mars 1999)

En 1968, lorsque l'on apprend que trois classes de l'Académie Assomption déménagent à Grandin et que de nombreux soldats arrivent à Namao avec leur famille, on se demande si l'ancienne école ne pourra pas encore servir pour accommoder certains groupes d'élèves. Mais en fin de compte, la Commission scolaire va indiquer qu'elle n'a pas besoin d'utiliser ces locaux.

. . . achat de la propriété des Fidèles compagnes de Jésus

Le compte rendu de la réunion du Conseil paroissial, en date du 13 janvier 1965, rapporte que les Fidèles compagnes ont mis en vente leur propriété sur laquelle se trouve la patinoire. Il va donc falloir déménager cette patinoire ailleurs. Bien que le déménagement de la patinoire occasionne certaines difficultés, la nouvelle de la vente éventuelle de la propriété des Fidèles compagnes augure bien pour Saint-Joachim.

On rêve depuis longtemps d'un centre paroissial et d'un presbytère. En 1957, on avait même, comme nous l'avons vu, fait l'achat des dix lots du séminaire au prix de 10 000 $ le lot en prévision d'un tel projet. En janvier 1962, il ne reste plus que 6 000 $ à payer sur les lots. Et puis, on discute la possibilité d'échanger un lot de la paroisse les trois lots qui appartiennent aux religieuses. La propriété des religieuses intéresse donc Saint-Joachim.

De plus, la paroisse est en bon état financièrement. En janvier 1963, on rapporte que la paroisse peut même prêter 25 000 $. La même année, on se

propose de demander aux différentes organisations de la paroisse de présenter un budget de façon à pouvoir les aider avec l'argent de la paroisse sans que les regroupements aient à organiser des bingos ou des choses semblables pour se maintenir. En date du 1er janvier 1966, le rapport financier indique que la paroisse dispose de 76 529,55 $.

En 1967, on signale que le couvent des religieuses sera en vente très prochainement. Les membres du Conseil croient nécessaire de réunir les gens de la paroisse à ce sujet car c'est le temps d'agir. La réunion a lieu le dimanche 15 janvier dans le sous-sol de l'église et elle regroupe une centaine de paroissiens.

On rapporte, par la suite, que plusieurs réunions de marguilliers et de conseillers ainsi que des entrevues avec les autorités diocésaines et oblates précèdent l'achat de la propriété des Fidèles compagnes. La décision est enfin prise. Les permissions sont obtenues et le contrat est préparé sous la direction de Me Tellier. L'achat est fait le 1er avril 1967.

Le coût est considérable. La paroisse donne 75 000 $ comptant et s'engage à payer la balance de 150 000 $ aux religieuses par paiements de 1 500 $ par mois à 7% d'intérêt. On s'engage pour une période de douze ans.

Selon le père Chevrier, l'achat de la propriété va agir comme un réveil pour la paroisse. Les procès-verbaux du Conseil de l'époque rapportent qu'une campagne paroissiale s'organise sous la présidence du Dr Robert Sabourin; les bingos commencent sous la direction de M. Aimé Déry et un comité social et paroissial travaille à préparer plusieurs activités. *La Survivance* du 19 avril 1967 annonce que la paroisse a officiellement lancé sa campagne pour recueillier les fonds nécessaires pour défrayer le coût de l'achat de l'ancienne résidence des Fidèles compagnes de Jésus.

> Il n'y a rien comme une dette qui crée un intérêt dans une paroisse. Il faut payer la dette. On tenait à faire ça puis on l'a fait. Alors, ils ont aidé beaucoup. Il y a beaucoup de gens qui sont revenus qui étaient soit dans la paroisse Saint-Anne ou dans d'autres paroisses de la ville et qui sont revenus au moins temporairement. (Chevrier, mars 1999)

Six ans après l'achat de la propriété des Fidèles compagnes, en février 1973, la dette de la paroisse se chiffre à 90 000 $. Les choses vont bien. Trois ans plus tard, lors de la réunion du Conseil du 2 février 1976, on rapporte que la balance de 5 000 $ dûe sur les lots sera payée à la fin du mois et le curé fait la lecture d'une lettre adressée aux Fidèles compagnes de Jésus en rapport

avec le transfert des titres. Le titre des lots sera émis au nom de l'archidiocèse mais mentionné comme propriété de la paroisse Saint-Joachim dans les filières de l'archidiocèse.

En 1977, la paroisse va revendre cette propriété pour une somme considérable. Le compte rendu de la réunion du Conseil du 3 octobre 1977 rapporte que la paroisse a en dépôt, à l'archidiocèse, la somme d'environ 453 172,78 $ représentant le revenu net de la vente des lots à la Alberta Housing Corporation.

. . . et que fait-on avec la nouvelle propriété?

L'ancien couvent-école des Fidèles compagnes devient le Centre Saint-Joachim et le "nouveau" presbytère, l'ancien presbytère devenant la résidence Saint-Vital et la Maison provinciale. Le curé de Saint-Joachim s'installe donc au 9906-110e rue le 1er juillet. Ce n'était pas le luxe mais on était heureux, dit le père Chevrier.

> Je ne voulais pas faire d'améliorations. Je ne voulais pas dépenser de l'argent sur cette vieille cabane-là. Ça ne valait pas la peine. Il s'en est dépensé après moi [. . .] mais c'était de l'argent jeté à l'eau parce que quelques années plus tard [. . .] tout ce qu'on a fait, ça été démoli.
>
> J'avais pas de chambre de bain dans ma chambre. J'avais pas de lavabo dans ma chambre. J'allais me faire la barbe dans les toilettes de la Caisse populaire. Mon bain, il fallait que j'aille en haut [. . .] Moi, j'étais heureux dans cette vieille cabane. Je faisais ça pour une cause. Je savais que ça ne durerait pas indéfiniment [. . .] Mais le temps que j'ai été là, je savais que ça valait la peine de le faire. (Chevrier, mars 1999, 7)

L'ancien couvent-école va donc servir de Centre de rencontres et nombreux sont les groupes qui louent des locaux dans le vieil édifice.

> Dans ce grand couvent, [. . .] je pense que je l'ai mentionné, c'était un centre. On avait tout. On avait nos Chevaliers de Colomb qui occupaient le deuxième étage de la nouvelle aile. Ils étaient là tous les jours [. . .] Il y avait en bas les jeunes qui ont pris ça pour quelques années comme boîte à chanson [. . .] Alors le milieu, c'était une belle chapelle – ça servait de salle paroissiale. C'était un peu petit mais ça nous faisait une très belle salle paroissiale pour nos réceptions. [. . .] Nous avions aussi une soeur qui enseignait le piano. Il y avait du brou-ha-ha. Il y avait

trois endroits où il y avait des pianos déjà. Tous les après-midi, on entendait du bruit, c'était pas une place tranquille. (Chevrier, mars 1999)

. . . le Centre d'expérience préscolaire

En effet, c'est un endroit plein de vie et d'activité. C'est vrai que certains des locataires sont reconnus comme étant des gens qui aiment bien jouer et s'amuser. Nous parlons, bien sûr, des petits du Centre d'expérience préscolaire (CEP).

En juin 1972, Mme Dolorèse Cadrin la secrétaire du CEP fait parvenir une lettre au Conseil paroissial de Saint-Joachim proposant l'ouverture d'un Centre d'expérience préscolaire dans les locaux de Saint-Joachim. Les membres du Conseil sont heureux d'accueillir un tel projet et le prix du loyer est fixé à 100 $ par mois pour une période de deux ans. Pour les conseillers paroissiaux, c'est un projet important puisqu'il assure la présence de jeunes au sein de la paroisse. C'est aussi une façon d'aider la jeunesse canadienne-française.

Le bail sera renouvelé plusieurs fois. Le CEP quittera les locaux le 1er septembre 1977.

. . . la Boîte à chanson

Saint-Joachim a toujours eu une attention particulière pour la jeunesse canadienne-française. Et c'est dans cet esprit que la paroisse accueille la demande du groupe "Jeuneactualité," groupe qui a été fondé le 1er novembre 1969 et dont le mandat est de faire l'étude nécessaire en vue d'organiser un centre culturel. Le groupe se compose de dix membres et parle au nom des jeunes Franco-Albertains de la ville. Le président est M. Paul Denis et il est appuyé dans son travail par Daniel Poulin, Georgette Salley, Gérard Lavigne et Lucille Belzile. Le groupe a obtenu un octroi de 5 000 $ du Secrétariat d'État, octroi qui va leur permettre d'aménager la salle qu'ils espèrent louer à Saint-Joachim.

Le 4 juin 1970, deux porte-parole du groupe, M. Paul Denis et Me H. Durocher rencontrent le Conseil paroissial pour discuter de la location de la salle Laurier qui servirait à un genre de Boîte à chanson ou discothèque. Un peu dans le sens de la Boîte à chanson qui avait déjà été organisée par le Comité des jeunes de l'ACFA régionale et qui avait tenu de nombreuses rencontres au sous-sol de l'église en 1968 et 1969.

Comme son prédécesseur, le nouveau club serait culturel plutôt que commercial et dans ce sens ne serait pas soumis aux lois de la ville. Le club aurait pour but de regrouper les jeunes francophones de 16 ans en montant, deux fois par semaine, soit le vendredi et le samedi soir pour danser et s'amuser dans une atmosphère française. La Boîte chez Pierrot restera à Saint-Joachim jusqu'en septembre 1972.

. . . location de la vieille école

Lorsqu'on apprend, en 1969, que la Commission scolaire n'a pas l'intention d'utiliser la vieille école de Saint-Joachim, il est décidé de faire des enquêtes auprès du gouvernement en vue de louer l'école et les trois lots au gouvernement.

Le 29 janvier 1969, on rapporte que NAIT est intéressé à louer toute l'école meublée pour trois ans. Le 3 septembre, le marché est conclu et l'école est louée pour trois ans au ministère des Travaux publics à 33 000 $ par année avec un bail renouvelable après échéance. En novembre 1972, le loyer de l'école est renouvelé avec le ministère de l'Éducation de la province de l'Alberta au coût de 33 000 $ par année et aux mêmes conditions que celles du contrat précédent. En septembre 1973, le gouvernement offre à Saint-Joachim un contrat de cinq ans aux mêmes conditions tout en demandant à la paroisse de faire quelques améliorations à l'école. On y mettra du tapis et l'on fera des changements de lumières et d'électricité pour se conformer aux règlements. Le contrat sera accepté et signé en novembre 1973.

La population et les besoins changent

. . . la paroisse se transforme

Dans les années précédentes, il nous était parfois difficile de compter toutes les associations de jeunes de Saint-Joachim. L'intérêt et l'attention que la paroisse donne à la jeunesse, des plus petits au plus grands, a toujours été remarquable. Ce n'est pas que cet intérêt diminue pendant la période entre 1960 et 1980 mais plutôt que la population de Saint-Joachim se transforme peu à peu et cela en partie à cause du vieillissement normal des paroissiens et de leur famille.

Si au début des années soixante la paroisse demande aux paroissiens de contribuer financièrement à la construction d'un Jardin d'enfance, à peine dix ans plus tard, en novembre 1973, un membre du Conseil fait remarquer

que la paroisse n'a pas de comité de jeunes et qu'il faut faire quelque chose. Or il ne s'agit pas d'un événement isolé puisqu'en septembre 1975, les responsables du comité social rapportent qu'ils ont essayé sans succès d'organiser des soirées pour les jeunes.

Depuis, on cherche à organiser un club d'âge d'or. Et on rapporte que la première réunion a été encourageante car une quarantaine de personnes y assistaient et plusieurs autres ont mentionné leur intérêt. Ceci étant dit, cependant, on ne doit pas comprendre qu'au début des années soixante tous les groupes de jeunes ont disparu. Bien au contraire. De nombreux groupes sont encore bien vivants et il faut d'abord parler de leur succès.



Le Club Alouette en autobus, en route pour un pique-nique chez Blais en mai 1960. De gauche à droite : Louise Morrissette, J. Baril, L. Châtain, René, Suzanne Diamond, Aline Breton. (Photo : M. Lavallée)

. . . les groupes de jeunes

Le Cercle Dollard est toujours actif en janvier 1960. Le 19 juin, le Cercle présente à l'auditorium de l'école Saint-Joseph “La marraine de Charley.” Comme il s'agit de célébrer en même temps la Saint-Jean-Baptiste, on est heureux d'accueillir bon nombre de Canadiens français. Les comédiens se sont surpassés dans leurs efforts et nous les en félicitons dit *La Survivance* du 22 juin 1960. Mais les activités du Cercle vont en s'étiolant et le Cercle disparaît au début des années soixante.



Le pique-nique chez Blais. De gauche à droite : Raymond Huot, Robert Constantin, Marcel Doucet, Sylvia Hittinger, Marguerite Gamache, Aline Breton, Suzanne Diamond, Roger Hurtubise, Judith Paradis, Hélène Arès, Jean-Paul Doucet. (Photo : M. Lavallée)

Le Club Alouette est aussi très actif pendant la période entre 1960 et 1980. On fait du sport. On invite des conférenciers dont le professeur Roger Motut, le 24 février 1960. On organise de grands bingos dont les profits sont remis aux Soeurs de l'Atonement ou encore aux missionnaires adoptifs du Club, les pères Bugeaud et Gaudet en Bolivie. On prépare aussi des concerts annuels et on fait du théâtre.

En hommage aux pères Oblats qui célèbrent le 135e anniversaire de l'acceptation de leur congrégation par l'Église, le Club Alouette leur dédie une soirée musicale en février 1961. Après plusieurs chants, les jeunes du Collège Saint-Jean, sous la direction du père A. Mercure, présentent un pageant intitulé “Il vit encore.” Marcel



Un pageant qui raconte la mort de Mgr de Mazenod, le fondateur des Oblats, présenté par un groupe de jeunes de Saint-Joachim en 1961. (Photo : M. Lavallée)

Lavallée, d'une voix claire et précise, commente à chaque tableau sur les différentes phases de la vie et de la mort du fondateur des Oblats, Mgr de Mazenod représenté par Albéric Lemoine. Un groupe de jeunes de la paroisse participent comme figurants.

En 1962, lors de leur concert annuel, le Club joue "Les deux timides." Le groupe fait encore parler de lui dans les journaux de 1969.

D'autres regroupements de jeunes voient le jour pendant la période allant de 1960 à 1980 dont le groupe Jeunesse joviale qui fait parler de lui dans *La Survivance* pour la première fois en 1965. Le 24 novembre, on rapporte que le groupe a tenu sa 4e rencontre de l'année à Saint-Joachim. Jeunesse joviale regroupe les jeunes de 18 à 27 ans des paroisses de l'Immaculée-Conception et de Saint-Joachim. On dit que le groupe compte plus de cent membres et chaque réunion voit s'ajouter de nouvelles recrues. On invite tous les jeunes Canadiens français de la ville qui aiment se divertir et se rencontrer 'en français'.

Un autre groupe fait parler de lui en 1965. Il s'agit du Comité des jeunes du Cercle "Edmonton" de l'ACFA. C'est à ce groupe que nous devons la première Boîte à chanson qui a lieu au sous-sol de l'église Saint-Joachim en 1968. L'édition de *La Survivance* du 31 janvier 1968 informe ses lecteurs que le 17 février 1968 aura lieu l'inauguration de la Boîte à chanson d'Edmonton à l'angle de la 99e avenue et de la 110e rue au sous-sol de Centre Saint-Joachim. Le programme inaugural sera animé par Jean Patenaude de CHFA. Le programme comprend deux spectacles : celui de Michelle Diamond, et celui de la chorale Vent d'Ouest (qui deviendra le Choeur Chantamis quelques mois plus tard) sous la direction de Léonard



France Levasseur chante à la Boîte à chanson au sous-sol de l'église Saint-Joachim en 1968. Au piano, Denis Magnan. (Photo : F. Levasseur-Ouimet)

Rousseau. Vent d'Ouest fera une présentation spécialement consacrée à l'oeuvre de Gilbert Bécaud.

La première Boîte à chanson sera un franc succès. Quelque 150 personnes y assistent. Comme deuxième spectacle de l'année, la Boîte à chanson présente deux autres artistes : Réginald Bigras qui interprète avec beaucoup d'âme quelques poèmes de Gilles Vigneault. La comédienne France Levasseur, présidente du Comité des jeunes du Cercle "Edmonton" de l'ACFA, se joint alors à lui pour interpréter plusieurs chansons du chansonnier-poète. Elle est accompagnée au piano par Denis Magnan. Les succès de la Boîte à chanson, tenue au sous-sol de l'église, vont continuer ainsi jusqu'en novembre 1971 alors que le groupe "Jeuneactualité" succède au Comité des jeunes du Cercle de l'ACFA.



Un souper Scout et Guide en 1961. De gauche à droite : Marlene Hittinger, Diane Rivet, Simone Blais, Marthe Déchène, Micheline Bédard. (Photo : C. Bernier)



En 1960, un souper Scout en l'honneur de la fête de Lord Baden-Powell. De gauche à droite : Raymond Paquette, Mme Paquette, Albéric Lemoine, Georges Bachand, le père Hector Ferland (l'aumônier). (Photo : C. Bernier)

. . . les Scouts

Le groupe des Scouts est aussi plein d'énergie et d'ambition. En février 1960, lors de la grande semaine de célébrations Scout et Guide à l'occasion de l'anniversaire de leur fondateur Lord Baden-Powell, il y a parade religieuse dans l'église Saint-Joachim et on célèbre ensuite le 28e banquet annuel organisé par les membres du Comité protecteur.

Un petit retour dans l'histoire nous permet de nous rappeler que M. Gérard Baril fut le premier scoutmestre et que son épouse fut la première cheftaine des Guides. Gérard Baril sera nommé assistant commissaire régional en mars 1960 et M. Jacques Baril deviendra chef scoutmestre. En 1960, Mme Frances Lefebvre est commissaire, Mlle Élise Chartrand est cheftaine et sa première assistante est Mlle Lucie Charon. L'assistant du scoutmestre Jacques Baril est M. Georges Bachand.



Un souper Scout et Guide en 1961. De gauche à droite : Gérard Baril, grand commissaire des Scouts; le père Jean Patoine, le père Fernand Thibault, curé de la paroisse Saint-Joachim; Mme Frances Lefebvre, commissaire des Guides. (Photo : C. Bernier)



M. Jacques Baril et son fils Claude ; deux générations de Scout dans la famille. (Photo : J Baril)



Le 26 août 1961, le mariage d'Aimé et d'Élise Déry avec la première compagnie de Guides catholiques de Saint-Joachim en garde d'honneur. (Photo : C. Préfontaine)

En octobre 1974, Mme Claire Bernier donne son rapport sur les Scouts aux membres du Conseil paroissial. Il y a, à l'époque, 24 Louveteaux, 12 Pionniers et 10 Éclaireurs ce qui constitue un groupe assez imposant.

. . . le camp d'été

En janvier 1965, le camp d'été du lac Sainte-Anne est en pleine croissance. Le compte rendu de la réunion du Conseil indique qu'il y a eu la construction de trois chalets dont un pour les gardiens et deux pour les campeurs. Il y a aussi un nouveau bateau à gazoline. L'entretien du camp se chiffre à environ 1 000 $ par année.

Le camp de 1965 est le premier camp du père Chevrier.

J'ai fait les camps d'été la première année. Ça été ma première administration. J'ai dû m'organiser pour ça. Un gros camp d'été. C'était

> basé sur le scoutisme. Les dames jouaient un grand rôle là-dedans. Il y avait de bonnes cuisinières . . . des grands garçons, des grandes filles, les Scouts, les directeurs du camp. C'était une des activités principales. [. . .]
>
> On avait des enfants de l'Immaculée-Conception. . . des bonnes familles qui envoyaient leurs enfants, de Saint-Thomas qui grandissait déjà, de Sainte-Anne, de Beaumont, de Morinville, de Legal. Il y avait des enfants de partout. Il y avait plus d'enfants d'ailleurs que de Saint-Joachim même. Mais je croyais que c'était une oeuvre importante au point de vue de la francophonie, au point de vue de la jeunesse. Ce camp d'été a été un succès pendant de nombreuses années. (Chevrier, mars 1999)

En 1973, la gestion du camp est remise dans les mains du Comité du camp et celui-ci se compose de M. Luc Lanthier, président, de M. Georges Bachand, Gaston Cloutier, Claude Richard et Mesdames Cloutier, Lemoine, Bachand, Lanthier et Richard et de Mlle Denise Levesque. Le 3 septembre 1973, le comité du camp rapporte que les revenus se chiffrent à 3 456,65 $ et les dépenses à 3 132,35 $. Du côté des mauvaises nouvelles, on rapporte que le bateau n'est plus en état de voguer, malheureusement.

Au printemps de 1974, la propriété est inondée. On déclare que le camp ne pourra probablement pas fonctionner cette année-là à cause du niveau de l'eau et des réparations nécessaires. De plus, il n'y a pas de responsables disponibles pour le camp.

Au même moment, quelques groupes démontrent qu'ils ont l'intention d'acheter le camp. En mars 1974, la paroisse Sainte-Anne veut savoir si le camp de Saint-Joachim est à vendre. En mai 1974, le Club Richelieu indique aux membres du Conseil de Saint-Joachim qu'il aurait l'intention de louer ou d'acheter le camp. Or, Saint-Joachim n'est pas contre l'idée. La paroisse va donc faire faire un estimé de la valeur du terrain et des bâtiments. Les deux doivent être séparés puisque le terrain appartient à la paroisse du lac Sainte-Anne et les bâtiments appartiennent à la paroisse Saint-Joachim. Le terrain est estimé à 13 800 $ et les bâtisses à 13 600 $.

Plus tard, les membres du Club Richelieu vont indiquer à Saint-Joachim qu'ils ne s'intéressent plus à une propriété limitée à l'usage des jeunes. M. Doucet de Saint-Joachim s'adresse alors à la paroisse Sainte-Anne et lui propose un plan d'achat "Rent-Purchase" : 500 $ par année pour 13 ans. Le

18 novembre 1974, cela devient officiel lorsque les membres du Conseil paroissial acceptent la motion que les bâtisses au lac soient vendues. En juin 1975, on rapporte que les bâtisses du camp ont été vidées et les objets vendus. Il ne reste qu'une chaloupe.

. . . le premier "nouveau presbytère"

Une différente population a, bien sûr, d'autres besoins. Ainsi, de nouveaux besoins se font sentir à Saint-Joachim pendant la période entre 1960 et 1980. Et ces besoins donnent naissance à deux grands projets : la construction du manoir Saint-Joachim et du nouveau presbytère. Mais, attention, il faut s'entendre. Il y a eu plusieurs "nouveaux presbytères."

L'histoire du premier "nouveau presbytère" nous l'avons déjà racontée. Elle débute le 17 octobre 1966 alors que le Conseil de la paroisse se réunit avec le père provincial, le père Patoine et le curé. Le père provincial veut revenir à Saint-Joachim et pour cela la paroisse doit quitter la résidence au 9916-110e rue. En janvier 1967, le père provincial fait parvenir une lettre officielle aux conseillers. Il demande à Saint-Joachim de se bâtir un presbytère séparé des Oblats. Le projet est possible puisque la paroisse profite d'une excellente santé financière ayant 82 683,22 $ en caisse.

Au même moment, toute la question de l'achat de la propriété des Fidèles compagnes de Jésus se pose et est résolue comme nous venons de le raconter. L'achat de la propriété étant finalisé le 1er avril 1967, le couvent des Fidèles compagnes devient le "nouveau presbytère" et les pères s'y installent le 1er juillet. Voilà l'histoire du premier "nouveau" presbytère.

. . . le deuxième "nouveau presbytère"

En mars 1974, on constate que le presbytère actuel est tellement en mauvais état qu'il est presqu'impossible de le réparer. Il faut donc penser à construire un nouveau presbytère. Le site idéal serait le lot situé immédiatement au nord de l'église. Puisque c'est là que se loge maintenant la patinoire, il va falloir la déplacer car ce terrain a trop de valeur pour l'usage qu'on en fait.

Le site actuel du presbytère pourrait être loué pour le stationnement et on suggère un stationnement à plusieurs étages à cause de l'exiguïté du lot. On mentionne aussi la construction d'un gratte-ciel pour l'âge d'or. Mais avant d'aller plus loin, on suggère de mener une étude de faisabilité afin d'identifier les services qui pourraient y être inclus.

En novembre 1975, on rapporte les premières démarches qui ont été faites. M. Dupuis a fait un plan approximatif et même un estimé du coût. Certaines démarches ont aussi été faites en ce qui a trait aux six lots du presbytère actuel et de l'ancienne école. M. Doucet s'est rendu au Land Titles Office pour vérifier le cadastre officiel. Les lots 24 à 27 inclusivement sont les lots du stationnement de la paroisse et les lots 60, 61 et 62-nord sont aussi enregistrés au nom de la paroisse. Les lots 21, 22, 23, 64, 65 et 66 sont au nom des Fidèles compagnes mais seront définitivement la propriété de la paroisse quand la dette sera totalement payée.

Présent à la réunion de novembre 1975, M. Aimé Déry mentionne qu'il y a cinq ans la construction d'un presbytère avait été discutée et qu'on avait alors suggéré de construire une grande bâtisse incluant le presbytère. Mais le curé s'y oppose car les prêtres ne veulent pas vivre dans un gratte-ciel. Toutefois, le curé suggère de louer ou de vendre au gouvernement six lots pour la construction d'un gratte-ciel pour l'âge d'or.

Mais avant de décider, il faut consulter Mgr l'archevêque et, bien sûr, les paroissiens de Saint-Joachim. Ainsi le bulletin paroissial du 23 novembre 1975 contient le message suivant :

> Depuis mon arrivée ici comme curé, les gens me demandent quand nous allons bâtir un gratte-ciel pour les personnes âgées : “65 et plus.” Mon désir est vraiment de mettre cette demande à exécution soit en louant, soit en vendant le terrain acheté des religieuses (Fidèles compagnes de Jésus) [. . .]
>
> Nous avons une dette de 11 000 $ et le tout sera payé en mai ou juin l'an prochain. Nous avons en banque 37 000 $ qui nous rapporte intérêt.
>
> Le couvent (presbytère actuel) coûte énormément cher de chauffage, éclairage, et surtout de réparation (beaucoup de ce travail est fait par le frère); cela devient même dangereux d'y demeurer — aucune protection en cas d'incendie.
>
> Il nous faut donc songer à la construction d'un nouveau presbytère qui serait payé par la vente ou le loyer du terrain pour le gratte-ciel. Ce presbytère serait construit au nord de l'église [. . .] (Bulletin par., du 23 nov. 1975)

Le 5 janvier 1976, le président du Conseil demande que la motion soit présentée pour commencer la construction du presbytère. Or, plusieurs

membres s'y opposent car ils veulent d'abord connaître le coût. Mais en fin de compte, le vote est adopté avec une seule voix en opposition.

En somme, le projet est déjà avancé et on a une bonne idée de ce que l'on veut : une bâtisse de 2 350 pi.ca. à deux étages. Ce serait une construction en bois avec revêtement en brique et toit en aluminium. Le garage serait en blocs de ciment avec revêtement en brique assortie au presbytère. Le coût s'élèverait sans doute à 200 000 $.

Les permis de la ville ayant été reçus, l'étude des soumissions se fait lors de la réunion du 21 juin 1976. Après les avoir toutes considérées, le Dr Jacques Bernier propose la motion que la soumission de 188 076,00 $ soit acceptée.

Le 18 octobre 1976, la brique est terminée, le toit est complété avec les dalles etc. et le travail avance assez bien en dépit de certains délais dans la disponibilité des matériaux. À la fin décembre, le presbytère n'est toujours pas complété. En février, le père Lassonde propose une ouverture officielle du presbytère vers la fin mai, début juin. Et le 14 mars 1977, la réunion du conseil de la paroisse Saint-Joachim a lieu dans la salle du nouveau presbytère. La question du garage sera abordée en août et le travail continue. . .

. . . le manoir

On discute l'idée de bâtir un grand immeuble pour personnes d'âge d'or depuis avril 1971 alors que l'archidiocèse demande l'avis des membres du Conseil paroissial à cet effet. Que pensez-vous d'un tel immeuble situé tout à fait en face de la cathédrale, veut savoir l'archevêque. On lui répond que l'endroit ne convient pas beaucoup et qu'il vaudrait mieux garder cet endroit pour des fins commerciales.

Quatre ans plus tard en 1975, lorsque le Conseil de Saint-Joachim discute la construction du nouveau presbytère, Aimé Déry présente à nouveau l'idée d'un immeuble pour personne d'âge d'or tout en soulignant qu'il en avait déjà été question. On lui indique alors qu'il serait peut-être mieux de vendre ou de louer au gouvernment les six lots de la propriété des Fidèles compagnes pour que celui-ci s'occupe d'y faire construire un immeuble pour personne d'âge d'or. Suite à cette réunion, l'idée fait son chemin.

En décembre 1975, Jean-Marie Fontaine donne les détails des entrevues qu'il a eues en vue du projet de construction d'un tel immeuble. Assisté de M. Lavallée, ils ont consulté le cadastre officiel puis ils se sont rendus à la ville avec le plan des terrains de la paroisse. D'après les règlements de la zone, il y aurait assez de terrain pour trois bâtisses de 15 étages pouvant

loger 700 personnes et cela sans permis spécial. Ils rapportent que MM. Cranfield et Krekoski de la Alberta Housing Corporation les ont fortement encouragés à continuer leur projet et de ne pas trop attendre puisque le gouvernement prépare présentement son budget et que quatre millions et demi seront disponibles pour de tels projets.

Cette fois, les conseillers sont intéressés à continuer l'idée et ils nomment un comité pour étudier le plan de la bâtisse et les terrains disponibles. Le comité se compose du père Lassonde de Mme Irène Nolette, de M. André Renaud et de Paul Doucet.

En février 1976, les porte-parole du groupe de Saint-Joachim rencontrent les responsables de la Alberta Housing Corporation et de la Central Mortgage Housing Corporation. Semble-t-il que le gouvernement préfère de beaucoup acheter le terrain. De plus, les représentants du gouvernement considèrent que l'endroit est idéal. Ils demandent aux gens de Saint-Joachim de présenter 500 noms pour le 1er mai car ils croient que le projet fera partie du budget de 1978. Il faut aussi envoyer un comité auprès des autorités de la ville pour avoir la permission de construire, disent-ils. Plusieurs professions devraient être incluses dans ce comité : architecte, hommes d'affaires, contracteurs et quelques dames.

En mai 1976, la Alberta Housing corporation envoie deux autres représentants à la réunion des personnes intéressées au projet d'âge d'or. Or, ce groupe de personnes intéressées porte maintenent le nom de Société du manoir Saint-Joachim et a été enregistré avec la province. Mais les développements sont lents.

Enfin en mars 1977, M. Anderson, évaluateur de terrains pour le Gouvernement de l'Alberta, rencontre les conseillers de la paroisse dans la salle du nouveau presbytère. Le rôle de Anderson est d'entreprendre les négociations nécessaires dans le but de compléter l'achat de la propriété de la paroisse.

Anderson informe les conseillers que d'ici un mois on devrait être notifié que le projet du manoir Saint-Joachim a été accepté. Le père Lassonde mentionne alors que la paroisse a un bail avec le gouvernement pour l'école Saint-Joachim. Ceci ne présente aucun inconvénient répond Anderson. Le gouvernement assumera aussi la responsabilité de la démolition. Vous devez maintenant indiquer, par écrit, ce que vous voulez vendre en mentionnant le prix que vous entendez recevoir, leur dit enfin Anderson.

Le 21 mars 1977, les gens de Saint-Joachim se réunissent afin d'en arriver à une entente quant au montant à demander au gouvernement pour la propriété de Saint-Joachim. M. Fontaine rapporte que d'après les informations reçues, le terrain avait une valeur de 495 000 $ en janvier 1976. Le prix du marché est monté à 810 000 $ selon l'évaluation faite par l'archidiocèse d'Edmonton. On propose donc de demander 810 000 $ et de spécifier que le terrain doit seulement être utilisé pour la construction d'un édifice pour les gens d'âge d'or.

Le 29 mars, Anderson rencontre à nouveau les membres du Conseil de Saint-Joachim. Selon lui, le gouvernement n'aurait des fonds que pour faire l'achat de trois lots. Mais c'est vrai qu'il existe des réserves pour les terrains et que peut-être que le gouvernement pourrait se servir de ces fonds pour acheter les trois lots et les réserver pour construire plus tard. Après de longues et fructueuses discussions, les membres du Conseil de Saint-Joachim acceptent la motion suivante :

> I move that we recommend to the Archdiocese of Edmonton that negotiations be entered with the AHC for the sale of 6 lots, namely : Lots 64-65-66 and 21-22-23 between 110 and 111 Street and between 100 Avenue and 99 Avenue, block 10 under the title in fee simple "The Catholic Parish of St. Joachim, Edmonton, for the purpose of erecting a Senior Citizens' Highrise containing a minimum of 152 units or maximum units allowable under the Zoning Bylaw P.3 at the price of $ 4,000.00 per unit. (Conseil par., le 29 mars 1977)

Une série de lettres entre Me L.A. Desrochers et la Alberta Housing Corporation et entre M. Yurko et le Dr Bernier permettent aux Conseillers de Saint-Joachim de constater qu'en juin 1977, le gouvernement a déja donné son approbation pour la construction d'un édifice de 100 unités pour l'année fiscale 1977-1978. Cinquante nouvelles unités seraient approuvées pour l'année fiscale suivante.

Le 9 août 1977, le père Lassonde écrit à Mgr N. MacNeil, l'archevêque d'Edmonton pour lui indiquer que le Conseil de Saint-Joachim approuve la demande faite à l'archidiocèse d'offrir en vente les 6 lots à l'Alberta Housing Corporation pour le montant de 608 000 $ en vue de la construction d'un gratte-ciel pour personnes agées. L'édifice portera le nom de manoir Saint-Joachim.

Le prix demandé est moins élevé que prévu car le gouvernement a déjà pris une option sur un terrain meilleur marché situé pas très loin de la paroisse. Etant donné que la dette sur le terrain a été complètement liquidée, la vente des six lots au double du prix d'achat devient une bonne affaire. De plus, le projet représente de grands avantages pour la paroisse et pour le diocèse.

Le marché est donc conclu. En octobre 1977, le rapport financier de la paroisse démontre que Saint-Joachim a, en dépôt à l'archidiocèse, la somme d'environ 453 172,78 $.

Les profits de Saint-Joachim ne vont pas dormir dans les tiroirs mais vont plutôt aider à d'autres paroisses à se développer. Une lettre de l'archevêque remercie les paroissiens de Saint-Joachim d'avoir accepté de prêter un certaine somme à taux réduit d'intérêt à la paroisse de Rocky Mountain House. Cela est tout à fait dans l'esprit de la paroisse de Saint-Joachim.

En janvier 1978, il y a une petite ombre au tableau en ce qui concerne la construction du manoir. Semble-t-il que le ministère provincial qui a sous sa juridiction l'établissement des monuments historiques a exprimé sa décision de déclarer l'ancien couvent des Fidèles compagnes à titre de monument historique. L'Alberta Housing Corporation construirait alors le manoir Saint-Joachim sur les six lots en arrière du vieux couvent.

Dans un sens, cela aurait aussi son côté positif. Non seulement on protègerait un édifice de grande signification historique mais on éliminerait la nécessité d'acheter les ruelles y compris celle derrière le nouveau presbytère, question qui se pose depuis la construction du presbytère. Mais plus tard, on apprendra officieusement que le vieux couvent ne sera pas nommé site historique. Le manoir sera construit tel que prévu antérieurement sans échange de lots ni achat de ruelles.

En août 1978, le père Lassonde informe les membres du Conseil que le choix de l'architecte a été fait. Il s'agit de la firme Edward W. Brian Architect Ltd. Une maquette représentant le plan du nouvel édifice a été préparée. On accordera le contrat de construction en mars 1979. Les travaux de construction du manoir commenceront au début d'avril 1979.

En novembre 1979, la Alberta Housing Corporation accepte de transférer la statue de la Vierge qui est sur le terrain de l'ancien presbytère à l'emplacement préparé pour elle devant le nouveau presbytère. Au mois de janvier 1980, le comité de la Société du manoir Saint-Joachim acceptera les

applications des futurs résidants du manoir et les portes du manoir ouvriront en juin 1980.

. . . la fin et le début d'une époque

La période entre 1960 et 1980 est une période importante dans la vie de la paroisse Saint-Joachim puisque ces vingt années sont, en somme, des années de transition entre deux états. Une multitude de raisons peuvent être invoquées pour expliquer le changement; il y a, entre autres, le vieillissement des paroissiens et de leurs familles, l'ouverture de la paroisse Saint-Thomas d'Aquin, le déplacement du centre de la francophonie vers le Sud, l'ouverture d'écoles françaises, etc. On le voyait venir dit le père Chevrier et cela au moment même où la paroisse organisait les plus grands camps Scouts de son histoire.

> On voyait venir la fin [. . .] vers les '60, on pouvait prévoir que ceci arriverait que ceci se ferait [. . .] C'était inévitable, c'était souhaitable même que ça arrive comme ça. Parce que le centre français maintenant, [. . .] le centre actuel, le Collège, les écoles, je crois que c'était pour le bien de tout le monde. D'ailleurs, nos familles quittaient. Il n'y a pas d'enfants pratiquement. Alors c'était inévitable. (Chevrier, mars 1999)

Mais la fin d'une époque marque toujours le début d'une autre. Que va-t-il se produire pendant la prochaine période, celle allant de 1980 à 1999, l'année du centenaire de la quatrième église de Saint-Joachim?

• *De 1980 à 1999* •

Approfondissement

. . . une nouvelle tâche

Les grandes tendances qui ont marqué Saint-Joachim pendant la période allant de 1960 à 1980 vont se préciser davantage pendant les prochains vingt ans de vie de la paroisse. Lourde d'histoire et d'expérience, la paroisse de Saint-Joachim doit maintenant assumer une nouvelle tâche, sans doute la plus difficile et la plus noble de son histoire, celle d'approfondir et de léguer un patrimoine culturel et spirituel. Ce nouveau rôle va surtout se manifester dans deux domaines : celui de la communauté francophone qui a toujours occupé une grande partie des énergies de la paroisse et celui de la pastorale et de l'accueil, rôle qui caractérise Saint-Joachim depuis les débuts même de son histoire.

. . . face à la communauté francophone

Face à la communauté francophone, le rôle de la paroisse Saint-Joachim prend maintenant une dimension encore plus importante. Pendant les années qui précèdent le Centenaire de la quatrième église, les paroissiens de Saint-Joachim vont se donner la lourde tâche de protéger et de faire mieux connaître le patrimoine historique de la paroisse Saint-Joachim. Pour la communauté francophone qui est toujours en quête de son identité, Saint-Joachim pourra devenir une source infiniment précieuse des manières d'êtres, des valeurs et des attitudes qui caractérisent la francophonie albertaine depuis le début de son histoire. Parce que Saint-Joachim a été non seulement le témoin de la

vie française mais aussi son énergie première, la communauté franco-albertaine peut maintenant y retrouver non seulement une source de fierté mais les racines mêmes de son identité.

. . . une communauté d'accueil
La population de la paroisse étant devenue plus homogène, et moins nombreuse, Saint-Joachim va enfin ralentir le rythme de son développement matériel et prendre le temps d'approfondir plusieurs aspects de sa vie pastorale. Par exemple, la paroisse va devenir un centre d'accueil important. La sérénité et la paix qui la caractérisent lui permettront de devenir source de refuge et d'accompagnement pour tous ceux qui fréquentent la paroisse. On le dira : Saint-Joachim a un cachet particulier qui parle aux coeurs des gens.

Ainsi, les termes approfondissement et sérénité semblent le mieux décrire la vie de la paroisse Saint-Joachim pendant la période entre 1980 et 1999.

La pénurie de prêtres

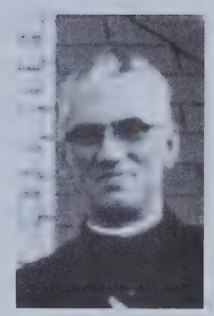
. . . les curés de Saint-Joachim
Pendant la période allant de 1980 à 1999, plusieurs changements se produisent en ce qui concerne l'administration de la paroisse. Les vocations ont beaucoup diminué ce qui fait que l'ensemble du travail pastoral doit être partagé par un nombre de plus en plus restreint de prêtres. Or, ceux-ci vieillissent et ne disposent pas toujours des énergies nécessaires pour remplir les nombreuses tâches qu'ils ont à faire. Peu à peu, le rôle traditionnel du curé disparaît et il faut trouver d'autres moyens d'administrer les paroisses et de répondre aux besoins au niveau de la pastorale.


Le père Maurice Beauregard, omi. (Photo : G. Dupont)

Saint-Joachim n'échappe pas aux problèmes que posent la pénurie de prêtres bien que ceux-ci ne se fassent pas sentir de façon très marquée avant le début des années 1990.

Prêtre résident de Saint-Joachim depuis 1973, le père Lassonde quitte son poste en juin 1981. En juin 1981, le père Tétreault qui remplace le père Lassonde depuis quelques mois annonce aux membres du Conseil la nomination du père Maurice Beauregard de Fort McMurray. Le père Beauregard sera le nouveau curé de Saint-Joachim à compter du début juillet. Le père Lassonde est nommé assistant et il continuera son travail auprès des personnes âgées et des malades à domicile.

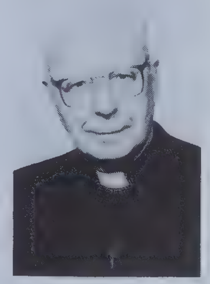
Malheureusement, le 31 janvier 1982, le bulletin paroissial annonce le décès du père Gérard Lassonde agé de 62 ans. Le père Lassonde est décédé à l'hôpital le samedi matin 30 janvier. Deux messes de funérailles seront chantées à l'église Saint-Joachim : celle du lundi à 19 h 30 chantée par les Oblats et celle du mardi à 10 h chantée par la paroisse. Il sera remplacé à Saint-Joachim par le père Robert Paradis qui devient assistant de la paroisse à compter de décembre 1984.



Le père Henri Paul Lyonnais, omi. (APA)

Le père Beauregard sera curé de Saint-Joachim jusqu'en 1986. Et pendant son mandat, le travail ne manque pas. En 1982, par exemple, on rapporte qu'il y a eu 21 mariages, 36 baptêmes et 20 sépultures pendant l'année. Il faut ajouter à cela les grandes fêtes et la messe quotidienne, tout le travail d'administration et de liturgie, l'appui aux malades, les cours de préparation au mariage, au baptême, à la première communion, etc.

En 1986, le père Beauregard est remplacé par le père Lyonnais qui sera à Saint-Joachim une année seulement avant de se faire remplacer à son tour par le père Lizée et ensuite par le père Paul-Antoine Hudon. Ce dernier sera curé de 1987 à 1990.



Le père Jean-Marie Lizée, omi. (Photo : G. Dupont)

Mais il est de plus en plus difficile de trouver des remplaçants et jeudi le 7 mars 1991, le père Johnson le provincial des Oblats rencontre le Conseil paroissial de Saint-Joachim. Le père Hudon est absent depuis plusieurs mois déjà. Il est en repos aux États-Unis.

La situation n'est pas facile, dit le père Johnson. Autrefois, il y avait trois provinces oblates qui se sont maintenant réunies pour former la Province Grandin. Celle-ci se compose de 151 Oblats et sur ce nombre 40 seulement ont moins de 65 ans et très peu sont francophones. Dans le Nord, des Oblats de 80 ans sont responsables de grosses paroisses.

Dans ces conditions, il n'y a pas de prêtre pour remplacer le curé de Saint-Joachim et l'évêque n'en a pas non plus. Dorénavant, les laïcs doivent jouer un plus grand rôle, leur dit encore le père Johnson. Ils doivent s'occuper des cérémonies para-liturgiques et il faut engager un administrateur qui s'occupera de la pastorale et de la paroisse travaillant avec des prêtres pour la liturgie dominicale et les sacrements. C'est le père Chevrier qui va prendre une partie des responsabilités mais la répondeuse téléphonique de la paroisse va donner le numéro de M. Baril et de la Maison provinciale pour les urgences.



Le père Antoine Hudon, omi. (Photo : G. Dupont)

En mai 1991, le Conseil paroissial rencontre à nouveau le père Johnson, le provincial des Oblats. Celui-ci leur annonce que le père Bugeaud est nommé vicaire dominical. Le père Bugeaud s'occupera donc des messes du samedi



Le père Antoine Bugeaud, omi. (Photo : G. Dupont)



On souhaite la bienvenue au père Hector Ferland qui revient à Saint-Joachim en septembre 1998. (Photo : D. Déry)



Le 8 septembre 1996, on souhaite la bienvenue au père Beauregard qui revient à Saint-Joachim. (Photo : D. Déry)

et du dimanche ainsi que des mariages, des funérailles et des baptêmes. Pour ce qui est de la messe quotidienne, les gens peuvent assister à la messe à la Cathédrale ou s'organiser une cérémonie para-liturgique avec distribution de la communion par des religieuses ou des laïcs.

En juin 1993, le père Bugeaud informe les conseillers de Saint-Joachim qu'il a renouvelé son mandat à Saint-Joachim pour une période de deux ans. Il sera remplacé en 1996 par le père Beauregard qui sera le desservant de Saint-Joachim jusqu'en 1998. Malheureusement l'année 1998 marque aussi le décès du père Beauregard. En septembre 1998, c'est le père Ferland qui est de retour à Saint-Joachim et on s'empresse de lui souhaiter la bienveune lors d'un déjeuner paroissial.

Plusieurs anniversaires importants auront lieu entre 1980 et 1999. En octobre 1994 on va célébrer les 50 ans de vie religieuse du père Chevrier. Le



Le père Bugeaud, omi, fête cinquante ans de vie religieuse. (Photo : D. Déry)



En décembre 1996, on célèbre l'anniversaire du père Beauregard. (Photo : É. Déry)

30 octobre, il y aura un “Brunch” immédiatement après la messe de 10 h 30 et Me Louis Desrochers sera le maître de cérémonie pour la petite fête que les paroissiens organisent. Le 15 octobre 1995, c’est le père Bugeaud qui célèbre son 50e anniversaire de vie religieuse et soeur Déry propose que la paroisse organise un autre “Brunch.” La petite fête aura lieu le 12 novembre après la messe de 10 h 30. Et en décembre 1996, on prend le temps de fêter l’anniversaire d’un vieil ami de la paroisse le père Beauregard qui est de retour à Saint-Joachim.

. . . une agente de pastorale

Mais le temps est venu de se trouver un agent de pastorale pouvant, de préférence, demeurer au presbytère. Cet agent s’occuperait de l’administration et animerait la vie spirituelle de la paroisse. Le 10 juin, le père Johnson informe les membres du Conseil qu’il a communiqué avec cinq communautés religieuses : les Soeurs de la Providence, les Soeurs de l’Assomption, les Soeurs grises, les Soeurs de Sainte-Croix et les Filles de Jésus. Trois noms de religieuses ont été soumis. La décision ne sera pas prise avant août puisqu’il faut donner le temps de circuler l’information.



L’agente de pastorale, soeur Dolorèse Déry avec le père Beauregard et Mme Germaine Dupont. (Photo : É. Déry)

Le 5 septembre 1991 la paroisse Saint-Joachim accueille soeur Dolorèse Déry comme nouvelle administratrice et agente de pastorale. Soeur Déry appartient à la congrégation des Missionnaires Oblates du Sacré-Coeur et de Marie-Immaculée fondée le 24 mars 1904 à Saint-Boniface au Manitoba. Soeur Déry se dit très impressionnée de la sympathie des gens de Saint-Joachim et de l’accueil très chaleureux reçu lors de son arrivée.

. . . ToPs

D’autres changements se préparent à l’horizon pour la paroisse. Déjà à l’été de 1993, on discute de la possibilité de jumeler les paroisses. En janvier 1996, à la demande de Mgr MacNeil et sous l’égide du Conseil pastoral de l’archidiocèse, un groupe de travail est formé. Il s’agit du groupe Transformation of Parishes Task Group (ToPs).

> The members were given the mandate to begin concrete planning for the effective transformation of parishes in the Edmonton Archdiocese, as well as to develop and recommend criteria for making decisions related to changes in the status of parishes. This two year mandate involves a strong commitment by the Task Group to openness, respect and sharing of information with all parishes to ensure successful transformation. (ToPs, sept. 1996, 1)

Dans un premier temps, le groupe de travail ToPs divise l'archidiocèse en sept régions, les paroisses francophones d'Edmonton, Saint-Albert et Beaumont formant une région distincte. Le groupe de travail établit ensuite un ensemble de critères qui seront utilisés pour évaluer la situation dans chaque paroisse. On demande alors à chaque paroisse de compléter un questionnaire, ce qui lui permet de préparer un profil de sa situation.

Par la suite, chaque région de l'archidiocèse est invitée à se réunir en atelier et cela dans le but de renseigner et de conscientiser les paroisses qui seront appelées à se transformer par elles-mêmes. Les ateliers auront lieu du 1er février au 30 mai 1998.

En décembre 1997, John Acheson, le président du Implementation Task Group (ITG) rencontre les agents de pastorale des paroisses francophones. Dans un premier temps, il les informe du fait que ToPs a fait le profil des paroisses d'après le sondage effectué au début de l'année. Lors de la présente rencontre, dit Acheson, il faut en arriver à un plan et/ou à des propositions claires et nettes pour remettre au comité de mise en oeuvre. En mai 1998, les conseillers de Saint-Joachim se préparent à remettre leurs suggestions en ce qui a trait au regroupement, jumelage etc., des paroisses francophones.

Le mois suivant, le 6 juin 1998, au sous-sol de l'église Saint-Joachim a lieu la deuxième rencontre des paroisses francophones de la région d'Edmonton dans le cadre de l'opération diocésaine de la transformation des paroisses. La rencontre regroupe les équipes des paroisses Immaculée-Conception, Sainte-Anne, Saint-Joachim, Saint-Thomas d'Aquin et la communauté chrétienne francophone de Saint-Albert. Mme Germaine Dupont est la facilitatrice de l'équipe de Saint-Joachim. Le but de la rencontre est de partager le fruit des assemblées tenues dans chacune des paroisses.

Un consensus semble se dégager de cette réunion. Depuis le début de leur histoire, les paroisses francophones ont été et demeurent des signes de vitalité de la francophonie d'Edmonton. "Elles ont été et demeurent des lieux

importants pour l'expression de notre langue et de notre culture dans l'aspect religieux et spirituel de notre vie." (Paroisses fran., 6 juin 1998) Tout en gardant sa propre identité et le caractère unique qui les distingue, les paroisses francophones veulent augmenter les collaborations entre elles et cela dans plusieurs domaines : la préparation aux sacrements, le soutien aux familles, le support aux aînés, l'évangélisation, l'approfondisssement de la foi, les jeunes etc. On propose donc de former une équipe interparoissiale. Et tout en reconnaissant la pénurie de prêtres, on ne veut pas reléguer les prêtres que l'on a au rôle de "donneurs de sacrements," le vrai rôle sacerdotal et pastoral du prêtre ne pouvant s'actualiser que s'il connaît véritablement les gens de la communauté chrétienne qu'il dessert.

En novembre 1998, soeur Déry informe les membres du Conseil de Saint-Joachim que le comité qui coordonne la révision des paroisses francophones n'a pas encore pris de décisions différentes de celles prises à la rencontre de toutes les paroisses francophones en juin 1998. Cependant, John Acheson, le président du Implementation Task Group doit remettre son rapport final le 17 novembre. Le 22 novembre 1998, Mgr J.N. MacNeil fait parvenir une lettre à toutes les paroisses francophones. Cette lettre accompagne le Catholic Archdiocese of Edmonton Parish Restructuring Plan.

> Ce plan pastoral présente un encadrement organisationnel qui permettrait aux 300 000 catholiques de l'Archidiocèse d'avoir une chance égale pour participer à la vie sacramentelle de l'Église et préconise l'offre de services de pastorale non seulement pour des fins de semaines mais également en cours de semaine. Il considère également la somme de travail du prêtre. [. . .]
>
> En tout cela, je suis bien conscient que ces recommandations de changements seront douleureuses ainsi qu'une source de grande peine pour plusieurs [. . .]
>
> Cependant, je vous demande de bien vouloir comprendre que l'Archidiocèse n'a pas beaucoup d'autres alternatives que de procéder à la restructuration de nos paroisses, afin d'utiliser au mieux les ressources humaines et matérielles dont nous disposons. (MacNeil, 22 nov. 1998)

Et que dit ce fameux rapport au sujet de Saint-Joachim? Le rapport présente trois phases de développement. Les paroisses francophones qui sont présentement desservies par un vicaire dominical et par un administrateur pastoral vont garder ce genre d'arrangement jusqu'en août 1999. Cependant,

à l'exception de Saint-Thomas d'Aquin, l'existence des paroisses de Sainte-Anne, Saint-Albert, Saint-Joachim et Immaculée-Conception va dépendre de leur viabilité et de la disponibilité d'un prêtre pour assurer la messe dominicale.

Lorsqu'il faudra considérer l'intégration de Saint-Joachim à la paroisse de Saint-Thomas d'Aquin, tous les efforts possibles doivent être faits pour maintenir le caractère distinct de la communauté chrétienne de Saint-Joachim.

> This is in recognition of the needs of the relatively large population of elderly francophones in the area, in recognition of its special significance to the francophone community in general and in recognition of its designation as an historical site. (Catholic Archdiocese, s.d., 2)

Le rapport indique aussi que l'intégration de Saint-Joachim et de Sainte-Anne serait acceptable advenant la possibilité d'avoir accès au service d'un prêtre résident. Le point devra être discuté au sein du groupe des agents de pastorale francophone.

> The Regional Pastoral Council (RPC) should play a role in determining when Immaculée-Conception and Saint-Joachim should merge with Saint-Thomas d'Aquin. It should also play a role in determining how to maintain Saint-Joachim as an historical site. (Catholic Archdiocese, s.d., 2)

Les ouvriers de la vigne

. . . les recueils de paroissiens

Les "ouvriers de la vigne" d'une paroisse sont d'abord et avant tout les paroissiens eux-mêmes qui, par leurs prières et leur travail, assurent la vie matérielle et spirituelle de la paroisse. Il est donc important de rappeler tous ceux qui ont fait partie d'une paroisse et cela à différent moment de son histoire d'où l'importance de préparer des albums photographiques des paroissiens.

Saint-Joachim s'occupe de préparer de tels albums à deux reprises. En août 1985, les premières démarches sont faites en vue de préparer un recueil photographique des familles de Saint-Joachim. Le projet qui semble être sous la direction de M. Paul Mahé sera complété en janvier 1986. En plus des photos de familles, une liste de tous les paroissiens sera ajoutée à la fin du livre et cette liste contiendra aussi le nom des paroissiens qui n'ont pas eu

. . . membres du Conseil paroissial de 1980 à 1999

(période manquante : de janvier 1986 à mars 1989)

Louise Baron
Anne-Marie Bouma
Hélène Caron
Paul Châtain
Liliane Châtain
Fernand Cluseau
Paul Côté
Jacques Baril
Lucienne Baril
Thérèse Beauchamp
Claire Bernier
Jacques Bernier
Léon Bérubé
Colette Bosnyak (présidente, 1993 et 1994)
Jacques Champagne
Yves Charest
Paulette Crévolin
Élise Déry
Anne-Marie Desilets
Paul Desjardins (président, 1982 et 1983)
Anne-Marie Douziech
Germaine Dupont (présidente, 1995, 1996 et 1997)
Émilien Dupuis (président, 1984)
Tharcis Forestier (président, 1980)
Charles Fortier
Marguerite Fortier
Bernardin Gagnon
Jeannette Gagnon
Diane Gingras
Angéline Goudreau
Guy Goyette (président, 1985)
Gilbert Grondin (président, 1989 et 1990)
Louise Hébert
Marie Ibrahim
Aline Jean
Roland Jodoin
Judith Jubinville
Yolande Kodallas
Yolande Labbé
André Lachambre
Irène Lachambre
M. Lamothe
Maurice Lavallée (président, 1981)
Frances Lefebvre
Albéric Lemoine
Stella Lemoine
Bernadette Levasseur (présidente, 1980)
Lucien L'heureux
Arthur Mageau
Lionel Mageau
Paul Mahé
Marguerite Martel
Céline Méloche
Henri Moquin
Michel Morin
Georges Nolette
Irène Nolette
Roger Paradis
Albert Parent (président, 1991 et 1992)
Gertrude Parenteau
Soeur Yvette Pepin
Marguerite Pigeau
Claude Préfontaine (président, 1998)
Jean Provost
Michel Quesnel
Noël Raymond
Paul Savaria
Frances Tellier
Lucien Tremblay
Gérald Thériault
Arthur Thivierge
Jacqueline Villeneuve

l'occasion de se faire photographier. Le deuxième album photographique sera préparé en mai 1994 sous la direction de Mme Germaine Dupont.

... les nombreux 'ouvriers' de Saint-Joachim



Beaucoup de gens travaillent pour le bien-être de la paroisse Saint-Joachim. (Photo : D. Déry)

Beaucoup de gens travaillent pour le bien-être de Saint-Joachim. De façon particulière, il est important de signaler le très grand travail que fait le Conseil paroissial de Saint-Joachim. Bien que la vie matérielle et spirituelle de la paroisse exige un montant imposant de travail, les membres des nombreux comités du Conseil savent se partager les tâches et assurent un support continu au curé et plus tard à l'administratrice de la paroisse. Par exemple, en septembre 1993, le procès-verbal de la réunion contient le rapport de sept sous-comités : le comité des finances, le comité de stationnement/entretien des bâtiments/salle paroissiale, le comité social, le comité d'évangélisation /oecuménisme, le comité de liturgie/pastorale, le comité du D.P.C. (Conseil pastoral diocésain et du R.P.C. (Conseil pastoral régional). Que de travail, que de dévouement.



Le Conseil paroissial de Pastorale et le père Beauregard en 1997. (Photo : É. Déry)

Les frères ont toujours été d'un très grand appui pour les curés et les paroissiens de Saint-Joachim. Pendant la période entre 1980 et 1989 ce sont les frères Guillaume Létourneau (1968-1982) et Ovide Marchessault (1982-1989) qui se dévouent pour la paroisse. En 1989, la paroisse prendra le temps de souligner le travail du frère Ovide qui célèbre alors son 50e anniversaire de vie religieuse.

. . . les Frères Oblats de Saint-Joachim

Nous voulons souligner de façon particulière la contribution des frères Oblats qui ont travaillé à Saint-Joachim depuis 1899. Au coeur de l'histoire de la paroisse Saint-Joachim, nous retrouvons le très grand dévouement des frères Oblats. Nous leur devons beaucoup et nous les remercions bien sincèrement.

Nous remercions aussi Mme Germaine Dupont qui a retrouvé tous les noms et qui a rédigé cette liste.

Benjamin Avrillon	1899-1919
Florian Petitdemange	1900-1903
François Kleiner	1902-1910
Mathurin Hayes	1907
Celestin Guillet	1909-1911
Henri Wouters	1909-1913
Olivier Vermette	1911
Dominico Borghese	1911-1935 et 1952-1965
Théophile Jahier	1911
Arthur Limoges	1916-1919
Antoine Kacl	1932-1934
Joseph Lacroix	1932-1934
Guillaume Prévost	1935-1936
Henri Grenier	1936-1942 et 1964-1967
Joseph Danjou	1942-1945
Gérard Dusseault	1951-1963
Alexandre Lavoie	1952
Clément Charest	1960-1968
Guillaume Létourneau	1968-1982
Ovide Marchessault	1982-1989

Soeur Yvette Pépin célébrera aussi son 50e anniversaire de vie religieuse le 5 mai 1990. Une gerbe de fleurs lui sera offerte à la messe de 10 h 30 au nom de la paroisse et un vin et fromage sera servi après la messe en son honneur. La même année on présentera un stylo engravé à Louise Baron en remerciement de ses services comme sacristine durant plusieurs années.

De nombreuses personnes vont occuper les postes de concierge, de comptable, de secrétaire, de ménagère. Dans les procès-verbaux des réunions du Conseil nous avons retrouvé plusieurs références aux gens qui ont occupé ces postes. Nous savons, cependant, que les procès-verbaux ne contiennent pas les noms de tous ceux qui ont travaillé pour la paroisse. Toutefois, nous croyons important de mentionner les noms que nous avons trouvés.

Irénée Turcotte, on se souvient, avait eu la responsabilité de l'entretien de l'ancienne école des Fidèles compagnes de Jésus alors que l'édifice était la propriété de Saint-Joachim. En mars 1980, Mme Maurice Roy est engagée pour le soin de l'intérieur de l'église. En 1990, M. Georges Ouimet, le concierge de Saint-Joachim depuis 1981 est remplacé par M. Laurent Langlois pour raison de santé. Il sera de retour en avril 1991. En novembre 1996, Michel Gingras remplace M. Ouimet.

La paroisse a souvent eu recours aux services d'un comptable agréé. M. Ted Groleau va remplir ce rôle pendant quelques années ainsi que M. Jean Saszkievitz avant lui. Paulette Crévolin agira comme secrétaire pendant un certain temps, poste occupé à compter de 1987 par Rachel Guimond.

Mme Lemoine fera office de cuisinière pour le père Beauregard. Mme Richer sera la nouvelle ménagère au presbytère en décembre 1981 et Bonny Waldron sera ménagère pendant un certain temps en 1982. En mai 1991, Marie Bouma va servir de ménagère et de cuisinière pour le père Bugeaud.

Bien d'autres personnes vont occuper ces postes sans que nous puissions les nommer n'ayant pas retrouvé leur nom dans les documents historiques. À tous ceux et celles qui se sont dévoués dans les multiples fonctions exigées par l'administration de la paroisse Saint-Joachim, il faut dire merci et reconnaître le rôle qu'ils ont joué dans le développement et le soutien de la paroisse.

. . . la musique à Saint-Joachim

De nombreux paroissiens vont offrir leurs services dans le domaine de la musique. En octobre 1980, Mme P. Pigeau annonce qu'elle va reprendre la direction du chant à la messe de 17 h le samedi et Mlle Jeannine Landry va

s'occuper de la messe de midi le dimanche. En décembre 1981, Aimé Déry est toujours le responsable de la chorale de Saint-Joachim. Et les gens se disent chanceux d'avoir une si belle chorale. Et pour montrer sa reconnaissance, la paroisse maintient encore, en 1983, sa très belle et très vieille tradition du souper annuel de la chorale.

En décembre 1983, le compte rendu de la réunion du Conseil indique que depuis un an, soeur Yvette Pépin a organisé une chorale avec les dames du manoir et que celles-ci vont offrir les chants à l'occasion des fêtes liturgiques qui ont lieu pendant la semaine. Pour ce qui est de la messe de midi le dimanche, les responsables en 1984 sont Mme Marguerite Martel et Mme Marguerite Pigeau.

En août 1984, la chorale se prépare à rencontrer un des plus beaux défis de son histoire : la présentation de chants français lors de la messe du Saint Père le Pape qui est en visite à Edmonton. Mais en septembre, les nouvelles sont mauvaises. Les deux seuls chants en français ont été supprimés soudainement et sans explication.

L'organiste, Mme Brissette est toujours à son poste. Mais en mars 1982, à cause de maladie, elle devra se faire remplacer quelque temps par Mme Marie Moser. En janvier 1985, le père Beauregard fait remarquer que Mme Annette Pepin Brissette a donné en tout 62 années de services comme membre du choeur de chant et organiste. Elle a eu comme directeur, MM. Desrochers, Lorieau, Rousseau et Déry. Mais dorénavant il faut songer à la remplacer puisqu'elle veut prendre sa retraite à la fin du mois de février. Et en guise de remerciements, on se propose de lui remettre une photo de la chorale.


Mme Annette Pepin-Brissette a donné 62 ans de service à la chorale de Saint-Joachim (Photo : M Crawford)

En 1989, les organistes sont Mlle Aline Brault et M. Maurice Brunnel. En septembre 1991, Brian Pelechaty et David Moret se partagent la tâche. En mars 1992, David Moret accepte d'offrir ses services pour jouer l'orgue aux fêtes et sur semaine aussi. En 1996, l'organiste est Mlle Denise Lavallée, la petite-fille de Maurice Lavallée, un ancien de la chorale. Elle sera remplacée par Michelle Hébert, David Moret et Évangéline Forcier.

En 1990, les procès-verbaux du Conseil rapportent que c'est soeur Pepin qui s'occupe du chant lors des célébrations pascales. Mais en octobre 1990, on cherche quelqu'un pour aider soeur Pepin et même éventuellement la

remplacer si nécessaire. En septembre 1991, trois animatrices ont accepté de venir en aide à soeur Pepin : Marguerite Marel, Rachel Leclerc et Thérèse Welton. Plus tard, Catherine Kubash, Jeannette Gagnon et Miriam Moissan serviront aussi d'animatrices pour le chant de la paroisse.

À Saint-Joachim, la Messe de Minuit a toujours été célébrée avec soin. En novembre 1989, Brian Pelechaty va s'offrir pour toucher l'orgue à la Messe de Minuit et à la Messe du Jour. On pense aussi former une petite chorale pour la Messe de Minuit. Mais les plans vont changer au début décembre. La Messe de Minuit sera chantée par la chorale Allegro sous la direction de M. Laurier Bisson et c'est Aline Brault qui touchera l'orgue. En novembre 1991, les paroissiens sont heureux d'accueillir la chorale des Chantamis qui s'est offerte pour aider à la célébration.

En 1998, un choeur spécial sous la direction de Léonard Douziech sera responsable du chant de la Messe de Minuit et cela parce que le réalisateur Jean Patenaude est à préparer un vidéo de la paroisse qui servira à marquer le Centenaire de la quatrième église. C'est Aimé Déry, ancien membre et ancien directeur de la chorale qui chantera le "Minuit, chrétien," ce qui est particulièrement approprié.

Le travail ne manque pas



La Confirmation à Saint-Joachim en avril 1996. (Photo : D. Déry)

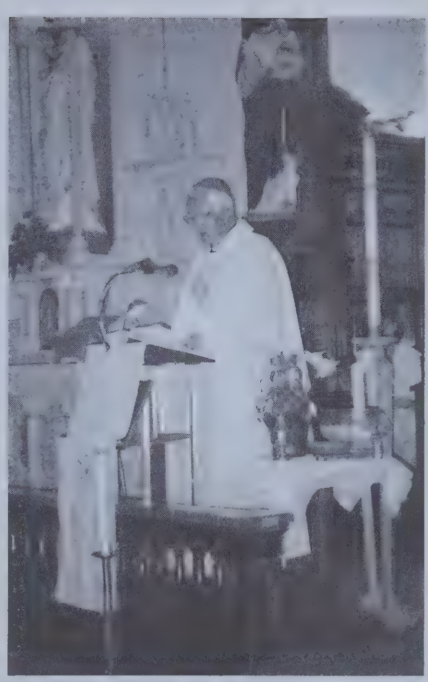
. . . le travail de pastorale

Depuis Vatican II, la nouvelle liturgie insiste beaucoup sur le travail de pastorale. Ainsi, le comité de liturgie de la paroisse de Saint-Joachim s'occupe non seulement d'assurer la qualité de toutes les célébrations liturgiques mais aussi de tout un ensemble d'activités de pastorale telles que la visite aux malades, le travail des vocations, etc.

En ce qui a trait à la liturgie, on prend le temps de la préparer avec soin. Plusieurs personnes y participent. Par exemple en 1985, Élise Déry, la responsable du comité

de liturgie, remercie les 63 lecteurs de la paroisse de leur bonne volonté. On exprime aussi de sincères remerciements aux jeunes servants de messe, aux porteurs d'offrandes et à tous ceux et celles qui s'occupent du ministère de la musique et qui ont participé et qui continuent de participer aux nombreuses réunions de l'ALPEC. Plusieurs personnes travaillent aussi au comité d'accueil se portant volontaire aux différentes messes du dimanche.

Les paroisses francophones vont se réunir dans le but d'organiser conjointement plusieurs activités liturgiques et pastorales. Une des plus belles collaborations entre les paroisses sera, sans aucun doute, la célébration de la Confirmation des jeunes des paroisses francophones de la ville. En mars 1985, Élise Déry informe les membres du Conseil qu'il a été décidé d'organiser une cérémonie de Confirmation pour tous les francophones d'Edmonton et que celle-ci aura lieu à la Cathédrale. L'expérience est une grande réussite et on se propose de la refaire l'année suivante et pour de nombreuses années par la suite.



Le 14 avril 1996, à l'église Saint-Joachim, Mgr MacNeil reçoit 64 candidats au sacrement de Confirmation. (Photo : D. Déry)



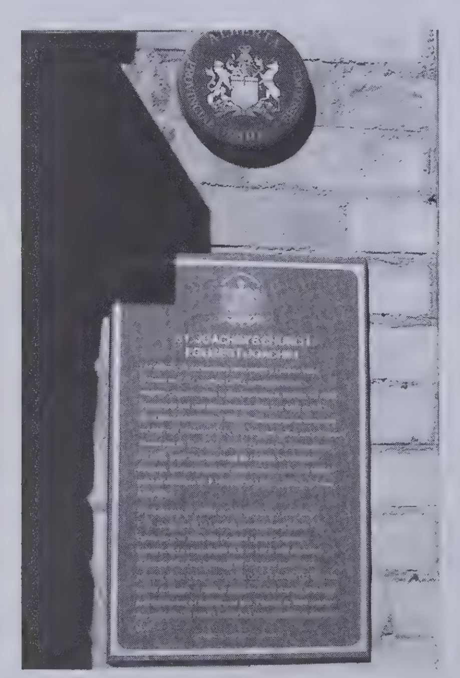
Mgr Collins et le groupe des confirmés de Saint-Joachim, le samedi 17 avril 1999. (Photo : B. Lemy)



La Confirmation du 27 avril 1998. On reconnaît soeur Déry, Mgr MacNeil, le père Beauregard et la jeune confirmée Milène LeCourtois et sa famille. (Photo : G. Dupont)

La paroisse accompagnera aussi plusieurs individus dans le besoin. Par exemple, pendant bon nombre d'années, le Conseil paroissial va appuyer financièrement une dame roumaine. En 1983, le père Beauregard accepte aussi d'appuyer seize familles vietnamiennes.

Pendant la période allant de 1980 à 1999, Saint-Joachim parlera de justice sociale, du regroupement des paroisses en petites communautés chrétiennes. On parlera aussi d'oecuménisme et d'évangélisation. Les paroissiens s'intéresseront à l'étude de la Bible et ils feront des cours de pastorale. En un mot, on prend le temps de vivre sa spiritualité et de trouver les moyens d'accueillir et d'aider les frères moins fortunés.



La plaque officielle qui déclare l'église Saint-Joachim comme étant un monument historique. (Photo : P. Desjardins)

. . . l'entretien de l'édifice

Le travail que font les paroissiens de Saint-Joachim ne se limite pas au domaine liturgique et pastorale. Il faut aussi voir au bien-être matériel de la paroisse et cela inclut l'entretien de l'édifice de l'église. Cela est d'autant plus important étant donné le caractère historique de l'édifice. Déclaré "Monument historique" en juillet 1978, la paroisse reçoit officiellement la plaque proclamant l'église Saint-Joachim "Monument historique" le 9 décembre 1980.

Bien que l'entretien de l'église ait toujours été une priorité pour la paroisse, la responsabilité de protéger le patrimoine pour les générations futures vient ajouter une nouvelle dimension à la tâche. Non seulement faut-il maintenir l'église en bon état, il faut aussi la maintenir dans son aspect original. Tout changement doit donc être approuvé par le ministère ayant sous sa juridiction les sites historiques.

Or, une lettre du ministère de la Culture à Mgr McNeil indique qu'en plus du 32 024 $ que la paroisse vient de recevoir, un autre 42 975,99 $ est disponible à condition de faire application avant le 31 mars 1981. En mars 1981, le Conseil propose de demander à M. Michel Morin et à M. Lionel Mageau du Conseil de préparer une liste des travaux les plus urgents et de faire une demande d'octroi pour couvrir les frais encourus par ces réparations. On semble ne pas avoir pu faire cette demande à temps.

En septembre 1980, il est question de réparer les corniches près du toit. Le coût de la réparation se chiffrera à 3 000 $. Mais après mûre réflexion, on décide d'attendre au printemps. En décembre, le père Lassonde informe les conseillers que le ministère responsable des sites historiques s'offre à verser la somme de 34 000 $ couvrant le travail déjà accompli, somme qui sera remise à l'archevêque qui le déposera au compte de la paroisse. En janvier 1981, il est de nouveau question de repeindre les corniches de bois. Une inspection du toit a aussi permis de découvrir 25 trous. C'est le concierge, M. Ouimet, qui répare le tout gratuitement.



La très belle église Saint-Joachim. (Photo : P. Desjardins)

En juin l'année suivante, le coût des réparations que l'on se propose de faire se chiffre à 16 300 $. Cette fois, on n'y échappera pas à bon compte. Il faut voir au perron de l'église ainsi qu'à la peinture et à la réparation de la brique à l'extérieur de l'église. Cependant, les réparations devront être remises après que les démarches auprès du ministère des Affaires culturelles auront été faites. On se propose donc, pour l'hiver qui arrive, de recouvrir le perron avec un tapis intérieur-extérieur tout simplement.

En janvier 1983, l'évaluation du coût des réparations à apporter au perron s'élève à 25 000 $ selon une des soumissions reçues. C'est beaucoup. En avril 1983, M. Desjardins, le responsable de l'entretien des bâtisses, suggère un simple perron en bois couvert de tapis, le surplus d'argent pouvant être utilisé pour réparer le système d'électricité de l'autel.

En juin 1983, Mme Mary LeMessurier, la ministre de la Culture de l'Alberta, envoit son propre ingénieur M. Burns afin qu'il voit ce qui peut être fait pour le perron. Il faut le refaire en bois, dit-il, étant donné que le premier perron était fait de bois et non de ciment. De ce fait, la paroisse bénéficiera d'un octroi du gouvernement. Le perron sera donc construit en bois et des tapis seront posés en hiver sur les marches. Par la même occasion, les portes des vestibules seront renouvelées et les rampes seront repeintes.



Le maître-autel et le sanctuaire de l'église Saint-Joachim.
(Photo : P. Desjardins)

De novembre 1983 à mai 1984, on se limite à de petits changements : des éventails pour l'intérieur de l'église, un écran électrisé, un tapis sur les marches qui vont au jubé, des lumières dans le petit portique et une nouvelle couche de peinture pour l'intérieur de l'église, travail qui sera fait par M. Gourdine.

Mais il y a un autre problème qui s'annonce, plus sérieux celui-là. En 1983, on suggère de faire examiner les fils électriques autour de l'autel et de la gravure au-dessus de l'autel. Ce qui est fait par Edmonton Power et les nouvelles ne sont pas bonnes. Tout le système d'électricité a besoin d'être rénové. Il y a des problèmes non seulement autour de l'autel mais un peu partout dans l'église, y compris le jubé, les vestibules, le sous-sol, la cuisine, le vestiaire etc. . . Le coût de tout cela s'élève à 15 000 $.

En mai 1984, le comité d'entretien de la paroisse de Saint-Joachim soumet son rapport des travaux effectués à l'église Saint-Joachim depuis septembre 1981. Le tout se chiffre à 55 578,00 $. Les membres du comité en profitent pour présenter un programme de projets d'entretien à long terme, programme qui sera soumis à la société historique de la province avec photos à l'appui. Ce programme inclut les projets de maçonnerie sur les murs extérieurs, le revêtement d'une toiture en métal, la réparation des fenêtres extérieures, la réparation de la structure du clocher, le revêtement d'asphalte sur le terrain de stationnement et sur le terrain entre l'église et le presbytère, des enseignes à l'extérieur de l'église, des améliorations à la cuisine du sous-sol, l'illumination de la façade de l'église et l'électrification de la cloche de l'église.

En juillet 1984, le bureau de la ministre LeMessurier annonce à la paroisse Saint-Joachim que le ministère va payer les rénovations du système électrique. Quelque 21 000 $ sont disponibles dans un premier temps et la paroisse est invitée à faire une autre demande advenant que les coûts soient encore plus élevés.

Le 6 mars 1989, plusieurs membres du comité d'entretien de la bâtisse discutent un projet d'envergure. On parle d'une toiture en métal et de la réparation des fenêtres; on veut enlever le confessionnal du nord et remettre les trois bancs du côté sud. On veut refaire le toit de la sacristie, voir à la circulation de l'air, enlever la cheminée du côté nord et garder la brique, remplacer les portes d'en avant, remplacer le plancher ou le tapis etc. Tout cela pourrait coûter plus de 140 000 $. La Alberta Culture Resources Foundation et le Alberta Culture and Multiculturalism donnerait probablement 25 000 $ chacun.


Saint-Joachim vous accueille. (Photo : P. Desjardins)

En décembre, le compte rendu de la réunion du Conseil rapporte que le projet de réparation va de l'avant et que l'on a reçu trois soumissions. Le 1er mai 1989, on a accepté une soumission se chiffrant à 140 000 $. À compter du mois de décembre 1989, 116 879 $ ont été versés à l'entrepreneur et 12 414 $ à l'architecte. Pour l'année suivante, il restera la peinture des escaliers et du toit et autres petites choses non comprises dans le contrat.

En avril 1990, le tapis du sanctuaire et celui des allées est rénové au coût de 6 210 $; le travail de rénovation de la cuisine de la salle paroissiale est



L'église Saint-Joachim, une partie du patrimoine francophone.
(Photo : P. Desjardins)

complété au coût de 8 000 $ et la cuisine du presbytère est rénovée au coût de 2 981 $. En juin 1990, on se prépare à faire repeindre l'extérieur de l'église et en mai 1992 on décide de faire repeindre les deux portiques à la gauche et à la droite de la porte d'entrée de l'église. On va aussi remplacer quelques très vieilles portes.

En septembre 1996, Germaine Dupont proposera que la paroisse obtienne une statue de Saint-Eugène de Mazenod pour l'église et cela pour marquer la canonisation de Saint-Eugène de Mazenod à Rome. La proposition sera acceptée à l'unanimité.

Que de travail et de souci. Mais il suffit de visiter une fois cette magnifique église pour se rendre compte que cela en vaut la peine et qu'il serait important de remercier les gens qui se sont donné comme mandat de veiller à la préservation d'un aspect si important du patrimoine franco-albertain.

. . . la crèche

Chaque année, les paroissiens de Saint-Joachim préparent une crèche magnifique. Les personnages de plâtre (ou santons) sont placés dans un décor très élaboré situé à droite de l'église, à l'autel de la Sainte Vierge. À compter du premier dimanche de l'Avent jusqu'après l'Épiphanie, la crèche se transforme : des personnages s'ajoutent, d'autres se déplacent mystérieusement dans le décor afin de mieux exprimer le grand mystère de la fête de Noël.

On choisit un enfant parmi les familles de la paroisse pour porter l'enfant Jésus lors de la Messe de Minuit. La paroisse tient alors une cérémonie émouvante. Une procession formée des membres de la chorale et des paroissiens remonte l'allée centrale de l'église. Ils accompagnent l'enfant qui porte un très beau Jésus de cire qu'il va déposer dans la crèche.

En janvier 1990, le Musée provincial communique avec le père Hudon et cela dans le but de le remercier de l'usage des personnages de la crèche de Saint-Joachim durant la saison de Noël. Le représentant du Musée lui mentionne alors son intérêt à acquérir la collection. On propose alors que le

Musée les tienne en réserve à condition que la paroisse puisse les emprunter si nécessaire.

En janvier 1992, soeur Dolorèse s'offre de s'occuper du retour des personnages de la crèche qui, dit-elle, font partie de l'église Saint-Joachim. Mais en février 1992, on semble croire que le retour des personnages n'est pas assuré. En mars, il est décidé que soeur Dolorèse communique une fois de plus avec le conservateur du Musée lui demandant une lettre confirmant les arrangements conclus entre le père Hudon et le Musée pour la garde des personnages qui demeurent propriété de Saint-Joachim. Quelques semaines plus tard, M. Goa, le conservateur du Musée provincial fait parvenir une lettre confirmant les arrangements conclus entre les Oblats et le Musée.



La magnifique crèche à l'autel de la Sainte Vierge. (Photo : P. Desjardins)

Par la suite, la paroisse fait venir la crèche pour la fête de Noël. Le 7 décembre 1992, plusieurs membres du Conseil expriment leur grande satisfaction au sujet du retour de la crèche à l'endroit où elle était dans les années précédentes soit à l'autel de la Sainte Vierge.

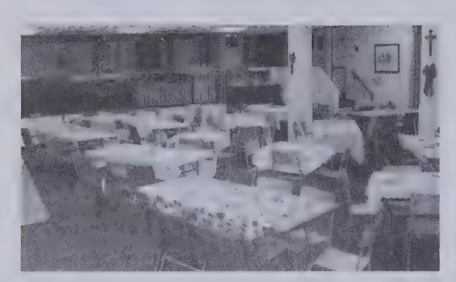


Noël 1995, le beau Jésus de cire de la paroisse Saint-Joachim. (Photo : P. Desjardins)

. . . le sous-sol de l'église

En décembre 1979, l'archidiocèse accepte une soumission pour les travaux de rénovation de la salle paroissiale de Saint-Joachim. En janvier 1980, Michel Morin dit avoir discuté avec le contracteur. Or, celui-ci rapporte que le plancher en bois a été complètement enlevé et remplacé par un plancher de ciment. Il n'est pas nécessaire de remplacer les colonnes mais les travaux de renforcement des murs doivent commencer incessamment. Les conduits d'air chaud sont encore à être faits et les deux entrées devront être améliorées. En juin 1980, les travaux avancent. Il ne reste que la peinture.

En janvier 1981, tous ceux qui ont eu l'occasion de profiter des avantages qu'offre la salle de la paroisse expriment leur grande satisfaction à tous les



Le dimanche 14 décembre 1997, la salle paroissiale est si bien décorée. (Photo : G. Dupont)

points de vue. Plusieurs cependant expriment une certaine appréhension quant à l'escalier situé à l'intérieur de l'église et conduisant de la sacristie à la salle. Il est question de construire un second escalier du côté sud-ouest de la salle afin d'alléger la circulation du premier escalier.

En février on considère d'élargir l'escalier tout simplement. Mais on revient sur la décision en juin de la même année pour des raisons d'esthétique. On veut garder les choses telles qu'elles sont. Dommage que nous n'avons pu trouver toute la suite de cette histoire. Il faut donc se satisfaire du commentaire retrouvé dans le compte rendu du Conseil de janvier 1982 : "M. Savaria nous annonce que l'escalier supplémentaire dans la salle paroissiale pour faciliter la circulation sera bientôt terminé." (Conseil par., jan. 1982) Semble-t-il que c'est le frère Comeau qui l'a construit.

La petite salle adjacente à la cuisine a aussi une histoire. En mai 1981, la Fédération des femmes canadiennes-françaises demande à la paroisse d'y installer des métiers d'artisanat. Il faut attendre que les travaux de réparation du plafond de la salle soient terminés. En juin 1981, on n'est toujours pas en mesure de remettre à la Fédération une date où la salle serait disponible. En juin, la question des métiers et de l'enseignement de l'art du fléché revient sur le tapis. Le Conseil préfère garder la petite salle pour les activités de la paroisse et on suggère que le meilleur endroit pour les métiers serait le manoir Saint-Joachim où il y aura des salles pour accommoder tous ces genres d'activités.

En septembre 1981, on a toujours pas pris de décision. Pourtant, on rapporte que les dames de la Fédération des femmes canadiennes-françaises acceptent non seulement de payer les armoires qui seront placées dans la salle mais aussi de faire des dons de 100 $ par mois à la paroisse. Il n'est plus question de la salle d'artisanat dans les procès-verbaux du Conseil à compter de cette date sauf pour une entrée faite en 1993 alors que l'on indique que le coût de location de la salle au Centre d'artisanat est de 500 $ par année.

En juin 1981, le Conseil accepte une proposition à l'effet que la présidente du Club de l'âge d'or soit autorisée, par le Conseil paroissial, à prendre en charge les opérations de la salle paroissiale.

. . . achat de la ruelle

On discute depuis longtemps la question de l'achat de la ruelle en arrière de l'église. Le terrain de stationnement est taxé par la ville parce que ce terrain n'est pas adjacent à l'église, la ruelle étant la propriété de la ville. La paroisse essaie depuis longtemps d'acheter cette ruelle pour que la ville abandonne ses droits de taxation du terrain de stationnement. En mai 1981, on décide de se mettre en contact avec Me Hervé Durocher pour qu'il aide la paroisse à régler cette question. On est prêt à payer 20 $ du pied carré et les Oblats achèteraient une partie du terrain. En janvier 1983, on apprend que la ville demande 60 $ du pied carré, le total du prix se chiffrant à 24 000 $. Un membre propose alors de ne pas acheter la ruelle.

. . . les voisins

Il faut aussi prendre le temps de s'occuper des voisins surtout lorsqu'il s'agit des gens du manoir, celui-ci étant officiellement relié à la paroisse. Ainsi, le président du Conseil d'administration du manoir doit être membre de la paroisse bien qu'il n'a pas besoin d'être membre du Conseil paroissial. En novembre 1997, Paul Desjardins rapporte que le manoir Saint-Joachim songe à faire l'achat d'une partie du terrain de stationnement de la paroisse en vue de la construction éventuelle d'une annexe au manoir; mais la proposition est rejetée.

Mais la paroisse a aussi d'autres voisins, les pères Oblats qui habitent la propriété Saint-Vital. Or, en janvier 1985, les paroissiens de Saint-Joachim apprennent que le terrain et la bâtisse des Oblats sont à vendre. On est tout de suite inquiet car on veut garder l'identité de la paroisse francophone. On trouve qu'il serait regrettable que cette bâtisse historique passe aux mains d'étrangers. Ainsi, la paroisse est prête à négocier le transfert de la propriété de Saint-Vital à la paroisse Saint-Joachim. La bâtisse pourrait devenir le centre culturel Saint-Joachim.

En avril 1985, la ville d'Edmonton informe la paroisse du fait que les Oblats ont accepté un contrat avec le McMan Youth Services Association. Le 3 juin 1985, Carol Logan du McMan Centre vient exposer le travail fait par ce centre avec les jeunes qui y demeurent. Ceux-ci proviennent de familles en difficulté et ils sont accueillis dans ce centre. Avec l'aide d'adultes bénévoles ils apprennent à être plus indépendants dans tous les domaines. Dans la ville, il y a 18 centres du genre et la Maison Saint-Vital est aussi la maison centrale pour coordonner le travail. Le centre d'aide McMan occupera la bâtisse jusqu'en 1991.

Prendre sa place dans l'histoire de la province

. . . on participe à plusieurs anniversaires

De tout le travail que font les paroissiens de Saint-Joachim pendant la période allant de 1980 à 1999, nul ne sera aussi porteur d'avenir que le travail que fait la paroisse pour prendre sa place dans l'histoire et assurer le patrimoine. Évidemment, le maintien de l'édifice de l'église est déjà un effort des plus remarquables dans ce domaine, mais il y a plus. Pendant cette période, plusieurs organismes vont célébrer un anniversaire important. La ville, le diocèse, l'école Grandin et à chaque fois, la paroisse Saint-Joachim aura le souci de rappeler le rôle qu'a joué la paroisse dans leur histoire.

Ainsi en mai 1990, à l'occasion du 75e anniversaire de l'École Grandin, la paroisse va planter un arbre près de l'entrée de l'école. De plus, lors de la réunion des anciens, on organisera une visite de l'église. Lourds de signification, ces deux gestes rattachent la passé à l'avenir et parlent de la magnifique contribution de Saint-Joachim à l'éducation française et à l'École Grandin.

En mars 1992, soeur Déry informe les membres du Conseil que les douzes paroisses d'Edmonton veulent oganiser une fête liturgique à l'occasion du 100e anniversaire de la ville d'Edmonton. Ces paroisses invitent toutes les églises catholiques de différentes cultures d'Edmonton à venir célébrer ensemble le dimanche 23 août au parc Gallagher.

Le comité organisateur de la fête a invité un membre francophone à siéger sur le comité. Malheureusement, le comité organisateur a aussi décidé que la messe du 23 août sera dite exclusivement en anglais. Il faut exprimer le désir des francophones d'avoir une représentation française à cette messe, soit par des chants ou autres, disent les membres du Conseil paroissial. Et pourquoi pas un animateur anglophone et un animateur francophone?

En septembre 1992, on rapporte que la messe du centenaire au parc Gallager fut un grand succès. On rapporte aussi que la chorale francophone fut dirigée par soeur Yvette Pepin avec grand succès.

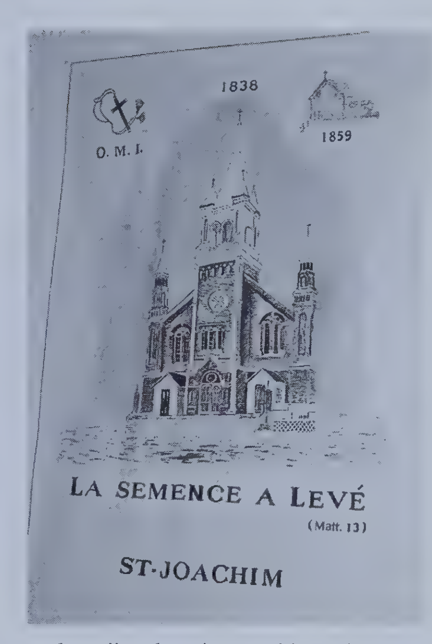
. . . le 125e anniversaire du diocèse

Le 2 octobre 1995, on annonce que le diocèse se prépare à célébrer le 125e anniversaire de l'établissement du diocèse par Mgr Grandin. La fête aura lieu les 24 et 25 octobre 1996. Parmi les activités organisées par le Liturgy Commission Archdiocese of Edmonton pour marquer cet événement il y a la

préparation d'un livre illustré des églises catholiques d'Edmonton et des épinglettes pour commémorer cette fête

On prévoit aussi avoir à préparer une bannière qui représente la paroisse pour l'occasion. On cherche donc des volontaires pour s'occuper de la confection de cette bannière. Au comité de liturgie on fait un remue-méninge. Cette bannière, que doit-elle représenter? Celle-ci pourrait représenter plusieurs personnages possibles : Saint-Eugène de Mazenod, Mgr Grandin, le père Lacombe. Mais en fin de compte, on s'entend pour suivre la suggestion de M. Jacques Baril qui dit : "Il faut mettre l'église de Saint-Joachim."

Mais comment va-t-on s'y prendre? Soeur Déry nous raconte les détails.



La bannière de Saint-Joachim préparée pour le 125e anniversaire du diocèse célébré en octobre 1996. (Photo : P. Desjardins)

> Sans plus tarder, M. Baril se mit à l'oeuvre pour agrandir la photo de l'église que nous avions mise sur la couverture de l'album photos de 1995. À l'aide de la photocopieuse, il agrandit au maximum, plusieurs fois, et morceau par morceau cette photo afin qu'une fois reconstituée le croquis de l'église soit assez gros pour remplir le centre du matériel que nous devions utiliser pour la bannière : une toile beige traitée contre le feu.
>
> Ensuite il s'agissait de tracer sur cette toile le croquis de l'église qui était sous la toile. Il fallait relever la toile assez souvent pour voir où on en était rendu. Une fois l'église sur la toile, il fallait y ajouter un peu d'histoire et un thème. L'année 1938, indiquant les débuts de la première messe et les premiers baptêmes et mariages puis la première église dans le fort et la déclaration de la mission Saint-Joachim par Mgr Alexandre Taché en 1859. Et aussi pour signaler l'oeuvre des Oblats, leur croix oblate. Le thème fut tiré de l'évangile (Mtt 13) la parabole du semeur "La semence a levé". Puis ce fut l'heure d'y mettre de la couleur puis des nuances. M. Baril avait tout ce qu'il fallait. D'autres membres du comité lui ont beaucoup aidé au traçage, à mettre la couleur. (D. Déry, 1999)

Et on est ravi et très fier des résultats. À la réunion du 7 octobre 1996, on félicite M. Jacques Baril, Léance Baril, Marguerite Rémillard, Lucienne Baril, Marguerite Martel et Thérèse Welton pour la magnifique réalisation de la

bannière. Ce sera la plus belle, on est tous d'accord. En effet toutes les célébrations du 125e furent très impressionnantes. On regretta, cependant, l'heure tardive du chant en français.



Les membres du Comité du 100e et du 160e anniversaires. Assis, de gauche à droite : Thérèse Desjardins, Germaine Dupont, Claire Bernier, coordonnatrice et Frances Lefebvre. Debout, de gauche à droite : Claude Préfontaine, Jacques Baril, Sr Dolorèse Déry, m.o., Paul Desjardins. (Photo : J. Clark)

. . . on s'occupe aussi de son histoire

Il sera question du Centenaire de la quatrième église Saint-Joachim pour la première fois en septembre 1995. Soeur Déry va alors indiquer qu'il serait important d'obtenir les personnages de la crèche du Musée pour la fête de Noël à l'occasion de ce Centenaire.

En mai 1992, Henri Moquin avait déjà parlé de l'importance de préparer un feuillet résumant l'histoire de l'église Saint-Joachim depuis ses débuts jusqu'à nos jours et de le placer à la portée de tous en arrière de l'église.

En janvier 1998, on rapporte que la coordonnatrice du comité du 100e anniversaire de l'église, Mme Claire Bernier a rencontré M. Pierre Brault et M. Jean Patenaude et que les demandes de subventions ont été faites. En juin 1998, la présidente rapporte que le Patrimoine héritage provincial est prêt à appuyer la production d'un livre historique de la paroisse. Au printemps de 1998, le comité se met en communication avec la professeure France Levasseur-Ouimet, afin de lui demander de rédiger l'histoire de Saint-Joachim, tâche qui sera complétée à la fin juin 1999 tel que promis. Pierre Brault s'occupera de l'impression du livre. Jean Patenaude verra à préparer un vidéo. De plus, on prépare une messe et un grand banquet qui auront lieu le 24 octobre 1999.

. . . on parle d'avenir

Mais à Saint-Joachim on parle aussi d'avenir et on est heureux de participer au Jubilé 2000. Une réunion aura lieu chaque premier dimanche du mois à 19 h à la Basilique pour la préparation du Jubilé 2000. Une rencontre inaugurée par Mgr l'archevêque et intitulée Assemblée 2000 doit avoir lieu au Coast Terrace Inn en octobre 2000. Il y aura aussi un grand congrès

eucharistique de l'an 2000 à Rome et on choisira des représentants francophones pour y aller.

. . . la paroisse en 1999

Cent ans après l'ouverture de la très belle église de Saint-Joachim, comment se présente la paroisse de Saint-Joachim? Celle-ci est toujours desservie par les pères Oblats de Marie-Immaculée et par une administratrice et animatrice dévouée en la personne de soeur Dolorèse Déry m.o. L'implication des laïcs est très grande et plusieurs paroissiens acceptent de servir comme membre du Conseil pastoral paroissial.

Les célébrations liturgiques sont rendues d'autant plus intéressantes à cause du travail du comité de liturgie, de la sacristine, des lecteurs, des servants de messe, des ministres de la communion et du comité d'accueil des paroissiens. Et comme toujours, la musique joue un rôle important dans la liturgie de l'église. La prière occupe aussi une grande place dans la vie de la paroisse et cela inclut la récitation du chapelet l'après-midi et avant la messe.

La célébration de la Sainte Messe a lieu le dimanche à 10 h 30, lors du premier vendredi de chaque mois et lors des fêtes spéciales des grands saints comme le patron de la paroisse Saint-Joachim.



Le Comité de liturgie.
Assis, de gauche à droite : Marguerite Rémillard, Lucienne Baril, Jacques Baril, Marguerite Martel.
Debout, de gauche à droite : Jeannette Gagnon, Aline Jean, Dolorèse Déry m.o. Thérèse Welton.
Absents : Thérèse Beauchamp et le père Hector Ferland, omi.
(Photo : J. Clark)



Les membres du Conseil pastoral paroissial de Saint-Joachim, 1998-1999.
Assises, de gauche à droite : Germaine Dupont, Frances Lefebvre, Irène Nolet.
Debout, de gauche à droite : Lucien Tremblay, Aline Jean, Arthur Thivierge, Sr Dolorèse Déry, m.o., Paul Desjardins, Yolande Labbé.
(Photo : D. Déry)

• Conclusion •

Quel que soit le visage qu'elle affiche, jeune, moins jeune, la paroisse Saint-Joachim garde, au coeur de son existence, la sérénité que lui apporte sa longue histoire. L'énergie, la force créatrice et la générosité qui lui ont permis de fonder et de soutenir d'innombrables organismes, mouvements, associations n'ont pas disparu. Nous croyons qu'ils ont tout simplement changé de visage. La flamme est peut-être moins grande mais elle est plus vive et elle représente l'essence même d'un peuple, son patrimoine, le trésor à léguer.

C'est là que se situe la prochaine mission de Saint-Joachim. C'est sans doute vers cette paroisse que la communauté francophone doit se tourner pour retrouver l'âme qui l'a animée dans ses débuts et qui lui a permis de survivre et de prospérer en dépit de tant d'obstacles.

Fière du rôle qu'elle a joué dans l'histoire des catholiques et des francophones de l'Alberta, Saint-Joachim a encore une autre mission à remplir, celle d'insuffler aux nouvelles générations de jeunes francophones la fierté d'avoir contribué largement au développement d'une ville et d'une province entière et l'essence même de la manière d'être francophone, ce que l'on définit dans les grands livres comme étant la culture franco-albertaine. Voilà ce que nous avons appris en rédigeant la si belle histoire de la paroisse Saint-Joachim.

Une histoire en images



L'église Saint-Joachim



La maison-chapelle du fort Edmonton. (APA)



La troisième église Saint-Joachim. (APA)



La quatrième église Saint-Joachim vue de dos. (APA)



L'église Saint-Joachim, un lieu d'accueil. (Photo : P. Desjardins)



Saint-Joachim, une si belle église. (APA)



Le couvent des Fidèles compagnes de Jésus, la Maison provinciale, l'église Saint-Joachim et le Scolasticat. (APA)



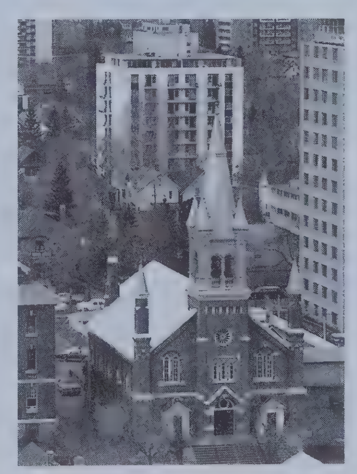
La messe est terminée et on retourne chez soi. (APA)



Saint-Joachim sous un soleil d'été. (APA)



L'église Saint-Joachim en 1999. (Photo : P. Desjardins)



L'église Saint-Joachim vue d'en haut. (APA)

L'intérieur de la quatrième église Saint-Joachim



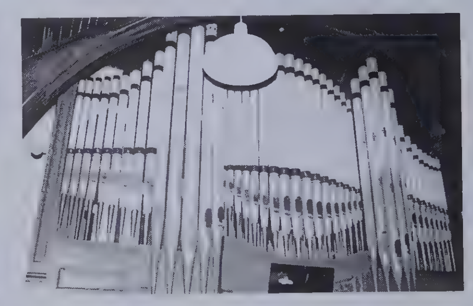
L'intérieur de la troisième église Saint-Joachim. (APA)



Le sanctuaire en 1999. (Photo : P. Desjardins)



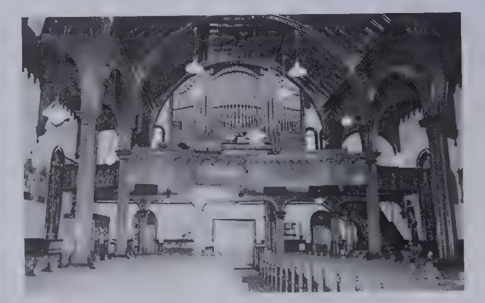
L'intérieur de la quatrième église Saint-Joachim. (APA)



Un orgue pas comme les autres. (Photo : P. Desjardins)



Au milieu de l'église on voit. . . (Photo : P. Desjardins)



L'orgue et le jubé de l'église. (Photo : P. Desjardins)



À gauche de l'allée centrale. (Photo : P. Desjardins)



Le sanctuaire vu du jubé. (Photo : P. Desjardins)



L'autel de la Sainte Vierge et le côté droit de l'église. (Photo : P. Desjardins)



Le très bel orgue Casavant de l'église Saint-Joachim. (Photo : P. Desjardins)

Statues et vitraux

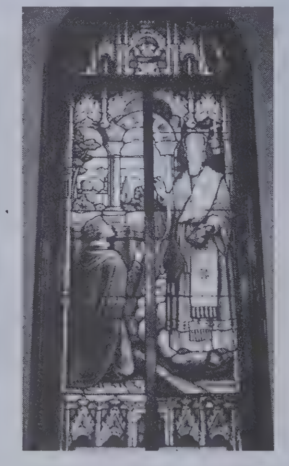

La statue de
Saint-Joachim.
(Photo : P. Desjardins)


La très belle Pieta de
Saint-Joachim
(Photo : P. Desjardins)


La statue de Sainte-Anne et
de la Sainte Vierge.
(Photo : P. Desjardins)


Saint-Augustin et Saint-
François de Sales
(Presented by R.P.
Lemarchand, omi)
(Photo : P. Desjardins)


Saint-Antoine de Padoue
(Presented by H.W.
McKenney and family)
(Photo : P. Desjardins)


Saint-Jean-Berchman et
Saint-Stanilas-de-Kostska
(Présenté par
M. et Mme S. LaRue)
(Photo : P. Desjardins)


Sainte-Anne et Marie (In Memory of his beloved mother H.B. Dawson) (Photo : P. Desjardins)


L'Annonciation à Marie (Presented by The Children of Mary) (Photo : P. Desjardins)


Jésus ouvrier et Joseph (Presented by J. Langlais Foreman) (Photo : P. Desjardins)


Le Sacré-Coeur et Sainte-Marguerite-Marie (Presented by Mgr E. Grouard omi) (Photo : P. Desjardins)


Le baptême de Jésus (Présenté par les familles Gariépy et Lessard) (Photo : P. Desjardins)


La Sainte Famille (Presented by the Building Committee) (Photo : P. Desjardins)

Les autels de l'église Saint-Joachim



L'autel du Sacré-Coeur situé à gauche de l'église.
(Photo : P. Desjardins)



L'autel de la Sainte-Vierge situé à droite de l'église.
(Photo : P. Desjardins)



(Photo : P. Desjardins)

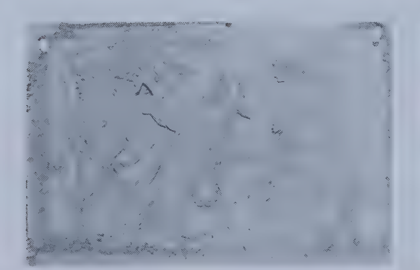


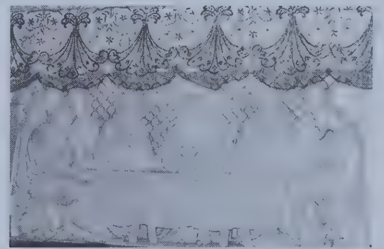
Le maître autel

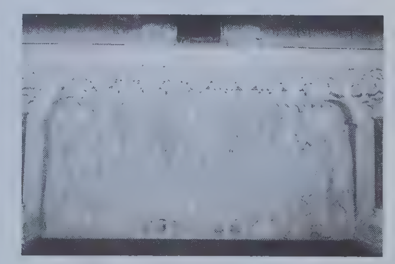

(Photo : P. Desjardins)


(Photo : P. Desjardins)


(Photo : P. Desjardins)


(Photo : P. Desjardins)


(Photo : P. Desjardins)


(Photo : P. Desjardins)

Les paroissiens et les pasteurs de Saint-Joachim



Les Enfants de choeur de Saint-Joachim en 1962. (Photo : P. Mahé)



Un groupe de paroissiens de Saint-Joachim en 1997. (Photo : D. Déry)



Les membres de la Chorale de 1938.



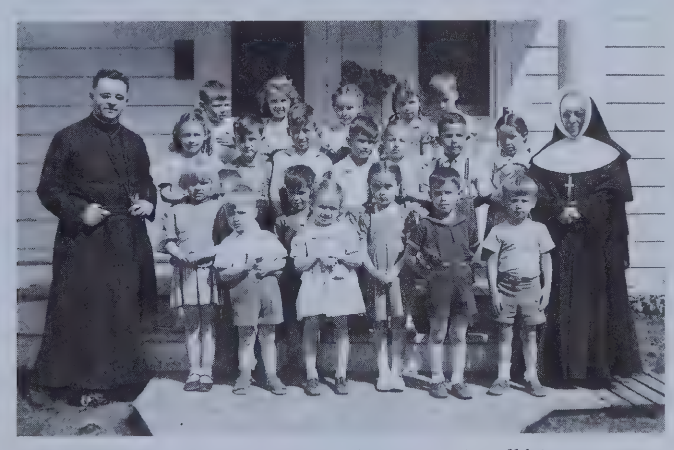
Une retraite nationale albertaine. (APA)



Le mariage de Philias Maisonneuve et Madona Léveillée célébré à Saint-Joachim le 21 mai 1906.
(Photos : M. et L. Maisonneuve)



Un groupe de Première Communion. (Photos : M. Lavallée)

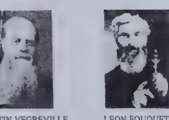


Les enfants du Jardin d'enfance. (Photos : M. Lavallée)



Le mariage de Janine Mousseau et du Dr John Anselmo célébré à Saint-Joachim le 21 mai 1958. (Photos : F. Lefebvre)

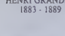
OBLATS DE MARIE-IMMACULEE
desservants de
SAINT-JOACHIM









HENRI GRANDIN
1883 - 1889

VALENTIN VEGREVILLE
1889 - 1890

LEON FOUQUET
1890 - 1894

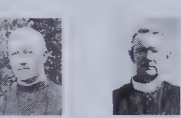
ALBERT LACOMBE
1894 - 1897

HIPPOLYTE LEDUC
1896 - 1899
1900 - 1905

JOSEPH LESTANG
1900 - 1901

ALPHONSE JAN
1904 - 1906

ADEODAT THERIEN
1907 - 1908











ALBERT NAESSENS
1907 - 1911

PIERRE COZANET
1906 - 1914

ALPHONSE LEMARCHAND
1914 - 1917

MICHEL MERER
1917 - 1919

ALBERT LACOMBE

JEAN TAVERNIER
1920 - 1927

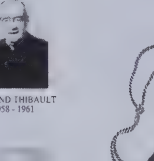
UBALD LANGLOIS
1927 - 1929

ALBERT CHARTRAND
1929 - 1931

ARMAND BOUCHER
1931 - 1944













JEAN PATOINE
1944 - 1953

GUY MICHAUD
1953 - 1956

GERARD LABONTE
1956 - 1958

FERNAND THIBAULT
1958 - 1961

HECTOR FERLAND
1961 - 1962
1998 - 1999

JULES BIDAULT
1962 - 1966
1971 - 1972

GEORGES CHEVRIER
1965 - 1971
1990 - 1991

CLEMENT TOURIGNY
1971 - 1972











DANIEL LAFRANCE
1972 - 1973

MAURICE LAFRANCE
1973

GERARD LASSONDE
1973 - 1981

MAURICE BEAUREGARD
1981 - 1986
1996 - 1998

HENRI PAUL LYONNAIS
1986 - 1987

JEAN MARIE LIZE
1987

PAUL ANTOINE HUDON
1987 - 1990

MARIE-ANTOINE BUGEAUD
1991 - 1996

1852 - 1864

ALBERT LACOMBE, CELESTIN-MARIE FRAIN
RENE REMAS, JEAN-MARIE CAER

1865 - 1883

JEAN TISSOT, ALEXANDRE BLANCHET
ALEXIS ANDRE, MOISE BLAIS
VICTOR BOURGINE, CONSTANTINE SCOLLEN
JOSEPH DUPIN

• Sources bibliographiques •

I Photographies

Nous avons reçu de nombreuses photographies des paroissiens et des membres du Comité du Centenaire de Saint-Joachim. Ces photos ont été identifiées dans le livre par le nom du donnateur.

Nous avons utilisé plusieurs photos des Archives provinciales de l'Alberta. Ces photos sont identifiées par le sigle APA (Archives provinciales de l'Alberta)

Liste des photos utilisées dans la collection des Oblats :

OB570, OB574, OB576, OB577, OB579, OB615, OB616, OB617, OB618, OB619, OB620, OB621, OB622, OB623, OB626, OB627, OB628, OB629, OB630, OB631, OB632, OB633, OB634, OB635, OB636, OB639, OB641, OB642, OB646, OB647, OB648, OB2153, OB2414, OB2415, OB3164, OB3272, OB3274, OB3666, OB3755, OB3756, OB3839, OB3849, OB3850, OB3851, OB3854, OB3863, OB3864, OB3865, OB3868, OB3889, OB4336, OB6465, OB8160, OB8162, OB8492, OB8495, OB8499, OB9223, OB9761,OB9950, OB9958, OB9978, OB11162.

dans la collection du *Edmonton Journal* : J 318/2, J 3847

dans la "A" Collection : A 1420, A 2902, A 3001, A 3436, A 6489, A 6490

dans la collection Ernest Brown : B 3401, B 3408, B 3771, B 7047, B 7274, B 8140, B 8170, B 8410, B 9508, B 9516, B 9529, B 9530

dans la collection Public Affairs Bureau : PA 2838/1

II Livres, articles et procès-verbaux

_____ *Edmonton Bulletin*, Vol VI Saturday July 18th 1885, No. 38.

_____ 1948, Almanach francais de l'Alberta, Edmonton Alberta.

_____ Almanach français de l'Alberta 1949, La Survivance Edmonton.

_____ Almanach Franco-Albertain 1964 - 1969, Edmonton, ACFA 1964-1969.

_____ *ToPs Information Bulletin*, no. 1 September 1996, p l.

_____ *Transformation des paroisses*, Rencontre des paroisses francophones le samedi 6 juin 1998.

_____ Catholic Archidiocese of Edmonton Parish Restructuring Plan Francophone Parishes. (s.l., s.d.).

ARCHIVES CASAVANT FRÈRES, *Divers détails*, Saint-Hyacinthe, Québec : 24 avril 1913 (reçu d'Élise Déry).

AUNGER, Edmond, "Language and law in the Province of Alberta," in Pupier an Woehrling *Language and Law,* Montréal : Wilson's Lafleur, 1989.

ANGUS, Janet, Lettre à St Joachim's Catholic Church, le 28 février 1998.

BERNIER, Claire, *Histoire du Scoutisme et du Guidisme francophones en Alberta,* Edmonton : Les Éditions Duval, 1995.

BERNIER, Claire, *Le ministère paroissial en 1999*, Edmonton 1999.

BÉRUBÉ, Roland, *The First Catholic Missionaries in Western Canada,* (s.l.), 1986.

BILODEAU, Rosario, COMEAU, Robert, GOSSELIN, André, JULIEN, Denise, *Histoire des Canadas*, deuxième édition Québec : Hurtubise HMH, 1978.

BLAIS, Gertrude, "Le cercle les bonnes Amies," dans TROTTIER Alice, MUNRO Kenneth, ALLAIRE J Gratien, *Aspects du passé Franco-Albertain,* Edmonton : Le Salon d'histoire de la francophonie albertain,1980.

CADRIN, Gilles, "Franz Xavier Deggendorfer, architecte," dans les *Actes du sixième colloque du centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest* tenu à Richmond, Colombie-Britannique les 10 et 11 octobre, 1986, CEFCO Université de Colombie-Britannique Vancouver, 1986.

CARRIÈRE, Gaston, omi, *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, Tome 1, Ottawa : Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976.

CARRIÈRE, Gaston, omi, *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, Tome II, Ottawa : Éditions de l'Université d'Ottawa, 1977.

CARRIÈRE, Gaston, omi, *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, Tome III, Ottawa : Éditions de l'Université d'Ottawa, 1979.

CHEVRIER, Georges, omi, Entrevue accordée à Jean Patenaude en mars 1999.

CULERIER, Louis, omi, "Vicariat d'Alta-Sask," *dans Missions de la Congrégation des Oblats*, (s.l.), 1914 (Reçu d'Élise Déry).

D'ARMOR, Philippe (Aristide Philippot, omi.) "Bribes d'histoire locale," *La Survivance*, Vol VI, No 1, 8 novembre 1933, p 3.

DÉCHENE, André-M., "La participation des Canadiens français à la vie politique de l'Alberta dans TROTTIER Alice, MUNRO Kenneth, ALLAIRE J Gratien, *Aspects du Passé Franco-Albertain,* Edmonton : Le Salon d'histoire de la francophonie albertain, 1980.

DEGRÂCE, Éloi, L'Ouest Canadien; historique et index (1898-1900) Edmonton : 1979.

DEGRÂCE, Éloi, Index du Courrier de l'Ouest (1905-1916) Edmonton : 1980.

DEGRÂCE, Éloi *La paroisse de L'Immaculée-Conception 1906-1981,* Edmonton : 1981.

DEGRÂCE, Éloi *Le Progrès (1909-1915),* Dartmouth, N.-E : 1983.

DÉRY, soeur Dolorèse, *La bannière,* Edmonton, 1999.

DESROCHERS, Louis A, Entrevue accordée à France Levasseur-Ouimet, le 14 mai 1996.

DUPUIS, Cécile, Lettre à S. Dolorèse Déry, Paroisse Saint-Joachim, le 18 mars 1998.

DROUIN, Émeric, omi "Une tranche d'histoire ecclésiastique de l'Ouest," dans *Almanach Franco-Albertain 1965,* Edmonton : ACFA, 1964-1969.

DROUIN, Émeric, omi *The Beginnings and Development of the Catholic Church in the Edmonton Area and the Contributions of Oblate Fathers and Brothers,* Edmonton April 1981.

DRUMMOND, s.j. R.P., "Traduction abrégée du sermon prononcé en anglais par le R.P. Drummond, s.j. aux funérailles du R.P. Lacombe omi dans l'église de Saint-Joachim, Edmonton, le 15 décembre 1916" dans *Le Canadien-français,* Vol 2, no 3, janvier 1917.

FERLAND, Hector, omi, *My Memoirs*, Edmonton : April 1995.

GILBERT, Maurice, omi, MARTEL, Normand, omi *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, Tome IV Montréal : Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée, 1989.

H.G. (Grandin, Henri) Lettre au père Dozois, 7 janvier 1913, (reçu d'Élise Déry).

HALPIN, Pat, fcj, *A Brief Account of the Sisters, Faithful Companions of Jesus in Edmonton, Alberta,* (s.l.) January 1981 (APA Ac. No. 71,220 Item 3472).

HART, Edward John, *Ambitions et réalités, la communauté francophone d'Edmonton 1795-1935,* Traduit de l'anglais par Guy Lacombe et Gratien Allaire, Edmonton : Le Salon d'histoire de la francophonie albertaine, 1981.

LACOMBE, Guy, *Capsule d'histoire de l'Alberta*, Edmonton, Alberta : 1993.

LACOMBE, Guy, *Bribes d'histoire franco-albertaine* (Deuxième édition) Edmonton Alberta : 1993.

LACOMBE, Guy, *Anecdote du vécu,* Collection "Parle-moi de Francophonie," Edmonton : les Éditions Duval, s.d.

LACOMBE, Guy, *Religieux et religieuses*, Collection "Parle-moi de Francophonie," Edmonton : les Éditions Duval, s.d.

LE CHEVALIER, Jules, omi, "Catholic Edmonton" (APA) (s.l., s.d.) (reçu de D. Déry.).

LE CHEVALIER, Jules, omi, "La Paroisse Saint-Joachim d'Edmonton" dans *Fêtes des Pionniers 1905-1948,* Edmonton, Alberta : Paroisse Saint-Joachim 20 juin, 1948.

LEGAL, Émile, omi, *Short Sketches of the History of The Catholic Churches and Missions in Central Alberta*, prepared by R.P. Louis Culerier, omi, Edmonton : Sponsored by de K. of C., Club LaVérendry, 1914.

LEVASSEUR-OUIMET, France, *L'association canadienne-française de l'Alberta de 1955-61, Le président général: son honneur le Juge André Déchène,* Edmonton : ACFA 1996.

LEVASSEUR-OUIMET, France, *Faculté Saint-Jean, Regards, Paroles et gestes, En souvenir du 20e anniversaire de la Faculté Saint-Jean,* Edmonton : FSJ 1997.

LEVASSEUR-OUIMET, France "Les débuts de l'Association-canadienne-française de l'Alberta," inédit 1997.

LEVASSEUR-OUIMET, France, Écoutez, vous verrez, Album-souvenir du 50e anniversaire de CHFA, inédit 1999.

MACNEIL, Joseph, Mgr., "Lettre aux fidèles," le 22 novembre 1998.

MAIR, A.J. (Alex) *Historic St. Joachim's Church*, Edmonton : s.d. (récu de D. Déry).

MOQUIN, Henri, *Aperçu historique de la paroisse St-Joachim*, (s.l.) le 22 août 1992, (reçu de D. Déry).

MOREAU, Joseph, "Le Collège des Jésuites (1913-1942) dans TROTTIER Alice, MUNRO Kenneth, ALLAIRE J Gratien, *Aspects du Passé Franco-Albertain,* Edmonton : Le Salon d'histoire de la francophonie albertain,1980.

MOSER, Marie, “Le groupe canadien-français d’Edmonton et des environs : ses caractéristiques selon *L’Ouest canadien* (1898-1900) dans TROTTIER Alice, MUNRO Kenneth, ALLAIRE J Gratien, *Aspects du Passé Franco-Albertain,* Edmonton : Le Salon d’histoire de la francophonie albertain, 1980.

PAGÉ, Simon, La communauté francophone d’Edmonton et de la région telle que décrite dans le journal L’Ouest Canadien, paru entre 1898 et 1900, Projet de recherche présenté à la Faculty of Graduate Studies and Research en vue de l’obtention du diplôme de Maîtrise en sciences de l’éducation – Etudes en langue et culture Faculté Saint-Jean, Edmonton Alberta, Automne 1998.

PEPIN, Claire, s.a.s.v., *Excellente Chorale -1959,* (s.l., s.d.) (reçu d’Élise Déry).

PHILIPPOT, Aristide, omi, “Les débuts de l’Église catholique dans l’Ouest canadien. . . ” dans *Almanach Franco-Albertain 1964,* Edmonton, ACFA, 1964-1969.

PROVINCIAL ARCHIVES OF ALBERTA. Collection des Oblats de Marie-Immaculée. Grandin Journal (84.400 10003) (reçu de D. Déry).

SAINT-JOACHIM, ALBUM SOUVENIR, *Centenaire de la paroisse Saint-Joachim d’Edmonton, 1859-1959,* avec présentation de Fernand Thibault, omi, curé, Edmonton : 1959.

SAINT-JOACHIM, *Procès-verbaux des réunions du Conseil pastoral paroissial,* de 1989 à 1994; de 1995 à 1996; 1997 à 1999 (reçu de Claire Bernier).

SOEURS DE SAINTE-ANNE *Dictionnaire biographique des musiciens canadiens,* Lachine : Mont-Sainte-Anne, 1935, (reçu d’Élise Déry).

SMITH, Donald B. “Les Francophones de l’Alberta Aperçu Historique” dans Colloque du CEFCO (s.l.), 1984.

TARDIF, Émile, omi, *Saint-Albert,* édition française Saint-Albert : juin 1961.

TARDIF, Émile, omi, Centenaire de Saint-Albert 1861-1961, Saint-Albert Centennial, juin 1961.

THERÉSE-DES-CHÉRUBINS, “1926 – 1966, Quarante ans au service de la population franco-albertaine,” dans *Almanach Franco-Albertain 1967,* Edmonton : ACFA, 1964-1969.

TROTTIER Alice, MUNRO Kenneth, ALLAIRE J Gratien, *Aspects du Passé Franco-Albertain,* Edmonton : Le Salon d’histoire de la francophonie albertain,1980.

TROTTIER, Alice “Les débuts du journal *La Survivance* dans TROTTIER Alice, MUNRO Kenneth, ALLAIRE J Gratien, *Aspects du Passé Franco-Albertain,* Edmonton : Le Salon d’histoire de la francophonie albertain, 1980.

TROTTIER, Alice F.J. *Jean-Baptiste Morin, Journal d’un missionnaire-colonisateur 1890-1897,* Collection histoire franco-albertaine, 3, Edmonton : Le Salon d’histoire de la francophonie albertaine,1984.

WENGER, Antoine, *Vatican II Chronique de la première session,* Collection L’Église en son temps, Paris, Éditions du Centurion, 1963.

III Journaux

Nous avons consulté tous les numéros de *L'Ouest canadien* du 10 février 1898 au 15 février 1900; et nous avons cité les numéros suivants :

1898 : le 9 juin, le 25 août, le 28 août, le 8 septembre, le 17 novembre; *1899 :* le 2 février, le 16 février, le 23 février, le 23 mars, le 30 mars, le 6 avril, le 24 août, le 21 septembre, le 28 septembre, le 26 octobre, le 6 novembre, le 7 décembre, le 14 décembre, le 21 décembre, le 28 décembre; *1900 :* le 1er février.

Nous avons consulté tous les numéros de *Le Courrier de l'Ouest* du 4 janvier 1905 au 1er avril 1915; et nous avons cité les numéros suivants :

1907 : le 11 juillet; *1908* : le 9 avril, le 2 juillet, le 29 octobre, le 19 novembre; *1912* : le 30 mai; *1913* : le 17 juillet, le 11 décembre; *1914* : le 7 mai, le 9 juillet, le 27 août, le 8 octobre, le 24 décembre; *1915* : le 13 mai; *1916* : le 6 janvier.

Le Progrès : Nous avons consulté et cité les numéros suivants :

1913 : le 27 février; *1914* : le 27 août.

Le Canadien-français : Nous avons consulté et cité les numéros suivants :

1917 : janvier, le 10 octobre.

Nous avons consulté tous les numéros de *La Survivance* du 16 novembre 1928 au 1er novembre 1967; et nous avons cité les numéros suivants :

1928 : le 16 novembre, le 20 décembre; *1929* : le 10 janvier, le 14 février, le 28 février, le 14 mars, le 10 octobre; *1930* : le 29 mai, le 26 juin, le 27 novembre; *1933* : le 15 février, le 29 mars, le 26 avril, le 31 mai, le 12 juillet, le 13 septembre, le 20 septembre; *1935* : le 5 février, le 20 mars, le 1er mai, le 15 mai, le 16 octobre, le 6 novembre; *1937* : le 28 juillet; *1938* : le 6 avril; *1939* : le 12 avril, le 14 juin, le 21 juin; *1940* : le 11 avril; *1941* : le 3 décembre; *1942* : le 25 mars, le 22 avril, le 14 octobre; *1943* : le 9 juin, le 23 juin; *1944* : le 5 avril, 24 mai; *1945 :* le16 mai; *1946 :* le 20 mars, le 24 décembre; *1947 :* le 5 mars, le 26 mars; *1948 :* le 1er décembre; *1950 :* le 3 mai, le 29 novembre; *1952 :* le 3 septembre; *1953 :* le 31 janvier, 16 septembre, le 21 octobre; *1954 :* le 7 avril; *1955 :* le 2 février, le 2 mars; *1956 :* le 7 mars; *1958 :* le 6 août, le 22 octobre, le 16 novembre; *1959 :* le 28 janvier, le 4 mars, le 1er avril, le 9 décembre, le 16 décembre; *1961 :* le 4 novembre 1961.

La Survivance des jeunes

Nous avons consulté le numéro suivant : *1934 :* mai.

Nous avons consulté tous les numéros de *Le franco-albertain* du 15 novembre 1967 au 28 juin 1972.

IV Les Archives provinciales de l'Alberta

Nous avons consulté tous les documents aux numéros suivants :

Accession Number 71. 220

Item 3422 : St-Joachim d'Edmonton Journal de 1890 (1890 à 1894)

Item 3430 à 3451 : Les Bulletins paroissiaux de 1947 à 1983

Item 3452 : Lettres diverses

Item 3455 : Lettres diverses

Item 3467 : Constitutions et règlements du Cercle Lacombe de l'A.C.J.C.

Item 3470 : Club Alouette (Soirée des parents) le 20 avril 1958 (Saint-Joachim, Edmonton)

Item 3471 : Edmonton, Saint-Joachim, Notes historiques

Item 3472 : Deux historiques de la paroisse dont

La Paroisse Saint-Joachim d'Edmonton par le R.P. Jules Le Chevalier omi et

Oliver District in Edmonton, St.Joachim's Parish auteur inconnu,

A Brief Account of the Sisters, Faithful Companions of Jesus in Edmonton, Alberta by Sr Pat Halpin FCJ January 1981

Item 3459 : Paroisse Saint-Joachim, documents divers

Item 3473 : Documents divers

Accession No. 73.248 : Érection du Chemin de la Croix et Lettre de Émile Legal, omi (Décrets, Saint-Joachim)

Accession No. 73.248 : L'Argent des Oblats placée dans la construction de l'Église Saint-Joachim d'Edmonton

Accession No. 87.27

Livre des Minutes de la Paroisse St. Joachim Edmonton, Alberta à partir du 1er janvier 1929 (au 7 septembre 1978) (APA)

Dames de Ste-Anne Paroisse St-Joachim 1943 (procès-verbaux des réunions de mars 1935 à novembre 1944)

Société des dames de Ste-Anne (procès-verbaux des de février 1946 à février 1963)

Accession No. 87.52

Daily Journal 1953

qui contient les procès-verbaux des réunions de la Paroisse Saint-Joachim allant du 9 janvier 1978 au 6 avril 1981

Procès-verbaux des réunions de la Paroisse Saint-Joachim allant de mai 1981 à décembre 1985

V Les Archives de l'Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean

Nous avons consulté la Collection Durocher aux numéros Duro – IP013, IP018, IPO20, IP121, IP121, IP123, IP125, IP170, IP195, IP230, et PEO63 et la Collection ACFA au numéro ACFA – 059-060

VI Documents reçus des gens

Matériel reçu d'*Élise Déry*

– Article de journal "In Ninety Years Edmonton has grown from Mission Post to Metropolitan See" (APA Accession No 71.220)

– Missions de la Congrégation des omi, 1914 p 348-357 "Nouvelles d'Edmonton "le 27 fév. 1913, (Le Progrès) le 7 mai 1914, le 14 mai 1914, le 21 mai 1914, le 21 mai 1914, le 1er avril 1915, le 16 avril 1914

– Lettres et documents divers concernant l'orgue "Vingt-cinq ans au service de la musique sacrée à l'Église Saint-Joachim"; Organiste depuis 60 ans; Gedeon Pepin Marking Double Anniversary; Décès de M. Gédéon Pepin (L.S.) Excellente Chorale – 1959 (Yvette Pepin); Pioneer Organist Recalls Northland (Pat McVean); Biography of Gédéon Pepin (Trev Schofield); Ça et là (*L'Ouest canadien* 16 nov. 1899)

– Entrée du Dictionnaire biographique des musiciens canadiens 1935 (Soeurs de Sainte-Anne)

– Article du 2 avril 1914 du Progrès Albertain, "Dans la Capitale" Article sur Edward Joseph Pomerleau

Matériel reçu de *Claire Bernier*

Livre: Histoire du Scoutisme et du Guidisme francophones en Alberta 1995; plusieurs photos; les procès-verbaux des réunions de la Paroisse Saint-Joachim de 1989 à 1999

Matériel reçu de *Sr Dolorèse Déry*

– Lettre de Janet Angers; Réponse de Cécile Dupuis

– Document intitulé "History of the Catholic Church in Central Alberta"

– Document intitulé "Catholic Edmonton," du R.P. Le Chevalier omi

– Historic of St. Joachim's Church by A J Nair

– Photo de Philias Maisonneuve et Madona Léveillée (1906)

– Photos de peinture d'édifices historiques – de Rose St-Pierre

Matériel reçu de *J. Patenaude*

– copie sur cassette de l'entrevue avec le R.P. Chevrier et notes sur le Codex des Oblats

Table des matières détaillée